THÈSE

PRÉSENTÉE A

L'UNIVERSITÉ

DE BORDEAUX III

MICHEL DE MONTAIGNE

POUR OBTENIR LE TITRE DE

DOCTEUR D'UNIVERSITÉ

HISTOIRE MÉDIÉVALE

PAR

BENDANI FOUZIA

LES HISTORIENS FRANÇAIS QUI ONT ÉCRIT SUR LE MAGHREB

AU MOYEN ÂGE DE 1830 À 1930

Année 1995

AVERTISSEMENT.

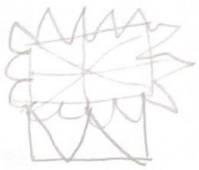
Le sujet que nous avons choisi, présente une certaine complexité et ambiguité. Celles-ci tiennent d'une part, à la situation dans laquelle nous nous sommes délibérément placés, du fait que nous avons adopté une position critique vis à vis de l'histoire du Maghreb au moyen âge, écrite par les historiens coloniaux. En effet, nous sommes obligés de reconnaitre que ces mêmes ouvrages sont réemployés la plupart du temps pour cette même histoire. D'autre part, en abordant ce sujet, deux époques se sont imposées à nous : la première illustrée par les historiens français de 1830 à 1930, la seconde représente les événements historiques du Maghreb médiéval. Nous avons devant nous deux mentalités différentes que rien ne semble rapprocher. Nous sommes conscient de la diversité des sujets soulevés par ce travail de recherche, cependant nous nous sommes restreints à ne traiter qu'une partie, laissant le champ ouvert à d'autres interrogations et investigations.

Ma reconnaissance va à mon directeur de thèse, Monsieur Bernard Guillemain dont la haute autorité morale et scientifique m'a guidé depuis le commencement de cette recherche. Je tiens aussi à adresser ma gratitude, à ma famille et particulièrement à mon époux, pour l'aide et l'encouragement qu'ils m'ont apporté, je les remercie de tout mon coeur.

INTRODUCTION

GÉNÉRALE.

Lorsque nous avons abordé ce sujet, nous avons été étonnés



Ce que nous savons le moins, c'est l'histoire du Maghreb médiéval interprétée par les historiens français à l'époque coloniale. Notre étude portera sur une période qui s'étend de 1830, année de la conquête de l'Algérie, à 1930, année du centenaire de l'Algérie française. Entre ces deux dates, nous avons assisté à l'éclosion et à l'établissement d'un système politique dans une société donnée. de la domination française sur l'Algérie.

Nous considérons la vision des historiens coloniaux à l'égard de l'histoire musulmane comme le résultat de ce milieu. Par conséquent, il est important, avant d'aborder la période qui nous occupe, de comprendre les mécanismes, le fonctionnement de cette société qui a engendrée ~~nos~~ les historiens, et saisir un certain synchronisme établi entre les problèmes, les conflits nés de la situation coloniale, et la production intellectuelle de cette époque.

A - DECOUVERTES.

Au commencement, l'Algérie ainsi que tout le Maghreb étaient des territoires inconnus des français. C'est pour cette raison que la première partie de notre travail portera sur quelques travaux effectués au cours du XVIII^{ème} siècle, pour que nous puissions démontrer la faiblesse des connaissances, et des études consacrées au Maghreb en général et à son moyen âge en particulier.

Herbelot, Cardonne et Chénier nous servirons pour prouver cette carence. Donc, à part quelques voyageurs, des consuls, en fait une élite intellectuelle, le reste des français ignorait tout de ces pays lointains; mais quoi qu'il en soit bons à prendre.

Avec le débarquement sur le sable de Sidi-Ferruch, le problème s'accentue. Peu de chose sont connues de cette terre du Maghreb. "On ignorait presque tout du pays, de son gouvernement, de ses habitants... on ne savait rien de précis"[1]. Les expéditions sont lancées sur Blida, sur Constantine comme s'il s'agissait de simples promenades.

Derrière les turcs disposés à accepter la souveraineté française, se dessinait l'ombre des vrais détenteurs des terres. "Les militaires ne tarderont pas à découvrir les indigènes: des tribus, montagnards ou nomades, cultivateurs ou pasteurs, kabyles ou arabes, autrement redoutables et résistants, sur lesquels il fallut conquérir le pays"[2].

Les résistances armées, les tentatives de Abd El Kader de constituer un véritable état, les mouvements d'oppositions continuels, la nécessité pour la France de s'emparer d'espaces de plus en plus vastes, d'étendre son pouvoir quitte à empiéter sur les accords conclus auparavant[3], imposent un changement d'optique. L'armée coloniale a besoin de savoir qui elle combat.

---

[1] G. Hanotaux et A. Martineau. Histoire des colonies françaises et de l'expansion de la France dans le monde. Édition Paris 1929. p. 112.

[2] G. Hanotaux et A. Martineau. Histoire des colonies françaises. op. cit. p. 115.

[3] Yves Lacoste, André Prenant, André Noushi. L'Algérie passé et présent. Édition sociales. Paris 1960. Lire le chapitre VI. Conquête coloniale française: ses origines et ses conséquences. p. 233.

Désormais la conquête du pays passe par la connaissance de l'autre. C'est une nécessité. Cette connaissance se fera sous les auspices du sabre. Dés lors, l'armée commence les premières investigations et recherches sur l'Algérie, et pour ce faire s'attaque à tous les domaines de fortes pugnacités.

La première phase se traduit par une masse considérable d'ouvrages où les militaires, sensibles au climat, aux paysages, se préoccupent surtout de leurs impressions. Ce qui donne naissance à des descriptions géographiques ou guerrières. Les militaires se confondent la plupart du temps avec les voyageurs.

L'Algérie à peine conquise est devenue un sujet de polémique dans l'opinion publique et surtout au sein du parlement. Ce qui fera couler beaucoup d'encre. Le général Dubourg affirme qu'au cours de l'année 1836, on a consacré plus de cent volumes sur les possessions du nord de l'Afrique. Il ajoute: "toutes ces dissertations sur l'Algérie et sur son avenir ne méritent guère de retenir l'attention, si ça et là on y trouve une idée juste, c'est bien par hasard, les auteurs en général, ignorent complètement les données du problème"[1].

La liste des premières relations est très éclectique[2]: du capitaine d'état major, Saint Hippolyte qui nous renseigne sur la ville de Constantine en 1836, ou du capitaine du génie Abinal qui nous informe sur les travaux de fortifications des villes de Mostaganem et Mazagran en 1840, jusqu'à l'intendant du général Wolff qui, lui publie

---

[1] G. Hanotaux et A. Martineau. Histoire des colonies françaises. op. cit. p. 122.

[2] Nous trouverons dans l'ouvrage publié par le ministère de la guerre: l'Afrique française du nord: bibliographie militaire. 5 volumes. Paris 1930, une bibliographie détaillée, ainsi que dans: l'Algérie dans la littérature française: essai de bibliographie méthodique et raisonnée, par Charles Tailliart. Édition Champion. Paris 1925.

en 1860 ses souvenirs, des expéditions de Constantine, en passant par les divers rapports et publications effectués à la demande de l'armée. La liste est longue et offre l'embarras du choix.

Mais il n'y avait pas que les militaires à être friands de tant de publications. Nous avons aussi ce que nous pouvons appeler "les néo civils" qui travaillent dans le cadre de la machine coloniale: des secrétaires officieux ou officiels, des commandants en chef, des généraux tels que Bourmont et Bugeaud, des interprètes tels que Féraud.

Une décennie après le débarquement des troupes françaises en Algérie, une enquête de grande envergure est lancée par le gouvernement. Celle-ci avait pour but de constituer et d'accumuler le plus d'informations possible sur l'Algérie. A la tête de ce grand projet nous retrouvons bien sûr les militaires représentés par Pellissier et Carette. Des données sont accumulées sur près de quarante volumes entre 1844 et 1867. Tous les sujets y trouvent leur place: histoire, géographie, sciences médicales, sciences physiques, archéologie... D'autres disciplines sont appelées en renfort pour apporter un maximum d'informations sur l'autre: l'arabe ou le berbère.

La découverte de l'Algérie est en somme l'oeuvre de l'occupation. Si les dix premières années sont consacrées à la mise en place du système colonial et à l'organisation de "l'indigène", celles qui suivent la révolte de Abd El Kader et les expéditions qui lui succèdent vont concentrer pour un temps les intérêts surtout sur le Tell.

Ces expéditions permettront aux militaires de détecter: "ce après quoi, ils ne vont cesser de courir des années durant: l'inconnu des espaces nouveaux, les ruraux, sédentaires et nomades, les villes de l'intérieur et

bourgs d'importance, ainsi que les douars, les tentes, les gourbis, la façon d'être et de vivre nouvelles et inattendues. Le Titteri, hinterland montagneux de l'Algérois, devient le terrain favori des explorateurs galonnés. En même temps les mystères des forces religieuses commencent à être percé à jour"[1].

Le second empire correspond à un changement d'optique. Le système est plus préoccupé par le colon et son bien être, c'est à dire tout ce qui touche la colonisation proprement dite. Ce que nous attendons alors de la littérature sur l'Algérie est essentiellement liée aux besoins des colons; la terre, les formes d'appropriations, les mécanismes de partages, les droits fonciers...

Les premiers ouvrages concernant ce projet font leur apparition autour des années 1860. Ce sont avant tout des codes administratifs et fonciers, des dictionnaires, des répertoires analytiques de la législation en cours depuis l'occupation[2]. Après les années 1871-1873, la conjugaison du savoir et de la colonisation va s'intensifier. La préoccupation majeure de l'historien est avant tout économique, démographique, liée à la croissance européenne dans les régions algérienne.

Qu'en est-il de la population algérienne, reléguée au rang de fantôme? Ce qu'ils appellent alors "l'indigène" n'a d'existence que dans la mesure ou il vient à menacer la prépondérance numérique du colon[3].

---

[1] Philippe Lucas. L'Algérie des anthropologues. Maspéro. 1975. p. 13 et 14.

[2] Philippe Lucas. L'Algérie des anthropologues. op. cit. p. 15.

[3] Philippe Lucas. L'Algérie des anthropologues. op. cit. p. 18.

B - UNE NOUVELLE VISION DU BERBÈRE: LE KABYLE.

Contrairement à ce que nous pouvons croire les kabyles n'ont pas toujours eu une bonne réputation auprès des français. Si nous nous référons aux premières relations de voyages, tels que Rozet dans son "Voyage dans la régence d'Alger" en 1833, ou le général Berthezène dans son livre "Dix huit mois à Alger" en 1834, il apparaît que les français n'ont retenu de ce premier contact avec les kabyles que ce qu'ils appellent "la barbarie kabyle".

Cependant un fait important rendra ces derniers plus appréciables aux yeux des français. Il est lié à l'insurrection de Abd El Kader. En effet les kabyles ont refusé par deux fois leur aide à celui-ci, en 1839 et en 1845. Le général Daumas explique ce geste: "L'extrême âpreté des kabyles, par leur médiocre élan vers la guerre sainte, par leur aversion presque égale contre les chrétiens et les arabes"[1].

Vers 1850, l'épicentre des conflits se situe au coeur de la Kabylie, ensuite en Kabylie orientale, puis en grande Kabylie. Si les expéditions que Randon y mène permettent comme le dit Gabriel Hanotaux: "une nouvelle impulsion aux travaux publics"[2], ils donnent surtout l'occasion à des officiers "assimilationistes"[3] tellement déçus au contact des tribus arabes, et à des colons anti bonapartistes, qui tentent de s'opposer au "royaume arabe" de Napoléon III d'exercer leur talent d'écrivain dans des spéculations sur la race kabyle qui d'après eux peut être le pivot de la politique française en Algérie. D'autres assurent la possibilité d'une "fusion" entre européens et

---

[1] Général Daumas et Fabar. La grande Kabylie. Paris 1847. p. 193.

[2] G. Hanotaux et A. Martineau. Histoire des colonies françaises. op. cit. p. 299.

[3] R. Gauthier. Naissance et mort du mythe kabyle dans le Monde du 9 octobre 1963. p. 7.

"les barbares kabyles" comme Pellissier de Reynaud en 1854[1].

Aux renseignements recueillis par Carette, enrichis par les travaux de Daumas et Fabar, viennent s'ajouter des précisions du Baron Aucapitaine qui a fait une étude sur la Kabylie d'après ses observations pendant les campagnes de 1857. Il est "l'initiateur du mouvement d'opinion favorable aux kabyles"[2]. Le Baron Aucapitaine, nous assure que: "dans cent ans, les kabyles seront français"[3].

Sa politique visait à assimiler les kabyles qui selon lui: "pouvaient par leur intermédiaire régénérer le peuple arabe" car "l'organisation politique et sociale de ce peuple, son habitude du travail, ses notions de liberté lui ont donné une supériorité incontestable sur la race arabe, en même temps que sa tiédeur religieuse le rapproche davantage de l'élément européen dont il n'appréhende pas le contact"[4].

Si certains des officiers du "bureau arabe" tels que le commandant Rinn ou quelques autres arabisants comme G. Houdas déplorent les contrevérités émises sur la Kabylie; et marquent leurs différences, ils ne purent résister à la passion exagérée de l'opinion favorable à cette politique berbère. Il est difficile de citer les multiples articles, ouvrages, récits faits sur la Kabylie. La plupart de ces travaux demeurent l'oeuvre, d'officiers, de sabreurs, d'administrateurs ou d'interprètes.

---

[1] R. Gauthier. Naissance et mort du mythe kabyle. p. 7.

[2] Ch. Robert Ageron. La France a-t-elle eu une politique Kabyle? dans Revue historique. 84e année, T.CCXXIII, 1960. p. 314.

[3] cité par Ch.R. Ageron. Les Algeriens musulmans et la France. 1871-1919. T.1. Presses universitaire de France. 1968. p.270.

[4] Henri Aucapitaine. Étude sur le passé et l'avenir des kabyles et la colonisation de l'Algérie. Paris 1860. p. 24.

Après l'écrasement des insurgés, lors de la révolte de 1871, apparaît le dernier ouvrage et le plus important sur la Kabylie et les coutumes kabyles[1]. Ce livre deviendra le code berbère. Il est écrit par deux personnes: l'un militaire, le général Hanoteau, l'autre civil, Letourneux, conseiller à la cour d'appel d'Alger. Ce tandem est très significatif du contexte. Cela signifie que les militaires ont achevé la mission qui leur incombait dans la Kabylie, et c'est à d'autres que revient désormais l'exploration des matériaux réunis.

Ce premier groupe (d'historiens de circonstance), composé essentiellement de militaires a largement réalisé la tâche qui lui était impartie. Au début celle-ci a consisté à repérer l'adversaire, à pousser le plus loin possible les limites de l'occupation coloniale, dans le but de pénétrer les consciences des peuples pour mieux en assurer l'asservissement. Dés lors la fonction principale des militaires redevenait classique, celle de la défense d'un territoire et de la population qui en détenait le contrôle.

Mais "l'indigène" que devient-il dans cette tourmente de la fin du XIXème siècle? Philippe Lucas nous le résume assez bien: "l'observation de l'algérien après la chute du second empire et la défaite de l'armée face à la Prusse, change presque du tout au tout. Il a changé de nature aux yeux de l'observateur. Hier antagoniste guerrier disputant un terrain (le sien) ou rival politique tentant de conserver une indépendance (confrérie, tribus) l'algérien représentait un sujet d'enquête. Une fois vaincu, il n'est plus qu'un objet de description néo folklorique. L'essentiel de l'intérêt a disparu. Et nous passons à une tentative d'approche plus globale par

---

[1] G. Hanoteau et Letourneux. La Kabylie et les coutumes kabyles. Challamel. Paris 1872-1873. 2 volumes.

certains aspects, mais qui vise principalement l'accessoire"[1].

Cette rapide esquisse est susceptible de nous éclairer sur le contexte global de nos historiens, mais aussi sur leurs limites. Nous comprenons maintenant pourquoi l'histoire musulmane n'a pas suscité autant d'intérêt. L'historien était préoccupé par des problèmes qui sont à ses yeux plus urgents. En effet, les publications concernant le moyen âge maghrébin sont dérisoires au XIXème siècle. Les historiens évoquent plusieurs motifs pour justifier ce manque d'intérêt.

Charles Tailliart nous en propose quelques uns: "les difficultés sont grandes et nombreuses; elles tiennent à la matière elle-même, aux sources qui sont insuffisantes et contestables, à la stagnation morale, intellectuelle, sociale qui réduit l'histoire à des récits d'insurrections, de guerres, de tyrannies, à l'établissement, au déclin, à la chute de petites principautés que submergent parfois d'amples conquêtes toujours précaires"[2].

Malgré la faiblesse des écrits sur l'histoire musulmane du Maghreb, il en existe quelques uns dont nous tenterons d'étudier le contenu. Certains sont connus; tels que: "Les berbers" de Henri Fournel, ou "Histoire de l'Afrique septentrionale" de Ernest Mercier. D'autres sont moins connus, tels que: "Petite histoire de l'Algérie" de Edouard Cat, ou "Essai sur les races anciennes et moderne de l'Afrique septentrionale" de Pascal Duprat.

Nous allons tenter d'explorer la vision de l'historien du XIXème siècle de l'histoire musulmane, depuis la conquête arabe au VIIème siècle jusqu'à la

---

[1] Philippe Lucas. L'Algérie des anthropologues. op. cit. p. 19.

[2] Charles Tailliart. L'Algérie dans la littérature française. op. cit. p. 170 et 171.

fondation de l'émirat aghlabide en Ifriqiya au IXème siècle. Il est vrai que le moyen âge ne s'arrête pas à cette date; seulement cette étude ne prétend pas analyser les événements et les révolutions de l'histoire proprement dite, mais examiner quelques aspects de l'historiographie française.

C - TRIOMPHE DU COLONIALISME.

Nous sommes à l'aube d'une nouvelle période. En effet, en 1881 l'Algérie est rattachée à l'administration de la métropole: "l'émiettement de l'autorité administrative du gouverneur entre tous les ministères parisiens qui concèdent en retour des délégations de pouvoirs au gouverneur"[1].

Ce changement n'affecte pas seulement l'Algérie; car en 1881 la Tunisie est occupée sans grande difficulté, et le Maroc est mis sous contrôle international à la conférence de Madrid. Ainsi, il n'existe plus d'état autonome au Maghreb.

Si le XIXème siècle a été une période où les principaux travaux historique, ethnographique, linguistique, géographique... sont l'oeuvre, ou du moins portent le sceau des militaires; en revanche le XXème siècle annonce la prépondérance et même le monopole des universitaires et des amateurs. Les écoles supérieures d'Alger fondées par Paul Bert en 1879 vont devenir l'université d'Alger en 1909[2].

Ainsi le pouvoir a son propre organe de propagande où allaient se révéler tant de zélés défenseurs: des juristes comme Millot, Viard, Bousquet et

---

[1] Yves Lacoste. L'Algérie passé et présent. op. cit. p. 393.

[2] G. Hanotaux et A. Martineau. Histoire des colonies françaises. op. cit. p. 522.

Lambert, des historiens comme E. F. Gautier, G. Marçais, C. Courtois, R. Le Tourneau, G. Camps, des linguistes comme H. Basset, H. Péres et bien d'autres.

Nous entrons dans la phase du triomphe du colonialisme. C'est sans doute durant cette période que la science sera volontiers invoquée à l'appui de la colonisation, ne serait ce que pour accréditer l'infériorité culturelle, scientifique et politique des pays du Maghreb.

De telles considérations ne doivent pas cependant nous dispenser de passer en revue les principaux ouvrages publiés de 1900 à 1930, tels que: "Les premières invasions arabes" de Maurice Caudel, "Les civilisations de l'Afrique du nord" de Victor Piquet, "Histoire de l'Algérie" de Stephane Gsell, Georges Yver et Georges Marçais, "Histoire de l'Afrique septentrionale" du Général Faure-Biguet, "Histoire générale de l'Algérie" de Henri Garrot, sans oublier les deux ouvrages qui ont marqué cette date: "Les arabes en Berbérie du XI au XIV siècle" de Georges Marçais et "L'islamisation de l'Afrique du nord: les siècles obscurs" de E. F. Gautier.

Notre objectif n'est pas de faire une étude systématique de chacun de ses ouvrages, mais plutôt ressortir, exemples à l'appui les éléments essentiels de leur démarche critique de l'histoire du Maghreb médiéval, ainsi que les thèmes qui ont le plus retenus leur attention, tels que: l'islamisation des berbères ou l'invasion hilalienne.

Le sujet que nous avons choisi n'a pas jusqu'à présent fait l'objet d'une étude particulière. C'est un domaine vaste qui demeure inexploré malgré les recherches partielles de certains auteurs modernes. Pourtant la critique de ces ouvrages est nécessaire pour tout historien qui s'apprête à étudier l'histoire du Maghreb; une relecture des données rassemblées et interprétées par

les historiens coloniaux, pour permettre une renaissance de l'histoire du Maghreb.

PREMIÈRE PARTIE

RÉTROSPECTIVE SUR L'HISTOIRE MÉDIÉVALE DU MAGHREB AVANT 1830.

INTRODUCTION

A - L'HERITAGE DU XVIII SIECLE.

Bien que notre recherche concerne principalement l'historiographie française du XIXème et du XXème siècle, nous avons tenu à connaître ce que le XVIIIème siècle a légué aux siècles à venir, sur la vision des trois pays du Maghreb pendant le moyen âge.

Si le XIXème siècle, ère du colonialisme français, avec la mentalité qui l'accompagne a produit sur le Maghreb "un inépuisable sottisier qui aujourd'hui encore sert de répertoire à beaucoup d'occidentaux dés qu'il s'agit de qualifier le monde arabo-musulman"[1], comment l'histoire du Maghreb est-elle vue et interprétée par les historiens du XVIIIème siècle, comment cette vision a-t-elle évolué depuis le siècle des lumières jusqu'à la période coloniale? Nous sommes tentés de croire, comme Denise Brahimi[2], que la pensée française du XVIIIème siècle s'appliquant à l'histoire du Maghreb a ses raisons de

---

[1] Thierry Hentsch. L'Orient imaginaire. Édition Paris 1988. p. 183.

[2] Denise Brahimi. Voyageurs français du XVIII siècle en Barbarie. Thèse présentée devant l'université de Paris III le 24 janvier 1976. p. 9.

ressembler à celle de l'époque de la décolonisation, car il n'existait pas encore de facteurs politique ou idéologique déterminants susceptible de modifier le regard de l'historien français à l'égard de l'histoire du Maghreb, comme ce sera le cas au XIXème siècle.

B - LE MAGHREB MEDIEVAL VU DE LA FRANCE AU XVIII SIECLE.

Au cours du XVIIIème siècle la recherche sur le Maghreb en tant qu'entité politique était très réduite. Le Maghreb s'inscrit dans le cadre de l'Orient musulman. Certains écrivains tendent à présenter le XVIIIème siècle comme une sorte d'âge d'or du regard européen sur cette région du monde. Ainsi écrit Maxime Rodinson: "le XVIIIème siècle regarda vraiment l'Orient musulman avec des yeux fraternels et compréhensifs"[1], Hicham Djait renchérit: "même la critique libérale au XXème siècle de la domination et de l'impérialisme n'a pas atteint le degré de désintéressement du XVIIIème siècle"[2].

Cependant, il faut commencer par se demander quelle partie de l'Orient musulman est concernée, quelles sont les régions qui font l'objet de cet engouement, et est-ce que le Maghreb y prend part.

La bienveillance du siècle des lumières s'adresse principalement à la religion islamique (contrairement au XIXème siècle), le XVIIIème siècle redécouvre non seulement l'apport de l'Islam à l'Europe, mais l'histoire des arabes. Selon Thierry Hentsch "l'examen critique du fondement historique et social des religions, auquel l'Islam fournit une matière moins dangereuse à manipuler que le Christianisme"[3].

---

[1] Maxime Rodinson. La fascination de l'Islam. Maspéro. Paris 1980. p. 71.

[2] Hicham Djait. L'Europe et l'Islam. Seuil. Paris 1978. p. 25.

[3] Thierry Hentsch. L'Orient imaginaire. op. cit. p. 144.

En fait l'intelligentsia française ne considère plus l'Islam avec dénigrement comme c'était le cas durant le moyen âge, mais avec impartialité voire avec sympathie[1]. Cette considération ne touche pas que le domaine religieux. Ce "goût oriental" envahit ainsi la littérature. Cette vogue doit énormément à la parution à Paris dés 1704 des "Contes des mille et une nuits" traduits et présentés par Antoine Galland. C'est l'époque aussi, où l'empire Ottoman est touché de grâce: "la tolérance de l'empire Ottoman pour toutes sortes de minorités religieuses est donnée en exemple"[2].

Cependant toutes ces informations importantes pour connaître l'esprit et la pensée du XVIII^{ème} siècle, ne nous renseignent pas sur la vision de la France par rapport au Maghreb et principalement le moyen âge maghrébin. Car nous aimerions connaître ce que les hommes du XVIII^{ème} siècle, qui ont fréquenté ce pays, ont laissé en dehors des récits de leurs aventures, de leurs voyages et des descriptions multiples des pays traversés, comme documents sur le passé de ce pays.

A lire Lucette Valensi, la production intellectuelle du XVIII^{ème} siècle sur les trois pays du Maghreb est: "d'une affligeante pauvreté"[3].

"Un sondage fait dans les registres des privilèges accordés aux auteurs et libraires de la deuxième moitié du XVIII^{ème} siècle fournit une réponse éloquente. Plusieurs centaines d'ouvrages obtiennent le privilège de l'impression; la littérature religieuse ou médicale, la grammaire, la musique fleurissent. La géographie est, pour le moins, une science secondaire. A la fin de l'ancien régime, les livres de liturgie et de

---

[1] Maxime Rodinson. La fascination de l'Islam. op. cit. p. 71.

[2] Maxime Rodinson. la fascination de l'Islam. op. cit. p. 69.

[3] Lucette Valensi. Le Maghreb avant la prise d'Alger 1790-1830. Paris 1969. p. 11.

dévotion laissent la place à une production en apparence plus pratique: traités d'agriculture, d'économie, de politique ou de métrologie. La littérature géographique ou ethnographique demeure indigente. Et si un certain goût pour l'exotisme apparaît, l'Afrique du nord n'est pas assez <sauvage> pour mériter l'attention"[1].

Il existe quelques grandes collections historiques et géographiques, héritées du XVIIème siècle, et dont le nombre des éditions en dit assez long sur le succès qu'elles connaissaient; tels que la "Bibliothèque orientale" de Herbelot rédigée au XVIIème siècle, "Le grand dictionnaire historique" de Moréri ou "Le grand dictionnaire géographique et critique" de Bruzen de la Martinière, lui aussi plusieurs fois édité au cours du XVIII siècle, ainsi que "L'encyclopédie des voyages" de Grasset de Saint Sauveur.

A côté de ces grandes collections, certains ouvrages connaissent aussi un grand succès; tel que "L'histoire du Royaume d'Alger" de Laugier de Tassy publié en 1745, "Histoire de l'Afrique et de l'Espagne" de Denis Cardonne publié en 1765, ainsi que "Recherches historiques sur les Maures" de Louis Chénier publié en 1787....

Il existe aussi le témoignage des voyageurs, tel que Peyssonnel: "Voyage dans les régences de Tunis et d'Alger" en 1725 ou les récits de Desfontaines et Poiret présents au Maghreb pendant la même année 1785. Ces voyageurs n'avaient pour préoccupation que de produire: "une description scientifique de la Barbarie, et se donnent comme seul but la recherche de la vérité"[2]. Ils sont connus certes comme des naturalistes, mais ils n'ont pas dédaigné non plus, l'histoire, la géographie et toutes les connaissances que leur voyage leur permettait de ramener.

---

[1] Lucette Valensi. Le Maghreb avant la prise d'Alger. op. cit. p. 11.

[2] Denise Brahimi. Les voyageurs français du XVIII siècle. op. cit. p. 9.

Si la plupart de ces auteurs n'ont pas eu le succès escompté durant leur vie, certains d'entre eux seront "exhumés" peu après la conquête de 1830; "alors qu'on cherchait de tous côtés des renseignements sur un pays encore ignoré du grand public et que ce genre de publication était assuré du plus grand succès, ils figurent régulièrement au chapitre des sources qui ont servi à composer les tableaux généraux sur les régences avant la conquête et sont fréquemment invoqués à l'appui de telle ou telle affirmation particulière"[1].

C - UN CHOIX.

Nous avons du aborder le problème du choix, celui des documents qui intéressent notre recherche et des textes français consacrés au moyen âge maghrébin.

Nous tâcherons à travers quelques écrits composés au XVIII^{ème} siècle de suivre l'évolution de l'historiographie française. Pour cela nous avons arrêté notre choix sur trois études qui illustrent bien l'esprit du siècle des lumières. En premier lieu, la grande bibliothèque d'Herbelot qui quoique rédigée au XVII^{ème} siècle demeure une oeuvre majeure pour tout chercheur désireux de connaître le monde arabe en général, car elle fut en quelque sorte l'ancêtre de l'encyclopédie de l'Islam.

Nous nous intéresserons ensuite à l'ouvrage de Denis Cardonne: "Histoire de l'Afrique et de l'Espagne". Enfin nous terminerons cette étude par l'ouvrage de Louis Chénier: "Histoire des Maures".

Comme vous pouvez le constater nous avons exclu de ce choix, les oeuvres des voyageurs comme: Poiret, Desfontaines, Peyssonnel, ces derniers ont certes visité

---

[1] Denise Brahimi. Les voyageurs français du XVIII siècle. op. cit. p. 11.

le Maghreb (l'Algérie et la Tunisie), mais leurs travaux portent essentiellement sur le Maghreb du XVIIIème siècle, présentant des observations sur la géographie, les sciences naturelles, les moeurs et les coutumes des habitants, le commerce, les guerres tribales...

L'histoire est à peine esquissée, c'est le cas dans "Voyage dans les régences de Tunis et d'Alger". Dans sa treizième lettre adressée à l'abbé Brignon et traitant de "L'histoire du royaume d'Alger"[1] Peyssonnel écrit:

"Les révolutions de ce royaume sont les mêmes que celles que toutes la Barbarie a ressenties. Ainsi pour en faire une histoire suivie, il faudrait remonter aux premiers temps et vous rappeler quel était l'état de ce pays avant que les romains l'eussent conquis. Les guerres puniques nous instruisent à fond de tout ce qui s'est passé de remarquable du temps de Jules César et d'Auguste, et des conquêtes des romains en Afrique. L'histoire ecclésiastique nous apprend ce qui s'est passé sous la domination des romains, jusqu'à l'invasion des vandales, et c'est pendant cet espace de temps qu'à duré le lustre et le plus grand éclat de ce pays. C'est dans ce temps que ces superbes monuments dont il reste ces débris somptueux ont été élevés. Nous lisons dans l'histoire des Vandales leur irruption dans les provinces et le commencement de leur destruction... Enfin nous apprenons sa destruction entière en lisant l'histoire des sarrasins ou des arabes mahométans qui, accoutumés à loger sous des tentes, détruisent toutes les villes de ce vaste pays, de sorte qu'il n'en reste que très peu qui aient la forme de ville, et les ruines des autres qui ont, pour la plupart, conservé les anciens noms. Les sarrasins arabes ayant donc conquis ce pays, brûlèrent et ruinèrent toutes les villes, détruisirent tous les habitants et suivant leurs maximes et leurs coutumes continuèrent à loger sous des tentes

---

[1] J. A. Peyssonnel. Voyage dans les régences de Tunis et d'Alger. Paris 1986. p. 215.

divisés en nations ou tribus qui avaient des chefs particuliers"[1].

Il est vrai, -d'ailleurs Denise Brahimi l'a bien souligné- qu'avec les voyageurs du XVIIIème siècle et surtout Peyssonnel l'histoire du Maghreb: "se découvre progressivement des domaines"[2].

En effet nous retrouvons dans ce texte, une époque romaine, une époque vandale, une époque arabe. Selon Denise Brahimi, l'histoire de la Barbarie les ignorait jusque là.

Cependant à lire Peyssonnel nous sommes loin de "l'objectivité scientifique" des voyageurs du XVIIIème siècle dont Denise Brahimi nous louait le mérite.

Quant à l'ouvrage "Lettres de Barbarie", de l'Abbé Poiret, à part quelques allusions aux vestiges romains, l'auteur ne s'est pas préoccupé de l'histoire proprement dite. D'ailleurs, ce n'était pas le dessein des voyageurs du XVIIIème siècle.

---

[1] J. A. Peyssonnel. Voyage dans les régences de Tunis et d'Alger. op. cit. p. 217.

[2] Denise Brahimi. Les voyageurs français. op. cit. p. 9.

CHAPITRE PREMIER

A LA DÉCOUVERTE DE LA BERBÉRIE A TRAVERS LA BIBLIOTHÈQUE DE BARTHÉLÉMY D'HERBELOT.

A - LES CONDITIONS DE L'APPARITION DE CET OUVRAGE: REDÉPLOIEMENT DES ETUDES ANTIQUES ET ORIENTALES.

La "Bibliothèque orientale" est le résultat d'un demi-siècle de recherche. S'il existait avant le XVII^{ème} siècle quelques orientalistes (Postel, Bodin...), leurs travaux étaient imparfaits. "C'est au XVII^{ème} siècle que l'orientalisme scientifique naît vraiment"[1].

Vers 1630-1640 des "missions archéologiques" furent envoyées en Orient afin de rapporter en France tous ce qui pouvait toucher d'une manière générale à

---

[1] Henry Laurens. Aux sources de l'orientalisme: La bibliothèque orientale de Barthélémy d'Herbelot. Paris 1978. p. 9.

l'antiquité gréco-romaine[1], mais aussi des manuscrits orientaux. "C'est ainsi que les débats sur l'histoire antique ont constitué le creuset par lequel les historiens ont accédé à une définition renouvelée de l'histoire et le défilé qui les a conduits au déploiement des sciences humaines dans le cadre d'une historiographie désormais considérablement élargie à l'horizon de l'univers"[2].

Cette attirance exercée par l'antiquité sur un grand nombre d'érudits va être progressivement délaissée au profit de l'Orient qui est perçu en fait à travers l'antiquité.

Le pouvoir royale et par son biais l'Église va encourager les études islamiques, non pas pour rehausser les études arabes mais pour donner plus d'efficacité au prosélytisme chrétien. C'est ainsi que les principaux érudits dépendirent de l'autorité royale. "Il s'agissait pour le pouvoir royal autant de faire rejaillir le prestige de l'érudition sur la personne du souverain que d'empêcher des déviations possibles dans les domaines religieux ou politiques"[3].

Dans la seconde moitié du XVIIème siècle, la connaissance du monde Arabe se "laïcise" et tend à une exploration scientifique[4]. Et c'est là qu'apparaît l'éminent travail d'érudition de Barthélémy d'Herbelot.

En effet à mieux connaître la civilisation Orientale s'appliquèrent M. d'Herbelot et M. Galland son

---

[1] Henry Laurens. Aux sources de l'orientalisme: La bibliothèque orientale de Barthélémy d'Herbelot. op. cit. p. 9.

[2] Jean Gaulmier. À la découverte du Proche Orient:Barthelémy d'Herbelot et sa Bibliothèque Orientale, dans: Bulletin de la faculté de lettres de Strasbourg. Strasbourg Octobre 1969. p. 1.

[3] Henry Laurens. Aux sources de l'orientalisme. op. cit. p. 6.

[4] Jean Gaulmier. À la découverte du Proche Orient. op. cit. p. 2.

élève et successeur au collège royal[1]. Ils lurent les textes originaux et dés lors, ils virent l'arabe avec des yeux nouveaux. Grâce à leurs efforts, il s'est accompli une évolution à l'égard de la civilisation Arabe qui va "de la défaveur à la sympathie"[2].

Herbelot est le promoteur de ce changement, là dessus tous les historiens sont d'accord. Ce fût le premier rédacteur d'une somme de connaissances sur l'Orient.

B - BARTHÉLÉMY D'HERBELOT: L'HOMME.

Les raisons exactes qui ont poussé Barthélémy d'Herbelot à s'intéresser à l'Orient sont selon Gaulmier obscures[3].

En tout cas, il a étudié, l'arabe, le turc et le persan à Rome et probablement à Venise. D'autant plus que l'Italie du XVII^{ème} siècle était en relation constante avec l'Orient[4].

Il s'appliqua principalement à la langue hébraïque afin d'étudier le texte original des livres de l'Ancien Testament. C'est un fait révélateur, car Herbelot sera toujours connu pour sa piété et sa grande connaissance de la théologie catholique. Selon Laurens: "la première connaissance de l'Orient se fait à travers la Bible"[5].

---

[1] Paul Hazard. La crise de la conscience européenne. 1680-1715. Paris 1935. Tome 1. p. 21.

[2] Paul Hazard. La crise de la conscience européenne. op. cit. p. 22.

[3] Jean Gaulmier. À la découverte du Proche Orient. op. cit. p. 1.

[4] Henry Laurens. Aux sources de l'orientalisme. op. cit. p. 9.

[5] Henry Laurens. Aux sources de l'orientalisme. op. cit. p. 8.

Herbelot fit un séjour à Florence, où il s'occupa de la bibliothèque du grand Duc dont il rédigea un catalogue de livres orientaux. D'après les biographes de Barthélémy d'Herbelot, c'est dans cette ville qu'il a eu la première fois le projet d'une bibliothèque orientale. Il atteint une grande notoriété à tel point que la France et l'Italie se disputèrent ses services. Il devint "une des plus grandes autorités en matière d'orientalisme"[1], (le mot "orientalisme" n'apparaît qu'à la fin du XVII^{ème} siècle, mais la matière existait déjà). Colbert réussit à le faire revenir à Paris, où il reçut une pension de Louis XIV.

En 1692, Herbelot est nommé professeur royal en langue orientale au Collège de France[2]. Il meurt à Paris le 8 décembre 1695[3].

Cet homme, réputé pour être une des plus grandes figures en matière d'orientalisme n'a jamais visité l'Orient contrairement à son élève Antoine Galland.

Il était de grande culture et surtout de grande piété, d'un catholicisme très profond. Il était soumis aux observations et aux règles rigoureuses de l'Église, car celle ci s'intéressait à l'orientalisme "pour l'usage dont ses missionnaires pouvaient profiter, mais elle s'inquiétait de toute présentation favorable de l'Islam"[4]. Il faut se rappeler ce qui est arrivé à Richard Simon qui avait osé parler de l'Islam sans l'attaquer[5].

Herbelot a pu éviter l'intervention de l'Eglise dans son travail grâce aux soutiens de Colbert et du Roi, mais surtout grâce à son fidèle ami "l'Abbé Renaudot" qui

---

[1] Henry Laurens. Aux sources de l'orientalisme. op. cit. p. 13.

[2] Jean Gaulmier. A la découverte du Proche Orient. op. cit. p. 4.

[3] Henry Laurens. Aux sources de l'orientalisme. op. cit. p. 13.

[4] Henry Laurens. Aux sources de l'orientalisme. op. cit. p. 15.

[5] Henry Laurens. Aux sources de l'orientalisme. op. cit. p. 15.

était "censeur royal pour la spiritualité, l'histoire, la poésie et la langue hébraïque"[1]. Par conséquent Herbelot pouvait se consacrer à sa bibliothèque sans se faire trop de soucis.

C - BARTHELEMY D'HERBELOT: SON OEUVRE.

La bibliothèque orientale est un monument d'érudition: en voici le texte complet.

"Bibliothèque orientale ou dictionnaire universel contenant généralement tout ce qui regarde la connaissance des peuples, de l'Orient, leurs histoires et traditions véritables ou fabuleuses, leurs religions, sectes et politiques, leurs gouvernements, lois et coutumes, moeurs, guerres, et les révolutions de leurs empires, leurs sciences et leurs arts, leur théologie, mythologie, magie, physique, morale, médecine, mathématique, histoire naturelle, chronologie, géographie, astronomie, grammaire et rhétorique; les vies et actions remarquables de tous leurs saints, docteurs, philosophes, historiens, poètes, capitaines et de tous ceux qui se sont rendus illustres parmi eux par leur vertu ou par leur savoir; des jugements critiques et des extraits de leurs ouvrages, traités, traductions, commentaires, recueils de fables, de sentences, de maximes, de proverbes, de contes et de tous leurs livres écrits en arabe, en persan ou en turc, sur toutes sortes d'arts, de sciences et de professions".

Cet ouvrage fut publié après la mort de Barthélémy d'Herbelot, par son élève Antoine Galland en 1697[2].

Nous sommes fascinés devant le travail gigantesque accompli par d'Herbelot. Le plus

---

[1] Henry Laurens. Aux sources de l'orientalisme. op. cit. p. 16.

[2] Jean Gaulmier. A la découverte du Proche Orient. op. cit. p. 3.

extraordinaire et qui fait l'originalité de ce document, c'est qu'il a été écrit à partir de textes manuscrits. D'ailleurs l'auteur le dit lui même: "je n'ai d'autre dessein dans cet ouvrage que de rapporter sommairement ce que j'ai trouvé dans les originaux dont nos auteurs ne font point mention." (214- a, b).

Cependant en dépit de la valeur et de l'originalité de la bibliothèque d'Herbelot, elle n'a pas eu à son apparition le succès escompté. De Guignes nous renseigne sur l'accueil fait au livre lors de son apparition: "c'est à un reste de cette prévention qui régnait auparavant contre les musulmans qui fut cause que ce bel ouvrage n'eut pas en France l'accueil qu'il méritait. On le négligea et les étrangers qui en reconnurent le mérite avant nous, en enlevèrent le plus qu'ils purent d'exemplaires, de sorte que lorsque nous revînmes de notre erreur, à peine en trouva-t-on quelques uns, et il est devenu cher"[1].

Néanmoins la reconnaissance et la gloire de cette oeuvre magistrale était posthume. Au XVIII^{ème} siècle, son mérite fut reconnu. Pour Lambert, c'est:" un ouvrage qui est pour le commun des gens de lettres, une espèce de nouveau monde, nouvelles histoires, nouvelle politique, nouvelles moeurs en un mot un nouveau ciel, une nouvelle terre"[2].

En effet l'influence de la bibliothèque orientale a été immense. Il est peu d'auteurs qui n'aient utilisé cet ouvrage. Il demeure pendant longtemps, la source où s'abreuve toute l'Europe curieuse de civilisation Arabe. "Il faudra attendre -nous dit Laurens- l'époque de Sylvestre de Sacy pour que cet ouvrage soit dépassé, plus

---

[1] De Guignes. Essai historique sur l'origine des caractères orientaux de l'imprimerie royale, in notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du Roi. 1787 I. p. LXI.

[2] Henry Laurens. Aux sources de l'orientalisme. op. cit. p. 19.

d'ailleurs par ses limites que par ses inexactitudes"[1]. Ce n'est qu'au début du XXème siècle, avec l'encyclopédie de l'Islam que la démarche d'Herbelot sera reprise.

La préface de Galland à la bibliothèque orientale présente les sources où Herbelot a puisé sa documentation sa méthode qui consistait d'une part à dépouiller les sources arabes, à interroger les voyageurs ayant visité les pays arabes, d'autre part à faire faire des vérifications dans les bibliothèques les plus célèbres.

La liste des ouvrages cités dans la bibliothèque orientale nous révèle des grands noms de la science, de la philosophie, de l'historiographie ainsi que de la poésie arabe et persane.

Cependant, le plus grand défaut de la bibliothèque orientale réside dans la transcription des mots arabes en caractères latins, où Herbelot n'appliquait aucune méthode cohérente

D - LES TEXTES DE LA BIBLIOTHEQUE ORIENTALE RELATIFS A L'HISTOIRE DU MAGHREB AU MOYEN AGE.

La bibliothèque orientale se compose de plusieurs articles touchant à des domaines différents: culture, linguistique, civilisation, religion, histoire, géographie...

L'histoire représente une grande partie de la bibliothèque orientale et principalement l'histoire islamique. Elle se présente sous forme d'articles touchant, la personne des souverains, des dynasties ou des pays (Algérie, Tunisie...).

---

[1] Henry Laurens. Aux sources de l'orientalisme. op. cit. p. 20.

L'exposition des faits demeure très confuse car l'auteur peut passer du passé au présent et inversement sans justification. En effet la bibliothèque orientale est réalisé sous forme de dictionnaire qui englobe des milliers d'articles, ce qui lui donne une impression d'immensité. Il n'en demeure pas moins, que nous y trouvons tous les grands titres de l'histoire du Maghreb. Certes les faits ne sont pas présentés d'une manière chronologique et suivie.

De plus, les articles de la bibliothèque d'Herbelot ressemblent étroitement aux textes orientaux. Cette bibliothèque demeure avant tout une traduction d'ouvrages arabes anciens, comme le constate Henry Laurens: "au XVII^{ème} siècle, l'orientalisme est tellement tributaire de ses sources qu'il est poussé à ne faire que des traductions de textes orientaux et à limiter ses tentations d'interprétation"[1].

Ainsi si nous examinons l'article intitulé "berber", le caractère de traduction est bien clair. L'article se divise en plusieurs parties: description du pays appelé Berber, l'origine du nom Berber, la conquête arabe, les diverses dynasties qui ont régné sur ce pays, et enfin les royaumes actuels de la "Barbarie". L'auteur ne fait que reprendre le récit des historiens arabes.

A propos de l'origine du nom berber, l'auteur nous dit: "quant à l'origine du mot berber, les mêmes arabes disent qu' Afriquin fils de Kis, fils de Safi, Himiarite de race, ayant conquis l'Afrique, lui donna son nom; et que s'étant avancé jusqu'au pays que nous appelons aujourd'hui la Barbarie, il dit à ces peuples Ber, Beratcoum qui signifie deux choses, ou bien votre pays est fort désert, ou bien votre pays est un pays de bled: ce qui se devait entendre de la partie de cette province la

---

[1] Henry Laurens. Aux sources de l'orientalisme. op. cit. p. 40.

plus proche de la mer qui est très fertile en grains. (lettre B. page 201).

De même l'exposé narratif est entrecoupé par des citations d'historiens: "les aghlabides ne possédaient en Afrique que les pays qui s'étendent depuis l'Egypte jusqu'à Tunis: car les Adaressah ou Edrissites prenaient pour lors le reste de la Barbarie avec Sebte, Fez, Tanger, et tout ce qui appartient aux provinces de Mauritanie et de Numidie, d'où ils furent chassés par les fathemites. Nowairi compte onze princes de la famille des aghlabites, Ibn Batrik écrit que Ziadat Allah ayant été défait, s'enfuit en Egypte, d'où il vint à Ramala, ville de la Palestine ou il mourut". (lettre A. page 65).

Herbelot accorde une part importante aux anecdotes et aux citations, un extrait de l'article "Fatimiah" le confirme: "le fathimite khalife d'Egypte ayant écrit à celui d'Espagne qu'il était omeyyade de race et se moquant de titre de calife qu'il prenait vu son origine; celui-ci lui récrivit: vous vous moquez de moi parce que vous me connaissez, si je vous connaissais aussi je pourrais vous répondre. L'on dit qu' Aziz se sentit piqué jusqu'au vif par ces quatre mots". "Thabatheba ayant demandé un jour à Mez de quelle branche des alides il était. Ce khalife tira son épée du fourreau et lui dit ces deux mots: "< > voici ma généalogie, puis jetant > l'or à pleine mains des soldats, il ajouta: < voici ma race". (Lettre F. page 342).

Herbelot se contente aussi de traduire les sources arabes sans intention de les commenter ou de les analyser. A l'époque l'orientalisme ne possédait pas les moyens nécessaires pour savoir critiquer ce genre d'ouvrages. Dés lors, il ne pouvait faire que des traductions.

Ainsi, vérifier la véracité des faits ou l'exactitude des dates ne constituait pas la principale

préoccupation d' Herbelot. Ce besoin d'interpréter ou de commenter ne surgit chez l'auteur que dans le domaine religieux. C'est pourquoi, les articles de la bibliothèque orientale peuvent contenir des inexactitudes. Prenons en exemple l'article sur "les almoravides". Il est écrit sur trois colonnes et divisé en plusieurs parties : l'origine du nom almoravide, le parcours de cette tribu avant de prendre le pouvoir, son expansion au delà des limites sahariennes, et enfin quelques informations sur les princes qui ont dirigé cette dynastie.

Nous apprenons à propos de la signification du mot almoravide: "morabethoun, Daulat al Morabethan, almoravide. La dynastie des marabouth qui furent appelés par les espagnols almoravides. Marabouth ou Morabeth qui est le singulier de Morabethen, signifie en arabe, une personne liée plus étroitement aux exercices de la religion, et que nous appelons ordinairement un religieux. (lettre M. page 623).

En réalité le nom almoravide qui est en effet une transcription espagnol d'Al Mourabitin[1], tire son origine du mot "Ribat": couvent militaire, dont les membres, les gens du Ribat pourraient mener une vie strictement conforme au Malékisme absolu[2].

Un autre extrait de l'article sur les almoravides concernant cette fois l'origine de cette dynastie, montre combien les informations fournies par la bibliothèque orientale doivent être minutieusement scrutées. "Ce nom fut donné à une race d'arabes qui étant sortie du pays de Hemiar, ou des homèrites comme nos géographes anciens les appellent, vint s'établir en Syrie du temps d'Abou Bekr premier khalife des musulmans. Ces gens étant passés de la Syrie en Egypte s'avancèrent de là bien avant dans

---

[1] Henri Terrasse. Histoire du Maroc des origines à l'établissement du protectorat français. Casablanca. 1949. p. 216.

[2] Henri Terrasse. Histoire du Maroc. op. cit. p. 216.

l'Afrique, pénétrèrent jusque dans la partie la plus occidentale de ce pays et se cantonnèrent dans le désert nommé, Sahra, pour y vivre séparés des autres peuples de l'Afrique et y exercer plus librement et plus parfaitement tous les devoirs de leur religion. Cette nouvelle colonie d'arabes qui s'étendit beaucoup en peu de temps par le concours des nations voisines, donna le nom à un peuple et à une secte qui fut nommée d'abord des Moléthémin... à cause qu'ils portaient tous un voile sur le visage". (Lettre M. page 623).

Les almoravides, en fait, n'ont pas de rapport avec une quelconque tribu arabe. Mais il est probable que l'auteur fasse allusion à cette théorie selon laquelle les Sanhaja seraient d'origine arabe, comme il a été dit des Zenata aussi. Le mouvement almoravide, résultat d'une longue histoire Sanhajienne, est un groupement berbère qui s'est formé dans le Sahara occidental avant de conquérir le Maghreb[1]. Leur ascension est liée avant tout à un savant du Maghrib Al Akça: Abd Allah b. Yasin[2] qui s'installa au milieu des nomades Sanhajiens, et avec l'aide des chefs Lemtouna va fonder un couvent militaire très rigoureux.

Par conséquent, nous pouvons dire que quoique la bibliothèque orientale nous fasse découvrir une quantité incroyable d'informations inédites à l'époque, il est exact de dire aussi, qu'il est nécessaire de réviser la plupart de ses renseignements, du moins concernant l'histoire du Maghreb.

D'ailleurs, nous pouvons multiplier les exemples où les informations contenues dans l'oeuvre de Barthélémy d'Herbelot sont erronées. L'article sur les almohades en est une preuve de plus.

---

[1] Henri Terrasse. Histoire du Maroc. op. cit. p. 212.

[2] Charles André Julien. Histoire de l'Afrique du Nord. Deuxième édition et mise à jour par Roger Le Tourneau. Paris 1952. p. 78.

Au préalable, il faut préciser, qu'il existe dans la bibliothèque orientale deux articles concernant la dynastie almohade. Le premier à la lettre A, page 409 et le second à la lettre M, page 585.

Dans le premier article, l'auteur confond, la dynastie almohade avec la dynastie idrisside. " Mohamed Enazir perdit une grande bataille en Espagne l'an 1210 de J.-C. et 607 de l'Hégire et s'étant retiré en Afrique, il y mourut peu de temps après et laissa dix fils qui ne pouvant s'accorder pour le partage des royaumes de leur père, donnèrent lieu aux gouverneurs de provinces de se révolter et de se rendre souverains. Ainsi, pendant les dissensions de ces dix almohades, il se forma plusieurs royaumes particuliers dans l'Afrique et dans l'Espagne, à savoir ceux de Grenade, de Tremcen, de Tunis, de Tripoli et les merin se rendirent maîtres du royaume de Fez".

En fait Mohamed En Nasir (1199-1213) n'a pas laissé dix fils comme le prétend Herbelot, mais deux, Al Moustancir (1213-1224) et Yahya (1227-1229)[1]. En revanche Idris II (828-829) a laissé dix héritiers. Son fils aîné, Mohamed, partagea le royaume entre ses frères[2].

Dans le second article, Barthélémy d'Herbelot écrit: "le premier fondateur de cette dynastie fut Mohamed Abd Almoumen fils de Tomrut qui prit le surnom de Mahdi, de chef, de conducteur et de directeur des fidèles, sous lequel titre toute la puissance ou autorité tant spirituelle que temporelle est comprise. Ce nouveau prophète et capitaine général d'une troupe de bandits et de choquants, se disait descendre en droite ligné de Hosani fils d' Ali duquel les imams si célèbres parmi les Persans tirent aussi leurs origines, et il parut dés l'an 514 de l'Hégire dans le pays de Haragah, situé aux

---

[1] Jean Brignon. Histoire du Maroc. Paris 1967. p. 105.

[2] Henri Terrasse. Histoire du Maroc. op. cit. p. 122.

environs de la montagne de Sous Al Akça qui est le Mont Atlas".

Herbelot parle de Abd El Moumen comme étant le fondateur de l'état almohade et fils d' Ibn Toumert. Alors que nous savons qu'Ibn Toumert, le Mahdi, est à l'origine, d'une part de la doctrine "Tawhid" et d'autre part le premier chef de l'état Al Mowahidounn[1]. En outre il n'existe aucun lien de parenté entre celui ci et Abd El Moumen. Ce dernier n'accéda au pouvoir qu'après la mort d'Ibn Toumert[2].

En revanche, si Herbelot se contente de traduire les ouvrages Arabes anciens sans vérifier l'exactitude de leurs dires, il n'hésite pas à indiquer ses sources, soit aux cours de l' article soit à la fin de l'article. Galland dans la préface de la bibliothèque orientale nous donne une liste d'auteurs, arabes, turcs, persans, dont Herbelot se serait servi. Certes l'auteur n'a pas utilisé l'ensemble de la bibliographie indiqué par Galland, mais il les a probablement lus[3].

L'histoire du Maghreb écrite sous forme d'histoire de dynasties (idrissides, aghlabides, fatimides, almoravides, almohades...) ou d'histoire de pays ou de villes (Tunis, Alger, Fez...) a été écrite à partir de sources arabes: certaines d'entre elles étaient peu connues à l'époque et au delà de cette époque. Nous retrouvons: Nowairi, auteur arabe du XIII siècle (1279-1282), Siouthi, (Al Suyuti), un compilateur arabe du XV siècle qui traite des faits religieux et historiques (1445-1505), Ben Shonat (Ibn Al Shihna), arabe du XV siècle, auteur de "Raoudhat Al Menadhin fi elm alaouail u alavakhir"(? - 1485). (page 773-lettre B).

---

[1] Jean Brignon. Histoire du Maroc. op. cit. p. 99.

[2] Jean Brignon. Histoire du Maroc. op. cit. p. 107.

[3] Henry Laurens. Aux sources de l'orientalisme. op. cit. p. 50.

Parmi les géographes cités dans les articles au sujet de l'histoire du Maghreb nous trouvons: Edrissi (El Idrissi), Herbelot l'appelle le "Chérif Al Edrissi". Dans certains articles, tel que celui traitant de Fez (page 341), l'auteur se réfère à un géographe persan que nous n'avons pas pu identifier. Herbelot cite aussi un certain Ibn Batrik (Aghlabide, page 70). Il s'agit en fait de Said Ibn Al Bitrik (?-939), patriarche melkite d'Egypte au Xème siècle, auteur chrétien. Il fait aussi référence à Ibn Zora dans son ouvrage "Carthas".

CHAPITRE SECOND

DENIS CARDONNE:
HISTOIRE DE L'AFRIQUE
ET DE L'ESPAGNE
SOUS LA DOMINATION ARABE.

A - INTRODUCTION.

L'ouvrage de Denis Dominique Cardonne est l'aboutissement de plusieurs années d'expériences acquises au cours de son séjour à Constantinople où il a été emmené par ses parents dés l'âge de neuf ans, pour y demeurer pendant une vingtaine d'années. Ce fut l'occasion pour lui d'apprendre les langues orientales tel que le turc, l'arabe, le persan et d'acquérir pendant ces années, de profondes connaissances des moeurs, des usages des turcs, et en même temps de solides compétences en littérature et civilisation musulmane.

Cette expérience du monde oriental lui valut, dés son retour en France, d'être nommé successivement: professeur des langues turc et persane au collège de France (1768-1783), secrétaire et interprète du Roi Louis XV pour les langues orientales, censeur royal, et inspecteur de la librairie[1]. Il pouvait ainsi consulter aisément et librement les manuscrits arabes et les étudier avec beaucoup d'assiduité.

Denis Cardonne nous a laissé, en plus de "L'histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des arabes", d'autres études; parmi lesquelles, nous pouvons citer: "Comtes et fables indiennes", commencé par Galland en 1778, "Mélanges de littérature orientale", traduits de différents manuscrits arabes et persans de la bibliothèque du Roi (1770)[2]. C'est toujours Cardonne qui a fourni les extraits d'auteurs orientaux qui se trouvent à la suite de: "L'histoire de Saint Louis", par de Joinville, ainsi qu'à l'abbé Mignot pour son "Histoire des turcs".

Néanmoins, la personnalité de Cardonne demeure énigmatique, et la consultation de nombreux dictionnaires biographiques et autres ouvrages et encyclopédies, susceptibles de l'éclairer, n'a pas réussi à déchirer le voile dense qui l'entoure.

Nous ignorons pratiquement tout sur le parcours, le séjour de Denis Cardonne à Constantinople, sa vie active comme professeur au collège de France... Les rares informations que nous possédons proviennent de la "Biographie universelle", et sont reprises par les autres dictionnaires biographiques.

---

[1] Biographie universelle ancienne et moderne. Nouvelle édition. Paris 1843. Tome 6. p. 665.

[2] J. M. Quérard. La France littéraire ou dictionnaire bibliographique. Février 1964. Tome II. C. D. p. 50.

B - ACCUEIL EN FRANCE ET A L'ETRANGER DE: "HISTOIRE DE L'AFRIQUE ET DE L'ESPAGNE SOUS LA DOMINATION DES ARABES".

En choisissant de publier une étude sur l'histoire de l'Afrique, Cardonne est en rupture avec les productions et les publications du XVIIIème siècle qui concernaient particulièrement l'Orient méditerranéen. " C'est la première tentative d'une histoire spéciale de la conquête arabe"[1], écrit Fournel. Certes Laugier de Tassy a déjà publié son ouvrage intitulé, "Histoire du royaume d'Alger" en 1725, mais il intéresse surtout l'état présent de ce royaume.

L'ouvrage de Cardonne a eu, au moins pendant une trentaine d'années un accueil favorable. Il est traduit en allemand par un certain de Murr Nurrenbourg, en 1768-1770, ainsi qu'en anglais. L'ouvrage doit son succès à sa rédaction en grande partie d'après les manuscrits arabes. A partir de 1796, treize ans après la mort de Cardonne, nous assistons à une dépréciation de la valeur de cette étude.

Les premières critiques adressées à "L'histoire de l'Afrique et de l'Espagne" partiront de l'Espagne. Faustino Borbon lui reproche entre autres, d'une part de n'avoir pas toujours puisé ses informations, comme Cardonne le prétend dans les sources arabes, d'autre part de s'être montré partial quand il s'agissait de la France[2].

José Condé, déclare franchement que Cardonne n'a fait que reprendre les sources arabes que le savant archevêque Don Rodriguo avait déjà extraites, ainsi que

---

[1] Henri Fournel. Les berbers. Étude sur la conquête de l'Afrique par les arabes, d'après les textes arabes imprimés. 2 volumes 1875-1881. p. V.

[2] Faustino Borbon. Cartas para ilustrar la historia de la Espana arabe, cité par Fournel. Les berbers. op. cit. p. VI.

les notes d'Herbelot. Ce qui ôte à cet ouvrage tout caractère d'originalité[1].

En 1830, Saint Martin disait clairement: "c'est un fort mauvais livre"[2]. Plus tard, en 1840, De Gayangos, se plaignait que "quelques compétents juges" ont abaissé Condé, à son tour, au niveau de Cardonne, c'est mettre celui-ci bien bas[3]. Dans la "Biographie universelle", l'auteur reproche à Cardonne de s'être trompé quelques fois dans les dates, d'avoir négligé plusieurs manuscrits aussi importants que ceux dont il a profité, en sorte qu'on ne doit le consulter qu'avec défiance.

Quant à Biorenstal, il indique que Cardonne ne cite pas exactement les auteurs dont il s'est servi pour écrire son "Histoire de l'Afrique et de l'Espagne"[4]. De Slane parle de l'ouvrage de Cardonne comme d'une mauvaise compilation, dont l'auteur, "n'avait ni assez de critique, ni assez de connaissances dans l'arabe pour s'apercevoir d'une lacune dans un manuscrit"[5].

En 1852, l'abbé Bargés dans sa préface à "Histoire des Beni ziyan", dit de Cardonne: "son exposé succinct est souvent infidèle, et en le comparant avec les sources où l'auteur puise ses renseignements, on

---

1 Don José Antonio Condé. Historia de la dominacion de los arabes en Espana. Paris 1840. p. X.

2 Saint Martin. Histoire du bas Empire. Tome XI. Paris 1830. p. 397. cité par Fournel. Les berbers. op. cit. p. VI.

3 M. De Gayangos. The Hist. of Moh. dynast. in Spain. cité par Fournel. Les berbers. op. cit. p. VI.

4 Biographie universelle ancienne et moderne. op. cit. p. 665.

5 Ibn Khaldoun.Histoire des berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale: traduit par le Baron de Slane. Nouvelle édition publiée par Paul Casanova. Tome 1. Paris 1925-1956. p. 370.

s'aperçoit plus d'une fois qu'il n'a pas compris les textes arabes dont il s'est servi"[1].

Ainsi l'ensemble des historiens français ou étrangers est intarissable de critiques à l'égard de l'ouvrage de Cardonne. Même Depping, qui en 1813 a publié un article bienveillant sur l'auteur, ne manque pas de faire remarquer que celui-ci a employé des matériaux sans critique, et a commis des erreurs de dates, et qu'en définitif, on ne doit le consulter qu'avec précaution[2].

C - LES SOURCES DE "L'HISTOIRE DE L'AFRIQUE ET DE L'ESPAGNE".

Cardonne, dans sa préface, nous donne la liste des auteurs arabes, français et espagnols dont il s'est servi pour rédiger son ouvrage. En voici les titres:

-Chehabeddin Aboul Abbasi: Historia universalis.

-Ahmed Ben Abdoulwahabi, cognonime Nowairi: Historia Ommiadarum qui in Hispania regnânums.

-Ejusdem Historia Africa et Occidentis.

-Mohamed Abdoul Giali: Historia de regibus ben Zian exfamilid Edrissitarum.

-Ahmed Ben Mohamed El Mogrebi: Historia hispania, prima partis, volumen secundum.

-Ebn El Kautir: De redactis arabum potestatent hispanis.

---

[1] Ibn Abd El Jalil El Tenessi. Histoire des banou ziyan. Préface de l'abbé Bargès. p. XIII et XIV. Paris 1852.

[2] Biographie universelle. Tome VII. Paris 1813. p. 128 et 129.

-Historia Lenazzedum vizir ultimorum Granate regum exfamilia El Ahmar.

-Chehabbeddin Ahmed Al Mokri, Al Fassi: Historia universalis.

-Ibn Khaldoun: Historia compendium.

-Abdalla Ibn Batata: Lina resplendentes Marocci.

-Beb Abdallah El Khateb El Musulmani El Kortoubi: Historia califarum ac Regum arabum in hispanid usque ad annum hegire 765.

-Abou Djaferi Muhammed Ben Harir El Tabari: Historia universalis.

-Roderici Toletani: Episcopi Historia.

-Joannis Marianae: Hispani à societate Jesu, historia de rebus hispanis.

-Leonis Africanis: Descriptio africa.

-L'Afrique de Marmol.

-Bibliothèque orientale d' Herbelot.

Cette bibliographie, loin d'être exhaustive, est d'une part incomplète; l'auteur avait la possibilité de consulter un nombre plus important de sources arabes, et qui concernent plus directement l'histoire du Maghreb. D'ailleurs, Herbelot, dans la Bibliothèque Orientale dispose d'une bibliographie arabe assez importante où Cardonne aurait pu puiser ses informations. D'autre part, il est difficile de déterminer avec certitude l'identité exacte de tous les auteurs cités par Cardonne.

Cette difficulté, résulte d'un côté de la mauvaise transcription des noms arabes, ainsi que le nom de leurs ouvrages, ce qui conforte l'opinion selon laquelle Cardonne ne maîtrisait pas tout à fait la langue arabe. D'un autre côté, il semblerait que l'auteur ne cite pas toujours le titre exact des sources qu'il a consultées. Dans ce cas, on peut supposer que toutes les informations ne proviennent pas directement, comme il le prétend, des sources arabes. Quoi qu'il en soit nous avons réussi à identifier certains de ces historiens et géographes arabes.

El Nowairi: écrivain arabe du XIII^{ème} siècle, auteur d'une encyclopédie intitulée: "Al Bidaya wa Nihaya". Cardonne n'indique que la partie concernant l'histoire de l'Espagne musulmane.

El Tabari Mohamed Ibn Jarir: 225/310 - 839/923. Cardonne ne cite pas le titre exact de son ouvrage: "Tarikh Al Oman wa l Moulouk ", connu surtout sous le nom de "Tarikh El Tabari".

Ibn Khaldoun Abd Er Rahman: 732/808 - 1332/1406. Auteur des "Prolégomènes", "Histoire des berbères", et "Histoire des arabes". Son ouvrage est traduit en 1852-1856 sous le titre de: "Histoire des berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale".

Ibn Batouta: appelé par Cardonne Ibn Batata: écrivain arabe né à Tanger. Il est connu surtout grâce aux nombreux voyages qu'il a effectué. L'un des maîtres du journal de route, auteur de "Tuhfat al Nuzzar fi ghara'ib al ansar wa 'aja'ib al asfar".

Léon l'Africain, de son vrai nom Hassan El Wazzan: géographe et voyageur arabe né à Grenade, auteur d'une description de l'Afrique (1550).

D - COMPOSITION DE "L'HISTOIRE DE L'AFRIQUE ET DE L'ESPAGNE".

Cardonne explique au début de son premier volume les motifs qui l'ont poussé à s'intéresser à la nation arabe et à ses progrés d'expansion à travers le Maghreb et l'Espagne. Pour lui: "l'établissement rapide de l'empire des arabes en Asie, en Afrique et en Europe est un des événements les plus extraordinaire et en même temps le plus intéressant dans l'histoire"[1]. Car, toujours d'après Cardonne, si les arabes ont réussi dans leur entreprise, ce n'est pas seulement grâce à leur zèle religieux qui a sans doute contribué à ce succès, mais c'est surtout grâce à "leur valeur et à leur habileté dans l'art de la guerre"[2].

Ainsi Cardonne ne présente pas la conquête arabe comme une calamité historique que les historiens du XIXème et même du début XXème siècle ne cesseront d'imaginer. Nous remarquons aussi que son attitude et son regard sur la religion n'est nullement emprunt d'un quelconque dénigrement, ou de clichés négatifs habituels. Les motivations de l'auteur ne sont en fait ni politiques, ni surtout idéologiques.

L'ouvrage de Cardonne se compose de trois volumes où l'auteur propose une étude de l'histoire du Maghreb depuis la conquête arabe, jusqu'à l'époque chérifienne au Maroc, et la domination turque en Algérie et en Tunisie. C'est un projet ambitieux qui s'étend sur une période d'environ huit siècles. Hélas Cardonne ne possède pas les compétences d'un travail de cette envergure. C'est ce que nous tenterons de démontrer au cours des pages suivantes.

---

[1] Denis Dominique Cardonne. Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des arabes. Tome 1. Paris Saillant 1765. p. III (avant propos)

[2] Denis Cardonne. Histoire de l'Afrique et de l'Espagne.tome I. op. cit. p. IV.

1 - CARDONNE ET LA CONQUETE ARABE.

L'auteur commence par brosser un tableau de la situation politique de l'Afrique du Nord au moment de l'arrivée des arabes. Pour lui, les circonstances étaient favorables à cette conquête arabe. Le pays était sans cohésion, et en pleine décomposition. "Constantin II était moins occupé des affaires de l'état, que de celles de la religion, il songeait plus à faire triompher le monothéisme qu'à mettre l'empire à l'abri des ennemis sans nombre qui l'attaquaient de toutes part, cet empire faible et indolent voyait avec indifférence les plus belles provinces ravagées par les barbares devenir leur conquête"[1].

C'est ainsi que les arabes ont profité de cette situation désastreuse pour faire leurs incursions, non seulement en Afrique, mais aussi en Orient. Ils commencèrent par de simples raids de manière "à s'accoutumer à combattre les africains"[2]. Selon Cardonne, ce sont les quelques avantages remportés contre les romains qui vont décider Othman à rendre public ce projet qui était tenu secret jusqu'alors.

Cardonne rapporte la chronique des différentes expéditions lancées sur l'Ifriqiya. Mais il ne respecte pas toujours le récit des sources arabes. En outre, il se contente d'exposer les faits sans les analyser ou les commenter. Il privilégie les anecdotes, et insiste à l'image des chroniqueurs arabes sur le caractère héroïque de certains chefs militaires. Cardonne reproduit aussi les détails les plus extravagants et les plus invraisemblables, ne faisant pas de différence entre la légende et la réalité.

---

[1] Denis Cardonne. Histoire de l'Afrique et de l'Espagne. Tome I. op. cit. p. 6.

[2] Denis Cardonne. Histoire de l'Afrique et de l'Espagne. Tome I. op. cit. p. 9.

L'auteur semble ignorer le rapport intrinsèque entre les événements de l'Orient et les événements de l'Occident. Pour lui, si les raids sur l'Ifriqiya ont été suspendus pendant dix sept ans, et malgré la victoire d'Ibn Sa'ad sur le Patrice Grégoire, c'est dû:" aux maladies qui ont beaucoup diminué l'armée arabe, l'empêchant de poursuivre ses conquêtes". "Les choses -écrit l'auteur- demeurèrent en cet état pendant le reste du califat d'Othman, et durant tout celui d'Ali jusqu'au règne de Moawiya qui envoya Ben Hadidjé en Afrique l'an 665"[1].

En fait l'arrêt momentané des expéditions contre l'Ifriqiya n'est pas la conséquence de maladies qui soi disant ont ravagé l'armée arabe, ainsi que l'auteur le suppose, d'autant plus que l'expédition d'Ibn Sa'ad n'a guère duré plus d'un an (647-648). Il résulte surtout des troubles qui ont suivi l'assassinat de Othman et la crise du califat.

Le récit de Cardonne est truffé de renseignements erronés, que nous ne pouvons même pas vérifier puisque l'auteur n'indique jamais ses références. Ainsi Cardonne parle d'un certain "Oulène" envoyé par l'empereur de Constantinople en Ifriqiya, afin de prélever de nouveaux impôts.

Un nommé "Hawadjé" qui a succédé au Patrice Grégoire, indigné de la tyrannie de l'empereur, chassa l'envoyé. Les populations se soulevèrent et mirent à leur tête un nommé "Artioun Hawadjé", "qui sachant que l'on ne trahissait pas impunément son souverain voulut se mettre à l'abri de son ressentiment. Il se rendit à Damas, et fit part au calife des troubles qui agitaient l'Afrique. Il

---

[1] Denis Cardonne. Histoire de l'Afrique et de l'Espagne. Tome I. op. cit. p. 25.

lui fit entendre que le moment favorable de s'en rendre maître était arrivé"[1].

Il parait difficile d'identifier les personnages cités par l'auteur. On peut supposer que ne maîtrisant pas la langue arabe, Cardonne fait des traductions inexactes. Il est vrai que les sources parlent en effet d'un certain "Gennadius" qui aurait profité de ces années de troubles pour maintenir une principauté indépendante, et se voyant menacé par un rival soutenu par l'empereur ait sollicité l'appui des musulmans. Mais cette version des faits proposée par l'auteur ne correspond pas au récit des chroniqueurs arabes.

Nous pouvons multiplier les exemples où les informations de "L'histoire de l'Afrique et de l'Espagne" sont déformées et inexactes. Quand par exemple, l'auteur écrit: "Ben Hadidjé fut nommé vice Roi d'Égypte, et ce gouvernement, fut alors séparé de celui d'Afrique auquel il était réuni avant ce temps là"[2]. Ou encore, quand il place l'expédition d'Okba b. Nafi' en 55/674, alors qu'elle a eu lieu en 50/670. Les circonstances de la mort d' Okba telles que Cardonne les rapporte sont aussi erronées.

Même les noms de certains personnages deviennent indistincts et méconnaissables; le cas de "Maslamah b. Mokhalled", que l'auteur surnomme "Mésélé", ou "Zohair b. Qais El Balaoui", devenu, "Zuheir Ben Kirwan", ou encore "Hassan b. No'man" changé en "Hassan Ben Minan".

Tout ceci démontre combien la consultation de "L'histoire de l'Afrique et de l'Espagne" doit être faite avec défiance.

---

[1] Denis Cardonne. Histoire de l'Afrique et de l'Espagne. Tome I. op. cit. p. 27.

[2] Denis Cardonne. Histoire de l'Afrique et de l'Espagne. Tome I. op. cit. p. 29.

2 - CARDONNE ET LES BERBERES.

La science et l'action n'ont pas encore compromis le nom des berbères, que sa seule mention au XIXème et XXème siècle appelle des inquiétudes. Le berbère ne constitue pas encore un enjeu politique et idéologique.

Le thème essentiel de l'ouvrage de Cardonne est l'arabe et le rôle qu'il va jouer en Afrique du Nord et en Espagne. C'est une chronique des chefs militaires, des gouverneurs, et des dynasties qui se succéderont dans ce pays. Les berbères, quant à eux jouent un rôle secondaire et mineur dans cette trame historique. Cardonne n'éprouve d'intérêt pour ce peuple que dans la mesure où celui-ci sort de l'anonymat pour devenir l'acteur principal sur la scène politique; le cas de Koceila, et de la Kahéna.

En fait, l'auteur ne possède qu'une idée vague du berbère, et ne cherche nullement à le connaître. Il ne s'interroge, ni sur ses origines, ni sur les raisons de son opposition à la conquête arabe, ni sur sa langue ou sa culture, ni enfin sur les différentes tribus qui le compose. Bref, toutes les questions que les historiens coloniaux tenteront d'élucider.

Mais ce manque d'intérêt, ou d'enthousiasme envers la question berbère n'est pas dicté par un mépris ou un quelconque préjugé; c'est dû, avant tout à l'ignorance de l'auteur qui ne prétend pas à une réflexion sur la société maghrébine et ses composantes au moyen âge. De plus, Cardonne reflète l'esprit du XVIIIème siècle qui tout en s'ouvrant sur l'extérieur, avait une vague idée des habitants du Maghreb, d'autant plus que l'auteur n'a fait aucun séjour en Afrique du Nord, contrairement à Chénier.

Cardonne n'échappe pas à la règle générale, en évoquant les origines des berbères dans une note en bas de page, reproduisant le récit des sources arabes: "les

berbers: nom du pays que nous appelons aujourd'hui la Barbarie et des peuples qui l'habitent. Le sentiment des historiens est partagé sur l'origine des berbers. Ahma Elfasc prétend que cette nation descend des amalécites, et des cananéens, que les israélites chassèrent de la Palestine, lorsqu'ils s'en rendirent les maîtres, d'autres historiens les font sortir de cinq colonies ou tribus des hémiarites ou homérites, qui passèrent d'Asie en Afrique, sous la conduite de Afriquin, fils de Kis, fils de Safi, qui régnait alors en Arabie, ils disent que ce prince étendit ses conquêtes et sa langue en Afrique: en effet, l'on y parlait arabe, longtemps avant la conquête des arabes Mahométans. Les cinq colonies d'hémiarites qui passèrent de l'Arabie heureuse en Afrique se nommaient, Sanhajiens, Mucamudins, Zénètes, Gomeres et Hoares: elles gardent encore leur nom et ont été depuis divisées en plus de six cent lignées de berbers dont les uns vivent sous la tente, et les autres dans les villes"[1].

Pour l'auteur "berber" est le nom ancien de la "Barbarie" actuelle, c'est à dire qu'il désigne grosso-modo, l'Algérie, le Maroc, la Tunisie et la Tripolitaine. Mais ce nom, tout en ayant une signification purement géographique désigne aussi les habitants eux même. Cardonne emploie ce terme dans son acception la plus neutre, sans rapport avec sa connotation péjorative ou ambiguë. Mais le plus intéressant, c'est que pour lui, arabes et berbères possèdent des ancêtres communs, et que la langue arabe est parlée en Afrique du Nord bien avant l'arrivée des arabes.

Cette hypothèse basée sur des généalogies mythiques sera retenue par certains historiens du XIXème siècle pour expliquer l'ampleur et la rapidité de la conversion des berbères à l'islam.

---

[1] Denis Cardonne. Histoire de l'Afrique et de l'Espagne. Tome 1. op. cit. note (a). p. 5.

3 - CONVERSION ET ISLAMISATION DES BERBÈRES.

Si Cardonne ne parle nulle part des communautés religieuses, juives, ou chrétiennes existantes au Maghreb avant l'arrivée des musulmans, il n'insiste pas non plus sur la conversion des Berbères à l'islam, ou plutôt, il en parle comme un fait anodin de l'histoire de l'Afrique du Nord. Il se contente d'écrire:" Mousa obligea les Berbères à lui fournir dix neuf mille hommes de cavalerie, pour recruter son armée, il les fits instruire dans la religion musulmane, leur fit expliquer l'alcoran, et n'oublie rien pour les mettre dans l'impuissance de secouer le joug"[1].

En ce qui concerne le rôle de Mousa b. Noçair dans la pacification du Maghreb, il n'est pas clairement défini chez l'auteur. Certes, il cite quelques expéditions punitives contre les Berbères, récit qui ne correspond nullement à celui des sources arabes. Pour lui, les Berbères n'ont opposé qu'une faible résistance à l'armée arabe. En fait Cardonne se prépare déjà à relater les événements d'Espagne. " Ces conquêtes, toutes rapides qu'elles étaient, n'étaient que le prélude d'une conquête plus importante, qui était réservé à Mousa. Ce gouvernement profita des troubles qui s'étaient élevés en Espagne, pour y établir l'autorité des khalifes"[2].

4 - LA REVOLTE DES BERBERES AU NOM DU KHARIJISME.

Encore une fois, l'auteur fait preuve de son incapacité à comprendre et à restituer les événements. Si Cardonne parle, en effet de la révolte berbère, suite aux exactions des gouverneurs arabes, il semble ignorer les aspects de cette révolte et les idées kharijites qui l'animent et la catalysent.

---

[1] Denis Cardonne. Histoire de l'Afrique et de l'Espagne. Tome I. op. cit. p. 55.

[2] Denis Cardonne. Tome I. op. cit. p. 55.

D'ailleurs "kharijisme" est un mot qui n'apparaît nulle part dans son propos. De plus son récit brille par sa confusion. L'auteur ne respecte aucune méthode, ou chronologie. Il est difficile de discerner les étapes de cette révolte et même ses acteurs. Il semble aussi ne pas saisir les causes et les conséquences de cette insurrection. Il livre en vrac des faits dont les tenants et les aboutissants lui échappent.

Ainsi, Cardonne parle de l'assassinat de Yézid b.Abi Muslim, sans nous révéler les raisons de cet acte. "Ismael Ben Abdoullah fut remplacé par Yézid Ben Abi Muslim qui fut tué, une année après, dans une sédition"[1]. Plus loin, il parle aussi d'un certain "Nechrin Seféran, qui fut envoyé l'année 721 en Afrique"[2]. Encore une fois la transcription des noms propres est tellement mal faite, qu'il paraît difficile d'identifier tous les personnages.

Manifestement, chaque information rapportée par l'auteur nécessite une vérification minutieuse. Les exemples abondent dans "L'histoire de l'Afrique et de l'Espagne". Ainsi Cardonne explique l'assassinat d' Omar b. Abd Allah El Moradi par le fait que celui ci: "voulut exiger le dixième des biens de tous ceux qui n'avaient pas encore embrasser le mahométisme, et il envoya des officiers dans les différentes villes de sa province, pour lever ce nouvel impôt"[3]. En réalité Obeid Allah a voulu faire payer aux berbères convertis le tribut du Quinte (20%), et exigence qui paraît inacceptable, il le réclame non en argent, mais sous forme de fournitures d'esclaves[4].

---

[1] Denis Cardonne. Histoire de l'Afrique et de l'Espagne. Tome I. op. cit. p. 149.

[2] Denis Cardonne. Histoire de l'Afrique et de l'Espagne. Tome I. op. cit. p. 150.

[3] Denis Cardonne. Histoire de l'Afrique et de l'Espagne. Tome I. op. cit. p. 150.

[4] Jean Brignon, Abdelaziz Amine... Histoire du Maroc. Casablanca 1967. p. 54.

Par ces quelques exemples, nous avons fait la démonstration que nous ne pouvons pas faire confiance aux informations que "L'histoire de l'Afrique et de l'Espagne" nous apporte. Cardonne, bien qu'il ait eu le mérite de s'intéresser à un sujet inconnu à l'époque devrait être consulter avec défiance.

CHAPITRE TROISIÈME

LOUIS CHÉNIER :
RECHERCHES HISTORIQUES
SUR LES MAURES,
ET HISTOIRE DE L'EMPIRE DU MAROC.
PARIS 1787.

A - LA GENÈSE DE "RECHERCHES HISTORIQUES SUR LES MAURES".

L'oeuvre de Louis Chénier est liée étroitement à son séjour au Maroc, suite à la signature du traité du 28 mai 1767 et au rétablissement d'un consulat de France au Maroc mettant fin à un siècle de tractations au sujet du problème des captifs.

En effet pendant tout le XVII^{ème} siècle, il existait plusieurs centaines d'esclaves français dans les

villes du Maroc et principalement à Meknés[1], ce qui constituait un problème difficile à résoudre. L'état d'anarchie du Maroc aggravait encore plus la situation. Cependant l'avènement de Sidi Mohamed en 1757, permit quelques espoirs. En effet, au début de son règne les trinitaires [2] réussirent à racheter plusieurs prisonniers.

En 1765 des pourparlers politiques ont commencé entre la cour de France et le sultan par l'intermédiaire d'un négociant français établi depuis longtemps à Safi: un certain Salvi[3].

Mais ces négociations ont été suspendues à cause de l'action française sur les côtes marocaines. D'ailleurs cette opération s'est terminée d'une manière désastreuse pour les deux belligérants et de nouveaux captifs tombèrent aux mains des marocains[4]. Néanmoins, les négociations reprirent au mois de Février 1766[5]. Salvi proposa la signature d'un traité de commerce et de paix. Entre temps le prince de Beaufremont[6], chef d'escadre est nommé ambassadeur chargé de signer le traité de paix. Larache est alors choisi comme lieu de débarquement pour l'émissaire de Louis XV et pour le rachat des prisonniers[7]. De nouveaux obstacles ont failli rompre les négociations, tels que: la cupidité du sultan, ou les protestations des corsaires que la trêve empêchait de faire des prises.

---

[1] Charles Penz. Journal du consulat général de France au Maroc: 1767-1785. Casablanca 1943. p. 2.

[2] Religieux de l'ordre de la sainte trinité fondé en 1198 par saint Jean de Matha et saint Félix de Valois pour racheter les chrétiens prisonniers des barbaresques.

[3] Charles Penz. Journal du consulat. op. cit. p. 6.

[4] Charles Penz. Journal du consulat. op. cit. p. 6.

[5] Charles Penz. Journal du consulat. op. cit. p. 7.

[6] Charles Penz. Journal du consulat. op. cit. p. 7.

[7] Charles Penz. Journal du consulat. op. cit. p. 8.

Vient se greffer à ces problèmes les intrigues des autres puissances, l'Espagne entre autres. D'ailleurs le premier traité est signé entre l'Espagne et le Maroc le 26 mai 1767[1].

Le comte de Breugnon arrive à Safi le 4 mai et fut reçu par le sultan. Le consul Chénier qui l'accompagnait négocia avec le caïd Moulay Driss, désigné par le sultan comme plénipotentiaire. Le traité fut signé le 30 mai. Le comte de Breugnon laissa son consul à Safi en la personne de Chénier.

Le traité conclu entre la France et le Maroc stipulait que les deux contactants "s'accordent la liberté de commerce et de navigation, se reconnaissant le droit d'établir des consuls et se déclarent disposés à maintenir entre eux une paix ferme et sincère..."[2].

Louis Chénier avait quarante cinq ans lorsqu'il accompagna le comte de Breugnon dans son ambassade à Marrakech[3]. Il est nommé consul de France au Maroc avec résidence à Safi après la signature du traité.

Le nouveau consul est né à Montfort, en Languedoc le 3 juin 1722. Il s'expatrie à Constantinople alors qu'il n'a que vingt ans[4]. Chénier est employé comme commis au service des sieurs Lavabre et Dussol, négociants à Constantinople dans le commerce des draps[5]. Il épouse en 1755 Elisabeth Lomace qui lui donne cinq enfants: quatre fils et une fille.

---

[1] Charles Penz. Journal du consulat. op. cit. p. 8.

[2] Pièce 3 du manuscrit de Louis Chénier. Article XI. p. 20.

[3] Charles Penz. Journal du consulat. op. cit. p. 11.

[4] Paul Dimoff. La vie et l'oeuvre d'André Chénier jusqu'à la révolution française 1762-1790. Paris 1936. Tome I. p. 11.

[5] Paul Dimoff. La vie et l'oeuvre d'André Chénier. op. cit. p. 11.

Louis Chénier abandonne le commerce pour commencer une carrière consulaire sous les ordres du comte des Alleurs, ambassadeur du Roi de France prés de la Porte.

L'ambassadeur disait de Louis Chénier: "je ne puis assez me louer de la dextérité, de l'intelligence et des attentions du sieur Chénier premier député en exercice. Il est plus du fait qu'aucun de ceux que j'ai vus ici des lois et des usages des turcs"[1].

En 1765, la famille Chénier quitte Constantinople pour venir s'installer à Paris. Louis Chénier partit pour le Maroc[2], où il réside seul. Il est séparé de sa famille de 1765 à 1782. Pendant cette période, il ne retourne qu'une fois à Paris[3].

Louis Chénier fait un bref passage à Safi, car l'ambassade dont il fait partie y avait débarqué et parce qu'il y résidait quelques commerçants français, entre autre Salvi qui avait joué un rôle important dans les négociations précédentes[4]. Le 19 juillet 1768 Chénier s'installe à Salé, Salé le Neuf, c'est à dire Rabat. C'est dans cette ville où résidait la plupart des représentants des autres nations. Cependant le journal de Louis Chénier comme sa correspondance révèle combien il était difficile de trouver une demeure décente pour y loger[5].

Le traité qui venait d'être signer entre la France et le Maroc constituait un acte important sur le plan politique et sur le plan commercial. Sidi Mohamed avait accordé des privilèges aux nations en général à la France en particulier, que ses prédécesseurs avaient

---

[1] Paul Dimoff. La vie et l'oeuvre d'André Chénier. op. cit. p. 14.

[2] Charles Penz. Journal du consulat. op. cit. p. 12.

[3] Charles Penz. Journal du consulat. op. cit. p. 12.

[4] Charles Penz. Journal du consulat. op. cit. p. 13.

[5] Pièce 60 du manuscrit de Louis Chénier. p. 178.

refusé d'accorder. En outre il reconnaissait au consul du Roi de France la préséance sur les autres représentants des autres puissances.

Par conséquent la tâche de Louis Chénier aurait pu être intéressante. Certes le sultan considérait toujours les français comme des infidèles et il n'avait nullement l'intention de leur laisser une totale liberté dans son royaume. "Il préférait, nous dit Charles Penz, limiter ses relations avec l'Europe à de fructueuse négociations et à l'échange d'ambassades accompagnées de cadeaux unilatéraux"[1].

En fait un consul actif et plein d'initiative aurait pu tirer parti de cette situation et en faire profiter son pays. Mais la correspondance de Louis Chénier montre au contraire le pessimisme avec lequel il envisage, dés son arrivée, l'avenir du commerce avec la France.

A croire Chénier, on ne pouvait rien obtenir au Maroc sans y mettre le prix. Mais le consul ne dépensait qu'à contre coeur. D'ailleurs il accompagnait souvent ses comptes par des mots qui veulent excuser d'obligatoires dépenses. Dans la pièce 41 de sa correspondance, il se félicite d'un orage opportun qui le dispense d'une visite onéreuse[2]. Il est impensable que la cour du roi de France lui ait imposé une politique d'extrême économie. "Cette horreur de la dépense a contribué à faire de son consulat du Maroc, un consulat étriqué et inefficace dont il a souffert le premier"[3].

Le comportement de Chénier le mettra en difficulté dans ses négociations avec le sultan. En 1781, Sidi Mohamed envoie un émissaire que la cour du roi de

---

[1] Charles Penz. Journal du consulat. op. cit. p. 13.

[2] Pièce 41 du manuscrit de Louis Chénier. op. cit. p. 128.

[3] Charles Penz. Journal du consulat. op. cit. p. 14.

France refuse de recevoir[1]. Aussitôt le sultan convoque le consul Chénier et le traita d'une manière outrageante et offensante. Chénier écrit à ce sujet: "Le roi (c'est à dire le sultan) m'a renvoyé très indécemment avec la lettre de la cour de France et sans la lire, et je suis parti précipitamment pour aller à Mogador où j'avais ordre de m'embarquer"[2].

La cour de France qui fut mise au courant de cet incident ne s'en inquiéta pas outre mesure. Dés l'année 1781, il y eut deux représentants de la France au Maroc, un consul général à Tanger et un vice consul à Salé. En 1782 Chénier reçut l'ordre de quitter le Maroc[3].

C'est ainsi que Chénier retourne à Paris à l'âge de soixante ans. Mais il n'avait ni les possibilités, ni le désir de rester sans travailler, d'autant plus que l'établissement de enfants et le salon de son épouse exigeaient beaucoup de moyens. Louis Chénier demanda un emploi auprès de quelques administrations où son expérience du monde musulman aurait pu servir[4]. D'ailleurs pour le prouver il publia deux ouvrages: le premier intitulé "Recherches historiques sur les Maures" en 1787, le second "les révolutions de l'empire Ottoman".

"Louis Chénier devait rester jusqu'à sa mort en proie, à de continuelles difficultés d'argent, auxquelles son fils André tant qu'il fut à Londres remédia de son mieux"[5]. D'autant plus que les pouvoirs publics et les administrations demeuraient indifférents à ses publications.

---

[1] Charles Penz. Journal du consulat. op. cit. p. 14.

[2] Lettre du 30 Octobre 1781. Archives des affaires étrangères: correspondance consulaire du Maroc. Tome XVII n° 447.

[3] Charles Penz. Journal du consulat général. op. cit. p. 15.

[4] Pierre Dimoff. La vie et l'oeuvre d'André Chénier. op. cit. p. 228.

[5] Pierre Dimoff. La vie et l'oeuvre d'André Chénier. op. cit. p. 229.

Son premier ouvrage: "Recherches historiques sur les Maures" paru en 1787 est traduit en anglais l'année suivante. Palissot, dans ses mémoires pour servir à l'histoire de la littérature, disait à propos de cette ouvrage: "le travail de monsieur Chénier est un véritable service qu'il a rendu à sa patrie, c'est à l'administration juste et éclairée qui lui avait donné confiance de le récompenser d'une manière digne d'elle"[1]. Mais comme nous l'avons dit, l'administration se montra sourde à cette sollicitation.

Selon Charles Penz, "l'ouvrage de Chénier à la fois partial et documentée est surtout intéressant par le tableau qu'il offre du Maroc sous le règne de Sidi Mohamed. Les deux premiers volumes consacrés à l'histoire des Maures jusqu'au XVII^{ème} n'ont rien d'original, ils résument les livres de Léon l'Africain, de Marmol, de Diego de Torrès que Chénier lisait déjà, la plume à la main, à Constantinople"[2].

B - HISTOIRE DU MAROC REVUE PAR LOUIS CHENIER.

Dans son introduction du troisième volume, Louis Chénier définit l'objet de ce livre, dédié à son altesse royale le comte d'Artois fils de France et frère du Roi : "j'ai déjà dit dans le discours préliminaire, que l'histoire de l'empire du Maroc à été d'abord le seul objet de mes recherches, désirant parler des Maures avec plus de connaissance et donner à mon ouvrage plus d'intérêt et plus de variété, j'ai cru devoir remonter à l'origine de ces peuples et je me suis laissé entraîner au désir de les suivre dans toutes les révolutions qu'ils ont éprouvées. Après avoir vu dans les deux précédents livres, cette succession d'événements qui ont fait varier le poids

---

[1] Cité par Pierre Dimoff dans la vie et l'oeuvre d'André Chénier. op. cit. p. 229.

[2] Charles Penz. Journal du consulat. op. cit. p. 17.

de leurs chaînes, on les verra dans celui ci sous la dépendance absolue des chérifs du Maroc, sous le joug d'un despotisme rigoureux"[1].

En fait ce discours préliminaire, tient du "réquisitoire" à l'égard des Maures. L'auteur commence par citer les mérites de la société européenne qui selon lui a travaillé à répandre "la justice et toutes les vertus qui pouvaient influer sur le bonheur de l'humanité"[2]. Elle a concouru à sa prospérité, à sa tolérance et à l'avancement des connaissances humaines, guidée par "la bienfaisance éclairée des rois"[3]. C'est ainsi que "le flambeau de la raison a rejailli sur les hommes aux extrémités de la terre"[4].

Cependant, selon Chénier, il existe des peuples que le progrès de la recherche n'a pas atteints et dont nous ignorons jusqu'à l'existence. "Il est encore des nations répandues sur la terre dont nous n'avons que des idées vagues et imparfaites. Si elles n'ont pas excité l'attention et la curiosité des voyageurs, c'est par le peu d'intérêt qu'elles ont eu aux grands événements, par le peu d'utilité qu'on peut retirer de leur législation, de leur culte et de leur coutumes, ou par la difficulté qu'il y a à vaincre les obstacles qui tiennent au climat qu'elles habitent et à la férocité de leurs moeurs. tel sont les peuples concentrés dans l'intérieur de l'Afrique"[5].

Toujours d'après Chénier "l'empire du Maroc, qui n'est séparé de l'Europe que par un détroit de cinq lieues, est moins connu que les peuples les plus

---

[1] Louis Chénier. Recherches historiques sur les Maures. op. cit. p. 2.

[2] Louis Chénier. Recherches historiques sur les Maures. op. cit. p. 2.

[3] Louis Chénier. Recherches historiques sur les Maures. op. cit. p. 2.

[4] Louis Chénier. Recherches historiques sur les Maures. op. cit. p. 3.

[5] Louis Chénier. Recherches historiques sur les Maures. op. cit. p. 3.

éloignés"[1]. C'est cette méconnaissance des Maures qui a incité Chénier à entreprendre ses recherches "j'ai ramassé quelques lambeaux répandus dans les livres comme ces tribus le sont dans leurs désert pour pouvoir réunir avec une sorte de suite, ce que j'ai vu par moi même, à ce que nous avons déjà sur ces peuples, qui après une succession de siècles, nous retracent encore le tableau des premières générations"[2].

1 - VISION ANACHRONIQUE A PARTIR D'OBSERVATIONS INSTANTANÉES.

Chénier a des visées spécifiques en écrivant cet ouvrage. C'est de décrire, avant tout la vie des Maures, leurs us et coutumes, leurs gouvernements. Cependant son regard sur l'autre est imprégné par son expérience d'échec dans ce pays. Son attitude de ce fait demeure déformée par son inévitable subjectivité.

En lisant son discours, nous sommes frappés par la sévérité de ses jugements: férocité, ignorance, barbarie, obscurantisme, sont des mots qui reviennent régulièrement dans les phrases de Chénier. Mais au delà de ces jugements, c'est surtout son intolérance, son refus d'accepter la différence: la différence entre les "Maures", comme il les appelle, et les Français.

Pour l'auteur, cette différence est une altérité,qui constitue un obstacle empêchant les voyageurs de connaître et de s'approcher de ces peuples[3].

En fait Chénier n'est pas un homme curieux, il ne fait pas partie de cette catégorie de personnes qui cherchaient dans le voyage le contact avec des

---

[1] Louis Chénier. Recherches historiques sur les Maures. op. cit. p. 3.

[2] Louis Chénier. Recherches historiques sur les Maures. op. cit. p. 5.

[3] Louis Chénier. Recherches historiques sur les Maures. op. cit. p. 17.

civilisations différentes. Son séjour au Maroc n'a eu pour fonction principale que de renforcer ses valeurs et ses convictions antérieures. Et Chenier de multiplier les "histoire", et les exemples qui rebutent le voyageur et qui rendent le contact avec le maure difficile.

Ainsi, l'auteur relate l'histoire d'un certain Nicolas Clénard, professeur de langues à Louvain, qui s'est rendu au Maroc, à Fez en 1540. Le roi lui permit d'emporter quelques manuscrits, mais un maure l'empêcha de les emporter. Chénier en conclue: "Les maures de ce temps là et ceux d'aujourd'hui sont assez les mêmes, ce n'est pas le temps c'est l'éducation qui polit les hommes, et qui adoucit les moeurs des nations. Les relations de ce voyageur n'encouragèrent pas, et les révolutions que cet empire a éprouvées dans cet intervalle ont mis un obstacle de plus à la curiosité, puisqu'elles n'ont servi qu'à rendre ces peuples encore plus féroces"[1].

2 - LES MAURES: UN PEUPLE IMMUABLE QUI APPARTIENT AU PASSE.

"J'ai cru me trouver par l'illusion d'un songe dans ces siècles ensevelis dans l'oubli, où les hommes répandus sur la terre, suivaient l'instinct de la nature, et n'avaient que des idées imparfaites d'union, d'asile, et de prospérité"[2].

Tels sont les "Maures", les habitants du Maroc, selon Chénier. Un peuple qui vit dans des temps révolus, un peuple qui n'a pas évolué, un peuple qui a stagné. Les exemples pour illustrer le regard de l'auteur ne manquent pas: "les Maures répandus dans la campagne, et c'est le plus grand nombre, semblables aux premières générations qui ont peuplé la terre, vivent sous la tente... Leurs

---

[1] Louis Chénier. Recherches historiques sur les Maures. op. cit. p. 8.

[2] Louis Chénier. Recherches historiques sur les Maures. op. cit. p. 12.

richesses, comme celle de Laban et Jacob consistent dans leurs troupeaux..."[1].

Cette manière de vivre des Maures, qui est aux dires de l'auteur archaïque, fait évoquer à Chénier certains idéaux de Rousseau: "les Maures sont assez heureux pour ne connaître que les besoins qu'ils peuvent satisfaire et n'ont aucun regret de la privation des superfluités dont une vie uniforme leur a caché la connaissance et par conséquent le désir, semblables aux héros de Rousseau"[2].

3 - LES ORIGINES DES MAURES.

L'auteur s'appuie sur divers documents pour élaborer sa théorie sur les origines des maures. Le plus ancien d'entre eux, c'est la Genèse qui d'après Chénier est "le seul guide qui ait survécu aux ravages du temps"[3]. Nous trouvons aussi Ptolémé, Procope, Bochart, et Léon l'Africain. D'après l'auteur, les différentes émigrations qui ont fixé le peuplement de la Mauritanie se sont effectuées sur cinq époques. "La première doit compter avec les premiers âges du monde. La seconde, lorsque Josué chassa les chananéens de la Palestine et qui répond à 1400 ans avant l'ère chrétienne. Les phéniciens qui habitaient eux mêmes une partie de la Palestine et qui environ 500 ans après, suivirent Didon lorsqu'elle se dérobait à la tyrannie de son frère, semblent par cette émigration devoir faire une troisième époque. La quatrième, lorsque Malek Afriki vint de l'Arabie heureuse... Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne... La cinquième époque enfin, est dans le septième et huitième siècle lorsque les arabes mahométans entrèrent en Afrique"[4].

---

[1] Louis Chénier. Recherches historiques sur les Maures. op. cit. p. 13.

[2] Louis Chénier. Recherches historiques sur les Maures. op. cit. p. 14.

[3] Louis Chénier. Recherches historiques sur les Maures. op. cit. p. 15.

[4] Louis Chénier. Recherches historiques sur les Maures. op. cit. p. 15.

L'auteur réfute la théorie selon laquelle les berbères ou les "brebs" comme il les nomme sont les plus anciens habitants de l'Afrique du Nord car à en croire Chénier, "les carthaginois et les romains ne font jamais mention des brebs et que Procope, lui même, qui a écrit dans le VI^{ème} siècle n'en parle pas"[1].

Il ajoute que le nom des berbères n'est apparu pour la première fois qu'à la suite de la conquête arabe[2]. Chénier suppose que "cette nation se soit formée des tribus orientales venues de l'Arabie avant le mahométisme"[3].

Il existe une autre tribu que l'auteur appelle "les chellus"[4]. Chénier reconnaît dans cette tribu, les descendants des colonies liby-phénicienes que Carthage avait établies sur la côte occidentale de la Mauritanie. Selon lui, la ressemblance qu'il y a entre les berbères et les "chellus" au point de vue langue, montre qu'ils ont une même origine.

Néanmoins, toutes ces hypothèses, sur l'origine des berbères, pour l'auteur, demeurent de simples conjonctures, car les habitants du Maroc ignorent eux mêmes tout de leur origine.

4 - ÉTYMOLOGIE DU MOT "BERBÈRE" OU "BREBE" SELON L'ÉCRITURE DE CHÉNIER.

L'étymologie de ce mot est aussi incertaine que l'origine de ce peuple. Chénier émet trois hypothèses à ce sujet, s'appuyant sur les récits de Léon l'Africain, Marmol, Herbelot et Bochart:

---

[1] Louis Chénier. Recherches historiques sur les Maures. op. cit. p. 26.

[2] Louis Chénier. Recherches historiques sur les Maures. op. cit. p. 26.

[3] Louis Chénier. Recherches historiques sur les Maures. op. cit. p. 28.

[4] Louis Chénier. Recherches historiques sur les Maures. op. cit. p. 28.

a - L'origine de ce mot vient de la position même des montagnes où ces peuples se sont retirés qui forment une sorte de lisière entre la terre et la mer. ainsi ce mot se compose des mots "ber" et "bar" qui signifie en arabe terre et mer[1].

b - Ce mot est dérivé de "berbèratcoum" qui veut dire désert ou pays fertile. Mais pour Chénier cette hypothèse peut être valable si on arrive à prouver que ces peuples sont venus de la côte orientale[2].

c - Le mot "barbare" qui est un dérivé des mots "bar" et "barca" signifie le désert de barca. Mais Chénier ne croit pas à cette supposition car "bar" désigne la mer et non le désert. Il parait invraisemblable, nous dit l'auteur, que ce soit à partir des mots comme "bar" ou "bar barca" d'où les berbères ont reçu leur nom et qu'ils l'ont donné par la suite à la partie septentrionale de l'Afrique[3].

Chénier conclut son chapitre sur l'étymologie du mot berbère en disant: "si nous avons donné et étendu à toute la côte le nom de "Barbarie" qui est en fait une altération du nom berbère, c'est parce que le mot était susceptible de cette altération, autant par sa ressemblance que par son acception particulière à ces peuples brutes et sans urbanité, et à l'idée que nous avons attachée nous mêmes au mot barbare"[4].

5 - LA RELIGION DES MAURES.

Dés le début Chénier nous prépare à cette alternance entre le meilleur et le pire: le meilleur

---

[1] Louis Chénier. Recherches historiques sur les Maures. op. cit. p. 29.

[2] Louis Chénier se réfère à la thèse d'Herbelot.

[3] Louis Chénier. Recherches historiques sur les Maures. op. cit. p. 30.

[4] Louis Chénier. Recherches historiques sur les Maures. op. cit. p. 31.

illustré par la religion chrétienne et le pire, d'abord par les croyances païennes des maures et par la religion musulmane.

Il commence par parler de l'incapacité des maures à se soumettre "aux dogmes mystérieux de la religion chrétienne"[1] car, nous dit-il, comme tous les peuples errants, ils se bornent à l'adoration du soleil, de la lune et des planètes. Certes, "la religion chrétienne a fait des progrès au sein des tribus maures, puisqu'on comptait quelque quatre cent évêques en Afrique"[2]. Mais pour Chénier, les tribus maures n'en observaient le culte extérieur que pour se soustraire au tribut. Il ne reste d'ailleurs aucune trace de cette religion parmi les maures.

Les maures ont accueilli favorablement la religion musulmane pour plusieurs raisons: Premièrement, ils éprouvaient "une aversion" pour la religion chrétienne. En second lieu, l'islamisme se conciliait mieux avec leurs moeurs, d'autant plus que les arabes et les maures avaient une conformité dans leur manière de vivre[3]. En outre, nous dit l'auteur, les uns et les autres parlaient la même langue, c'est à dire la langue arabe.

La théorie de l'auteur sur la conversion des berbères à l'islam, n'est basée sur aucun fondement scientifique. Selon toute apparence l'auteur a élaboré ses hypothèses se fiant simplement à ses propres jugements qu'il prend pour une vérité absolue. Son aversion pour les maures et pour la religion musulmane qu'il ignore certainement le pousse à commettre des erreurs, et des inexactitudes: comme de prétendre que berbères et arabes parlaient la même langue, ou dire que la conquête arabe est responsable de la disparition du christianisme.

---

[1] Louis Chénier. Recherches historiques sur les Maures. op. cit. p. 35.

[2] Louis Chénier. Recherches historiques sur les Maures. op. cit. p. 35.

[3] Louis Chénier. Recherches historiques sur les Maures. op. cit. p. 37.

Mais au delà, des jugements de valeur qui alimentent le discours de Chénier, c'est son manque de sérieux vis à vis de faits historiques, qu'il n'a pas prit la peine de vérifier . Ce qui prouve qu'il n'a utilisé que des documents très douteux.

En réalité Chénier ne voit d'intérêt dans l'histoire des "maures" que dans la mesure ou celle-ci est mêlée à l'histoire occidentale. Suivant l'auteur "l'histoire isolée de la Mauritanie moderne quoique variée par une succession d'usurpations, de perfidies et de scènes tragiques, est trop lugubre et trop monotone, et n'a pas cet intérêt qu'inspire l'histoire des nations éclairées qui ont su allier des vertus morales à des projets ambitieux; on voit bien chez les maures les mêmes passions, les mêmes crimes qu'on voit chez tous les hommes, mais on n'y trouve pas les mêmes principes, les mêmes sentiments, le même genre. C'est enfin un sol ingrat, et aride qui ne présente que des ronces... la stérilité du sujet m'a souvent rebuté"[1].

6 - CONQUETE DE L'AFRIQUE DU NORD PAR LES ARABES.

"Les arabes sont accueillis par les maures comme des défenseurs de la liberté"[2].

C'est une histoire superficielle où les faits relatés deviennent de plus en plus confus . Les acteurs de cette conquête sont indiscernables, ainsi que les lieux où se déroulent les événements. "La vingt troisième année de l'Hégire, 643 de l'ère chrétienne, les arabes qui étaient restés en Afrique dans la partie de la Cyrénaïque étaient trop faible pour entreprendre, et les grecs de leur côté n'étaient pas en état de les repousser. Il y eut entre les troupes des deux parties quelques actions peu importantes,

[1] Louis Chénier. Recherches historiques sur les Maures. op. cit. p. 55.

[2] Louis Chénier. Recherches historiques sur les Maures. op. cit. p. 252.

mais ces versions peu fidèles et pleines d'exagérations ne méritent aucune confiance"[1].

Chénier tente constamment de diminuer l'importance de l'entreprise arabe. A croire l'auteur la conquête du Maghreb a été réglée en un moindre temps. D'un côté les grecs de la province d'Afrique "n'avaient plus le moindre goût des armes pour opposer une résistance aux troupes arabes, d'un autre côté les brebes qui leur avaient résisté pendant quelques temps s'unissent à eux enfin"[2].

L'auteur survole les différentes étapes de la conquête du Maghreb. Celle-ci constituait pour lui un tremplin pour arriver à ce qui l'a intéressé réellement, c'est à dire la conquête de l'Espagne par les arabes.

On apprend aussi que les berbères se rendirent compte que "la domination arabe ne les soulageait pas du poids de leurs chaînes. Ils se prévalurent de la confusion que répandit la mort d'AbdelMalek pour secouer le joug de ces nouveaux maîtres"[3]. C'est ainsi, nous dit Chénier, qu'ils prirent les armes et forcèrent les arabes à revenir sur leurs pas jusqu'aux environs de Carthage[4].

Selon l'auteur, le général Mouça Ibn Noçair réussit à briser cette coalition et reprendre le pays "traversant la Mauritanie jusqu'à Téfiane, il alla s'emparer de Tanger et força les habitants qui professaient la religion chrétienne d'embrasser le Mahométisme"[5].

---

[1] Louis Chénier. Recherches historiques sur les Maures. op. cit. p. 218.

[2] Louis Chénier. Recherches historiques sur les Maures. op. cit. p. 249.

[3] Louis Chénier. Recherches historiques sur les Maures. op. cit. p. 252

[4] Louis Chénier. Recherches historiques sur les Maures. op. cit. p. 252.

[5] Louis Chénier. Recherches historiques sur les Maures. op. cit. p. 253.

Il est clair que l'auteur se méprend sur le déroulement des événements et aussi sur ses protagonistes. Dans cet extrait, il parle sans la nommer, de la résistance de la Kahéna qui réussit à constituer le bloc berbère devant les arabes et même à les rejeter en Tripolitaine (698-700). Cependant, contrairement aux dires de Chénier, ce ne fut pas Mouça b. Noçair qui mit fin à cette révolte, mais Hassan b.No'man, dans une bataille où la Kahéna trouva la mort. Mouça Ibn Noçair n'est apparu sur le théâtre des événements, qu'après le départ de Hassan Ibn No'man et sa nomination à la tête du gouvernement de l'Ifriqiya, désormais indépendante de l'Egypte, vers 705[1].

7 - LES ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES RELATIFS AU MAGHREB AL AKÇA A PARTIR DU VIII SIÈCLE.

Dans son introduction, Chénier définit les différents sujets que comporte son ouvrage. Il consacre les deux premiers volumes à l'histoire des maures pendant l'antiquité et la période du moyen âge. Tandis que le troisième volume concerne l'histoire du Maroc sous les alaouites et surtout sous le règne de Sidi Mohamed. De l'histoire du Maroc, à partir de la conquête arabe, et des révolutions politiques et sociales qui ont permis à ce pays d'acquérir une autonomie vis à vis du pouvoir central (Damas, Bagdad) quoiqu'il en subit indirectement les conséquences, il n'en est rien dit dans le récit de Chénier.

En fait, tout l'intérêt de l'auteur se porte sur l'histoire de l'Espagne et sa relation avec le Maroc. L'histoire de ce pays n'est perçu et racontée qu'à travers les événements de l'Espagne à cette époque. Toutefois, Chénier nous donne un bref aperçu des événements

---

[1] Charles André Julien. Histoire de l'Afrique du Nord. op. cit.p. 27.

politiques qui se déroulent au Maroc, à la fin de son discours préliminaire.

Toute l'histoire du Maroc, depuis l'avènement des Idrissides jusqu'au début de la dynastie alaouite est résumée en trois pages, écrites sous forme de définition à la manière d'un dictionnaire, avec en face de chaque définition la durée de la dynastie régnante. Il semble intéressant d'exposer le résumé tel que Chénier l'a écrit.

> "Édriss, parent de Mahomet et d'Ali, fut reconnu roi par les maures à la fin du VIII siècle. Cette maison, du règne de laquelle on n'a pas un détail bien suivi, posséda le royaume de Fez environ: .....150 ans
>
> La famille d'Edriss fut détrônée par un prince de la maison des zénètes, appelé Maknassé qui fit bâtir Miquenez. Pendant le règne de ce prince et celui de plusieurs concurrents, cet empire fut livré aux divisions pendant prés de: .....120 ans
>
> Abou Tessiffin, le premier de la race des morabethouns que nous appelons almoravites, vint du sud où ces morabethouns avaient pris asile, et s'empara de la Mauritanie sur laquelle, lui et ses successeurs ont régné environ: .....100 ans
>
> ---
>
> 370 ans

Les moahédin, c'est à dire les réformateurs, que nous appelons les almohades, détrônèrent les morabethouns et régnèrent environ:
.....70 ans

Les princes de cette race furent reconnus souverains de l'Espagne par les mahométans espagnols.

Les moahédin furent détrônés par les Benou mérin, ou descendants de Mérini qui régnèrent d'abord à Fez et enfin sur la Mauritanie entière environ:
.....250 ans

Le règne des Benou mérin fut troublé par un particulier de Fez qui était descendant de Mahomet, dont la famille régna à Fez environ:
.....70 ans

Le royaume de Maroc et la partie du sud furent conquis par un autre descendant de Mahomet, qui détrôna la famille des rois de Fez, et cet empire fut divisé par les factions pendant:
.....100 ans

Après la mort des chérifs qui détrônèrent les Benou mérin, un brèbe sans naissance et sans nom fut déclaré roi de Maroc par les soldats, lui et son fils régnèrent environ:
.....20 ans

La famille des chérifs qui possèdent aujourd'hui le trône, venue des environs de Médine, succéda à cette suite d'usurpations. Elle commença à régner à Tafilet, d'où elle étendit sa puissance sur l'empire de Maroc. Le règne de cette maison à commencé à Maroc au milieu du XVII siècle, de sorte qu'elle ne compte pas plus de 130 ans de possession"[1].

.....130 ans

1010 ans

"On voit par ce détail que l'empire du Maroc n'à été érigé en monarchie qu'à la fin du VIII[ème] siècle, et qu'après Édriss, qui fut élu par le suffrage des peuples, les successeurs des idrissides n'ont eu la souveraineté d'autre droit que celui de la force et de l'usurpation. Ce n'est donc que depuis mille ans que cet empire compte des souverains, d'où il résulte qu'après la destruction de Carthage, 146 ans avant l'ère chrétienne et jusqu'à 100 ans après l'invasion des arabes, qui a été dans le courant du VIII siècle, ces peuples, formés en tribus, furent gouvernés par des cheikhs ou des philarques, sans former ce qu'on appelle un corps de nation"[2].

Après avoir lu l'exposé de Chénier sur l'histoire du Maroc; il semble nécessaire de procéder à quelques remarques et à des éclaircissements.

Mais avant tout, nous tenons à préciser qu'apparemment l'auteur n'a consulté, ni source, ni références arabes. Il s'est contenté de compiler essentiellement des ouvrages qui véhiculent des idées

---

[1] Louis Chénier. Recherches historiques sur les Maures. op. cit. p. 58.

[2] Louis Chénier. Recherches historiques sur les Maures. op. cit. p. 59.

quelques peu saugrenues et des informations très douteuses. D'ailleurs à croire l'auteur; les historiens arabes ne méritent aucune confiance.

Ainsi quand Chénier affirme qu'il n'existe pas de détails suivis au sujet du royaume de Fez, il se trompe, car les historiens arabes ont beaucoup écrit sur cette dynastie. Mais leurs écrits sont la plupart du temps hagiographiques, du moins par rapport à Idris I et Idris II. Ce qui nécessite un filtrage des informations et la confrontation des historiens entre eux. En outre, il est clair que Chénier malgré ses nombreux séjours dans les pays orientaux ne parlait pas la langue arabe.

Si Chénier a démontré sa capacité d'écrire sur l'histoire marocaine malgré les difficultés que cela comporte, son intérêt est surtout pour l'histoire de ses souverains. Autrement dit: une histoire politique et chronologique. Ainsi le rôle qu'a pu jouer le peuple durant les différentes époques est inexistant.

L'esprit de Chénier est dominé par cette idée que l'histoire du Maghreb al Akça devait avoir ressemblée à celle du Maroc du XVIII^{ème} siècle. Sa vision est troublée par ses préoccupations du présent.

En fait l'auteur a fait de l'histoire du Maroc une succession de guerres entre souverains, sans aucun intérêt. Une histoire monotone, qui se répète tout le temps jusqu'à nos jours.

DEUXIÈME PARTIE

LE XIX SIÈCLE, UNE CERTAINE VISION DU MAGHREB AU MOYEN AGE MARQUÉE PAR LE SCEAU DES MILITAIRES.

CHAPITRE PREMIER

ÉTYMOLOGIE DU MOT BERBÈRE ET ORIGINES DES BERBÈRES.

A - BERBÈRES OU BARBARES.

Quel sens faut-il donner au mot berbère? Est ce le sens que les généalogistes arabes et berbères nous ont laissé selon lequel berbère est employé pour barbare?

En fait autour de ce mot nous trouvons d'autres terminologies: Berbérie, barbaresque, barbarie. Ces mots ont fait leur apparition dans la langue française à partir du XVI^{ème} siècle. Le mot barbare dans son emploi politique et géographique s'impose au cours du XVIII^{ème} siècle. Mais la conquête de l'Algérie a limité son utilisation (de même que barbarie). Désormais barbarie désigne généralement l'Afrique du Nord.

Si l'écriture des deux noms ne prête pas à confusion, c'est surtout la signification du mot berbère

qui reste flottante. Elle est à l'origine de la polémique au cours du XIXème et du XXème siècle. Il suffit d'une simple consultation des ouvrages de cette époque pour s'en rendre compte.

Pour la plupart, les questions que se posent les historiens sont les suivantes: quelle est l'origine du mot berbère? d'où viennent les berbères? quelle est l'origine de leur culture, de leur langue...?

Ces différentes questions et les réponses qui leurs sont données sont motivées, ou par des préoccupations d'ordre scientifique ou d'ordre idéologique. C'est de cette façon que l'on peut expliquer les innombrables théories et hypothèses que ce sujet a suscitées.

Pour le moment nous allons exposer les différentes suppositions que nous pouvons néanmoins grouper en trois catégories:

a - le mot berbère est un nom ethnique très ancien.

b - le mot berbère est un dérivé du mot latin barbare.

c - le mot berbère est un mot d'origine arabe.

Il faut dire aussi que chacune de ces hypothèses nous mène irrémédiablement à chercher l'origine du peuple berbère.

1 - LE MOT BERBÈRE EST UN NOM ETHNIQUE TRÈS ANCIEN.

Les protagonistes de cette première hypothèse qui consiste à chercher l'origine du terme berbère ailleurs

que dans la langue arabe ou grecque ou romaine se divisent en trois catégories.

- Les premiers habitants du Maghreb se reconnaissaient sous le patronyme de berber et non de libyen, nom que les grecs et les romains ont utilisé pour les désigner. Parmi les défenseurs de cette opinion, Duprat en 1845[1]. Ce dernier s'appuyait pour justifier cette théorie sur le fait que ce nom "beraber" ou "barbar" fut connu avant l'Afrique en Asie. "C'est sous le nom de berber ou barbare que cette vielle race a laissé partout des traces de son séjour dans l'Asie méridionale, ainsi qu'au sud de l'Égypte à une époque très reculée. Son nom se trouve reproduit en partie ou bien complètement dans la géographie primitive de ces deux contrées"[2].

Par conséquent, il ne faut pas voir dans ce nom une épithète appliquée par la civilisation à la barbarie, mais seulement une expression ethnographique.

- La deuxième supposition, qui a eu le plus d'adhérents vers le milieu du XIXème siècle, prétend qu'il existait des tribus au Maghreb qui portaient ce nom bien avant l'arrivée des arabes.

En 1844, Galibert[3] avançait cette thèse pour légitimer le nom d'états barbaresques. "Les gétules confinés dans la vallée du haut Atlas, repoussèrent toute alliance et formèrent le noyau principal de ces tribus restées rebelles à la civilisation étrangère, qui à l'imitation des romains et des arabes nous appelions les berbères ou barbares (barbari, berber)"[4]. En somme pour

---

[1] Pascal Duprat. Essai sur les races anciennes et modernes de l'Afrique septentrionale: leurs origines, leurs mouvements, et leurs transformations depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours. Lafitte. Paris 1845.

[2] Pascal Duprat. Essai sur les races anciennes et moderne. op. cit. p. 65-66.

[3] Léon Galibert. L'Algérie ancienne et moderne. Paris 1844.

[4] Léon Galibert. L'Algérie ancienne et moderne. op. cit. p. 20.

l'auteur ce nom n'a été donné qu'aux gétules et à eux seuls, et il faut l'entendre dans sa signification péjorative.

Quelques années après, Carette[1] reprend la même théorie. "Comment la nation des barbares que les géographes de l'antiquité paraissent avoir confiné dans un coin de Libye sur les côtes de la Mauritanie Tingitaine à l'extrémité de l'Afrique la plus éloignée du point de départ des armées musulmanes. Comment dis-je cette nation des barbares a-t-elle imposée son nom à tout le territoire de l'ancienne Libye"[2]. Ainsi le nom berber ne serait qu'une modification du mot barbare sans pour cela altérer le vrai sens du terme.

Si ce nom limité au début aux habitants des vallées du haut Atlas est devenu le nom commun à tous les peuples de l'Afrique septentrionale, nous devons cette extension aux arabes. "La nation des barbares est la première qui attire l'attention des arabes, elle se trouve mêlée au premier acte de résistance énergique que leur présence ait provoquée"[3].

En 1860 l'abbé Godard[4] adhère à la même opinion avec, il est vrai une certaine réserve et quelques doutes. "Que les arabes aient donné aux maures le nom de berbères en leur appliquant le nom de barbari, fraction des maures de Tingitaine qui leur opposèrent une forte résistance ou que ce nom vienne de quelque mot arabe, on ne l'a point décidé"[5].

---

[1] Antoine Carette. Recherches sur l'origine et les migrations des principales tribus de l'Afrique septentrionale et particulièrement de l'Algérie. Paris 1848.

[2] Antoine Carette. Recherches sur l'origine des tribus. op. cit. p. 14.

[3] Antoine Carette. Recherches sur l'origine des tribus. op. cit. p. 15.

[4] Léon Godard. Description et histoire du Maroc. 2 volumes. Paris 1860.

[5] Léon Godard. Description et histoire du Maroc. op. cit. p. 10.

- La troisième supposition est celle avancée par les historiens arabes avec à leur tête Ibn Khaldoun dans son ouvrage "'Ibars". Le Baron De Slane en a fait une traduction partielle, sous le titre:"Histoire des Berbères".

Ibn Khaldoun reproduit des généalogies mythiques d'après lesquelles un certain "Ifricos, fils de Cais Ibn Saifi l'un des rois du Yémen appelés Tobba, envahit le Maghreb et l'Ifriqiya et y bâtit des bourgs et des villes après en avoir tué le roi, El Djerdjis. Lorsqu'il eut vu ce peuple de race étrangère et qu'il l'eut entendu parler un langage dont les variétés et les dialectes frappèrent son attention, il céda à l'étonnement et s'écria: qu'elle berbera est la votre. Ils les nommèrent berbères pour cette raison. Le mot berbera signifie en arabe un mélange de cris inintelligibles, de là on dit, en parlant du lion, qu'il berbère quand il pousse des rugissements confus"[1].

Les historiens du XIXème siècle ont rejeté cette hypothèse qui leur paraissait extravagante. Néanmoins un fait a été retenu de la tradition d'Ibn Khaldoun sur l'origine des berbères: la langue berbère se rattache à une famille "hamitique" parente de la sémitique.

2 - LE MOT BERBÈRE EST UN DÉRIVÉ DU MOT LATIN BARBARUS.

Cette hypothèse est celle qui consiste à ne voir dans le mot berbère, rien d'autre qu'une altération ou une dérivation du mot latin barbarus.

L'idée générale est que les grecs et les romains ont donné ce qualificatif aux habitants du Maghreb à cause

---

[1] Ibn Khaldoun. Histoire des berbères et dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale. Traduite par le baron de Slane, interprète principal de l'armée d'Afrique. op. cit. p. 168.

de "leurs habitudes étranges, mais aussi à cause de leur langage". Cette théorie a été reprise par Ernest Mercier[1] en 1871, sans toutefois émettre une affirmation absolue.

L'auteur après avoir cité les différents noms que l'on donne aux berbères: tibou, imouchar, touareg, chelouh, zénètes, kabyle, chaoune... ajoute: "nous lui conservons l'appellation de berbère, onomatopée que les étrangers ont sans doute, appliquée dans le principe, à son langage, puis à sa race et de là à une partie du pays qu'elle habitait; la Berbérie improprement désignée par nous sous le nom de Barbarie"[2]. Mais un fait demeure certain pour Ernest Mercier, c'est que les auteurs anciens, grecs ou romains n'ont pas étendu ce terme à tout le peuple de l'Afrique septentrionale pour la seule raison qu'ils ne croyait pas en son unité. Ce sont les arabes qui vont rattacher ces divers peuples à une même origine et vont appliquer ce nom à l'Afrique septentrionale.

Cependant Mercier tout en adoptant cette hypothèse ne rejette pas non plus l'hypothèse qu'il existait des tribus appelées "braber" en dehors de l'Afrique du nord[3]. Il a été établi que les "brabers" appartenaient à la même famille que les berbères.

En 1875, Henri Fournel[4] suit la même ligne tracée par ces prédécesseurs. Réfutant ces différentes étymologies données par les arabes au nom Berber en les qualifiant de "ridicules"[5], car d'après lui la seule explication à ce nom se trouve dans barbarie, attribuant incorrectement la paternité de cette hypothèse à Chénier. "Le nom de berber n'est-il autre que celui de barbarie

---

[1] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête française. 3 volumes. Paris 1888-1890.

[2] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale.T.II op. cit. p. 423.

[3] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale.T.II op. cit. p. 424.

[4] Henri Fournel. Les berbers. Challamel. Paris 1875.

[5] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 32.

dont les romains, fiers de la civilisation qu'ils devaient aux grecs et à leur épée, flétrissaient tous les peuples qu'ils combattaient"[1].

De toute évidence l'oscillation entre les deux sens du mot berbère n'a pas fini de diviser les historiens français. Comme nous l'avons vu berbère a du mal à s'imposer face à barbare. A l'aube du XXème siècle cette hésitation persiste encore.

3 - LE MOT BERBÈRE EST UN MOT D'ORIGINE ARABE.

Masqueray, dans sa thèse[2] présentée en 1886 et dans l'article paru dans "Histoire générale du IV siècle à nos jours"[3], refuse le nom de berbère et lui préfère africain. Pour l'auteur ce nom était inconnu dans l'antiquité, et il a fait son apparition pour la première fois chez les écrivains arabes. Depuis ce temps "l'usage s'est établi chez les lettrés d'appeler berbères toutes les peuplades qu' Herodote, Strabon, Ponapinus, Méla, Pline, Ptolémée, Procope, Corripus et les inscriptions désignés par des noms divers: libyens, mazices, afri, massyles, gétules, numides, maures, musulmans, bavares, ketamas, louatas..."[4].

D'après Emile Masqueray les arabes ont donné ce nom aux habitants du Sous Al Adna, "les purs de la race

---

[1] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 32.

[2] Émile Masqueray. Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie (kabyles du Djurdjura, Chaouia de l'Aurès, Beni Mzab). Paris 1886.

[3] Émile Masqueray: Histoire générale du IV siècle à nos jours. Les révolutions de l'Afrique du nord jusque vers la fin du XVI siècle. Tome IV. Paris 1893. p. 779.

[4] Émile Masqueray. Formations des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie. op. cit. p. 1.

indigène"[1], dans la mesure où ils ne comprenaient pas leurs dialectes. Berbère signifie, d'après l'auteur, balbutiement[2]. Néanmoins Masqueray a opté pour le nom africain au lieu de berbère. Cependant dans son article, "Les révolutions de l'Afrique du nord", il fait "table rase" de tout ce qui a été dit dans son précédent ouvrage pour faire place au nom barbare. "Ce nom vient de braber ou berber, nom de quelques tribus de la région, ou de barbarie, nom que les grecs et les romains auraient donné aux indigènes"[3].

En tout cas pour l'auteur, le vrai nom des habitants du Maghreb, est celui qu'ils se donnaient à eux mêmes "Mazigh ou Amazigh"[4].

B - ORIGINES DES BERBERES.

Il est certain que l'étude de l'origine des berbères a été l'oeuvre d'historiens français. Ceci s'explique par des raisons historiques: la France ayant colonisé le Maghreb.

Par ailleurs les différentes hypothèses et suppositions défendues par les historiographes français, telles des vérités confirmées, sont le fruit d'un contexte bien défini: celui de la société coloniale du XIXème siècle.La part faite au Berbère et à son origine a pris une telle mesure que c'est devenu presque un dogme pour de

---

[1] Émile Masqueray. Formations des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie. op. cit. p. 2.

[2] Si on en croit le dictionnaire, le mot balbutiement signifie: articuler insuffisamment avec hésitation et faiblesse vocale. Or dans l'ouvrage d'Ibn Khaldoun le mot berbère signifie un mélange de cris inintelligibles. Histoire des berbères. op. cit. p. 168.

[3] Émile Masqueray. Les révolutions de l'Afrique du nord. op. cit. p. 77.

[4] Émile Masqueray. Les révolutions de l'Afrique du nord. op. cit. p. 78.

nombreux administrateurs ou officiers des affaires indigènes.

Au cours du XIXème siècle et même au début du XXème siècle, les explications et les théories sur les origines du peuple berbère peuvent être classées suivant deux types de recherches. Les unes sont d'ordre philologique et présentées surtout par des érudits allemands, les secondes sont archéologiques ou anthropologiques et sont l'oeuvre des français[1].

Ces études faites sur le Maghreb au cours du XIXème siècle ont été l'apanage des officiers de l'armée française, qui la plupart du temps n'étaient ni linguistes, ni archéologues, ni historiens. Ils ne possédaient nullement les capacités nécessaires pour cette recherche dont la difficulté s'amplifiait par le manque d'informations.

Abd Allah Laroui dans son ouvrage "L'histoire du Maghreb"[2] le spécifie: "la science des antiquités maghrébines fut la science de l'administration coloniale, gouverneurs et résident généraux s'y intéressent personnellement et le service des beaux arts dépendait de la direction de l'intérieur durant la plus grande partie de la période coloniale"[3].

1 - ORIGINE DES BERBÈRES: LÉGENDE OU VÉRITÉ.

Il est vrai qu'il est difficile d'établir exactement l'origine et l'histoire du peuple berbère avant le VIIème siècle. D'autant plus que les textes que nous possédons sur les contrées du Maghreb émanent d'auteurs

---

[1] Gabriel Camps. Berbères aux marges de l'histoire. Hespérides. Paris 1980. P. 28.

[2] Abd Allah Laroui. L'histoire du Maghreb. Maspéro. Paris 1975.

[3] Abd Allah Laroui. L'histoire du Maghreb. op. cit. p. 45.

étrangers, des grecs et des romains qui ne sont pas des témoins directs.

A défaut d'un témoignage de l'intérieur du pays les auteurs modernes se sont basés pour étayer leurs postulats sur des écrivains tels que Salluste, Procope, Strabon, Pline... Mais quel crédit pouvons nous accorder à leurs textes. Ils sont souvent d'interprétation difficile, inexactitudes, légendes, mensonges se mêlant à la vérité. En tous les cas, nous allons savoir de quelle manière ont été utilisés et interprétés ces textes par certains historiens du XIXème siècle.

La période coloniale a vu s'affronter deux tendances concernant l'origine des berbères: celle qui voulait les rattacher aux populations d'Europe et celle qui voulait en faire des peuples venus d'Orient.

Pour chercher les origines berbères, les auteurs ont adopté la même stratégie, à savoir rapporter les différentes versions des écrivains antiques et médiévaux, puis admettre l'une de ces différentes versions en appuyant leurs choix avec divers arguments. C'est ainsi que les récits littéraires et les documents écrits ont pris le pas sur les documents archéologiques.

2 - LA LÉGENDE DES ORIGINES PERSES, MÈDES ET ARMÉNIENNES.

Selon Salluste[1] le nord de l'Afrique était habité par des populations barbares: les gétules et les libyens. Plus tard des mèdes, des perses et des arméniens conduits par Hercule en Espagne passèrent en Afrique. Les mèdes vont se mélanger avec les libyens et vont former un seul

---

[1] Salluste (Gaïus, Sallustius, Grispus). Historien latin né en 86 avant J.-C., auteur de la "Guerre de Jugurtha". Extrait du dictionnaire biographique des auteurs. Édition Robert Laffont. Paris 1952. Tome IV p. 206.

peuple sous le nom des maures. Tandis que les perses et les gétules se regroupèrent pour devenir un peuple errant connu sous le nom de nomades[1]. Ces nomades ou numides constitueront un peuple puissant qui va conquérir le pays jusqu'à la limite de Carthage.

3 - LA LÉGENDE DES ORIGINES CANANÉENNES.

Au VI^{ème} siècle Procope[2] propose une nouvelle version sur l'origine des berbères plus particulièrement des maures[3]. Suivant l'auteur, la conquête de la terre promise par Josué a provoqué l'exil des peuples établis sur le littoral. Leur première étape a été l'Égypte mais comme elle était trop peuplée, il se sont dirigés vers la Libye qu'ils vont occuper jusqu'aux colonnes d'Hercule.

Procope affirme: "ils construisirent aussi un fort en Numidie au lieu où s'élève la ville de Tidgisis. Là, près de la grande source on voit deux stèles de pierre blanche portant gravée en lettres phéniciennes une inscription dont le sens serait: nous sommes ceux qui avons fui loin de la face du brigand Jésus (Josué), fils de Navè"[4].

---

[1] Gabriel Camps. Berbères aux marges de l'histoire. op. cit. p. 20.

[2] Procope de Césarée. Historien byzantin né vers 490. Extrait du dictionnaire des auteurs. op. cit. Tome III. p. 785.

[3] Termes générique qui désigne les africains qui n'ont pas adopté la culture citadine développée par Rome.

[4] Procope de Césarée. Cité par Gabriel Camps. Berbères aux marges de l'histoire. op. cit. p. 23.

4 - AUTRES ORIGINES LEGENDAIRES DE L'ANTIQUITE.

Il existe d'autres origines prêtés aux berbères. Ainsi Strabon[1] propose une origine indienne des maures, tandis qu' Hérodote[2] prétend que les maxyes: berbères sédentaires et cultivateur descendent des troyens.

5 - LEGENDES SUR LES ORIGINES DES BERBERES AU MOYEN AGE.

Les historiens arabes et berbères ont conçu le même système patriarcal dans leur mode de pensée que les écrivains antiques. Si les opinions des uns et des autres divergent sensiblement à propos de la généalogie berbère, néanmoins ils sont tous d'accord pour leur donner une origine orientale.

D'ailleurs Ibn Khaldoun[3] demeure intransigeant à ce sujet "le fait réel, fait qui nous dispense de toute hypothèse est ceci: les berbères sont des enfants de Canaan, fils de Cham, fils de Noé... Leur aïeul se nommait Mazigh, leurs frères étaient les gergéséens (Agrikech), les philistins, enfants de Casluhum, fils de Misraina, fils de Cham, étaient leurs parents. Le roi chez eux, portait le titre de Goliath (Djalout). Il y eut en Syrie, entre les philistins et les israélites des guerres rapportés par l'histoire et pendant lesquelles les descendants de Canaan et les gergéséens soutinrent les philistins contre les enfants d'Israël"[4].

---

[1] Strabon. Historien et géographe grec né vers 60 avant J.-C.. Dictionnaire des auteurs. Tome IV. op. cit. p. 397.

[2] Hérodote. Historien grec né entre 490 et 480 avant J.-C.. Dictionnaire des auteurs. Tome II. op. cit. p. 501.

[3] Ibn Khaldoun. Histoire des berbères. op. cit. p. 184.

[4] Ibn Khaldoun. Histoire des berbères. op. cit. p. 184.

Ibn Khaldoun précise aussi que "tous les généalogistes arabes s'accordent à regarder les diverses tribus berbères comme appartenant réellement à cette race, il n'y a que les Sanhaja et les Kétama dont l'origine soit pour eux un sujet de controverse. D'après l'opinion généralement admise, ces deux tribus formaient une partie des yéménites qu'Ifricos établit en Ifriqiya lorsqu'il eut envahi ce pays"[1]. L'auteur dément aussi les hypothèses qui prétendent que certaines tribus berbères descendent de Himyer.

6 - LEGENDES MODERNES SUR LES ORIGINES DES BERBERES.

Si l'antiquité et le moyen âge ont donné naissance à de fabuleuses légendes à propos des origines berbères, les écrivains du XIXème siècle et même ceux du XXème siècle ont eu un esprit aussi imaginatif que leurs prédécesseurs.

Plusieurs éléments ont favorisé l'élaboration d'hypothèses présentées comme des vérités scientifiques. Parmi ces éléments nous pouvons distinguer, d'un côté l'existence de monuments mégalithiques un peu partout au Maghreb, d'un autre côté la rencontre chez les berbères de types blonds aux yeux bleus.

Ces découvertes ont conduit certains historiens à conclure d'une présence "celtique" au Maghreb. Ainsi le capitaine Rozet parle de "monuments druidiques"[2]. En outre cette présence d'individus blonds aux yeux clairs a accrédité l'hypothèse que les ancêtres des berbères actuels étaient des européens.

---

[1] Ibn Khaldoun. Histoire des berbères. op. cit. p. 185.

[2] P. Rozet et A. Carette. L'Univers ou histoire et description de tous les peuples: Alger, Tunis. Paris 1856. p. 166.

Nous avons exposé quelques unes des légendes passées sur l'origine des berbères afin de mesurer la problématique du sujet. Cependant ce qui nous intéresse essentiellement c'est quelle valeur les historiens français du XIXème siècle ont ils accordé à ces légendes ? Pour le savoir nous allons passer en revue leurs différentes interprétations.

Léon Galibert dans son ouvrage "L'Algérie ancienne et moderne"[1] a commencé son chapitre par les divers récits des écrivains antiques sur l'origine des berbères.

D'après l'auteur le fond de la population maghrébine se composait des libyens et des gétules sur lequel sont venues s'ajouter d'autres immigrations. Les premiers cités par Salluste ont envahi le Maghreb par le nord via l'Espagne, les seconds cités par Procope sont les "débris" des fils de Canaan qui se sont déversés sur le pays venant cette fois du côté oriental[2].

Quoi qu'il en soit Galibert semble douter de ces légendes fort incertaines et de ces hypothèses plus ou moins contestables[3], et il arrive à la conclusion suivante. "L'Afrique septentrionale présente dans sa constitution géognostique, les deux zones qui ont déterminé, de l'orient à l'occident l'immigration des peuples agriculteurs, et du sud-est au nord-ouest celle des peuples nomades. Aussi de tout temps deux races bien distinctes s'y touchent sans se confondre: ce sont les nomades et les sédentaires. L'antiquité groupait leurs innombrables tribus sous la dénomination générale de

---

[1] Léon Galibert. L'Algérie ancienne et moderne. L'ouvrage remonte aux premiers établissements des carthaginois jusqu'aux dernières campagnes de général Bugeaud. Paris 1844.

[2] Léon Galibert. L'Algérie ancienne et moderne. op. cit. p. 20.

[3] Léon Galibert. L'Algérie ancienne et moderne. op. cit. p. 21.

numides et de berbères: nous les désignons aujourd'hui sous les noms d'arabes et de kbailes"[1].

L'auteur sans se soucier de la valeur de ces documents antiques, sans vérifier leur authenticité arrive à des conclusions erronés et abusives. C'est ainsi qu'il fait des groupes dont parle Salluste des sédentaires: par conséquent des berbères, et des groupes dont parle Procope des nomades c'est à dire des arabes.

Nous décelons chez l'auteur une influence directe de l'idéologie du XIXème siècle: l'opposition entre arabe et berbère, le nomade et le sédentaire. D'ailleurs Galibert le confirme "les kabailes de nos jours, comme les berbères de l'ancien temps, sont agricoles et industriels"[2]. Il ajoute: "on retrouve les numides semblables à eux mêmes. Ce sont des tribus de cavaliers, intrépides, maigres et basanés, montés à poil sur des chevaux de peu d'apparence"[3].

Comme nous le voyons l'auteur projette des remarques faites à son époque sur le passé préhistorique, comme si depuis cette époque révolue jusqu'à nos jours, tout est resté figé et immuable.

Dans, "Essai sur les races anciennes et modernes de l'Afrique septentrionale"[4], Pascal Duprat défend ardemment une autre hypothèse. Cette fois ci l'origine des berbères est expliquée par la Genèse le premier livre de la Bible consacrée aux origines de l'humanité et de l'histoire des patriarches. Déjà l'auteur s'interrogeant sur le terme "Libye" s'est basé sur l'autorité biblique: "les libyens désignés sous le nom de "Niphaiat", qui peut

---

[1] Léon Galibert. L'Algérie ancienne et moderne. op. cit. p. 21.

[2] Léon Galibert. L'Algérie ancienne et moderne. op. cit. p. 22.

[3] Léon Galibert. L'Algérie ancienne et moderne. op. cit. p. 22.

[4] Pascal Duprat. Essai sur les races anciennes et modernes de l'Afrique septentrionale. op. cit.

être considéré comme une forme plurielle du mot "Phut" que nous donne la Genèse"[1].

Par ailleurs l'auteur refuse l'opinion selon laquelle "Barbare", est un terme inventé par les grecs et les romains. Pour lui, "c'est sous ce nom berbère ou barbare que cette vielle race a laissé partout des traces de son séjour dans l'Asie méridionale, ainsi qu'au sud de l'Égypte à une époque très reculée"[2]. Toujours d'après Duprat le nom de ce peuple est reproduit dans la géographie de ces deux pays. Ainsi ils sont partis de l'Asie comme tous les peuples de la Genèse et se sont partagés entre l'Afrique orientale et les régions méridionales du continent asiatique. Ceci est confirmé par Strabon qui précise que les maures prétendent être des indiens.

Duprat relate l'épopée de ce peuple que les secousses de l'Inde vont rejeter vers les contrées occidentales. "Ils s'avancèrent à l'ouest en laissant ça et là dans leurs bassins primitifs quelques restes de leur nation. Ce monde encore vierge du Maghreb était le seul chemin qui fut ouvert devant eux"[3].

Si Léon Galibert a rejeté en bloc les récits antiques et médiévaux tout en se servant des premiers pour étayer ses conclusions douteuses et si Pascal Duprat accorde de la valeur et du crédit au récit de la Genèse, voyons ce que nous dit Antoine Carette dont l'ouvrage "Exploration scientifique de l'Algérie"[4] est considéré comme une des références principales de l'histoire du Maghreb.

---

[1] Pascal Duprat. Les races anciennes et modernes. op. cit. p. 59.

[2] Pascal Duprat. Les races anciennes et modernes. op. cit. p. 68.

[3] Pascal Duprat. Les races anciennes et modernes. op. cit. p. 72.

[4] Antoine Carette. Origines et migrations des principales tribus de l'Afrique septentrionale et particulièrement de l'Algérie. Paris 1848.

Selon l'auteur la conquête arabe a provoqué une révolution non seulement dans la nomenclature ethnographique mais aussi sur le plan géographique. Si l'intérêt des romains se portait principalement sur les villes, celui des arabes s'attachait aux tribus et aux peuples. Pour l'auteur ce changement est normal venant d'un peuple de pasteur. D'ailleurs "ce pays à double face et à double existence"[1] avait la place pour "les nations sédentaires de l'Europe et pour les peuples nomades de l'Asie"[2]. Nous voilà de nouveau en face de l'éternel nomade et sédentaire, confrontation séculaire. Ainsi l'auteur partage l'opinion de Galibert sur le fait que les sédentaires sont venus d'Europe et que le nomadisme est arrivé de l'Orient.

Quant à l'origine des berbères, l'auteur reprend les différents récits légendaires relatifs à ce sujet. Cependant, selon Carette seule la généalogie berbère mérite qu'on s'y intéresse surtout celle d'Ibn Khaldoun[3], car il est le seul à avoir confirmé l'origine mazigh du peuple berbère. D'ailleurs, pour l'auteur, un fait rapporté par Chihab Ed Din[4] le conforte dans sa conviction. Des berbères interrogés sur leurs origines par le califat Omar, précisent qu'ils sont les descendants de mazigh[5].

En revanche dans "L'Algérie dans l'Univers" Carette revient sur ce qu'il a dit auparavant, et adopte les récits des écrivains antiques, qui sont celles

---

[1] Antoine Carette. Origines et migrations des principales tribus. op. cit. p. 13.

[2] Antoine Carette. Origines et migrations des principales tribus. op. cit. p. 14.

[3] Antoine Carette. Origines et migrations des principales tribus. op. cit. p. 24.

[4] Chihab Ed Din. Le livre des perses. Cité par Antoine Carette. Origines et migrations des principales tribus. op. cit. p. 21.

[5] Antoine Carette. Origines et migrations des principales tribus. op. cit. p. 23.

rapportées par Salluste d'une part et par Procope d'autre part. Il s'agit de la légende d'Hercule et de la légende des cananéens.

D'ordinaire les auteurs procèdent par ordre chronologique, Salluste ayant vécu et rédigé son ouvrage avant Procope. Antoine Carette, par contre inverse les récits antiques. Ainsi nous retrouvons les migrations des populations cananéennes antérieures au peuple d'Hercule et l'arrivée des perses et des mèdes au Maghreb. "Ce sont d'abord des populations cananéennes, qui chassées de la Palestine et refoulées en Égypte se répandirent dans les régions libyennes"[1]. "A ce premier flot succéda un mouvement en sens inverse qui apporta des éléments nouveaux dans la composition de la population. C'est Salluste qui fournit ces renseignements... Hercule le conquérant asiatique après avoir traversé en vainqueur toute la Libye... avait passé en Espagne..."[2].

En ce qui concerne Just Jean Étienne Roy[3] et l'Abbé Léon Nicolas Godard[4], nous retrouvons les mêmes récits légendaires. Le premier hésite entre diverses origines arabe, abrahimique, ou cananéenne. Le second, se référant à la Genèse, pense que les différentes races du Maghreb ne sont que les représentants des trois grandes familles de Sem, Cham et Japhet.

En 1875 Henri Fournel n'apporte pas plus de d'informations à ce sujet que ces prédécesseurs. L'auteur tombe dans l'anachronisme le plus évident en rattachant les anciens numides aux arabes actuels. "Il est permis de

---

[1] Antoine Carette. Histoire et description de tous les peuples. op. cit. p. 166.

[2] Antoine Carette. Histoire et description de tous les peuples. op. cit. p. 167.

[3] Just Jean Étienne Roy. Histoire de l'Algérie depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Tours 1859.

[4] Léon Nicolas Godard (Abbé). Description et histoire du Maroc. op. cit.

se demander si les numides ou nomades ne seraient pas des arabes qui auraient conquis une partie de la Libye à une époque assez reculée pour que le souvenir en ait été effacé, même à l'époque de la fondation de Carthage"[1].

L'argumentation de l'auteur pour justifier cette théorie demeure aléatoire, elle repose sur des simples présomptions sans fondement. Pour lui, il existe, d'une part une ressemblance entre les anciens numides tels qu'on nous les dépeint et les arabes de nos jours. D'autre part, Herbelot, affirme, qu'on parlait l'arabe au Maghreb, longtemps avant la conquête musulmane. Il ajoute que certains berbères (Zénata) prétendent avoir les arabes comme ancêtres. Si Ibn Khaldoun refuse d'admettre cette hypothèse, qui est admise par d'autres historiens arabes, c'est parce qu'il ignore l'époque exacte de l'arrivée des berbères au Maghreb[2].

"Mais ce qui ressort avec évidence des faits c'est que, si à une époque inconnue, un certain nombre de tribus arabes ont débordé sur la Libye, elles ont été absorbées par les indigènes au point de rendre problématique leur véritable origine"[3]. En tout cas l'auteur parait admettre la tradition qui rattache les berbères à deux grandes souches, celle de Branis et celle de Madghis. Il existe un monument antique portant le nom de Madghacen sur le versant de l'Aurès, ainsi qu'un village de Branis sur le versant sud du même massif. Pour l'auteur ce sont autant de preuves de l'authenticité de cette origine[4].

En 1888, Ernest Mercier publie son ouvrage: "Histoire de l'Afrique septentrionale depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête française". L'auteur

---

[1] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 26.

[2] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 38.

[3] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 38.

[4] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 40.

reprend au sujet des origines berbères les grandes lignes de son article publié dans la revue africaine: "ethnographie de l'Afrique septentrionale"[1]. L'auteur résume les traditions historiques à propos de l'origine des berbères, c'est à dire les récits de Salluste, Procope et d'Ibn Khaldoun. Pour lui,tous ces récits rappellent généralement des immigrations asiatiques vers le Maghreb.

Cependant Ernest Mercier évoque une nouvelle hypothèse ou plutôt une nouvelle vague d'immigration qui aurait pénétré au Maghreb, ce sont les Hypsos "Conquérants sémites plus ou moins mélangés de mongols, qui après avoir conquis l'Egypte, renversé la XIIIème dynastie et occupé en maître le pays durant plusieurs siècles furent chassés par le pharaon Ahmès I de la XVIIIème dynastie"[2]. Ainsi d'après l'auteur les hypsos après avoir été vaincus passèrent en partie dans le Maghreb.

Nous apprenons aussi que vers le XVème siècle avant J.-C. une invasion de nomades aux yeux bleus et aux cheveux blonds venant de l'ouest avait pénétré en Egypte[3]. Les égyptiens les ont appelé tamahous (hommes blonds) et les ont confondu avec les libyens. L'auteur conclut que ce sont peut être des européens qui se sont établis au Maghreb, en tout cas, ceci expliquerait les innombrables dolmens que l'on retrouve dans le pays et qui ressemblent remarquablement aux dolmens d'Espagne et du sud de la France. En outre Ernest Mercier établit un lien de parenté entre berbères, ibères et celtibères[4]. Comme nous le remarquons une simple ressemblance onomastique entre ces différentes appellations peut donner naissance à des conjenctures extravagantes.

---

[1] Ernest Mercier. Ethnographie de l'Afrique septentrionale: notes sur l'origine du peuple berbère paru dans la revue africaine, année 1871.

[2] Ernest Mercier. Ethnographie de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 22.

[3] Ernest Mercier. Ethnographie de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 23.

[4] Ernest Mercier. Ethnographie de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 25.

Si nous considérons l'opinion de Masqueray, elle correspond à celle des historiens précédemment cités. L'hypothèse d'une pénétration européenne à l'époque antique commence à avoir de plus en plus d'adhérents, Masqueray[1] en fait partie.

L'auteur essaie de démontrer que la position géographique du Maghreb a favorisé depuis toujours la pénétration de commerçants et des fugitifs de toute provenance. "Sa côte continue celle de l'Égypte puis se relevant vers le nord depuis Gabès jusqu'au cap Bon fait face à la Palestine. Elle enveloppe aussi le tiers du bassin oriental de la Méditerranée. D'autre part elle touche presque l'Espagne. Elle est reliée à l'Italie par Malte et la Sicile"[2]. Par conséquent ces conditions ont permis la rencontre de l'Orient et de l'Occident. "Un réceptacle ouvert à toute les races de l'Asie et de l'Europe occidentale"[3].

Ainsi, d'après l'auteur, l'hypothèse de Faidherbe à propos d'une émigration égyptienne au Maghreb avant les temps historiques devient admissible, de même l'hypothèse de certains généalogistes arabes et africains qui attribuent une origine Copte au Nefzaoua et au Louata semble plausible.

En revanche, Masqueray réfute la légende punique des mèdes et des perses. Seule l'hypothèse admise par Procope et Ibn Khaldoun: celle des cananéens peut être plausible. Pour Masqueray, la meilleure preuve: "est le nom des zenata, cette tribu qui occupe encore la bordure désertique et une partie des steppes de l'Algérie, nom glorieux dans l'histoire du moyen âge répond exactement à

---

[1] Eugène Masqueray. Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie. op. cit.

[2] Eugène Masqueray. Formation des cités. op. cit. p. 3.

[3] Eugène Masqueray. Formation des cités. op. cit. p. 4.

cananéens"[1]. Comme nous le voyons, les légendes antiques ou médiévales ont trouvé une justification dans la thèse de Masqueray.

L'auteur ajoute que si le Maghreb est demeuré longtemps ouvert du côté oriental, sa position a permis aussi son ouverture aux populations européennes. Ces européens, d'après l'auteur, qui sont arrivés probablement 2000 ans avant J.-C. sont les ancêtres des blonds que l'on rencontre dans les montagnes de l'Afrique du nord "depuis le bord de l'Atlantique jusqu'au cap Bon"[2]. Ils sont aussi les responsables de ces nécropoles mégalithiques qui couvrent l'Algérie et la Tunisie. L'auteur est convaincu que ces européens étaient très nombreux sinon comment auraient ils pu résister devant "la race brune ou noire"[3].

Gustave Lebon s'inscrit dans le cadre de ces esprits curieux de tout, aux formations polyvalentes. Médecin de formation, il s'est intéressé très tôt à l'étude de l'histoire des races. Il a laissé plusieurs articles et ouvrages en sciences sociales notamment celui que nous nous proposons d'étudier: "La civilisation des arabes"[4].

L'ouvrage comme son titre l'indique est consacré à l'histoire et à la civilisation arabe, il est évident que le Maghreb et son histoire sont évoqués très largement dans cette étude. De plus, s'interroger sur les origines des berbères est devenu presque un devoir incontournable.

Mais Gustave Lebon n'est pas plus avancé quant à l'origine de ce peuple que les historiens antérieurs. Les informations fournies ont été largement commentées auparavant. Aux yeux de l'auteur, la seule hypothèse

---

[1] Eugène Masqueray. Formation des cités. op. cit. p. 4.

[2] Eugène Masqueray. Formation des cités. op. cit. p. 5.

[3] Eugène Masqueray. Formation des cités. op. cit. p. 6.

[4] Gustave Lebon. La civilisation des arabes. Paris 1884.

valable concerne d'un côté l'émigration par l'Est: "c'est à dire par la bande étroite de terrain qui relie l'Afrique à l'Asie ou par l'Ouest, c'est à dire par Gibraltar"[1].

Aussi nous retrouvons encore chez l'auteur la même opinion exprimée par d'autres historiens: l'idée de l'existence de deux types de berbères, les populations à cheveux noirs qui d'après Lebon viennent "des bords de l'Euphrate, du nord de l'Arabie ou peut être plus loin encore"[2], et celle aux yeux bleus et aux cheveux blonds qui ont probablement les européens pour origine. Cette suggestion est soutenue, d'une part, par la présence des dolmens épars au Maghreb, d'autre part par des monuments trouvés en Egypte sur lesquels figurent des populations africaines aux yeux bleus et aux cheveux blonds[3].

L'auteur se trompe, en affirmant "qu'avant les arabes tout ce qui n'était pas nègre dans le nord de l'Afrique était berbère"[4]. Nous savons que les berbères se répartissent sur un territoire immense: de l'Egypte à l'Atlantique, de la Méditerranée au delà du fleuve Niger.

Si les auteurs du XIX^{ème} siècle tergiversent encore entre une origine sémitique et une origine européenne des berbères, le commandant Rinn ainsi que le docteur Berthelon sont vers la fin de ce siècle les plus fervents défenseurs de l'opinion qui veut à tout prix rattacher les berbères à une race non sémitique.

Le commandant Rinn, dans un article paru dans la revue "l'association française pour l'avancement des

---

[1] Gustave Lebon. La civilisation des arabes. op. cit. p. 246.

[2] Gustave Lebon. La civilisation des arabes. op. cit. p. 246.

[3] Gustave Lebon. La civilisation des arabes. op. cit. p. 247.

[4] Gustave Lebon. La civilisation des arabes. op. cit. p. 245.

sciences"[1], se sert des travaux du général Faidherbe, et de Olivier mais surtout de l'oeuvre de Renan afin d'appuyer son hypothèse.

Ainsi l'auteur est d'accord avec eux sur le fait que la réponse ou comme il dit "la solution du difficile problème des origines berbères se trouve dans la langue berbère. En effet grâce aux travaux faits par Olivier sur les rapprochements glossologiques et grammaticaux l'auteur rattache les berbères aux grecs, aux ibères et aux celtes"[2]. Son regret principal est que cette opinion, quoique ses adhérents soient de plus en plus nombreux n'a pas reçu la consécration qu'elle méritait. D'autant plus que "l'étude analytique des radicaux berbères permet d'arriver à ramener logiquement les origines berbères à deux grands courants distincts formés eux mêmes d'un des groupes principaux qui se sont déversés sur l'Afrique septentrionale sur l'île de Berbérie, les premiers par Gibraltar et l'Italie, les autres par Suez et surtout par Aden et Cerbèra"[3].

C - CONCLUSION.

Esquissons les grandes lignes qui semblent se dégager de ce chapitre où nous avons vu l'ampleur et la complexité du sujet, en essayant de ne pas être exhaustive mais discursive.

Au cours de la préhistoire et de la protohistoire s'est constitué un peuple de type méditerranéen qui avait en commun une origine et une langue reconnue pour la multiplicité de ces dialectes. Ce peuple est appelé

---

[1] Commandant Louis Rinn. Origines Berbères: étude de linguistique, dans: Association Française pour l'Avancement des Sciences. Compte rendu de la 10ème session. Alger 1881.

[2] Commandant L. Rinn. Origines Berbères. op. cit. p. 772.

[3] Commandant L. Rinn. Origines Berbères. op. cit. p. 772.

berbère. Le nom de berbère a eu beaucoup de difficulté à être accepté, car l'origine du mot lui même est très discutée.

Ce problème étymologique s'est accentué quand les historiens ont opposé ou plutôt substitué au nom berbère celui de barbare. Nous savons que le mot berbère a fait son entrée dans la lexicologie grâce aux arabes qui ont été les premiers à reconnaitre une origine commune à toutes les tribus qui vivaient au Maghreb. Seulement certains historiens leurs refusent cette paternité pour les raisons suivantes.

- L'existence de certaines tribus au Maghreb extrême, les gétules rebelles à toute civilisation appelés par les romains et ensuite par les arabes: berbères ou barbares. Dans ce cas il s'agit d'une transfiguration du terme barbare qui est alors un adjectif qualificatif du mot latin barbarus (étranger à la culture classique).

- Certains auteurs pensent que ce mot berbère a son origine ailleurs qu'au Maghreb. Il existe des tribus du sud de l'Egypte et même en Asie qui portent ce nom.

- Les habitants du Maghreb ne se reconnaissent pas sous ce patronyme. Il préfère au nom berbère celui de mazigh (noble).

Nous avons vu comment la recherche des origines du peuple berbère est tributaire des antiquités classiques. Tout est mis en oeuvre afin de contrôler les contes littéraires sans toutefois vérifier leur véracité. Certes ces historiographes sont tous d'accord pour dénoncer ces légendes sans fondement, mais en même temps ils s'appuient sur ces mêmes récits pour étayer leurs théories.

La période du XIX^{ème} siècle a donc vu s'affronter, deux tendances: celle qui voulait rattacher

les Berbères aux populations orientales et celle qui voulait en faire des descendants de populations venues d'Europe. Même si les recherches sur la langue et la culture des anciens berbères permettent d'appuyer l'origine orientale; certains historiographes, surtout les linguistes, vont continuer à défendre leurs théories extravagantes[1].

[1] Abd Allah Laroui. Histoire du Maghreb. op. cit. p.17.

CHAPITRE SECOND

L'EXPANSION ARABE AU MAGHREB.

A - CONQUÊTE OU INVASION?

Parmi les historiens, certains ont choisi de parler de la "conquête" arabe, d'autres de "l'invasion" arabe, enfin quelques- uns emploient indifféremment l'une ou l'autre expression.

Comment pouvons nous qualifier l'arrivée des arabes au Maghreb. Est ce une "conquête" ou une "invasion"?

La réponse est importante. Elle peut amener derrière la signification exacte des deux termes, et découvrir les connotations historiques et sociales qu'ils véhiculent.

Ainsi nous pouvons savoir à la fin laquelle de ces deux dénominations, "conquête" ou "invasion", est la plus approprié aux circonstances ou plutôt au contexte

historique du VII^{ème} siècle. Pour cela nous effectuerons de manière claire une enquête sur les significations possibles dans chacun de ces deux cas.

Les dictionnaires lexicaux ne nous fournissent pas de données bien précises. Nous avons donc recours aux exemples sur le plan historique.

1 - CONQUÊTE.

Globalement, les dictionnaires donnent les mêmes explications, qui vont du sens propre jusqu'au plus figuré.

Etymologiquement, le mot "conquête"; du latin "conquista"[1], du verbe transitif conquérir, du latin "conquarare". Le petit Robert précise que son utilisation date de la fin du XII^{ème} siècle, et il le qualifie de populaire, c'est à dire qu'il n'est pas utilisé dans un milieu social élevé[2].

Dans l'ordre:

- Conquérir un pays: s'en rendre maître par les armes[3].

- Action de conquérir: appropriation, prise, assujettissement, domination, soumission.

- Conquérir: se rendre maître de quelque chose, en être victorieux.

- Conquérir: attirer à soi par ses qualités.

---

[1] Dictionnaire encyclopédique Quillet. Paris 1977. p. 1473.

[2] Paul Robert. Le petit Robert. Paris 1988. p. 369.

[3] Dictionnaire encyclopédique Quillet. op. cit. p. 1473.

- Conquérir: obtenir au prix d'efforts ou de sacrifices.

D'ores et déjà nous pouvons dire que les deux premières significations (militaires) paraissent les plus proches de notre propos. A ce niveau, ces propositions ne nous éclairent guère sur les différences entre les deux termes. Comme nous le constaterons plus loin, les contenus que nous donnons à "invasion" sont à peu prés les mêmes. Quand donc est ce que l'utilisation du terme "conquête" est plus approprié que celle d'invasion, ou vice versa?

Mais si les dictionnaires ne nous aident pas pour distinguer les significations propres de chacun des noms, en revanche quelques exemples, (citations, textes...) peuvent compléter cette lacune.

Le grand dictionnaire universel du XIX^{ème} siècle[1] abonde en exemples où le terme conquête est en premier plan.

"De toute société qui vit et grandit, il y a un mouvement intérieur d'ascension et de conquête"[2].

"Tout homme peut rêver la conquête du monde, Alexandre seul l'accomplit"[3].

"Le droit public de la plupart des états européens repose encore aujourd'hui sur le code de la conquête"[4].

Ainsi, nous pouvons constater d'après ces citations que conquête renferme une connotation positive certaine. En fait, une conquête, c'est l'appropriation

---

[1] Pierre Larousse. Grand dictionnaire universel du XIX siècle. Nîmes 1990. P. 960.

[2] François Guizot. Homme d'état et historien français. (1787-1874).

[3] François René de Chateaubriand. Écrivain français. (1768-1848).

[4] Madame de Staël. Femme de lettres françaises née à Paris (1766-1817).

d'un lieu d'autrui (pays) en usant de sa force mais qui n'est puni par aucune loi. C'est plutôt un droit que seule une puissance peut s'arroger, c'est à dire que l'agresseur détient la force et le pouvoir qui lui permettent l'expansion. D'ailleurs nous pouvons remarquer le choix des termes qui accompagne le nom conquête, par exemple, dans la citation de Guizot ce nom est synonyme des noms grandeur et ascension.

Un autre texte, recueilli dans l'encyclopédie du XIX^{ème} siècle, est aussi révélateur que les exemples précédents. Il s'agit de démontrer la légitimité de la "conquête" de l'Afrique.

"En Afrique il en a été de même et tour à tour, les phéniciens, les romains, les anglais, les français y ont fait des établissements prospères. Si l'Afrique est celle des cinq partie du monde qui a gardé le plus son caractère primitif, qui voit aborder en plus grand nombre ses populations indigènes, elle le doit à son climat et à ses océans de sable qui jusqu'à ce moment, en ont interdit l'entrée et le séjour aux étrangers. Mais là aussi, la conquête tend à s'étendre. Les récentes explorations ont montré ce pays plus habitable et plus fertile en ressource qu'on ne le croyait, elles ont tracé la voie au commerce et à l'esprit d'entreprise d'ici à un temps qu'il n'est donné à personne de déterminer, la race nègre, elle aussi aura disparu obéissant à cette loi générale qui dans tous les pays à fait disparaître, les races indigènes devant des races plus civilisées, plus perfectionnées, fait analogue à celui qui s'est passé dans le règne animal et dont témoignent chaque jour les découvertes géologiques. La seule excuse de ces conquêtes qui sont rarement irréprochables au point de vue de la justice absolue et du droit strict, c'est qu'elles sont moins le triomphe de la force que celui de la civilisation"[1].

---

[1] Pierre Larousse. Grand dictionnaire universel du XIX siècle. op. cit. p. 121.

Nous pouvons classer les termes du texte en deux catégories :

L'une se distingue par un caractère de supériorité et de réussite. Nous le trouvons dans "établissement prospère, race civilisée, perfectionnement, et triomphe de la civilisation". Les détenteurs de ces qualités sont les phéniciens, les romains et leurs héritiers les anglais et les français.

L'autre catégorie concerne les habitants du pays, et présente les traits d'un caractère inférieur. Nous trouvons alors: "primitif, race nègre, règne animal...".

Cette terminologie indique deux phases: une phase où l'africain "race nègre", "primitif" vit dans un état subalterne, voir animal; et une phase où il est plus développé, plus civilisé donc plus humain. Le passage d'un règne à l'autre ne peut se faire que par l'intermédiaire des conquêtes successives.

Ainsi le bien fondé d'une conquête devient évident et s'appuie sur le mépris de l'indigène au nom de la biologie et pourquoi pas, de la géologie! Dans ce cas, c'est un "droit"; un "droit" par la force car il ne faut pas l'oublier ceci est un acte de violence qu'on masque au nom de la civilisation. "Une conquête c'est l'asservissement violent d'un pays, c'est un fait ce n'est pas un droit, seulement ce fait peut, par la suite engendrer des droits et se transformer en situation régulière"[1]. Il reste que ce "droit" est officiellement celui du plus fort.

Examinons maintenant le terme "invasion" afin de pouvoir déterminer les caractéristiques qui le

---

[1] La grande encyclopédie. Inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts. Paris . Tome XII. p. 454.

différencient du terme "conquête". La démarche est identique.

2 - INVASION.

Provenant du bas latin "invasio", du verbe envahir (invedere).

- Pénétration belliqueuse et massive des forces armées d'un état sur le territoire d'un autre état.

- Migration accompagnée de violences et de dévastations[1].

- Action d'entrer soudainement en grand nombre dans un lieu sans idée hostile.

- Diffusion soudaine d'idées nouvelles.

D'après le Larousse[2] ce nom est appliqué à l'irruption et à l'installation des barbares surtout germaniques dans l'empire romain (de la fin du IVème siècle, au milieu du VIème siècle après J.-C.). Les auteurs parlent aussi des invasions de l'Asie en Europe; c'est à dire les Huns au V siècle et les arabes au VIIIème siècle.

Si nous en jugeons par les définitions diverses du terme "invasion", nous pouvons dire que celui-ci a la même signification que le mot "conquête": une pénétration violente d'un état ou d'un peuple sur le pays d'autrui. Cependant, si cette violence est sous-jacente dans le terme "conquête", elle est clairement démontrée, et exprimée dans le terme "invasion".

---

[1] Paul Robert. Le petit Robert. op. cit. p. 1028.

[2] Pierre Larousse. Dictionnaire encyclopédique illustré. Paris 1991. p. 727.

La dernière définition de ce nom montre aussi une autre particularité. Cette incursion peut se faire par des forces armées mais aussi par une migration. Néanmoins elle est toujours motivée par la violence.

D'ores et déjà nous constatons que si "conquête" dans les textes des dictionnaires et encyclopédies de l'époque a un contenu positif (en rapport avec l'assurance du colonisateur), "invasion" renferme nettement une connotation négative. Un texte tiré du dictionnaire universel du XIXème siècle[1], va illustrer notre propos. "L'ouragan cette fois vient du midi. Les sarrasins après avoir conquis l'Espagne sur les wisigoths passent les Pyrénées en 718 et s'emparent du Languedoc. Les barbares s'avancèrent jusqu'à Lyon qu'ils pillèrent (732). Mais Charles Martel rassembla une armée formidable et les écrasa dans une grande bataille entre Tours et Poitiers".

Ce texte parle de l'expansion arabe dans le sud de la France, arrêtée par Charles Martel en 732. Encore une fois, l'examen de la terminologie utilisée par son auteur est révélateur. Il utilise "conquête" quand il s'agit de l'Espagne et "ouragan" pour qualifier l'incursion des arabes dans le sud de la France.

Sous la plume de l'auteur, il s'agit quasiment d'une catastrophe naturelle (géologie), d'un fléau. Au lieu d'arabes l'auteur utilise "barbares" et il faut le comprendre dans le sens péjoratif du terme. En fait le choix entre "conquête" et "invasion" dépend de qui parle et de qui est agressé; c'est à dire d'une part de la position de l'historien dans le rapport de force qui a crée la situation, d'autre part de la position de la civilisation occidentale du XIXème dans son rapport (violent ou non) à une autre culture.

---

[1] Pierre Larousse. Dictionnaire universel du XIX siècle. Tomme IV. 2ème partie. Paris 1982. p.960.

Ils parlent de conquête s'ils réussissent à imposer leur civilisation au peuple colonisé; et d'invasion si on peut craindre l'ébranlement ou la disparition de sa propre culture sous les coups d'une autre. Par conséquence ce choix demeure extrêmement subjectif.

Ces éclaircissements étant apportés nous pouvons voir quel est le choix lexical quant à ces deux termes des auteurs du XIXème siècle.

Il est important de se rappeler constamment le contexte historique du XIXème siècle. Nous avons vu comment les historiens de cette époque ont concentré leurs recherches sur la période de la colonisation romaine. Ils se sont efforcés de glorifier au maximum l'oeuvre romaine.

Comme nous le dit Yves Lacoste: la "paix romaine", la "prospérité" de l'Afrique romaine sont devenues des lieux communs où se complaisent orateurs et publicistes qui dépeignent à plaisir le spectacle admirable qu'aurait présenté l'empire romain patrie unique, école suprême de millions d'hommes sous la loi d'un empereur divin"[1]. Cette admiration les a conduit à minimiser l'apport des arabes et à les discréditer en les décrivant comme des envahisseurs (invasion), mais aussi comme des dévastateurs (fléau)..... Entre les périodes romaine et française, il n'existe que des "siècles obscurs"[2].

C'est ainsi que les différentes opinions des auteurs du XIXème siècle tels que Galibert, Clausolles, Roy, Fournel, Mercier, Cat et d'autres, dont la plupart se sont improvisés historiens, ne sont pas dictées par un

---

[1] Yves Lacoste, André Noushi, André Prenant. L'Algérie passé et présent. op. cit. p. 83.

[2] Emile Félix Gautier. L'islamisation de l'Afrique du Nord: les siècles obscurs. Paris 1927.

souci d'objectivité mais reflètent davantage l'idéologie de l'époque. Nous pouvons passer en revue leurs opinions sur l'expansion arabe au Maghreb.

Par définition l'arrivée des arabes est considérée généralement comme un fait néfaste pour le Maghreb de cette fin du VII^{ème} siècle. Par conséquent c'est une invasion.

Dans "Histoire de l'Algérie", Galibert titre son chapitre: "les invasions successives des arabes en Afrique". Le caractère négatif de cette nouvelle domination est très clair. Le nom "conquête" apparaît bien quelquefois, mais il suffit de lire la description que celui-ci fait des arabes, de leurs moeurs et de leur religion pour comprendre qu'il est question plus souvent de jugements de valeur que de faits réels. "Les moeurs des arabes purs à l'époque primitive offrent la plus grande analogie avec celles d'aujourd'hui: ce sont des guerriers à demi nu, ils sont toujours errants... aucun d'eux ne touche à la charrue, ne soigne un arbre, ne demande à la terre cultivée sa subsistance. Toujours en mouvement, ils sont sans foyer, sans demeure fixe "[1].

Cette description du peuple "barbare" est reprise par Pascal Duprat qui y ajoute les peuples romains, vandales ou byzantins; tous des envahisseurs. "Et au milieu de leur sable en mouvement, les arabes s'étaient accoutumés à une vie errante, vagabonde, à d'éternelles évolutions. Aucun centre commun sur cette terre mobile n'avait pu grouper leurs nombreuses tribus qui semblèrent constamment y flotter au hasard dans une sauvage indépendance. Une domination étrangère les aurait disciplinés, mais aucune conquête n'avait pu les atteindre. Leur inviolable foyer échappa sans cesse à la main des conquérants sur l'Asie"[2].

---

[1] Léon Galibert. L'Algérie ancienne et moderne. op. cit. p. 126.

[2] Pascal Duprat. Essai sur les races anciennes. op. cit. p.192.

Ces extraits sont représentatifs de l'image stéréotypée que l'occident a créé pour l'arabe. Cette vision qui fait sa part plus à l'imaginaire qu'au réel démontre combien les auteurs du XIXème siècle ignoraient malgré eux la réalité historique de la vie sociale et culturelle des arabes avant leur expansion au delà de leur frontière. "S'ils n'avaient point joué alors un grand rôle, s'ils ne s'étaient point mêlés puissamment aux révolutions qui changèrent la face de l'Orient, c'est qu'ils manquaient de discipline. Ils vivaient là, sans ordre et sans règle. L'anarchie qui les dévorait, les armait sans cesse les uns contre les autres et ils usaient dans des luttes intestines l'énergie propre à leur race...."[1].

Décrire l'arrivée des arabes au Maghreb comme un fléau, une catastrophe est le point commun des historiens de cette période. Seule l'argumentation diffère d'un auteur à un autre. Ainsi Carette dans "l'Algérie dans l'univers" ne fait pas de reproches aux arabes et ne porte pas sur eux des jugements de valeur à l'instar des autres historiens. Son mépris et ses griefs à l'égard des arabes sont exprimés d'une autre façon. "Les byzantins ont oeuvré pour la paix, le progrès et la civilisation de ce pays. Mais à cause des insurrections des berbères, la civilisation régressait au profit de la barbarie... La masse des indigènes qui combattaient les byzantins, ramenèrent le paganisme et la barbarie jusque sur le littoral. De 647 à 697 les arabes achevèrent l'oeuvre des tribus indigènes et portèrent le dernier coup à la domination byzantine".

Nous pouvons remarquer la forte équivalence, implicite, entre, d'une part berbères et barbares et d'autre part entre domination byzantine et civilisation byzantine. Ainsi berbères et arabes sont non seulement responsables de la défaite des byzantins mais aussi de la

---

[1] Pascal Duprat. Essai sur les races anciennes. op. cit. p. 197.

décadence de l'Afrique. "Dans la seconde moitié du VII^{ème} siècle, l'Afrique perdit une partie considérable de sa population européenne et civilisée, ses villes un instant relevées après l'invasion vandale, tombèrent de nouveau. Tous les progrès, tous les embellissements qu'elles devaient aux efforts successifs des phéniciens, des romains et des grecs disparurent"[1]. Ici, plus de doute sur la définition exacte d'invasion assimilée à la barbarie; un phénomène néfaste que le Maghreb subit.

J. J. Roy utilise à son tour le terme "invasion". Les troupes arabes sont qualifiées de "hordes ardentes fanatisés auxquelles frayaient déjà les voies de l'état religieux du pays et des affinités réelles et profondes avec la portion cananéenne ou abrahimique de ces populations"[2].

Roy fixe sur la religion l'antipathie que lui inspire les arabes. Il esquisse un portrait dénaturé, et invraisemblable de l'Islam: "Il (Mohamed) s'inspira bien plus de rêveries des rabbins juifs, ou des hérésiaques nestoriens ariens ou jacobites, que du Pentateuque ou de l'Evangile... Tout servit d'ailleurs à Mahomet pour la propagation de ses idées: le glaive et la persuasion, les rêves de son imagination en délire, et jusqu'aux atteintes de l'épilepsie dont il souffrait et qui passait aux yeux de ses ignorants et fanatiques disciples pour des extases pendant lesquelles il était en communication avec Dieu"[3]. Donc la religion devient source de tous les maux, quant au musulman: "il ne vit que par la guerre et semble impuissant pour les fondations pacifiques"[4].

Fournel titre un de ses chapitres "Étude sur la conquête de l'Afrique". L'auteur, comme il le dit dans sa

---

[1] P. Rozet et A. Carette. L'univers. p. 185.

[2] Just Jean Etienne Roy. Histoire de l'Algérie. op. cit. p. 82.

[3] Just Jean Etienne Roy. Histoire de l'Algérie. op. cit. p. 83.

[4] Just Jean Etienne Roy. Histoire de l'Algérie. op. cit. p. 84.

préface, veut démontrer tout d'abord l'échec de la conquête qui d'après lui était "stérile et incomplète", ensuite prouver que la politique française en Algérie doit manifester plus d'intérêt pour la race berbère, car celle ci "race éminemment laborieuse, non fanatique, attachée au sol par des propriétés encloses... pratiquant à l'état encore grossier quelques industries... en un mot tous les rudiments d'habitudes qui les rapprochaient beaucoup plus de nous que ne pouvaient le faire les habitudes qui constituent la vie des arabes"[1].

Ainsi, l'auteur développant des a priori de ses contemporains élabore le projet de faire l'étude de l'expansion arabe, non pas pour relater les faits mais pour décrire l'échec de cette entreprise comme inéluctable. D'ailleurs Fournel oscille entre les termes "conquête" et "invasion". Quand il s'agit de la chute de l'empire perse ou de la prise de l'Irak[2] par les arabes; celui-ci utilise le terme conquête. En revanche la chute de la Syrie, c'est à dire la défaite des romains[3] est considérée comme étant une invasion. Nous pouvons remarquer la dégradation qu'il fait de l'arabe, tantôt envahisseur quand il défait les romains et conquérant quand il s'impose aux dépens d'une civilisation supposée inférieure.

Ernest Mercier alterne conquête et invasion. Il intitule son second chapitre: "conquête arabe". Il n'hésite pas à qualifier les arabes de pillards, de brigands et de rapaces[4]. A cet effet, il se sert abusivement d'une citation d'Ibn Khaldoun, pour décrire les arabes anté-islamique: "c'est le naturel farouche des arabes qui en a fait une race de pillards et de brigands... si les arabes ont besoin de pierres pour

---

[1] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 2 de la préface.

[2] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 5.

[3] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 6.

[4] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. T.II op. cit. p. 191.

servir d'appui à leurs marmites, ils dégradent les bâtiments afin de se les procurer; s'ils leur faut du bois pour en faire des piquets ou des soutiens de tentes, ils détruisent les toits des maisons pour en avoir"[1].

Dés l'abord il importe de souligner que ni les prolégomènes ni "Histoire des berbères" ne contiennent une étude systématique des arabes. "Histoire des Berbères" décrit une succession de troubles, de désordres, l'essor et l'échec de plusieurs tentatives de centralisation monarchique. En outre, l'écrivain Ibn Khaldoun analyse les structures politiques et sociales de l'Afrique du Nord du VII^{ème} au XIV^{ème} siècle, et s'il fait le procès des "arabes" pillards, destructeurs, c'est pour les opposer aux arabes vertueux fondateurs d'empires[2].

B - LES ARABES ATTIRES PAR LE BUTIN.

Les arabes n'interviennent au Maghreb qu'attirés par l'appât du gain et la richesse du pays sans avoir l'intention de s'y installer: thème très familier aux historiens du XIX^{ème} siècle.

Nous allons voir s'exprimer les auteurs sur ce sujet et examiner les arguments qu'ils apportent pour appuyer la thèse selon laquelle la conquête arabe est synonyme de razzia.

Il est vrai que le butin était une partie intégrante de la guerre mais non une condition "sine qua non". Pourtant c'est sur ce seul point que les auteurs insiste à propos de la conquête arabe. "La conquête de l'Afrique devait donc tenter les fils d'Ismael; leur imagination ardente ajoutait encore aux avantages positifs

---

[1] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. T.II op. cit. p. 191.

[2] Yves Lacoste. Ibn Khaldoun: naissance de l'histoire. Passé du tiers monde. Paris Maspéro 1978. p. 90.

et réels de cette contrée en y plaçant de chimériques trésors. Pour les crédules enfants de l'Arabie, la terre d'Afrique était dés lors et reste depuis la terre d'enchantement et des magiciens, la terre de l'or"[1].

D'après Duprat le premier contact des arabes avec l'Afrique du Nord était tellement enrichissant qu'ils multiplièrent leurs incursions. "Cependant -écrit Duprat- ces deux expéditions avaient été trop glorieuses et trop fécondes pour que les arabes ne se sentirent point rappelés sur ce champ de bataille"[2].

D'ailleurs Galibert y voit l'explication de ce qui "va pousser les arabes, momentanément à faire abstraction de leurs éternelles querelles intestines et leurs rivalités"[3].

Selon Féraud: "en l'an 27 H, 647 après J. C. eut lieu la première expédition musulmane en Afrique. Les cavaliers arabes qui y prirent part en rapportèrent un butin tellement considérable qu'ils conçurent le projet d'envahir le pays"[4].

Fournel insiste à son tour sur l'attrait du butin et le rôle qu'il a joué notamment lors des partages au cours de chaque expédition[5]. De même, suivant Wahl: "les arabes ne se risquèrent qu'avec précaution dans ce "lointain perfide". Des razzias heureuses les mirent en goût, et ils revinrent bientôt en plus grand nombre"[6].

---

[1] Just Jean Étienne Roy. Histoire de l'Algérie. op. cit. p. 81.

[2] Pascal Duprat. Essai sur les races anciennes. op. cit. p. 201.

[3] Léon Galibert. L'Algérie ancienne et moderne. op. cit. p. 133.

[4] Charles Féraud. Histoire des villes de la province de Constantine. op. cit. p. 56.

[5] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 110.

[6] Maurice Wahl. L'Algérie. Paris 1897.p. 84.

Unanimité, donc, sur l'importance du butin dans la décision de conquérir le pays. Mercier fidèle à ses prédécesseurs parle de "campagnes trop fructueuses qui vont tenter les guerriers de l'Islam à effectuer de nouvelles courses". Celui-ci relate l'épisode où les habitants n'ayant pas de quoi payer les rançons qu'exigent les arabes "vont jusqu'à vendre leurs enfants afin d'éviter l'esclavagisme et payer leur contribution"[1].

Quoique le butin soit important dans toutes les conquêtes (voir la conquête française), il ne constitue nullement l'unique mobile de cette expansion comme le prétendent Roy, Duprat, Galibert, Fournel... Il est probable que certains éléments ont induit les auteurs du XIX siècle en erreur. Entre autre, le fait que les arabes avaient quelques réticences à pousser leurs incursions jusqu'en Afrique du Nord.

Cette réticence se manifeste chez Omar Ibn al Khattab. Il interdit à Amr Ibn Al Aç de pousser son offensif jusqu'en Ifriqiya: "ce n'est pas l'Ifriqiya mais un lointain perfide". Cette phrase est restée célèbre dans l'histoire du Maghreb. Elle fut reprise dans plusieurs ouvrages, pas seulement au XIX^{ème} siècle mais aussi au XX^{ème} siècle (Charles André Julien)[2]. Les paroles de Omar sont non seulement mal interprétées, mais elles sont citées, la plupart du temps en dehors de leur contexte.

Les hésitations des arabes sont tout à fait compréhensibles. S'engager dans des provinces aussi lointaines, séparées par un large désert, de l'Egypte, où se situe leurs bases a de quoi faire réfléchir[3]. En outre les arabes ne connaissaient pas ce pays, contrairement aux

---

[1] Ernest Mercier. L'histoire de l'Afrique septentrionale. T.II op. cit. P. 194.

[2] Charles André Julien. Histoire de l'Afrique du Nord. op. cit. p. 13.

[3] Jean Brignon, Abdelaziz Amine, Brahim Boutaleb... Histoire du Maroc. op. cit. p. 48.

autres conquêtes qui n'avaient pas posées de difficultés, telle que celle de l'Égypte: "n'avait il pas suffi de moins de quatre mille hommes pour régler en une bataille la conquête de l'Égypte"[1].

C - LES RAIDS DE RECONNAISSANCE AU MAGHREB: UN RÉCIT ÉVÉNEMENTIEL.

L'histoire maghrébine à la fin de ce VII^{ème} siècle, telle que les auteurs du XIX^{ème} siècle l'ont relaté, est une "histoire descriptive, une histoire récit", où un événement chasse l'autre: une succession de faits au milieu desquels apparaît seulement le fait militaire et politique. C'est une histoire qui s'attache d'un côté à l'élément arabe, particulièrement "les meneurs", l'élite. C'est à dire les chefs des conquêtes comme Okba, Hassan... d'un autre côté, les chefs de résistance, le byzantin d'abord puis Koceila et la Kahéna.

C'est un récit où la légende submerge la vérité. Enfin c'est une histoire marquée par l'absence d'une dynamique historique. C'est ce genre d'histoire que Galibert, Clausolles, Roy, Fournel, ainsi que les autres nous proposent, et que nous allons exposer.

Abd Allah Ibn Sa'ad, gouverneur de l'Égypte est chargé de cette première expédition (27 H. 647 ap. J. C..)[2]. Cette campagne est relatée par la plupart des historiens. Mais, c'est surtout le combat entre byzantins et arabes qu'ils retiendront. Galibert et Clausolles ont surévalué l'armée arabe, qu'ils estiment à quarante mille hommes, Mercier parle de cent vingt mille hommes. En fait l'armée arabe ne dépassait pas les vingt mille[3].

---

[1] Yves Lacoste. L'Algérie. op. cit. p. 97.

[2] Charles André Julien. Histoire de l'Afrique du Nord. op. cit. p. 14.

[3] Bernard Lugan. Histoire du Maroc. Paris 1992. p. 33.

L'Afrique byzantine était sous l'autorité du Patrice Grégoire qui profitant des dissensions religieuses entre l'Eglise et l'empereur s'était déclaré indépendant. A ce sujet, Rozet et Carette, se trompent en affirmant que "le Patrice Grégoire commandait la province au nom de l'empereur de Constantinople"[1].

Le combat entre les deux belligérants est aux yeux des historiens, un affrontement entre la chrétienté et l'islam. La défaite de Grégoire et la prise de Sbeitla est décrite par Fournel: "un désastre qui oblige les chrétiens à négocier la retraite de Abd Allah"[2].

Après cette expédition, l'armée arabe évacue l'Ifriqiya non parce qu'elle est: "épuisée par les fatigues et les maladies épidemiques"[3], comme le prétend Galibert; mais contre le versement d'une forte indemnité[4]. De plus, ni Ibn Al Athir, ni Ibn Abd Al Hakam ne parlent de maladies épidemiques. Il s'agit bien d'un raid de reconnaissance.

L'Orient traversait une période de troubles, suite à l'assassinat de Othman. Ce qui permit à l'Afrique d'avoir plusieurs années de répit.

La seconde campagne eut lieu vers 661-663. C'est l'oeuvre de Moawiya Ibn Hodaij. A lire certains auteurs, cette expédition a été sollicité par la population elle même. "Une seconde invasion -écrit Galibert- fut entreprise sous le califat de Moawiya. Cette fois les arabes étaient appelés par les habitants eux même... Ils avaient envoyé une députation à Damas pour inviter ce calife à rentrer en Afrique"[5].

---

[1] P. Rozet et A. Carette. L'univers. op. cit. p. 187.

[2] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 140.

[3] Léon Galibert. L'Algérie ancienne et moderne. op. cit. p. 134.

[4] Bernard Lugan. Histoire du Maroc. op. cit. p. 34.

[5] Léon Galibert. L'Algérie ancienne et moderne. op. cit. p. 134.

De son côté Clausolles, partage cette opinion: "mais alors les africains appelèrent eux même l'ennemi"[1].

Quant à Fournel, il apporte une autre version selon laquelle, un certain H'abah'iah fut expulsé par les habitants de l'Ifriqiya, se rendit en Syrie, et provoqua l'expédition de Moawiya Ibn Hodaij[2]. De même Mercier parle de campagne sollicitée par un certain Djenah (Gennadius)[3].

Il se peut comme le suggère Charles André Julien que ce personnage: "soit un usurpateur qui a profité des troubles en Ifriqiya pour maintenir durant quelques années, une principauté indépendante, et se voyant menacé par un rival ait négocié pour obtenir l'appui des arabes"[4]. En tout cas, toute cette controverse démontre au moins une chose c'est que les arabes étaient bien renseignés sur la situation en Ifriqiya, bien que n'y étant pas.

Les byzantins n'ont nullement profité de ce moment de répit pour se ressaisir. Ils étaient déchirés d'un côté, par les querelles religieuses et d'un autre côté par l'agitation des berbères qui ne leurs témoignaient guère une soumission inconditionnelle. Toutes ces conditions ont permis une nouvelle expédition sur le Maghreb. Elle conduit à un nouvel affrontement entre les troupes arabes et byzantines.

Les auteurs décrivent les atrocités commises par l'armée arabe. "Une bataille effroyable -écrit Clausolles- s'engagea, dans laquelle trente mille grecs furent taillés en pièces... Moawiya fit quatre vingt mille captifs et enrichit des dépouilles de plusieurs villes des aventuriers de la Syrie et de l'Egypte qu'il commandait"[5].

---

[1] P. Clausolles. L'Algérie pittoresque. op. cit. p. 79.

[2] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 141.

[3] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. T.II op. cit. p. 202.

[4] Charles André Julien. Histoire de l'Afrique du Nord. op. cit. p. 15.

[5] P. Clausolles. L'Algérie pittoresque. op. cit. p. 79.

Fournel à l'instar des autres historiens se contente d'une compilation des sources arabes. Il juxtapose les récits successifs sans critique, et sans faire la part de la vérité et de la légende épique. Cette seconde campagne se termine par la prise de Djeloula. Le calife rappelle Moawiya Ibn Hodaij en Orient. Il n'y a toujours pas d'occupation définitive du Maghreb par les arabes.

La vraie conquête du pays, et repérable comme telle, est l'oeuvre de Okba Ibn Nafi' El Fihri. L'originalité de cette nouvelle entreprise a fait l'unanimité des auteurs. Mais ces derniers s'expriment surtout sur la personne d'Okba, prisonniers sans le vouloir de la légende dont les musulmans l'entouraient.

Galibert le qualifie: "d'un des plus braves lieutenants du calife"[1], ou "le vainqueur de l'Afrique". Clausolles dit de lui: "un nouveau général brûlant de courage et de fanatisme"[2]. Quant à Wahl, il ne voit dans ce nouveau conquérant qu'un despote: "le héros musulman ne brillait point par la tolérance et la modération... Il traitait cruellement les vaincus, faisait mutiler les chefs, abreuvait d'affronts immérités ceux qui s'étaient ralliés"[3].

Les historiens semblent oublier que Okba n'est pas un nouveau venu, il connaissait déjà l'Afrique. C'est lui qui avait conquis l'oasis de Ghadamés en 662/42 et participé au premier raid.

La campagne de Okba s'est effectuée en deux temps: la première en 670/52 a été couronné par la construction d'une ville, Kairouan. La seconde a permis la pénétration des troupes musulmanes à l'intérieur du pays

---

[1] Léon Galibert. L'Algérie ancienne et moderne. op. cit. p. 135.

[2] P. Clausolles. L'Algérie pittoresque. op. cit. p. 79.

[3] Maurice Wahl. L'Algérie. op. cit. p. 85.

681/62. Or, Galibert à quelque peu mélangé les événements. Il place l'offensive avant la fondation de Kairouan. Par ailleurs, il ne mentionne pas la période de disgrâce de Okba en faveur d'Abou El Mouhajir.

Enfin les circonstances de la mort de Okba, telles qu'elles sont rapportées par l'auteur sont erronées. "Confiant dans ce résultat et croyant d'ailleurs la puissance du califat définitivement établi dans le Maghreb, Okba ne songeait qu'à embellir sa ville et y attirer des habitants. Les berbères profitant de sa sécurité descendaient en foule de leurs montagnes, se joignirent aux byzantins chez qui l'arrivée d'une flotte et d'une armée avait ranimé une lueur d'espérance, et ils marchèrent ensemble contre les musulmans. Dans cette circonstance critique, loin de se laisser effrayer par le nombre, Okba s'avance à la rencontre de l'ennemi décidé à couronner par une mort honorable la gloire de ses exploits passés"[1].

Les informations rapportées par Clausolles sont aussi très douteuses: "Okba ne trouva plus d'obstacles et pénétra dans la Mauritanie. Il traversa le désert où ses successeurs ont élevé les capitales de Fez et de Maroc... Ces contrées étaient habitées par des hordes sauvages qui n'avaient ni loi, ni discipline, ni religion. Ils furent épouvantés de l'invincible force des arabes et comme ils ne possédaient aucun des métaux précieux propres à satisfaire les vainqueurs, ils livrèrent leurs enfants"[2].

Selon le même auteur; après cette randonnée, Okba retourna en Ifriqiya et ne s'occupa plus qu'à embellir Kairouan. Chez l'auteur, les circonstances de la mort de Okba sont analogues à celles évoquées par Galibert. "Koceila à la tête de garnisons grecques et berbères

---

[1] Léon Galibert. L'Algérie. op. cit. p. 136.

[2] P. Clausolles. L'Algérie pittoresque. op. cit. p. 81.

marcha sur Kairouan. Okba se défendit avec un courage digne d'un meilleur sort"[1].

En réalité, Okba est surpris, au retour de son raid par une coalition de berbères et de byzantins dans la région de Biskra. Il fut tué, ainsi que ses cavaliers près de Tahouda en (683/64?)[2]. Par la suite Koceila, chef de la résistance berbère devint maître de Kairouan, où il séjourna pendant cinq ans et non quinze ans comme l'écrit Clausolles.

D'après Fournel cette conquête est dirigée principalement contre les berbères car: "les colons byzantins ont subi les exactions des vainqueurs, mais nous ne les avons pas vu se faire musulmans, pour éviter d'être rançonnés"[3].

Ce paragraphe est plein de sous entendus. Il semble que l'auteur insinue que les byzantins acceptent de payer un tribut aux arabes pour ne pas se convertir. Les berbères, en revanche préfèrent se convertir pour éviter cette rançon. Ce sont de simples suppositions sans aucun fondement historique. Ce que Fournel semble oublier, c'est qu'il existait une entente plus ou moins tacite entre les deux camps. D'ailleurs Okba n'est-il pas mort en combattant berbères et chrétiens réunis? De plus, bien que les byzantins ne présentassent plus un danger potentiel, ils détenaient, pourtant quelques localités sur la côte (Carthage), d'où pouvaient arriver des secours par la mer.

Mais, revenons à la disgrâce de Okba. Il est destitué de ses pouvoirs en faveur de Dinar Abou El Mouhajir, un affranchi de Maslamah Ibn Mokhalled El Ansari, nouveau gouverneur de l'Afrique et l'Égypte. Ce qui prouve que contrairement à ce qu'avance Mercier,

---

[1] P. Clausolles. L'Algérie pittoresque. op. cit. p. 81.

[2] Charles André Julien. Histoire de l'Afrique du Nord. op. cit. p. 18.

[3] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 152.

L'Ifriqiya n'avait pas un gouvernement autonome, mais elle dépendait toujours de l'Égypte.

Cet épisode de la disgrâce de Okba n'est relaté que par Fournel et Mercier. D'ailleurs ils qualifient cette destitution d'injuste. "Ainsi Okba -écrit Fournel- qui avait si bien mérité de son souverain, Okba qu'on doit placer en tête des gouverneurs de l'Ifriqiya parce qu'il fut le premier qui résida dans le pays conquis, se trouvait destitué de son gouvernement"[1].

Mercier est du même avis: "c'est ainsi que l'on récompensait Okba des importants services rendus, et cette manière d'agir parait inexplicable, si l'on n'y retrouvait l'effet de ces rivalités de race et d'opinion qui divisaient si profondément les arabes"[2]. De son côté Cat parle aussi "d'injustice"[3].

Il est vrai que cette destitution parait de premier abord comme une aberration. Mais il suffit de relire quelques extraits écrits par ces mêmes auteurs pour s'apercevoir que cette disgrâce n'est pas si surprenante. Rappelons qu'ils ont décrit Okba autoritaire, intransigeant, traitant les insoumis (berbères et byzantins) sans ménagement et les vaincus avec une rigueur extrême.

Ce comportement brutal et implacable risquait de compromettre tout rapprochement avec les populations locales, contrairement à la politique de son remplaçant, modérée et tolérante, qui va permettre une certaine "réconciliation" entre Abou El Mouhajir et le chef berbère Koceila. L'arrivée d'Abou El Mouhajir coïncide avec le soulèvement berbère, à la tête duquel nous retrouvons Koceila.

---

[1] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 160.

[2] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale.T.II op. cit. p. 204.

[3] Édouard Cat. Histoire de l'Algérie. op. cit. p. 140.

Les historiens précisent qu'il est le chef de la grande tribu des Aouraba; "chef de tous les béranés" écrit Fournel. Selon l'auteur, cette tribu occupait le Maghrib al Akça. Par conséquent, elle demeurait indifférente aux entreprises arabes en Ifriqiya et à la fondation de Kairouan[1].

Or si nous nous référons à l'ouvrage de Carette: "Origine et migrations des principales tribus de l'Afrique septentrionale"; la tribu des Aouraba est venue tard au Maghreb extrême[2]. Elle occupait vraisemblablement les environs de Tobna, où devait être le siège du commandement de Koceila à la tête de cette tribu. Selon Carette: "celle-ci, à la suite de l'insurrection, aura éprouvé, un de ces déplacements violents... Elle aura, ainsi été comprise dans le mouvement de transplantation qui suivit le soulèvement de la Kahéna"[3].

Donc, nous pouvons conclure que l'emplacement des Aouraba tel que Fournel le précise est tout à fait erroné, parce qu'elle n'apparaisse dans cette région que vers (788/172). Au demeurant, le personnage de Koceila reste énigmatique; car nous sommes mal renseignés sur son influence exacte et ses rapports avec les arabes. L'essentiel qu'on rapporte de lui ne peut tenir qu'à des suppositions.

Vraisemblablement Abou El Mouhajir s'avance jusqu'aux sources de Tlemcen, où il a vaincu Koceila et le fit prisonnier. Mercier affirme que: "ces indigènes avaient été en relations avec Okba, peut être même

---

[1] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 161.

[2] Antoine Carette. Origines et migrations des principales tribus de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 33.

[3] Antoine Carette. Origines et migrations des principales tribus de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 35.

avaient-ils accepté l'islamisme"[1]. Aucun élément historique ne permet de confirmer les suppositions de l'auteur.

Fournel met en doute la conversion de Koceila, et prétend que celui-ci a donné des conseils "perfides" à Abou El Mouhajir, l'incitant à la destruction de Kairouan[2]. Il nous semble bien que ce ne soient là que des extrapolations, et des hypothèses hasardeuses.

En 682/62 Okba est de retour au Maghreb. Il est décrit par les historiens; "plein de colère, et de vengeance". Il détruit la ville élevée par son prédécesseur, reconstruit Kairouan à l'emplacement initial. Il emprisonne Abou El Mouhajir ainsi que Koceila et lance une grande offensive vers l'ouest.

La relation de cette expédition jusqu'au Maghrib El Akça, que nous retrouvons dans les chroniques arabes, reprises telle qu'elles par les auteurs du XIX^{ème} siècle; est très controversée. Le fait que Okba ait atteint l'Atlantique n'est absolument pas prouvé.

D'après Brunschvig, dans "Ibn Abd El Hakam et la conquête arabe", il faut limiter la randonnée d'Okba à l'Algérie centrale, peut être a-t-il atteint tout au plus l'Oranie actuelle et la vallée du Chelif[3].

En revanche, dans "Histoire du Maroc", Brignon affirme le contraire: "une chevauchée jusqu'au Maghreb extrême dont la réalité a parfois été mise en doute, mais à laquelle un texte récemment retrouvé et publié permet de croire. "Ce document est extrait de l'ouvrage d'Ibn

---

[1] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale.T.II. op. cit. p. 204.

[2] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 166.

[3] C. F. R. Brunschvig. Ibn Abd al-Hakam et la conquête de l'Afrique du Nord par les Arabes. Annales de l' I. E. O. Alger. p. 108. cité par A. Laroui dans: histoire du Maghreb. op. cit. p. 78.

Idhari: "Kitab al Bayan al Maghrib", traduit par Levi Provençal.

DOCUMENT:

"OKBA AU MAGHREB EXTRÊME".

"Ouand il eut terminé avec le Maghreb moyen, Okba pénétra dans le Maghreb extrême. Cela se passait en 62/681-82. Okba fut le premier gouverneur musulman de la nation arabe qui pénétra dans ce pays. Il arriva à Tanger, ville à la tête de laquelle il trouva Yulian. Celui-ci fit la paix avec lui. Okba partit ensuite pour la ville de Oualili, à proximité du lieu où Fès devait être fondée, mais à une époque antérieure à la fondation de Fès. Il y trouva des rassemblements de berbères qu'il combattit, il les mit en déroute et les poursuivit jusqu'au Draa. De là il descendit au pays du Sahara jusqu'à Ighir an Yattouf (Cap Ghir?). On dit également qu'il revint du Sous al Adna, c'est à dire du pays du Draa vers Tlemcen. Il pénétra dans le pays des sanhajas qui dit-on, se soumirent à lui sans le combattre. Il mit le siège devant Madinat Naffis, cette ville se trouvait... (dans) un lieu dit... qu'aujourd'hui encore on appelle al Madinat et qui se trouve sur le Ouadi Naffis. Okba partit du Ouadi Naffis et fit route vers le Ouadi Sous. Là il envoya des messages aux tribus des guézoulas. Elles arrivèrent au Ouadi Sous, embrassèrent l'Islam et s'en retournèrent. De son côté Okba fit demi-tour et traversa le pays des hahas et de Regraga, puis celui des saoudas et s'arrêta

au lieu-dit Chakir (Sidi Chiker?) où, à ce qu'on dit, il laissa Chakir. Puis il poursuivit vers Tanasmast des bannis magirs ou, dit-on, Toussoufra. Puis il atteignit Izaroual dont la population se soumit à lui sans combat. Il gagnât ensuite Sarno où il s'aperçut que l'on fomentait un complot afin de le tuer. Il livra combat aux habitants et un grand nombre de ses compagnons furent tués... A la fin il mit ses ennemis en déroute; ceux-ci s'avançant devant lui finirent par se joindre à un groupe de haskouras qui n'avait pas embrassés l'Islam, au lieu-dit al Mazh, dans le pays des haskouras. Okba leur livra combat et perdit dans cette rencontre un grand nombre de ses compagnons".

Reprenons cette épopée vue par nos historiens du XIXème siècle. Suivant Fournel Okba eut à combattre les troupes berbères soutenues par les grecs. L'auteur, d'ailleurs, ne sait pas trop qui a demandé secours à l'autre. Est-ce les grecs qui ont sollicité l'aide des berbères ou le contraire? Il conclut que ce sont certainement les berbères qui ont sollicité le soutien des grecs[1]. C'est ce que nous pouvons qualifier de "discussion byzantine et inutile".

A lire Mercier, nous avons l'impression que la coalition entre berbères et grecs a été constante et permanente[2]. Ainsi les "oppresseurs" d'hier seraient les alliés d'aujourd'hui.

Il est vrai que certaines tribus berbères se sont alliées aux byzantins face aux arabes dans la région de l'Ifriqiya; mais la lutte contre les troupes arabes, au

---

[1] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 168.

[2] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale.T.II. op. cit. p. 205.

Maghreb central est un fait essentiellement berbère. Les populations se caractérisent par leur grande indépendance et une valeur militaire certaine[1].

Quant aux troupes byzantines qui rejoignent Koceila lors du retour d'Okba de son raid au Maghrib El Akça, il s'agit probablement comme l'écrit Laroui: "de groupes armés travaillant pour leur compte depuis l'affaiblissement de l'autorité byzantine à la fin du VI^{ème} siècle"[2].

Donc les troupes arabes pénétrèrent très probablement au Maghreb extrême vers cette date. Nous connaissons peu de choses sur la Tingitaine du VI^{ème} au VII^{ème} siècle, et nous ne pouvons pas dire exactement quelle étaient les possessions byzantines dans cette partie de l'ouest. Certains textes indiquent qu'au moment de la campagne arabe, Ceuta et Tanger sont entre les mains des byzantins. D'autres documents ne mentionnent que Ceuta.

Quant au Comte Julien, nous ne reconnaissons ni sa ville ni la nature de ses relations avec les byzantins. Si Fournel et Mercier parlent de Ceuta comme de la seule ville au pouvoir des byzantins[3], Carette, lui parle du Comte Julien "gouverneur de Tanger"[4].

Gustave Lebon pour sa part prétend que: "les wisigoths d'Espagne l'envahirent (le Maghreb extrême) et l'occupaient en partie quand les arabes se présentèrent"[5].

---

[1] Yves Lacoste, André Prenant, André Noushi. L'Algérie passé et présent. op. cit. p. 99.

[2] Abd Allah Laroui. Histoire du Maghreb. op. cit. p. 78.

[3] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 169. E. Mercier. Histoire de L'Afrique. op. cit. p. 206.

[4] Antoine Carette. Origines et migration des principales tribus. op. cit. p. 15.

[5] Gustave Lebon. La civilisation des arabes. Paris 1884. p. 228.

Certes les rois d'Espagne ont tenté des incursions pour mettre la main sur des positions byzantines sur la rive africaine du détroit mais sans succès. En tout cas grâce aux informations du Comte Julien, Okba pénètre à l'intérieur du pays.

Pour Fournel, après s'être emparé de Oualili, Okba se fait encercler par les Masmouda à Nafis. Sans l'aide des Zenata: "peuple dévoué aux musulmans depuis la conversion des maghraouahs à l'islamisme"[1], il n'aurait pas pu se dégager. Mais toujours d'après Fournel, si les maghraoua ont aidé les arabes, ce n'est certainement pas par dévotion à l'islam, mais par: "une violente inimité de voisinage et par l'occasion qui s'offrait de venger à tout prix quelques défaites antérieures dans des guerres intestines"[2].

Il l'explique aussi par: "la rivalité qui existait entre les descendants de deux souches berbères, celle de Madghis et celle de Branis et qui se traduira ensuite par une guerre entre les Zenata et les Sanhaja"[3]. Eternelle opposition entre nomades et sédentaires grâce à laquelle certains historiens expliqueront toute l'histoire du Maghreb.

En fait toute cette épopée décrite par les auteurs est tellement obscurcie par la légende, qu'il est impossible de déterminer avec certitude quelles sont les régions du Maghrib extrême qu'Okba a traversées. Le chef arabe revient ensuite à Kairouan. Les auteurs n'indiquent pas l'itinéraire qu'il va prendre pour le retour. Par contre ils décrivent Okba traînant avec lui Dinar Abou El Mouhajir et se complaisant dans l'humiliation de Koceila.

---

[1] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 172.

[2] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 174.

[3] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 174.

Parvenu dans le Zab, Okba commet l'erreur d'envoyer son armée par détachements séparés à Kairouan et de ne garder avec lui qu'une petite troupe. Pour Mercier: "il voulut reconnaître ces forteresses des environs de l'Aurés où il avait éprouvé une résistance inattendue, afin d'étudier les moyens de les réduire"[1].

Aux dires des auteurs, Koceila qui entretenait une relation secrète avec les troupes berbères, réussit à s'échapper. Il se présente à Tobna à la tête d'une armée composée de berbères et de byzantins. Mercier parle "d'une armée de berbères commandée par des chefs chrétiens"[2]. Nous avons exposé auparavant les conséquences de ce rassemblement, ainsi que les circonstances de la mort de Okba et ses troupes.

La défaite et la mort de Okba paraissent réjouir Mercier: "ainsi périt au milieu de sa gloire Okba Ben Nafi'... l'apôtre farouche de l'islamisme chez les berbères. D'un caractère vindicatif, fanatique à l'excès, sanguinaire sans nécessité"[3]. La victoire de Koceila a aussitôt un immense retentissement chez les berbères. Kairouan est prise d'assaut et occupée par Koceila. Les arabes obligés d'évacuer la ville, se retirent à Barca.

En attendant que les dissensions et les guerres intestines qui secouent l'Orient soient dénouées, les berbères demeurent maîtres de l'Ifriqiya et de Kairouan. Pour Mercier: "Koceila règne sur le Maghreb avec une justice que ses ennemis même durent reconnaître. La paix et la tranquillité étendirent quelque temps leurs bienfaits dans ce pays désolé par la guerre"[4].

---

[1] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale.T.II. op. cit. p. 207.

[2] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale.T.II. op. cit. p. 207.

[3] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale.T.II. op. cit. p. 208.

[4] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale.T.II. op. cit. p. 208.

Il est plus juste de limiter l'action de Koceila et son pouvoir à l'Ifriqiya et peut être à ses environs, et non pas à tout le Maghreb. L'auteur parle aussi: "d'une alliance étroite cimentée entre lui et les chrétiens, qui reconnurent même son autorité. "De quelle alliance s'agit il? Est-ce entre les byzantins représentant de Constantinople, ou quelques débris de berbères romanisés?

En tout cas vers 686/67[1] une nouvelle offensive organisée par Zohair Ibn Qais Al Balaoui est lancée sur le Maghreb. La bataille qui oppose les deux camps est fatale à Koceila qui y trouve la mort. Mais cette victoire, est pour Fournel et Mercier précaire. D'un côté les arabes sont harcelés par les troupes berbères, d'un autre côté les grecs détiennent encore quelques places fortes. Toutes ces raisons ont poussé Zohair Ibn Qais à songer à la retraite. Il trouva la mort sur sa route vers Barca, attaqué par des troupes grecs.

Fournel, avant d'aborder ce qui suit, et qui nous intéresse en premier lieu, se perd dans le récit des guerres intestines en Orient. Certes la corrélation entre l'Orient et le Maghreb durant ce siècle est significative, mais l'auteur s'éloigne souvent du sujet principal[2].

De nouveau les arabes sont incapables de reprendre l'offensive au Maghreb. Des menaces internes venues des shi'ites et des kharijites, les guerres de successions vont détourner momentanément leurs regards des problèmes du Maghreb[3]. Abd Al Malek Ibn Merouan profite d'une période d'accalmie pour essayer de restaurer son

---

[1] Charles André Julien. Histoire de l'Afrique du nord. op. cit. p. 20.

[2] Henri Fournel consacre une douzaine de pages à relater les événements d'Orient avant d'arriver à l'expédition de Zohair Ibn Qais. Ce qui rend son récit très fastidieux.

[3] Pour plus d'informations sur cette période d'anarchie, consulter l'ouvrage de Robert Mantran: l'expansion musulmane du VII-XI siècle. Presses universitaires. 1991.

pouvoir sur le Maghreb. Hassan Ibn No'man est choisi pour diriger cette nouvelle mission. Il avait à sa disposition prés de quarante mille hommes[1].

La situation de l'Ifriqiya, est telle que d'après Fournel: "la révolte se propagea de nouveau dans toute l'Ifriqiya, mais la désunion se mit alors parmi les berbères. Chacun de leurs cheikhs se regardant comme prince indépendant"[2]. Fournel utilise ici pour designer les chefs berbères un mot spécifiquement arabe. De plus, ce sont surtout les byzantins qui profitant du départ des arabes, et de la désunion des berbères vont consolider leur pouvoir en Byzacène.

Koceila mort, les Aouraba ont perdu la direction des opérations. L'autorité est passée dans les mains d'une femme: la Kahéna (la prophétesse), reine des Djéraoua[3]. Cette figure un peu mythique demeure insaisissable dans sa réalité historique, tant les légendes l'ont transformé. Nous devons prendre à son endroit les mêmes précautions qu'avec le personnage de Koceila.

La campagne de Hassan Ibn No'man au Maghreb est relatée par peu d'historiens du XIX^{ème} siècle. A part Fournel et Mercier qui rapportent les épisodes de cette expédition dans sa totalité, les autres auteurs se contentent de quelques bribes d'informations: comme Galibert, Clausolles, et Cat. En outre, la plupart du temps leurs informations doivent être vérifiées et corrigées. Certains ne parlent nullement de cette campagne, tels: Roy, Duprat, ou Féraud.

Selon Fournel, Mercier, et Cat, Hassan est entré à Kairouan sans difficulté. Il se renseigna auprès des

---

[1] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale.T.II. op. cit. p. 213.

[2] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 211.

[3] Jean Brignon, Abdelaziz Amine, Brahim Boutaleb. Histoire du Maroc. op. cit. p. 49.

habitants pour savoir quel était le souverain le plus puissant de l'Ifriqiya. Ils lui indiquèrent le commandant de Carthage. Hassan marcha sur cette ville qu'il prit d'assaut.

Fournel décrit le combat: "Hassan vit bientôt sortir le chef des roums à la tête d'une armée nombreuse, la bataille s'engagea; ceux-ci furent défaits, la ville emportée d'assaut, et les habitants obligés de se réfugier dans leurs vaisseaux, allèrent chercher un asile, les uns en Sicile, les autres en Espagne"[1].

Le même récit se trouve chez Mercier. Cependant, grâce à la flotte envoyée de Constantinople, cette ville va être reprise par les byzantins. Aussitôt le calife expédie à son tour une flotte qui va permettre à Hassan de reprendre Carthage.

La relation de Fournel à propos de la reprise de Carthage par les arabes semble erronée: "quand Hassan prit la ville la première fois, les berbères profitèrent de son éloignement pour se ruer sur la ville d'où les roums avaient été chassés, mais le général arabe reparaissant bientôt avec ses troupes, livra un furieux assaut, reprit Carthage de vive force et, après avoir fait un véritable massacre de ces pillards, après avoir répandu la terreur dans les environs, il rasa la ville de fond en comble"[2]. En fait, Hassan enleva Carthage une première fois, en 695, mais les Byzantins vont réussir à la reprendre. Le chef arabe lance une nouvelle expédition sur la Byzacène, et reprit Carthage en 698.

Il est certain aussi, que la prise de Carthage n'a pas entraîné la soumission totale du pays. Car si Hassan a triomphé des byzantins, il n'en est pas de même pour les berbères. Et c'est là que la Kahéna rentre en

---

[1] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 212.

[2] Henri Fournel. op. cit. p. 212.

scène. Fournel dit d'elle: "tous les roums de l'Ifriqiya la redoutaient, tous les berbers lui obéissaient"[1]. Pour Cat: "c'est elle qui apaisa les rivalités des tribus, fit cesser les guerres civiles, et établit son autorité sur un grand nombre de peuplades indigènes ainsi que sur les grecs demeurés en Afrique. Ce fut elle qui releva le drapeau de l'indépendance berbère"[2].

Il est vrai, comme l'écrit Charles André Julien que: "peu de héros africains ont inspiré autant de légendes"[3], à tel point que Jean Hilaire l'a ressuscitée à travers un drame historique, en cinq actes, en vers, en 1918.

La première rencontre entre les troupes arabes et les troupes berbères eut lieu dans la région de Baghai. Hassan est vaincu. Selon Mercier: "Hassan avec les débris de ses troupes prit la fuite vers l'Est, poursuivi l'épée dans les reins jusqu'à Gabès: il ne s'arrêta que dans la province de Barca, ou il s'établit dans des postes retranchés qui reçurent son nom Koçour Hassan"[4].

La Kahéna aux dires de Mercier relâche les quatre-vingts prisonniers arabes à l'exception d'un seul. "Ainsi pour la deuxième fois, les sauvages berbères donnaient une leçon d'humanité à ceux qui se présentaient comme les apôtres du vrai Dieu et qui n'employaient d'autres moyens, que la violence, le meurtre, et la dévastation"[5].

Ce sont de simples jugements subjectifs de la part de Mercier à l'encontre des arabes. Suivant les auteurs, au lendemain de cette bataille, la Kahéna est

---

[1] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 215.

[2] Êdouard Cat. Petite histoire de l'Algérie. Alger 1889. p. 143.

[3] Charles André Julien. Histoire de l'Afrique du nord. op. cit. p. 21.

[4] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale.T.II. op. cit. p. 214.

[5] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale.T.II. op. cit. p. 215.

reconnue par "tout le Maghreb". Mais ce bloc de coalition que la Kahéna avait constitué et qui se composait de berbères et de byzantins, va s'ébranler pour plusieurs raisons.

Les historiens évoquent seulement la politique de la terre brûlée que la Kahéna a utilisée pour éloigner les arabes. Mercier en a conclu: "une sorte de vengeance du nomade habitant des hauts plateaux dénudés, contre les gens du littoral établis dans les campagnes ombragées et fraîches. Rien ne pouvait être plus sensible à ces petits cultivateurs que de voir disparaître en un jour avec leur fortune, le fruit d'efforts séculaires. Aussi furent-ils profondément irrités et se détachèrent-ils de la Kahéna"[1].

Cette opinion est partagée par Fournel qui dit que: "cet acte de dévastation a provoqué une irritation autour d'elle"[2]. Féraud, quant à lui reproche à la Kahéna sa politique: "voilà ce qui nous explique la ruine totale des nombreux établissements dont nous ne voyons plus aujourd'hui que les vestiges à pleine terre"[3].

Il est vrai que cette politique de terre brûlée a détourné une masse de berbères de la Kahéna. Mais il ne faut pas en conclure, comme l'a fait très vite Mercier à "une vengeance du nomade contre le sédentaire". Brignon avance que, si la Kahéna était la reine des botrs, tout les "botrs" n'étaient pas des nomades. L'Aurés région de la Kahéna, était certes habité par les nomades, mais aussi par des paysans, cultivateurs[4]. Laroui évoque une autre raison pour expliquer l'échec de la Kahéna: "il semble qu'immédiatement après cette victoire, les propriétaires

---

[1] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale.T.II. op. cit. p. 215.

[2] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 223.

[3] Charles Féraud. Histoire des villes de la province de Constantine. op. cit. p. 56.

[4] Jean Brignon, Abdelaziz Amine, Brahim Boutaleb. Histoire du Maroc. op. cit. p. 49.

romains ou byzantins n'ont plus voulu reconnaître l'autorité des aurasiens"[1].

En tout cas, Hassan était certainement renseigné sur la discorde qui divisait les troupes de la Kahéna. D'après Fournel et Mercier, c'est l'arabe Khaled, fils adoptif de la Kahéna qui transmettait les nouvelles en secret à Hassan. D'ailleurs celle-ci prévoyant sa défaite envoie ses deux fils rejoindre les troupes de Hassan. Le chef arabe ayant reçu d'Orient les renforts qu'il attendait se met en marche. Le choc entre les deux troupes eut lieu dans l'Aurès et se termine par la défaite et la mort de la Kahéna, en 698/79[2].

C'est l'effondrement de la résistance armée des berbères. Les conséquences en seront exploitées par Mouça Ibn Noçair.

---

[1] Abd Allah Laroui. Histoire du Maghreb. op. cit. p. 79.

[2] Bernard Lugan. Histoire du Maroc. op. cit. p. 38.

CHAPITRE III

MOUÇA IBN NOÇAIR : PARACHÈVEMENT DE LA CONQUÊTE ARABE.

A - INTRODUCTION.

Ce chapitre est consacré au Maghreb du VIIIème siècle, inauguré par la nomination de Mouça Ibn Noçair vers 705[1], nouveau gouverneur de l'Ifriqiya, le premier à être indépendant de l'Egypte, il s'achève par l'explosion qui a embrasé l'ensemble du pays.

Cette grande révolte qui a revêtu un caractère religieux exprime surtout la volonté des habitants du Maghreb de refuser un état d'exploitation et d'inégalité sur le modèle byzantin. Le pays s'achemine alors vers une autonomie arrachée au califat de l'Orient.

---

[1] Il est très difficile de préciser la date exacte de cette nomination vu que les dates qui nous sont fournies sont différentes.

Nous allons étudier et analyser ces événements là à travers les documents qui nous viennent du XIXème siècle; quoique l'étude de cette période importante de l'histoire du Maghreb demeure fragmentaire chez les historiens français de cette époque.

Notre objectif est de savoir quel sens ceux-ci ont pu donné aux différentes révolutions qui ont secoué le Maghreb du VIII siècle. Quels sont les faits qui ont le plus marqué la conscience, et retenu l'attention de l'ensemble de ces auteurs. Par conséquent: quelle est la validité de leur travail au vu des documents que nous possédons et de la connaissance que nous avons de cette époque.

B - RAPPEL DES RAPPORTS MAGHREB ORIENT A LA FIN DU VII SIECLE.

Lorsque Mouça Ibn Noçair prend le pouvoir, le Maghreb est désormais autonome, affranchi de l'Égypte: ce qui prouve l'importance de cette nouvelle province puisqu'elle devient l'égale de l'Egypte dont elle dépendait jadis. Mais en même temps, il subit plus directement les contre coups de ce qui se passe en Orient.

La plupart des crises intérieures que connaît l'Orient auront leur pendant à l'intérieur du Maghreb: les luttes de clans arabes entre les mudarites et caisites, les querelles au sujet du califat entre kuraichites ou entre omeyyades et hachémites... C'est ainsi que les soldats venus d'Orient combattre au Maghreb apportent avec eux les idéologies qui leurs permettent de continuer là leurs querelles et leurs disputes intestines, nées ailleurs.

Par ailleurs cette province, après l'achèvement de la conquête a dû s'organiser administrativement, c'est à dire organiser les impôts, à une époque où le butin de

guerre se faisait rare et où l'impôt régulier sur les musulmans n'existait pas (la zakât est une aumône légale), par conséquent la capitation (djizya) et l'impôt foncier (kharaj) tous deux sur les non musulmans constituaient l'essentiel des ressources de l'état[1]. C'est ce qui explique d'ailleurs le mouvement de conversion qui avait eu lieu dés avant la fin du VIIème siècle.

La politique de Mouça Ibn Noçair définie auparavant par les califes visait surtout à mettre fin à la résistance berbère. Elle y avait réussi de deux façons: d'une part en enrôlant ces berbères qui formaient l'essentiel de l'armée destinée à conquérir l'Espagne[2]. Ils s'y étaient enrichis, s'attachant de ce fait à Mouça Ibn Noçair et lui restant fidèles. D'autre part, par la politique des otages arrachés aux tribus vaincues et renvoyés dans celles-ci comme futurs chefs formés aux principes de l'islam.

Mouça Ibn Noçair avait besoin de troupes berbères pour la conquête de l'Espagne car un corps de débarquement réduit aux seuls arabes aurait été insuffisant vu le nombre très restreint de ceux-ci dans le Maghreb. N'oublions pas qu'ils étaient militaires, fonctionnaires, propriétaires fonciers ou citadins en minorité dans les provinces de l'empire arobo-musulman; minorité plus accentuée encore dans les provinces les plus éloignées telles que le Maghreb. Par ailleurs les gouverneurs évitaient de dégarnir le pays de troupes sûres.

Cette politique va être poursuivie par les successeurs de Mouça Ibn Noçair. Elle reste basée surtout sur la suprématie arabe: c'est à dire que les conquérants arabes forment une classe supérieure, une sorte d'aristocratie placée sous l'autorité spirituelle et temporelle du calife. De plus les arabes bénéficient par

---

1 Robert Mantran. L'expansion musulmane VII-XI siècle. Paris 1991. p. 139.

2 Jean Brignon. Histoire du Maroc. op. cit. p. 60.

rapport aux berbères, entre autres, d'un régime fiscal préférentiel.

C'est ainsi que dés la fin de la conquête de l'Espagne vers 715/95 l'armée qui a servi pour les berbères de tremplin d'ascension sociale ne jouera plus ce rôle. Comme le dit Laroui: "tout les ramenait donc à ce qu'ils étaient sous les byzantins, les berbères l'avaient senti bien avant que cette byzantinisation fût symbolisé par la formation d'une garde prétorienne par le gouverneur Yazid"[1].

En tout cas cette politique de discrimination (inégalité devant l'impôt) vis à vis des nouveaux convertis sera une des principales raisons de l'explosion des berbères.

C - L'AUTONOMIE DU MAGHREB VIS A VIS DE L'EGYPTE.

D'une manière générale l'ensemble des historiens français a omis, par négligence ou par ignorance, d'indiquer cette fondamentale décision d'autonomie du calife omeyyade soucieux qu'ils étaient de relater la chronique des événements. C'est ainsi que Galibert, Roy, Clausolles et Duprat se contentent de retracer la passation de pouvoir: Hassan disgracié au profit de Mouça Ibn Noçair.

L'histoire telle qu'elle est racontée par les auteurs du XIXème siècle consiste en un éternel recommencement, un gouverneur chasse l'autre, une insurrection est à peine réprimée qu'une autre éclate, en fait une histoire vide de sens et d'objectif. Certes, c'est un siècle de révolte ce en quoi apparemment il ne semble pas différer des autres. Cependant plusieurs facteurs, comme nous allons le voir permettent d'établir

---

1 Abd Allah Laroui. Histoire du Maghreb. op. cit. p. 89.

le contraire: le VIIIème siècle est décisif pour l'avenir du Maghreb.

En revanche, d'autres écrivains mentionnent l'autonomie du Maghreb, mais ils l'ont fait avec une extrême brièveté et peu de sérieux. Par exemple Rozet et Carette dans "L'Algérie dans l'univers": "Le Maghreb fut constitué en gouvernement indépendant et détaché de la province d'Egypte dont il relevait auparavant"[1]. Ou Fournel: "désormais l'Ifriqiya serait indépendante de l'Egypte et relèverait directement du califat"[2].

Cette indépendance dont parlent certains auteurs s'inscrit dans la politique administrative des omeyyades. En fait Abd El Malek a divisé l'empire au début du VIIIème siècle en neuf provinces regroupées ensuite en cinq grands gouvernements: Iraq et Arabie orientale (centre Koufa); Hedjaz, Yémen et Arabie centrale (Médine); Djéziré, Haute Mésopotamie, Arménie et Asie Mineure orientale (Mosoul); Egypte (Fostat) et enfin Afrique et Espagne (Kairouan). La Syrie et la Palestine sont placés directement sous l'autorité du gouvernement de Damas[3].

Donc cette autonomie du Maghreb ne fut pas un acte isolé mais marque bien une nouveauté dans la politique du califat d'Orient. Les gouverneurs des provinces vont bénéficier d'une grande autonomie: "Ils ont la responsabilité de l'administration civile et militaire de leurs provinces"[4].

---

1 P. Rozet et A. Carette. L'univers. op. cit. p. 190.

2 Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 231.

3 Robert Mantran. L'expansion musulmane. op. cit. p. 138.

4 Robert Mantran. L'expansion musulmane. op. cit. p. 138.

D - MOUÇA IBN NOÇAIR: "PACIFICATION" DU MAGHREB.

Les auteurs sont unanimes pour qualifier ingénieusement ce nouveau gouverneur de pacificateur du Maghreb. D'après Roy: "sous Mouça Ibn Noçair le Maghreb fut pacifié et l'administration organisée d'une manière régulière"[1]. Galibert est aussi de cette avis: "Mouça a eu le mérite de constituer définitivement le gouvernement du Maghreb... n'ayant plus rien à craindre ni des byzantins ni des maures, les musulmans s'apprêtèrent alors à tourner leurs armes contre d'autres adversaires"[2].

Clausolles ajoute que la pacification du Maghreb s'est faite sous l'égide de Mouça et a eu pour conséquence un massacre des berbères. Celui ci évalue le nombre de morts à cent mille et à trois cent mille le nombre de prisonniers dont selon l'auteur la plus grande partie fut envoyée à Damas et vendue au profit du trésor du calife[3].

L'auteur de "L'Algérie dans l'univers" reprend le même récit en retraçant les différentes étapes de la reconquête du Maghreb avant que Mouça Ibn Noçair ne passe en Espagne[4].

En ce qui concerne Charles Féraud[5] il semble ignorer cette période de l'histoire du Maghreb. L'auteur passe de l'époque des expéditions de Hassan à l'installation de la dynastie aghlabide sans même faire une allusion au gouvernement de Mouça Ibn Noçair ou à la révolte berbère. Duprat dans le même sens consacre une

---

1 Just Jean Etienne Roy. Histoire de l'Algérie depuis les temps reculés. op. cit. p. 88.

2 Léon Galibert. L'Algérie ancienne et moderne. op. cit. p. 136.

3 p. Clausolles. L'Algérie pittoresque ou histoire de la régence d'Alger. op. cit. p. 90.

4 p. Rozet et A. Carette. L'univers. op. cit. p. 190.

5 L. Charles Feraud. Histoire des villes de la province de Constantine. Alger.1870.

ligne à cette période: "Mouça Ibn Noçair qui suivit les traces de Okba alla plus loin encore dans ce bassin"[1].

"L'histoire des berbères"[2] apporte une somme d'information quant à cette période. Malheureusement en dehors des événements politiques, des expéditions multiples de Mouça Ibn Noçair nous n'en saurons pas plus sur la vie des berbères. En outre le récit de Fournel est touffu. A force de reprendre abusivement les chroniques des traditionalistes arabes, le récit événementiel s'est enchevêtré et est devenu complexe.

L'auteur contrairement aux autres retrace les circonstances de l'éviction de Hassan Ibn No'man malgré son dévouement et les services rendus au califat, et la nomination de Mouça Ibn Noçair à la tête du gouvernement de l'Ifriqiya. Celle- ci a eu lieu selon Fournel en 85 ou au commencement de 86 de l'Hégire[3].

D'après Fournel ce nouveau gouvernement est nommé par le calife Abd El Malek et non pas par El Walid comme le prétendent certaines sources arabes. Or il est difficile de préciser exactement la date d'investiture de Mouça Ibn Noçair vu que les chroniqueurs arabes avancent des dates différentes. Néanmoins la date généralement admise est celle de 705.

L'arrivée de Mouça Ibn Noçair coïncide avec une nouvelle révolte des berbères dans le Zaghouan à "une journée au nord de Kairouan"[4]. Suivant l'auteur ce fut le nombre impressionnant de prisonniers qu'il ramena de cette expédition qui lui valut son maintien au pouvoir par le calife Abd El Malek[5].

---

[1] Pascal Duprat. Essai sur les races anciennes. op. cit. p. 204.

[2] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 228.

[3] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 228.

[4] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 230.

[5] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 231.

Après avoir rétabli le calme en Ifriqiya, Mouça Ibn Noçair se dirigea vers l'ouest du Maghreb car selon Fournel[1]: "la domination arabe, plutôt annoncée qu'établie pendant vingt-cinq ans auparavant, l'armée de l'aventureux Okba avait dû voir effacée sa faible empreinte par les deux périodes qu'on pourrait appeler les règnes de Koceila et de la Kahéna et par la nécessité où s'étaient trouvés Hassan et Mouça lui même depuis deux ans de concentrer sur l'Ifriqiya tous les efforts des arabes".

Mercier de son côté démontre l'impossibilité de constituer une organisation, et de rétablir le calme dans cette province. Et pour cause, l'éternel turbulence des berbères: "conquérir l'Afrique est chose impossible avait écrit le précédent gouverneur au calife; à peine une tribu berbère est elle exterminée, qu'une autre prend sa place"[2]. L'auteur ajoute: "le Maghreb était couvert de ruines et changé en solitude"[3].

Cela étant, Mercier est d'accord avec Fournel pour dire que dans l'ouest, les berbères n'avaient pas vu d'arabes depuis l'expédition de Okba: "aussi avaient ils repris leur liberté et répudié le culte musulman"[4].

L'itinéraire suivi par Mouça Ibn Noçair à travers l'ouest du Maghreb change suivant les sources. Mais il est probable qu'il ait suivi le même chemin déjà tracé par Okba[5].

Fournel se contente de rapporter les nombreuses versions des auteurs arabes, avec leurs lots d'incertitudes et d'exagérations sans pour autant remettre en question leurs propos. Il reprend le récit d'Ibn

---

[1] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 233.

[2] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 217.

[3] Ernest Mercier. Histoire de Afrique septentrionale. op. cit. p. 217.

[4] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 218.

[5] Abd Allah Laroui. Histoire du Maghreb. op. cit. p. 278.

Khaldoun, d'Ibn Khalikan, d'Ibn Idhari, d'El Bekri et de bien d'autres.

Cependant les traditionalistes arabes sont unanimes sur le fait qu'il n'y a pas eu au Maghreb, quoique Fournel semble signifier le contraire, une résistance et opposition à Mouça Ibn Noçair semblable à celle qu'on a vu se lever devant Okba ou Hassan. Pour lui Mouça s'empara d'abord de Tanger puis descendit dans les plaines atlantiques où il prit la ville de Draa et de Tafilet[1], mais auparavant il conquit la ville de Sekouma située non loin de Fès. "Un affreux massacre fut fait sur les habitants, massacre si grand que la dépopulation des auraba s'en ressentait encore pendant des siècles après"[2].

Si l'on en croit Fournel, les auteurs arabes essayent de taire l'échec devant la ville de Ceuta, ainsi que la résistance du comte Julien. Certes Ibn Khalikan ou Nowairi qui servent de référence à l'auteur, ne parlent guère de cet événement; cependant nous trouverons cette information chez d'autres historiens tel que l'auteur de "Akhbar madjmou'a". Par conséquent nous pouvons dire que Fournel a choisi les sources qui peuvent corroborer sa vision des faits.

Si Fournel indique Tanger comme la première étape dans l'itinéraire suivi par Mouça, Mercier avance le contraire: "ayant soumis toutes ces contrées et exigé des otages de chaque tribu, il revint vers Tanger et s'empara de cette ville"[3]. Par ailleurs celui- ci apporte quelques renseignements sur les tribus berbères qui se sont mesurées à l'armée arabe, entre autres les maghraoua qui d'après lui profitaient de l'anarchie qui régnait dans le

---

[1] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 233.

[2] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 232.

[3] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 218.

Maghreb pour s'étendre au nord et à l'ouest au détriment des sanhaja[1].

C'est ainsi qu'après avoir achevé la pacification du Maghreb, Mouça Ibn Noçair retourna en Ifriqiya.

E - LA POLITIQUE DE CONVERSION.

Jusqu'à présent nous avons vu comment Mouça Ibn Noçair a reconquis le Maghreb. La résistance berbère commence à s'essouffler. La conquête de l'Espagne sera un exutoire pour les forces turbulentes de ce pays. Le parachèvement de la soumission des berbères ne sera réalisé que par leur conversion à l'islam.

La question qui reste à élucider est comment s'est effectué cette conversion et comment les historiens du XIX^{ème} siècle expliquent la disparition des groupes chrétiens et la subsistance du judaïsme.

1 - LA DISPARITION DU CHRISTIANISME.

Les auteurs du XIX^{ème} siècle sont d'accord pour affirmer que la domination arabe a été à l'origine d'un grand changement dans le Maghreb. Non seulement l'état politique et l'aspect du pays vont être modifiés, mais aussi la nomenclature. Désormais les noms romains vont être effacés et remplacés par d'autres dénominations.

C'est ainsi que Clausolles rend la conquête arabe responsable de "l'anéantissement des institutions, des lois et de la religion que les vandales avaient au moins épargnés"[2]. C'est d'ailleurs d'après l'auteur, à cause des

---

[1] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 217.

[2] P. Clausolles. L'Algérie pittoresque ou histoire de la régence d'Alger. op. cit. p. 84.

arabes que le "christianisme s'y éteignit entièrement et que l'on ne voit plus aucun vestige des trois cent diocèses que la Numidie seule possédait"[1].

Roy en accord avec Clausolles renchérit en soutenant que la domination arabe "a fait disparaître jusqu'aux dernières traces des deux cent quatre vingt treize églises épiscopales"[2].

Pour Godard, les auteurs chrétiens "ont conservé le souvenir d'un grand massacre de fidèles martyrisés à Tanger par Mouça Ibn Noçair en l'an 707. Ces confesseurs de la fois de Jésus- Christ étaient sans doute des habitants de la ville. Mais il pouvait y avoir parmi eux des captifs amenés de l'intérieur"[3].

Dans "L'Algérie dans l'univers" Rozet et Carette invoquent une autre raison pour expliquer la disparition du christianisme. Pour eux "Mouça Ibn Noçair rappela aux berbères leur communauté d'origine avec les arabes et convertit la majeure partie à l'islamisme. Les berbères, ainsi que les descendants des colons romains étaient chrétiens, mais depuis l'invasion vandale l'arianisme avait fait de gros progrès parmi eux. Nous savons que cette secte, qui se rapproche beaucoup de la doctrine islamique, regardait Jésus-Christ comme un prophète et non comme le fils de Dieu; cette analogie dans les croyances rendit plus facile la tâche de Mouça"[4].

D'autres auteurs tels que Fournel et Mercier ne disent mot sur ce sujet car en réalité ils ne croient pas à la conversion des berbères à l'islam. Mercier pour ne

---

[1] P. Clausolles. L'Algérie pittoresque ou histoire de la régence d'Alger. op. cit. p. 84.

[2] P. Clausolles. L'Algérie pittoresque ou histoire de la régence d'Alger. op. cit. p. 85.

[3] Léon Godard. Histoire du Maroc. op. cit. p. 277.

[4] P. Rozet et A. Carette. L'univers. op. cit. p. 191.

citer que lui ne fait aucune distinction entre islamisation et arabisation. Pour lui islamisation signifie avant tout asservissement du peuple berbère aux arabes, "le Maghreb tout en se laissant extérieurement arabiser demeura purement berbère"[1], ajoute Mercier.

Quant à Cat, auteur de la "Petite histoire de l'Algérie", il explique la disparition du christianisme et la propagation de l'islam au sein des tribus berbères par le fait que les arabes ont attaché les intérêts des berbères aux intérêts même de l'islamisme[2]. Autrement dit en devenant musulman, les berbères pouvaient participer aux expéditions militaires, avoir les mêmes privilèges que les arabes et surtout bénéficier du partage du butin.

C'est ainsi que l'ensemble des écrivains du XIXème siècle est convaincu, de la totale responsabilité des gouverneurs arabes dans l'extinction des groupes chrétiens du Maghreb. Pourtant ce pays n'était pas la seule province de l'empire arabe où existaient des groupes chrétiens. Ainsi, malgré l'arrivée de l'islam en Égypte et en Syrie par exemple, nous constatons la subsistance du christianisme. Cela signifie simplement que l'origine et la cause de la disparition des chrétiens au Maghreb n'est pas liée systématiquement à l'arrivée d'une nouvelle religion: l'islam, mais à d'autres facteurs.

2 - L'ISLAMISATION DES BERBÈRES.

La conversion des berbères à l'islam a posé depuis toujours un problème historique majeur à tous ceux qui se sont penchés sur l'histoire du Maghreb. La rapidité et l'ampleur du succès de cette nouvelle religion auprès des berbères a suscité la curiosité des chercheurs.

---

[1] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 218.

[2] Édouard Cat. Petite histoire de l'Algérie. op. cit. p. 146.

La prise de position des auteurs du XIX^{ème} siècle à l'égard de l'islam en général est très adaptée au goût du siècle. Dés le début, nous constatons un mélange de bienveillance très relative et d'hostilité envers l'islam et Mohamed en particulier. D'une manière générale les auteurs débutent par un résumé historique sur l'Arabie pré-islamique, la vie de Mohamed et sa mission religieuse.

Un extrait tiré de l'ouvrage de Clausolles permet d'apprécier les idées qui étaient véhiculées à l'époque. "Pour apprécier convenablement cette grande figure de Mahomet, il faut se reporter à l'époque où il parut, il faut considérer l'Arabie comme livrée à d'horribles superstitions et ensanglantant souvent les autels de ses Dieux de victimes humaines. Alors nous reconnaîtrons que la révolution opérée par cet enthousiaste fut digne d'une âme noble et eût une salutaire influence sur son pays. Mais si l'on se souvient qu'un fanatisme aveugle égara sa pensée, qu'il propagea ses doctrines par le fer et le feu, qu'il arracha l'Orient et l'Afrique aux destinées que le christianisme leur avait préparées, on déplora amèrement cette funeste influence, et si l'on absout l'homme de guerre, on condamnera toujours l'imposteur"[1].

En fait la préoccupation majeure des historiens coloniaux est de prouver que l'islam n'est qu'une hérésie qui a supplanté le christianisme à un moment où celui- ci souffrait d'une grande faiblesse. "Les chrétiens d'Orient, nous dit Galibert, divisés en une infinité de sectes se persécutaient avec fureur, tandis que la cour de Constantinople tout occupée de querelles théologiques abandonnait l'empire"[2]. Ensuite de démontrer que Mohamed n'est qu'un imposteur qui aux dires de Galibert "possédait à un haut degré l'art de dissimuler, ressort indispensable

---

[1] p. Clausolles. L'Algérie pittoresque ou histoire de la régence d'Alger. op. cit. p. 77.

[2] Léon Galibert. l'Algérie ancienne et moderne. op. cit. p. 128.

aux ambitieux qui veulent faire tourner à leur profit les passions et la crédulité des hommes"[1].

Certains auteurs nient tout caractère religieux à l'islam. Aux yeux de Roy ce n'est qu'une "fusion dans un livre unique, de toutes les idées religieuses en circulation de son temps"[2]. "D'ailleurs l'islam s'inspire plus de rêveries des rabbins juifs et de l'imagination en délire de Mahomet que du Pentateuque ou de l'Évangile"[3].

Ni l'islam, ni Mohamed, son fondateur, ne sont épargnés par la démarche critique qui se sert du christianisme pour démontrer l'image négative de cette religion et en même temps pour mettre celle du Christ sur un piédestal, qu'aux dires de certains, l'islam ne pourra nullement atteindre. "Au caractère divin de la religion du Christ, à ses dogmes mystérieux et profonds, à l'esprit de douceur et d'abnégation que Jésus était venu prêcher sur la terre, la religion de Mahomet opposait un caractère profondément humain, si l'on peut dire, et parfaitement adapté aux passions et aux intérêts matériels des tribus grossières auxquelles elle s'adressait. La religion chrétienne, en combattant les mauvais penchants de l'homme, tend sans cesse à élever son âme vers la perfection, la religion de Mahomet au contraire, en favorisant les mêmes penchants, entraîne l'homme dans la dégradation et l'abrutissement. L'une est la religion du progrès, du véritable progrès intellectuel et moral, l'autre en est la négation"[4].

---

1 Léon Galibert. L'Algérie ancienne et moderne. op. cit. p. 128.

2 Just Jean Etienne Roy. Histoire de l'Algérie depuis les temps reculés. op. cit. p. 82.

3 Just Jean Etienne Roy. Histoire de l'Algérie depuis les temps reculés. op. cit. p. 82.

4 Just Jean Etienne Roy. Histoire de l'Algérie depuis les temps reculés. op. cit. p. 82.

Nos historiens ne se contentent pas de critiquer la religion musulmane, la démarche suivie par les arabes dans leur conquête est aussi jugée défavorablement. Les arabes, incapables d'innover ne font que suivre les traces de leur maître: les romains.

Pour Galibert: "à l'époque de la conquête du Maghreb, les arabes y avaient trouvés des traces nombreuses de la grandeur romaine, leur esprit prompt à s'enflammer dut naturellement chercher à les imiter et à les faire entrer comme éléments dans leurs créations artistiques et architecturales"[1].

De même Fournel écrit: "Nous avons vu les arabes par une imitation instructive de la politique romaine, conquérir l'Espagne avec une armée presque totalement composée d'étrangers"[2].

Le moins que nous puissions dire, en l'occurrence, est que le regard des historiens coloniaux sur les arabes et l'islam n'est pas admiratif ni surtout objectif et scientifique.

L'islamisation des berbères n'a pas suscité le débat attendu, c'est plutôt un silence consensuel qui dénote une minimisation de l'importance de l'événement. "Les berbères devinrent musulmans comme ils étaient devenus chrétiens et à peu prés pour les mêmes raisons"[3], écrit Édouard Cat.

Les auteurs se rappellent surtout des otages reçus par Mouça Ibn Noçair auxquels celui-ci a donné Tanger comme résidence, laissant un petit nombre d'arabes pour leur enseigner le Coran et les principes de l'islam.

---

[1] Léon Galibert. L'Algérie ancienne et moderne. op. cit. p. 136.

[2] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 86.

[3] Édouard Cat. Petite histoire de l'Algérie. op. cit. p. 86.

Tariq Ibn Ziad, berbère converti à la nouvelle religion, est nommé gouverneur de cette ville et de ces dépendances.

Mercier, lui parle de "missionnaires" parcourant les tribus pour répandre "l'islamisme"[1], et également d'anciennes églises chrétiennes transformées en mosquées.

En réalité la conversion des berbères n'a été ni totale, ni immédiate. Lorsque la conquête arabe a commencé, la communauté chrétienne a déjà commencé à subir un certain étiolement dû à son isolement. Toutefois quelques groupes chrétiens ont survécu jusqu'au XIème siècle, du moins en Ifriqiya[2]. Par contre le problème de la disparition du judaïsme qui n'a même pas été soulevé par les auteurs du XIXème siècle et dont la communauté a pu se maintenir, prouve que l'existence de groupes non musulmans demeurait possible au Maghreb.

---

[1] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 218.

[2] Jean Brignon. Histoire du Maroc. op. cit. p. 52.

CHAPITRE IV

REVOLTE DES BERBÈRES AU NOM DU KHARIJISME.

A - INTRODUCTION.

Avant d'analyser les opinions et les interprétations des "historiens" coloniaux du XIXème siècle au sujet de la grande révolte qui va secouer tout le Maghreb et qui sera à l'origine de la rupture entre l'Orient et l'Occident, une mise au point est nécessaire sur les différents gouverneurs qui se succèdent à la tête de l'Ifriqiya, les exactions que les berbères subissent de leur part et enfin l'insurrection berbère corollaire de cette politique discriminatoire à l'égard de ces néophytes.

Les califes Omeyyades nomment huit gouverneurs après Mouça Ibn Noçair. Le successeur de celui- ci, Ismael Ibn Obeid Allah s'attache surtout à continuer l'oeuvre de prosélytisme religieux à l'égard des berbères.

En 720/102 Yazid Ibn Abi Muslim se distingue par un régime autoritaire, obligeant les nouveaux convertis dont les berbères à payer l'impôt foncier (kharaj) et la capitation (jizya)[1] dus normalement par les infidèles. En outre il se constitue une garde personnelle sur le modèle byzantin[2]. Yazid Ibn Abi Muslim fut assassiné par les berbères en 740/122, ce n'était que le prélude à une grande révolte.

Les gouverneurs de l'Ifriqiya en fait, ne faisaient que répondre aux exigences de plus en plus pressantes et pesantes de l'Orient en butin mais surtout en captifs (jawari). Ubaid Allah Ibn Al Habhab qui fut nommé gouverneur en 734/116 use d'une politique des plus violentes vis à vis des berbères afin de satisfaire les demandes des califes.

Ibn Idhari le dit clairement: "il leur laisse beaucoup espérer et il leur fit, ou ils lui firent faire, des promesses dépassant les possibilités du pays. Il fut ainsi contraint d'user de violence et de mauvais procédés. Les berbères devinrent alors agressifs, il tuèrent leur magistrat (Amil) et se révoltèrent tous ensemble contre Ibn AL Habhab"[3].

B - LE MOUVEMENT KHARIJITE.

Ce mouvement est né lors de la bataille qui opposa Ali à Moawiya en 657 à çiffin sur les bords de l'Euphrate[4]. Amr Ibn Al Aç partisan de Moawiya fit dresser sur les pointes des lances des feuillets du Coran, montrant ainsi qu'il fallait s'en remettre à Dieu et non aux armes. Les musulmans alides poussèrent le calife à

---

[1] Charles André Julien. Histoire de l'Afrique du Nord. op. cit. p. 29.

[2] Abd Allah Laroui. Histoire du Maghreb. op. cit. p. 89.

[3] Ibn Idhari. Kitab al Bayan al Maghrib. Édition Leiden. 1948. Tome 1. p. 54.

[4] Robert Mantran. L'expansion musulmane. op. cit. p. 116.

accepter une trêve et à s'en remettre à un arbitrage. Mais Ali en acceptant le principe de l'arbitrage se mit en situation d'infériorité et abandonna ses privilèges de calife.

En outre un certain nombre de ses partisans refuse de reconnaître une décision provenant d'un arbitrage humain, seule la parole de Dieu, c'est à dire le Coran pouvant donner la solution. C'est ainsi qu'ils se révoltent et se retirent, abandonnant le calife: nous les connaissons sous le nom de kharijites (ceux qui sont sortis): ils sont les instigateurs du premier schisme dans l'islam.

Par la suite leur principe égalitaire et démocratique ainsi que l'opposition au pouvoir en place, leur attire beaucoup de sympathie et d'adhérents surtout parmi les "classes" défavorisées. Ce mouvement va jouer un rôle des plus déterminants dans l'évolution des rapports entre le Maghreb et l'Orient. Il servira également de catalyseur au mouvement "indépendantiste" berbère.

Qu'en disent nos auteurs?

Si nous voulons nous en tenir aux simples définitions et explications proposées par les écrivains de cette période pour nous renseigner sur cette doctrine, ses principes, son introduction au Maghreb et sa propagation au sein des tribus berbères, l'opinion que nous nous ferons sera superficielle et loin de la réalité.

Par ailleurs, les "historiens" du XIX^{ème} siècle ont une piètre opinion du kharijisme, ils n'ont qu'une idée vague déformée par un préjugé négatif. Car ce schisme évoque à leurs yeux les divisions au sein du catholicisme, particulièrement le mouvement des donatistes.

Roy nous dit, "Une hérésie, qui dés cette époque déchirait la religion de Mahomet. Sous le titre commun des

khouaridjs, des sectaires de croyances et de noms divers apportèrent en Afrique le genre de dissensions pareilles à celles qui sous les empereurs chrétiens l'avaient déjà tant de fois ensanglantée"[1].

La méconnaissance de cette doctrine est constatée aussi chez Carette: d'après lui l'origine de ce schisme remonte à "l'abdication du fils d'Ali en faveur de Moawiya"[2]. "Ces hérésies comprimées tour à tour en Syrie, en Perse, dans l'Arabie et dans l'Égypte furent introduites dans le Maghreb par les milices venues de l'Irak pour tenir garnison, elles se firent rapidement de nombreux partisans parmi les berbères"[3].

Godard propose une autre interprétation à cette doctrine: "ce sont (les kharijites) des sectaires qui eurent l'audace de nier les droits exclusifs non seulement des alides, mais même des kuraichites à la souveraineté temporelle et spirituelle, et de proclamer qu'elle pouvait être conférée par le suffrage universel à tout autre croyant"[4].

Selon l'auteur, la pénétration du kharijisme au Maghreb date de la dispute entre Ali et Moawiya au sujet du califat, "des guerres sanglantes s'ensuivirent où ils furent écrasés: mais leur doctrine pénétra en Afrique avec les fugitifs de leurs armées"[5].

Quant à Fournel, il ne risque pas de commettre des inexactitudes car il demeure silencieux au sujet de cette doctrine. Certes toute la chronique de la révolte des berbères est relatée sans pour autant spécifier que

---

1 Just Jean Etienne Roy. Histoire de l'Afrique. op. cit. p. 86.

2 P. Rozet et A. Carette. L'univers. op. cit. p. 191.

3 P. Rozet et A. Carette. L'univers. op. cit. p. 191.

4 Léon Godard. Histoire du Maroc. op. cit. p. 282.

5 Léon Godard. Histoire du Maroc. op. cit. p. 282.

c'est sous l'étendard du kharijisme que les berbères se sont soulevés.

Il fait une vague allusion à la doctrine kharijite, mais sans grande conviction: "le sang des martyrs de Nahrouan avait engendré d'ardents prosélytes qui s'étaient répandus dans les provinces de l'empire musulman, et y propagèrent la doctrine des khouaridjs ou d'une des sectes (ibadhites, safrites, etc.) sortis de ce grand schisme; les berbères étaient le sol le mieux préparés pour féconder la semence d'idées qui les autorisaient à renverser l'autorité des califes et leur rendre l'espoir de faire revivre l'indépendance de leur nation"[1].

Dans "Petite histoire de l'Algérie" Cat résume le kharijisme en deux mots "fanatisme" et "fatalisme"[2]. Fanatisme est un mot qui a fait son apparition vers 1688[3] et dont l'utilisation a imprégné le langage du XIX^{ème} siècle surtout par rapport à l'image de la religion musulmane.

L'auteur ajoute dans sa définition du parti kharijite: "une scission s'était faite parmi les partisans d'Ali, et un grand nombre des plus exaltés s'étaient déclarés contre leur chef parce qu'il avait accepté une sorte d'arbitrage entre son compétiteur Moawiya et lui même. Ils avaient pris pour chef Abd Allah Ben Ouab, d'où leur nom de ouabites"[4]. Nous supposons qu'il s'agit de Abd Allah Ibn Oihb Al Rassibi qui fut choisi par les kharijites comme "Imam" quand Ali a refusé de demander pardon pour la faute qu'il a commise"[5].

---

[1] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 286.

[2] Edouard Cat. Petite histoire de l'Algérie. op. cit. p. 112.

[3] Thierry Hentsch. L'Orient imaginaire. op. cit. p. 149.

[4] Édouard Cat. Petite histoire de l'Algérie. op. cit. p. 113.

[5] Mahmoud Ismael. Extraits de l'histoire de l'Islam. Casablanca. 1981. p. 49.

Mercier à son tour ne nous renseigne guère à ce sujet. Nous retrouvons le nom "kharijisme" dans la foulée des événements, au hasard d'une phrase sans aucun rapport entre les idées que défendaient les kharijites et l'impact de celles- ci sur les berbères.

D'autres auteurs expliquent l'endoctrinement des berbères par une tendance naturelle qu'ils ont à épouser toute doctrine aussi sectaire que le kharijisme. "Déjà -nous dit Roy- dans l'antiquité ces mêmes tribus ont fourni aux donatistes et aux circoncellions leurs partisans les plus intrépides"[1]. L'auteur voit sous le masque de ce schisme "l'aspiration à l'indépendance politique: l'appel à la rénovation religieuse ne fut souvent entre les mains des berbères opprimés qu'un prétexte voilant leur prétention à devenir les égaux de leur maître, ou quelquefois même qu'une haute revendication de la suprématie"[2].

Plus encore qu'une prédisposition des berbères à épouser des idées aussi sectaires, Carette parle d'une hérédité: "la plupart des tribus berbères étaient pour ainsi dire d'une turbulence héréditaire, la révolte était en quelque sorte une nécessité de leur vie"[3]. L'auteur rappelle aussi que la réaction des berbères face aux idées du kharijisme a été la même face à celles des donatistes et des circoncellions. Carette conclut que les berbères cherchaient dans ces protestations religieuses: "une voie pour faire connaître leurs aspirations à l'indépendance politique"[4].

---

1 Just Jean Etienne Roy. Histoire de l'Algérie depuis les temps reculés. op. cit. p. 86.

2 Just Jean Etienne Roy. Histoire de l'Algérie depuis les temps reculés. op. cit. p. 86.

3 P. Rozet et A. Carette. L'univers. op. cit. p. 191.

4 P. Rozet et A. Carette. l'univers. op. cit. p. 191.

Godard à son tour reprend les mêmes arguments pour justifier le ralliement des berbères au kharijisme. "Les berbères l'embrassèrent d'autant plus ardemment qu'en s'appuyant sur elle ils avaient le droit de repousser la puissance arabe tout en gardant l'islam"[1].

L'auteur manifeste clairement son hostilité à l'égard du kharijisme du moyen âge et du donatisme de l'antiquité. "Ainsi autrefois le donatisme, kharijisme de la période chrétienne recrute, tout absurde et vide qu'il était comme doctrine, une multitude de sectaires fanatiques parmi les indigènes, ennemis des aigles romains bien plus que de l'orthodoxie catholique"[2].

Pour Cat le berbère ne peut vivre que dans la turbulence: l'éternel révolté. L'auteur l'appelle franchement le "sauvage"[3]. Qu'il n'y ait pas d'ambiguïté, il ne s'agit pas là du sauvage de Rousseau, mais bel et bien du barbare, qui a toujours aimé, "la guerre, le butin, la mutilation des blessés"[4]. Si le berbère a épousé les idées kharijites, il n'exprime là: "qu'une haine religieuse"[5].

Ainsi donc, les historiens sont d'accord quant aux motifs qui ont poussé les berbères à se rallier à la doctrine kharijite, qui d'après eux ne serait qu'un prétexte pour se débarrasser de la domination arabe. D'ailleurs ce sont les mêmes raisons qui les ont jeté dans les bras des donatistes et des circoncellions pendant l'antiquité.

---

1 Léon Godard. Histoire du Maroc. op. cit. p. 282.

2 Léon Godard. Histoire du Maroc. op. cit. p. 283.

3 Édouard Cat. Petite histoire de l'Algérie. op. cit. p. 151.

4 Édouard Cat. Petite histoire de l'Algérie. op. cit. p. 151.

5 Édouard Cat. Petite histoire de l'Algérie. op. cit. p. 151.

C - LES ETAPES DE LA REVOLTE BERBERE.

A ce propos notre analyse intéresse principalement deux études qui ont relaté cet événement d'une manière plus ou moins sérieuse, embrassant à peu prés l'ensemble de la révolte. Il s'agit de l'ouvrage écrit par Fournel "Les berbères" en 1875 et celui de Mercier "L'histoire de l'Afrique septentrionale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours" en 1888.

Comme nous l'avons vu le Maghreb a vu défiler plusieurs gouvernements durant le VIIIème siècle. Chacun répondait à une politique définie par le califat d'Orient. Fournel comme d'habitude retrace les événements politiques à partir des sources arabes. En fait il ne s'agit là que d'une compilation qui ne traduit pas véritablement les tourmentes et les préoccupations de l'époque.

Après l'éviction de Mouça Ibn Noçair, Mohamed Ibn Yazid est nommé, en 97 H (715-716)[1], nouveau gouverneur de l'Ifriqiya et de l'Espagne. Fournel se contente de rapporter le conflit entre le calife Solaiman et Mouça Ibn Noçair et ses enfants, entre autres Abd El Aziz gouverneur de l'Espagne. Il ne fait que reproduire le texte de Nowairi[2]. Nous ne saurons rien sur la politique proprement dite de Mohamed Ibn Yazid.

Après la mort du calife Solaiman, le gouvernement de l'Ifriqiya changera de main, Mohamed Ibn Yazid destitué au profit d'Ismael Ibn Abd Allah en 100 H (718-719)[3]. Fournel le décrit comme étant à l'image du calife Omar II, reconnu pour être un saint homme préoccupé des intérêts religieux et de la propagation de la foi; ainsi sous son règne: "le Maghreb vit un nombre considérable de

---

[1] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 263.

[2] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 354.

[3] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 269.

conversion"[1]. Mercier ajoute que "les privilèges accordés aux chrétiens leurs furent retirés, et ils durent se convertir ou émigrer"[2].

En 720-721 (102 H) arrive au pouvoir Yazid Ibn Abi Muslim[3]. Il est libéré de prison en Irak pour être envoyé à Kairouan, c'est un affranchi d'El Hajjaj. "Il commit l'énorme faute -dit Fournel- de croire qu'il avait affaire à des irakains et qu'il pouvait appliquer en Afrique le régime violent qui avait servi à son patron dans les gouvernements de Koufa et de Basra"[4]. En plus, nous dit Mercier: "Mohamed Ibn Yazid commença à mettre en pratique tout un système de vexations contre eux et voulut leur imposer en outre des autres charges, la capitation..."[5]. L'indignation des berbères atteint son comble quand il décide de se constituer une garde personnelle sur le modèle byzantin. Il fut assassiné par les berbères.

Selon Fournel contrairement à ce que l'on pourrait croire, la ferveur religieuse des berbères n'était pas aussi profonde, d'ailleurs "on pouvait la mesurer sur la sincérité de leur soumission"[6]. Encore une fois l'auteur évoque cette phrase célèbre mais combien douteuse: "les berbères, qui depuis Tripoli jusqu'à Tanger avaient en soixante et dix ans apostasié douze fois..."[7].

Précisons néanmoins, que ce n'est pas contre la religion islamique que les berbères vont se révolter mais contre le comportement discriminatoire des gouverneurs. D'ailleurs c'est sous l'étendard de l'islam kharijite

---

1 Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 270.

2 Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 225.

3 Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 271.

4 Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 271.

5 Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrional. op. cit. p. 225

6 Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 271.

7 Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 271.

qu'ils se sont soulevés. Au demeurant l'auteur se reprend lui même quand il dit: "les révoltés ne songèrent pas à répudier l'autorité du calife"[1]. Les berbères vont choisir un gouverneur provisoire. Selon Fournel c'est un notable de Tunis: Mohamed Ibn Aus El Ansari[2].

Mais la vraie révolte éclate lors de la nomination de Ubaid Allah Ibn El Habhab, gouverneur de l'Ifriqiya en 734-735. Fournel et Mercier se contredisent sur la personnalité de celui- ci. Le premier le comble de louanges et vante ses mérites[3], le second le dépeint "méprisant profondément les populations vaincues. Il arrive en Afrique, pénétré de ses idées et traite les berbères avec la plus grande injustice.

Ubaid Allah Ibn Habhab délègue ses pouvoirs à des sous gouverneurs parmi lesquels Omar Ibn Abd Allah El Moradi à Tanger. En même temps il chargera Habib Ibn Abou Obeid d'une expédition dans le Sous et le Soudan[4]. Fournel en déduit que "les berbères du Maghreb Al Akça n'étaient pas bien complètement soumis"[5]. En fait c'est une période, nous dit Laroui, où l'expansion islamique continue dans la Méditerranée et dans le Sous[6]. Ce qui explique l'expédition menée dans cette région.

Les exactions des gouverneurs, notamment Omar et Ismael, vont déclencher un soulèvement général des berbères. En effet, suivant Fournel, "Omar et Ismael, chacun dans son gouvernement avaient appliqué le régime fiscal familier aux caisites, c'est à dire qu'indépendamment de tous les autres impôts ( ),

---

[1] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 272.

[2] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 272.

[3] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 284.

[4] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 285.

[5] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 285.

[6] Abd Allah Laroui. Histoire du Maghreb. op. cit. p. 90.

( ) ils exigeaient des berbères le cinquième qui ne devait se prélever que sur les vaincus non convertis"[1].

Mercier corrobore les déclarations de Fournel: "Ismael de concert avec Omar El Moradi prétend prélever en outre des impôts réguliers, le quint sur les populations soumises"[2].

A en croire les auteurs, cet impôt nouveau a été la cause principale de la révolte générale des habitants du Maghreb. De plus, ils laissent entendre que cette révolte purement berbère est dirigée contre les arabes en général. A vrai dire ce n'est pas aussi simple que cela puisse paraître. Tout d'abord ce n'était pas la première ni la dernière fois qu'il y eut une augmentation de l'impôt, "un impôt sur les biens quelqu'exorbitant qu'il fut n'aurait jamais excité un soulèvement général"[3].

C'est minimiser l'importance de la révolte en réduisant ses causes à un seul motif: l'augmentation de l'impôt fiscal. En fait ce soulèvement a été déclenché par plusieurs facteurs, politique, économique et religieux.

- Le facteur politique résulte d'un certain désordre qui régnait au Maghreb pendant toute la période des gouverneurs arabes. En effet les rivalités au sein de la société arabe entre caisites et kalbites, dont les omeyyades se sont servis pour maintenir leur pouvoir a préparé le terrain à une dynamique révolutionnaire.

D'ailleurs les auteurs surtout Fournel l'ont bien démontré. Depuis que le gouvernement du Maghreb est devenu

---

1 Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 286.

2 Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 230.

3 En Nowairi Kitab nihayat al Arab fi funun al adab. Version française des chapitres relatifs au Maghreb. par le Baron De Slane en appendice au tome 1 de sa traduction partielle des 'Ibars d'ibn Khaldoun sous le titre: Histoire des Berbères. Paris 1978. Note 5. p. 359.

indépendant de l'Egypte se rattachant directement au califat d'Orient, nous avons vu les gouverneurs s'appuyant sur leur famille et sur leurs clans tribaux pour désigner les sous gouverneurs des autres provinces ainsi que dans les postes clés du pays.

La constitution d'une aristocratie militaire était le corollaire évident de cette nouvelle situation, travaillant la main dans la main avec les autres membres de l'administration qui à son tour constitue une aristocratie bureaucratique.

De plus les califats d'Orient changeaient de clans à chaque changement de gouverneur. C'est ainsi que caisites et kalbites alternaient au pouvoir. Par conséquent nous assistions à chaque fois à un bouleversement dans le système administratif.

- Le facteur économique a été le plus déterminant lors de la révolte des berbères en ce VIII^{ème} siècle. En effet la situation du pays la veille du soulèvement kharijite était critique. Le califat omeyyade avait une grande responsabilité dans cette détérioration, car même après la fin de la conquête, le Maghreb était toujours considéré "terre de guerre".

Les chroniqueurs arabes sont unanimes sur l'énormité des exigences de l'Orient. "Les califes, dit Ibn Idhari, aimaient les articles de luxe du Maghreb et envoyaient les réclamer à leurs gouverneurs d'Ifriqiya. Ceux ci leurs envoyaient (entre autres) de radieuses berbères"[1].

Lorsque Ibn Al Habhab fut investi, il leur laissa beaucoup espérer et il leur fit des promesses dépassant les possibilités du pays. Il fut ainsi contraint d'user de

---

[1] Ibn Idhari. Al Bayan. Tome 1. op. cit. p. 52.

violence et de mauvais procédés[1]. Les berbères devinrent alors agressifs: ils tuèrent leur magistrat ('Amil) et se révoltèrent tous ensemble contre Ibn Al Habhab.

C'est ainsi que des biens de toutes sortes, en espèces et en nature furent drainés durant la première moitié du VIII[ème] siècle vers l'Orient[2]. En outre certains gouverneurs ont voulu appliquer la politique de El Hajjaj au Maghreb, qui consistait à imposer la jizya sur les (mawali) musulmans ou non musulmans. Certes Omar Ibn Abd AL Aziz a essayé de mettre un terme à cette politique d'exploitation, mais dés sa mort le califat omeyyade est revenu à sa première politique.

Ainsi nous pouvons dire que la politique financière des omeyyades a conduit le Maghreb à une situation économique désastreuse, au point que l'explosion des masses berbères et autres est devenue inéluctable.

- Le facteur religieux ou le facteur idéologique consiste dans le fait que les berbères qui ont embrassé l'islam ont compris que ses principes fondamentaux sont l'égalité et la justice. De ce fait ils ont pris conscience de l'éloignement et de la rupture que la politique des omeyyades et des abbassides constituait vis à vis de ces mêmes principes. C'est ainsi que les berbères ont épousé les idées du kharijisme dans la mesure où celui ci appelle, au nom de l'islam, à la révolte en lui donnant un aspect légal.

Donc la résolution des révoltés est de se débarrasser des exactions sociales que les berbères subissaient et réaliser les principes islamiques, "justice et égalité", en passant par la voie de la révolte légale que prône le kharijisme. Cette révolte n'est alors pas tout à fait une révolte religieuse ni une révolte de parti

---

[1] Ibn Idhari. Al Bayan. Tome 1. op. cit. p.54.

[2] Mohamed Talbi. L'émirat Aghlabide. op. cit. p. 37.

puisque ces deux facteurs ont été des moyens qui justifient le changement des conditions sociales et économiques. Le kharijisme a pris aussi une dimension sociale dans la mesure ou ses partisans se sont désignés les défenseurs des pauvres et des exploités contre les despotes.

En fait, c'est la politique gouvernementale en Orient et en Occident qui s'est chargée de donner un aspect religieux à cette révolte[1]. Ce qui n'était au début que des partis politiques opposants ont réussi à répondre aux aspirations et aux demandes des classes sociales opprimées, d'où la légalité de cette action.

C'est sur la base de tous ces facteurs politique, économique et religieux que nous pouvons expliquer et comprendre la grande insurrection des berbères. Nous pouvons ajouter que contrairement aux affirmations des auteurs cette révolte n'est pas purement berbère. Elle se distinguait par le fait qu'elle rassemblait des éléments divers. En effet aux côtés des berbères l'armée des révoltés se composait de minorités non maghrébines qui sont devenues musulmanes après la conquête tels que les africains et les noirs ( ), sans oublier certains arabes et Perses ayant combattu dans les rangs des insurgés protestant contre la politique des gouverneurs.

Ce soulèvement général a vu à sa tète Maicarah El Matghari, Fournel conformément à Ibn Khaldoun ajoute "El Hakir" c'est à dire de petite condition. En fait "Maicarah était un homme de grande piété et non pas de petite condition"[2]. Sous l'étendard de la révolte nous trouvons la plupart des tribus berbères, Fournel nous cite quelques noms: "les mathgaras, les miknacas et les berghouatas"[3].

---

[1] Mahmoud Ismael. Extraits de l'histoire de l'Islam. op. cit. p. 118.

[2] Abd Allah Laroui. Histoire du Maghreb. op. cit. p. 90.

[3] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 287.

Selon Mercier "tous avaient adopté dans les dernières années la doctrine kharijite et s'étaient affiliés principalement à la secte sofrite, de sorte que le soulèvement national se doublait d'une révolte religieuse"[1].

En vérité il existait au Maghreb deux tendances kharijites: une tendance sofrite extrémiste et une tendance ibadhite plus modérée. Les sofrites ont réussi les premiers a propagé leurs idées au sein des tribus situées au Maghrib El Akça et une grande parti du Maghrib El Awçat. Maicarah était un sofrite convaincu[2].

Tanger est prise par les insurgés et Omar El Moradi est assassiné. Maicarah se rendit à Sous où Ismael Ibn Abd Allah subit le même sort que le gouverneur (Amil) de Tanger.

Selon Mercier "Maicarah proclama l'indépendance berbère et l'obligation du culte kharijite seul orthodoxe"[3]. Khaled Ben Habib El Fihri fut envoyé à la tête de troupes arabes disponibles, nous dit Fournel. Il rencontre les troupes berbères non loin de Tanger[4].

A lire Fournel et Mercier la victoire a été incertaine. Mais Maicarah pénétra malgré tout Tanger, ce qui nous laisse penser que les auteurs ont mal interprété le texte de Nowairi "le combat fut soutenu avec un acharnement inouï, mais à la fin Maicarah rentra dans la ville"[5].

---

[1] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 230.

[2] Abd Allah Laroui. Histoire du Maghreb. op. cit. p. 80.

[3] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 230.

[4] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 288.

[5] El Nowairi. Appendice au tome I d' Histoire des berbères d'Ibn Khaldoun, traduit par le Baron De Slane. op. cit. p. 360.

Quoi qu'il en soit les berbères se révoltent contre Maicarah qui est assassiné et remplacé par Khaled Ibn Hamid Ez Zenati. Les raisons de cet assassinat demeurent obscures. Fournel voit dans cet acte un châtiment contre Maicarah pour son récent insuccès[1]. Tandis que Mercier l'explique autrement "Maicarah accusé d'impéritie ou de vues ambitieuses fut tué dans une sédition"[2]. Il est plus probable que les révoltés sont entrés, de retour a Tanger, dans le cycle des dissensions internes communes a tous les groupes kharijites[3].

En tout cas, une autre armée arabe se porte au devant des insurgés. Ce fut "la bataille des nobles" ou les troupes gouvernementales connaissent la plus cuisante des défaites. D'après Mercier ce fut cette bataille qui a déterminée le choix des rebelles pour mettre à leur tête Khaled Ibn Hamid[4]. Il est certain que l'auteur se trompe car celui- ci est nommé à la tête des troupes berbères avant la "bataille des nobles".

A la nouvelle de cette défaite, la révolte se propage. Selon Fournel: "dans toute l'Afrique"[5]. Mercier ajoute "la nouvelle de ce succès eut un effet immense et la révolte se propagea aussitôt en Espagne"[6]. "Les arabes, nous dit Fournel, déposèrent Obeid Allah"[7]. Toutefois nous lisons dans l'ouvrage de Nowairi que le calife Hicham a envoyé une lettre de rappel à Obeid Allah. Ce chef quitte l'Ifriqiya dans le mois de djoumada 1 de l'an 123 H (741)[8].

---

[1] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 285.

[2] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 230.

[3] Abd Allah Laroui. Histoire du Maghreb. op. cit. p.90.

[4] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 231.

[5] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 289.

[6] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 231.

[7] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 289.

[8] El Nowairi. Appendice du Tome 1 d'Histoire des Berbères d'Ibn Khaldoun. op. cit. p.361.

Une seconde armée est envoyée de Damas sous le commandement de Koltoum Ibn Iyàd. La rencontre entre les deux rivaux eut lieu sur la rive droite de l'oued Sebou. Suivant Mercier: "les kharijites étaient en nombre considérable, presque nus, la tête rasée, remplis d'enthousiasme"[1]. Fournel ajoute: "les berbères avaient fait leurs préparatifs à la manière des sauvages... n'ayant pour tout costume que de simples caleçons, pour défense, des boucliers"[2].

Il est incontestable que les auteurs expriment l'opinion de certaines sources arabes dont les chroniqueurs ne partageaient pas les idées des kharijites. En effet, il ne faut pas perdre de vue que la doctrine kharijite avait de nombreux opposants, entre autre, les shi'ites et les sunnites.

Le combat se termine par la défaite des arabes et la mort de Koltoum. Les rescapés selon Fournel et Mercier se réfugient à Ceuta. Après ces deux échecs sanglants de l'armée gouvernementale, le nord du Maghreb échappe désormais à l'autorité du calife. Le théâtre des événements va se dérouler a l'est, aux marches de l'Ifriqiya. Les omeyyades dans un dernier sursaut vont prendre une petite revanche sur les kharijites.

Hantzalah Ibn Safouan El Kelbi est chargé, d'après Fournel, d'une nouvelle expédition punitive en Ifriqiya (741-742) 124 H[3]. En effet une nouvelle insurrection éclate, Kairouan est menacé par les troupes kharijites. Des tribus révoltés, les auteurs ne citent que la tribu de Houara[4,5].

---

[1] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 232.

[2] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 294.

[3] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 297.

[4] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 298.

[5] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 232.

Fournel rend compte du déploiement des troupes de Hantzalah et celles des kharijites[1]. Sans reprendre tous les détails de cette rencontre, nous pouvons dire que le combat entre les deux partis eut lieu en deux affrontements El Karn et El Asnam[2]. C'est ainsi que l'armée omeyyade a réussi momentanément à arrêter l'action des kharijites sofrites et à sauver Kairouan, en revanche ils ne réussiront pas à sauver leur califat de sa chute et empêcher l'avènement des abbassides en 132 H (750).

D - UNE TENDANCE A L'INDEPENDANCE : ABD ER RAHMAN IBN HABIB. (745-755) (127-137).

La chronique des événements que Fournel et Mercier relatent ne concerne qu'une partie du Maghreb: l'Ifriqiya. Politiquement, le nord du Maghreb échappe complètement à Bagdad.

Abd Er Rahman Ibn Habib, descendant de Okba Ibn Nafi' quitte l'Espagne pour se réfugier en Tunisie. Suivant Mercier, celui-ci: "se tint dans l'expectative entouré d'un certain nombre d'adhérents"[3]. Fournel ajoute: "les troubles dont la Syrie était le théâtre, étaient l'occasion qu'il épiait avec tant d'impatience; Abd Er Rahman prépare le soulèvement de l'Afrique contre Hantzalah"[4]. De plus, continue l'auteur: "les souvenirs laissés en Afrique par son bisaïeul lui conciliaient l'affection de la partie arabe de la population".

Mercier soutient le contraire: "les arabes établis sur le littoral de la Tripolitaine, se déclarèrent contre l'usurpateur, et ayant fait alliance avec les

---

[1] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 299.

[2] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 233.

[3] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 236.

[4] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 322.

berbères se mirent bientôt en révolte"[1]. Handhala Ibn Safwan accepte de se désister au profit de Abd Er Rahman. Tunis, Bejah, et Tripoli sont prises par les kharijites ibadhites. Néanmoins Ibn Habib, secondé par son frère Ias demeure vainqueur de toutes ces insurrections.

A vrai dire, ni Fournel ni Mercier ne semblent connaître les motifs de cette rébellion. Il s'agit de la guerre sourde entre ibadhites et sofrites. Les premiers empêchent les seconds d'établir et d'étendre leur pouvoir. Cantonné au début au Maghrib El Akça et au Maghrib El Awçat, sur l'Ifriqiya[2].

Le calife omeyyade, Marwân, préoccupé par sa lutte contre les kharijites, les chi'ites et les descendants d'El Abbas, confirme El Habib dans son gouvernement. Mais l'assassinat de Marwân II, marque la fin de la dynastie omeyyade d'Orient en 750/132, et l'arrivée de Abou El Abbas Al Saffâh, premier calife des abbassides[3].

Celui-ci confirme à son tour Habib dans son gouvernement[4]. Cependant, à Abou El Abbas Al Saffâh, dont le califat est surtout marqué par l'anéantissement des omeyyades, succède Abou Dja'far Al Mançoûr (754-775). C'est le véritable fondateur de la dynastie, "doué d'une très haute opinion de son rôle, il a voulu être souverain sans conteste"[5].

C'est ainsi que les relations entre le calife d'Orient et le gouverneur de l'Ifriqiya sont rompues. Toutefois Habib' victime des intrigues de sa famille est

---

[1] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 237.

[2] Mahmoud Ismael. Exposés sur l'histoire de l'occident musulman. Fès. 1979. p. 30.

[3] Robert Mantran. L'expansion musulmane. op. cit. p. 39.

[4] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 326.

[5] Robert Mantran. L'expansion musulmane. op. cit. p. 152.

assassiné, et l'Ifriqiya livrée à nouveau aux luttes fratricides. El Habib fils de Abd Er Rahman triomphe de ses adversaires et reste, "seul maître du pouvoir"[1].

Mais encore une fois les intrigues politiques vont mettre le pays à feu et à sang. Suivant Fournel: El Ouareth, un des oncles d'El Habib et quelques débris de l'armée d'El Ias, se réfugient chez les Ouarfedjouma: berbères sofrites. Ces derniers attaquent, et s'emparent de Kairouan.

D'après Mercier: "on vit ces berbères kharijites portant la bannière du calife abbasside"[2]. L'auteur se trompe; car il paraît invraisemblable que les kharijites, ennemis jurés des abbassides, combattent sous leur étendard. "C'est le premier exemple de l'intervention des berbères dans les querelles intestines des arabes"[3], remarque à juste titre Fournel. Ce qui prouve une chose: "les placés aux portes de l'Ifriqiya étaient loin d'être soumis". Au milieu de cette agitation, les berbères kharijites ibadhites, sous la direction d'Abou Al' Khattab viennent de s'emparer de Tripoli, et d'en chasser le gouverneur abbasside.

Pour Fournel: "Abou El Khattab lors d'un voyage à Kairouan était outré des abominations commises par les sofrites"[4]. Il décide alors de marcher sur Kairouan. Mercier explique la réaction des ibadhites par: "la jalousie des autres berbères"[5]. Il ne s'agit nullement d'un problème de jalousie, mais plutôt du danger que constitue l'extension du sofrisme sur l'Ifriqiya: fief de l'ibadhisme.

---

[1] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 241.

[2] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 242.

[3] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 350.

[4] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 355.

[5] Ernest Mercier. Histoire de L'Afrique septentrionale. op. cit. p. 246.

Dés lors, il devient urgent de les combattre et de les chasser de Kairouan. Abou El Khattab fait un massacre des Ouarfedjouma, et installe Abd Er Rahman gouverneur de Kairouan. Du point de vue des auteurs, c'est la preuve de la victoire des berbères sur les arabes. "Voici donc encore une fois les berbères maîtres de leur pays"[1], commente Fournel.

Pour Mercier: "c'est le triomphe de la race berbère et du culte kharijite ibadhite. Après le Maghreb, après l'Espagne, l'Ifriqiya secouait le joug des arabes"[2]. Il est clair que les auteurs à partir d'un fait partiel, et d'un événement transitoire construisent des conclusions définitives. Certes les califes d'Orient n'ont plus de mainmise sur l'ensemble du Maghreb, mais nous n'avons pas vu non plus les berbères expulsant les arabes hors du pays.

Il est essentiel de ne pas perdre de vue les motivations réelles de cette grande insurrection et les revendications première des berbères: refus d'un état d'exploitation et d'inégalité sur le modèle byzantin. De plus le destin des berbères, à la fin du VIII^{ème} siècle se confond avec celui des arabes. Il suffit de se rappeler que la révolte générale qui a secouée tout le Maghreb s'est faite au nom de l'islam. En fait le kharijisme n'a été que la première doctrine expérimentée au Maghreb. Les berbères vont explorer tour à tour le zaidisme, le chi'isme, le malékisme... Ainsi donc, les kharijites ibadhites deviennent maître de Kairouan, de 758 à 761.

La riposte d'El Mançoûr ne tarde pas à se manifester. Mohamed El Ach'at, nouvellement nommé gouverneur de l'Égypte envoie une première armée au devant

---

[1] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 356.

[2] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 246.

des troupes d'Abou El Khattab[1]. Cette rencontre fut désastreuse pour les troupes orientales.

Pour Fournel, les historiens arabes n'ont pas mis en évidence cette défaite, ce qui prouve: "la profonde atteinte que les conquérants ont reçu, atteinte assez profonde pour changer leur audace en prudence... Nous sentons en lisant leurs historiens que les arabes ne sont plus ces apôtres, embrasés d'une exaltation fiévreuse, qui s'élançaient du Nil à l'océan sans regarder les obstacles, demandant ou il y avait des infidèles à combattre sans jamais demander leur nombre. On dirait que leur ardeur s'est éteinte dans les flots de sang que les Berbères ont répandus au nom de la liberté"[2].

Encore une fois nous sommes confrontés aux déviations de l'auteur, à ses jugements partiaux et systématiques. Il perçoit le Maghreb isolement de la communauté musulmane. Nous sommes en présence d'une révolution au sein de l'empire. On est loin du califat omeyyade, de l'époque des conquêtes, en somme "des initiateurs de l'empire".

La société musulmane a subi des transformations internes profondes. Il ne s'agit pas seulement de l'éviction de la dynastie omeyyade au profit de la dynastie abbasside, mais surtout de l'accession aux organes du pouvoir d'éléments non arabes bien que musulmans. C'est dire effectivement combien la période de conquête au nom de la foi est révolue.

Le règne abbasside est marqué par une évolution considérable dans le domaine administratif, intellectuel, commercial, et surtout religieux[3]. C'est la période du foisonnement des doctrines par excellence. La conséquence

---

[1] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 357.

[2] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 358.

[3] Robert Mantran. L'expansion musulmane. op. cit. p. 148.

de cette évolution, est la désagrégation de l'unité de l'empire. "A l'ouest surtout, mais aussi à l'est des tendances scissionnistes se manifestent qui finissent par se transformer en véritables ruptures et dans la création d'états indépendants"[1].

En 144/760 Mohamed El Ach'at reçut l'ordre de prendre en personne la direction des combats. Une armée de vingt mille, ou quarante mille hommes lui fut adjointe[2]. Mais ce qui est important dans cette considérable armée, et qui échappe à nos auteurs: c'est que celle-ci comprend surtout des troupes du Khorassan: "de ces Persans qui avaient été les ouvriers les plus dévoués de la grandeur abbasside"[3].

Fournel et Mercier parlent constamment de troupes berbères et non de troupes kharijites. Ainsi ils pourront une fois de plus opposer les arabes aux berbères. Or l'armée kharijite ne comprend pas que des éléments berbères. La preuve Abou Al Khattab est arabe, comme l'armée d'Ibn El Ach'at qui n'est plus exclusivement arabe, mais comprend des troupes khorassanides.

En tout cas la désunion au sein de l'armée kharijite, et une manoeuvre habile d'Ibn El Ach'at lui donnent la victoire. El Ach'at devient dés lors gouverneur de l'Ifriqiya. Mercier se trompe lorsqu'il écrit: " El Ach'at fut reçu à Kairouan fin Janvier 762"[4]. En fait il y est comme gouverneur à partir de Gumada 144/août 761[5]. Quant à ibn Rostem, il réussit à s'échapper, et alla fonder l'état de Tahert.

---

[1] Robert Mantran. L'expansion musulmane. op. cit. p. 149.

[2] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 258.

[3] Georges Marçais. La Berbérie musulmane et l'Orient au moyen âge. op. cit. p. 50.

[4] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 247.

[5] Mohamed Talbi. L'émirat Aghlabide. 184-296/800-909. Histoire politique. Paris 1966. p. 74.

Mohamed El Ach'at s'occupa de la fortification de Kairouan, et l'élimination des berbères kharijites. El Aghlab Salim est nommé gouverneur du Zab et de la ville de Tobna[1]. Quelques années plus tard El Ach'at est déposé et chassé par ses propres troupes. Il appartenait au clan yéménite, alors que l'armée était en majorité modharite[2]. El Mançoûr investit alors El Aghlab Salim qui est modharite; gouverneur de Kairouan à la fin de Gumada El Akhir 148/765.

En 150/767-768 écrit Fournel, "les Beni ifren se révoltent au Maghreb central, sous le commandement d'Abou Qurra. El Aghlab décide de marcher contre eux. Mais l'indiscipline de ses troupes d'une part, la nouvelle révolte sous l'instigation d'El Hassan Harb El Kindi à Tunis d'autre part, obligeront El Aghlab à renoncer à la lutte contre les berbères et châtier la révolte du jound"[3]. El Aghlab y trouva la mort.

En 151/768-769 Omar b. Hafs est désigné nouveau gouverneur de l'Ifriqiya. Il se rend dans le Zab pour restaurer la ville de Tobna; car nous dit Mercier: "cette position couvrait le sud contre les entreprises des zénètes"[4]. Mais une nouvelle période d'anarchie, réunissant dans un même élan les berbères de toutes tendances a failli anéantir le pouvoir abbasside en Ifriqiya.

D'après Fournel, nous retrouvons Abou Qurra, Abd Er Rahman b. Rustum et Abou Hatim Ya'coub[5]. Kairouan est reprise par les Kharijites et Omar b. Hafs tué lors du combat.

---

[1] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 363.

[2] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 248.

[3] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 366.

[4] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 250.

[5] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 368.

E - LES MUHALLABIDES: CONSTITUTION ILLUSOIRE D'UNE DYNASTIE

Pour mettre fin à cette situation catastrophique qui met en péril l'autorité arabe, El Mançoûr décide de dépêcher en Ifriqiya une personnalité de premier plan. Il s'agit de Yazid Hatim Qabisa El Muhallab. Ni Fournel ni Mercier ne sont capables de nous renseigner sur ce nouveau gouverneur. Pourtant ce choix dénote d'une nouvelle politique du califat.

Omar b. Hafs appartenait déjà à la famille des muhallabides. Celle-ci en fournira cinq autres[1]. Ce nouveau personnage a déjà fait ses preuves comme gouverneur: en Arménie, au Pendjab, en Azerbaïdjan, et en Égypte. Suivant Fournel, le calife a mis à sa disposition soixante mille hommes[2]. Mais si on en croit Georges Marçais et M. Talbi, l'armée se composait de trente mille homme de Khorassan et de soixante mille hommes de Basra, Koufa et de Syrie.

Fournel explique: "la fréquence des révoltes, le désir de rendre définitive une conquête si chèrement achetée, seraient peut-être des raisons insuffisantes pour expliquer ce formidable déploiement de forces; mais le soulèvement à la tête duquel se trouvait Abou Hatim était, sans aucun doute, le plus dangereux de tous ceux qui avaient menacé la domination arabe en Afrique, parce qu'il avait un caractère de gravité qui lui était particulier. Non seulement Abou Hatim était maître de Kairouan, mais un certain nombre de généraux s'étaient soumis à lui"[3].

Il est vrai que la situation en Ifriqiya est très grave, mais elle n'est pas nouvelle. L'acheminement d'une armée aussi puissante, le choix du gouverneur dans la même

---

[1] Georges Marçais. La Berbérie musulmane et l'Orient au moyen âge. op. cit. p. 52.

[2] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 376.

[3] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 377.

famille que le précèdent et qui jouit de beaucoup de prestige, et enfin la remise en état de défense de certaines citadelles byzantines. Tout cela démontre une volonté ferme du califat de mettre fin définitivement à une situation qui devient quasi permanente. D'ailleurs Yazid b. Hatim réussit non seulement à combattre les kharijites, à assurer la pacification des provinces, mais aussi à rendre à la ville de Kairouan toute sa splendeur[1].

Fournel ajoute: "Il ouvrit de nombreux marchés à Kairouan et plaça chaque corps de métier dans un quartier qui lui fut spécialement affecté. Ce qui prouve qu'il maintint la paix et s'occupa principalement des choses utiles"[2]. Néanmoins, l'auteur reproche aux historiens arabes la brièveté de leurs récits sur cette période relativement longue. "Habitués que sont les historiens à ne raconter que des batailles et à ne considérer les faits d'une administration pacifique que comme des détails indignes de prendre place dans les pages de l'histoire"[3].

Ce reproche excessif à l'égard des chroniqueurs arabes s'applique aussi bien à Fournel et à Mercier. Car en dehors de l'histoire politique et événementielle du Maghreb, nos deux auteurs demeurent silencieux quant aux autres faits marquants de l'histoire du Maghreb. "Les Berbères" et "L'histoire de l'Afrique septentrionale" ne sont qu'une compilation des sources arabes.

Les quinze années d'administration de Yazid sont considérées par l'ensemble des auteurs comme une époque de paix. Pour Fournel: "il ne faut pas voir dans ce calme une quelconque soumission des berbères, mais seulement le fait que Yazid a renoncé à étendre la domination arabe vers l'ouest"[4]. Cette paix n'a été troublée ni sous le

---

[1] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 254.

[2] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 379.

[3] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 381.

[4] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 382.

gouvernement de son frère: Rawh b. Hatim (171/788), ni sous celui de Nasr b. Habib (174/791). Ce dernier fut choisi par le calife El Rasid pour succéder à Rawh b. Hatim afin de ne laisser aucune chance à Qabisa Rawh b. Hatim d'accéder au gouvernement.

Pour Mercier: "Haroun Er Rachid n'entendait pas que la fonction du gouverneur se transmit par hérédité dans son empire"[1]. En effet les abbassides n'étaient pas encore résignés à laisser échapper l'Ifriqiya à leur administration directe, d'autant plus que cette formule parait très judicieuse. Il suffit d'un bon choix d'homme: Yazid b. Hatim, pour y maintenir leur autorité. Mais une nouvelle période d'anarchie: 177-184/790-800 causera la désillusion des abbassides et les poussera à prendre de nouvelles résolutions pour éviter de perdre totalement leur dernière province du Maghreb. Cette période de troubles a frayé la voie aux aghlabides.

F - NOUVELLE PERIODE D'ANARCHIE.

A la mort de Rawh b. Hatim, un de ses fils El Fadl b. Rawh était gouverneur du Zab. Aussitôt qu'il apprit le désappointement de son frère Qabisa, il se rendit en Orient, et obtint à force d'intrigues sa nomination au gouvernement de l'Ifriqiya et la destitution de Nasr b. Habib 177/793[2]. Il nomme au gouvernement de Tunis son neveu El Moghira b. Bichr.

Selon Fournel: "il traita, ainsi qu'El Fadl la milice avec peu d'égard"[3]. De son côté Mercier parle: "de conduite imprudente d'El Moghira et des exactions qui avaient soulevé l'opinion publique"[4]. Conséquence: l'armée

---

[1] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 261.

[2] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 402.

[3] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 204.

[4] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 261.

l'expulse et demande son remplacement. Apparemment nos historiens ignorent les motifs réels du mécontentement de l'armée. Les maladresses d'El Moghira ne suffisent pas à elles seules à expliquer cette mutinerie.

Pour Mohamed Talbi: "les mutins de Tunis qui exprimaient sûrement les sentiments de tous les gûnds, réclamaient surtout le retour aux aslafs (supplément de solde, avances ou "prêts"...) qu'ils avaient l'habitude de toucher et qui avaient été supprimés par El Fadl"[1]. Celui-ci accepte le remplacement d'El Moghira, mais refuse d'accorder les avances "aslafs". Le nouveau gouverneur envoyé par El Fadl est assassiné, et la sédition se change en une révolte ouverte.

A la tête de cette insurrection, Abd Allah Ibn Jaroud. Les garnisons voisines font cause commune avec les insurgés. Les rebelles pénètrent à Kairouan sans résistance. Pour Mercier: "El Fadl a été fait prisonnier et il fut massacré par les soldats, en 794/178"[2]. Cette information n'est cependant pas complètement exacte. En fait El Fadl, et sa famille sont invités une première fois à rejoindre Gabès, mais sur le conseil de certains officiers qui craignaient les intrigues d'El Fadl à Tripoli, Abd Allah Ibn Jaroud le fait arrêter sur la route de Gabès et ramener à Kairouan[3].

Aux dires de Fournel, il fut exécuté en Gumada II 178/Septembre 793 et non comme Ibn Idhari avance, en Sa'ban 178/ Novembre 794. Or nous retiendrons la seconde date, car il est possible que Fournel ait fait une confusion entre deux événements différents. D'une part la prise de Kairouan par Abd Allah Ibn Jaroud a eu lieu en Gumada II 178, et là dessus l'ensemble des sources fait

---

[1] Mohamed Talbi. L'émirat Aghlabide. op. cit. p. 78.

[2] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 261.

[3] Ibn Idhari. Al Bayan. op. cit. p. 87.

l'unanimité. D'autre part, l'assassinat d'El Fadl, après son emprisonnement a eu lieu au mois de Sa'ban 178.

Le triomphe d'Ibn Jaroud n'a pas duré longtemps. En effet, aussitôt que la nouvelle du meurtre d'El Fadl est répandue, un certain nombre de généraux, parmi lesquels -écrit Fournel- nous trouvons Chamdoun, Falah Ibn Abd Er Rahman El Kilai, El Moghira, et plusieurs autres chefs qui se réclament de l'autorité du calife et de la cause légitime[1].

Ni Fournel, ni Mercier ne semblent connaître le vrai "meneur" de ces "justiciers". Il s'agit de Malek Ibn El Mundir El Kelbi: gouverneur de Mila. Les révoltés l'ont mis à leur tête pour venger la mort d'El Fadl[2]. Mais, lors d'une rencontre avec les troupes d'Ibn Jaroud, il s'est fait tuer, et ses troupes se sont réfugiées à Laribus. D'après nos auteurs, El A'la Ibn Said: gouverneur du Zab est venu les rejoindre avec de nouveaux contingents.

Pour Fournel: "la position d'El A'la Ibn Said commandant un corps de berbères dans le Zab parait obscur. Il est permis de se demander, s'il obéissait au gouverneur du Zab et dans l'affirmative, comment il se peut que ce gouverneur n'intervienne dans de graves événements, ni pour s'unir aux généraux arabes qui allèrent combattre le rebelle Ibn Jaroud, ni pour approuver ou blâmer l'appel fait à un chef de corps qui avait un commandement dans sa province. Aucun auteur ne parle de ce gouverneur et ne nous dit par qui dans le Zab avait été remplacé El Fadl Ibn Rawh, lorsque à la fin de Ramadan 174 ce jeune ambitieux quitte brusquement la province qui lui été confiée pour aller intriguer en Orient"[3].

---

[1] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 404.

[2] Ibn El Abbar. Al Hulla Al Siyara'. Édition critiqué par Hussain Mo'nés. Le Caire 1963. Volume 1. p. 86.

[3] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 406.

L'auteur en déduit que c'est Ibrahim Ibn El Aghlab qui a été appelé à remplacer El Fadl au Zab. "Ibrahim -écrit Fournel- resta spectateur des événements, semblant épier de quel côté tournerait la fortune pour régler sa conduite sur le succès"[1].

L'auteur se trompe quant à la fonction d'El A'la Ibn Said. A ce moment, il était gouverneur du Zab[2], et c'est donc lui qui assistait en spectateur au conflit qui oppose Ibn Jaroud à El Fadl, et non El Aghlab. D'ailleurs il sortit de son silence jugeant sans doute le moment favorable pour venger de façon profitable son parent. En ce qui concerne Ibrahim Ibn El Aghlab; il a été nommé gouverneur du Zab par Haroun Er Rachid à l'époque de la nomination d'Ibn El 'Aki à la tête de l'Ifriqiya[3].

Pour le moment, El A'la Ibn Said entreprend de marcher sur Kairouan. Mais à la nouvelle des événements de l'Ifriqiya, le calife y dépêche un nouveau gouverneur: Hartama Ibn A'yan. Selon Mercier, Ibn Jaroud ayant appris l'arrivée de celui-ci, se porte au devant de Yaktin; émissaire envoyé par Hartama pour persuader Ibn Jaroud de déposer les armes. Ce dernier refusa d'abandonner Kairouan sous prétexte qu'elle sera livrée au pillage des berbères. El A'la à son tour vient mettre le siège devant Kairouan. Cependant Ibn Jaroud, se voyant perdu, décide de faire sa soumission à Yahya Ibn Moussa, un autre émissaire de Hartama. Aussitôt El A'la fit son entrée à Kairouan: (Mars-Avril 795). Il obtint de Hartama le prix de ses services et partit pour l'Orient[4].

Fournel relate une version des faits quelque peu différente de celle de Mercier. "Le lieutenant de Hartama; Yahya Ibn Moussa qui se trouvait à Tripoli, essaya d'agir

---

[1] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 407.

[2] Ibn El Abbar. Al Hulla Al Siyara'. op. cit. p. 87.

[3] Ibn Idhari. Al Bayan. op. cit. p. 93.

[4] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 262.

sur Ibn Jaroud de manière à l'amener par les voies de la douceur à quitter le pays ou il s'était posé en rebelle. Ibn Jaroud se voyant menacé par les troupes de Al A'la, écrivit à Yahya Ibn Moussa de venir prendre possession de Kairouan... Yahya se porta sur Kabis où il vit presque toute la milice venir l'y rejoindre. Ibn Jaroud quitta la capitale en y laissant Abd El Malek Ibn Abbas... El A'la arriva le premier à Kairouan, ou il fit acte d'obéissance à l'autorité légitime...Il se rendit ensuite à Tripoli ou Ibn Jaroud venait d'arriver. Dans cette ville se trouvait Yaktin avec qui El A'la se mit en route pour l'Orient"[1].

Nos deux auteurs ont été induits en erreur sur le personnage de Yaktin et de Yahya Ibn Moussa. En fait il s'agit de la même personne qui figure dans la même source arabe (Ibn Idhari, tome I, p. 88 et 'Ibar, tome IV, p. 417) à quelques lignes d'intervalle, tantôt sous le nom de Yaktin, tantôt sous le nom de Yahya Ibn Moussa. Selon les chroniqueurs arabes, il a été choisi à cause de son origine iranienne. De plus il jouissait d'un grand prestige au sein de l'armée de Khorassan[2]. Ce choix était judicieux, d'autant plus que la milice de l'Ifriqiya est composée d'un grand effectif d'origine khorassanienne.

Que deviennent El A'la et Ibn Jaroud? Selon Fournel, le premier est gratifié par le calife Haroun Er Rachid, et le second est jeté en prison[3]. Mais cette dernière information n'est pas tout à fait exacte. Si certaines sources arabes la confirme; d'autres avancent une autre version, qui prétend qu'Ibn Jaroud a été traité avec bonté.

Ainsi Hartama fait son entrée à Kairouan, d'après Fournel, au cours de Rabbi' II 179/795. Il proclame une amnistie générale, et s'occupe à mettre en état les

---

[1] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 405. 406.

[2] Ibn El Athir. Al Kamil fi Tarikh. Le Caire 1938-1939. Tome 5. p. 94.

[3] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 394.

fortifications de plusieurs villes de la côte. Mais pour Mercier: "se sentant trop faible et trop isolé pour mener à bien la rude tâche qu'on lui avait confié"[1], il sollicita alors son rappel en Orient.

Fournel ajoute: "il ne réussit pas à détruire les germes de mécontentement qui alimentait l'ambition des chefs arabes"[2]. Le calife Haroun Er Rachid envoie pour le remplacer son frère de lait Mohamed Ibn Moqatil Ibn Hakim El 'Aki. Ce choix n'était pas particulièrement heureux. Dés son arrivée, El 'Aki accumule les maladresses et les provocations. Suivant Fournel: "il ne craignait pas de faire fouetter injustement et jeter en prison un certain Bahlouan (Buhlul)[3] Ibn Rachid, homme renommé de son temps par sa piété et qui mourut des suites des mauvais traitements qu'il avait eu à endurer"[4].

En outre, ajoute l'auteur, il faisait des retenus sur la solde de la milice qu'il tyrannisait d'ailleurs aussi bien que les ra'iah. Ibn Moqatil perdit en quelques temps après, son gouvernement, chassé par l'armée et le mécontentement populaire. Il réussit d'abord à mater une première révolte des miliciens syriens et des khurasaniens, sous le commandement de Morra Ibn Makhled[5], que Fournel nomme, Makhallad Ibn Mourah El Azdi[6]. Son vrai nom est Makhlad Ibn Murra El Azdi.

Bientôt une autre rébellion, plus sérieuse éclata, sous la conduite de Tammam Ibn Tamim El Tamimi: gouverneur de Tunis, au milieu de Ramadan 183/Octobre 799. Il marche sur Kairouan, à la tête des syriens et des

---

[1] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 262.

[2] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 409.

[3] Henri Fournel se trompe constamment quant à la transcription des noms arabes.

[4] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 410.

[5] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 263.

[6] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 410.

khurasaniens, "déjà compromis", écrit Fournel. Il réussit facilement à battre les troupes d'Ibn Moqatil, et pénètre dans la capitale. Mercier ajoute: "Ibn Moqatil n'obtint la vie sauve qu'en promettant de quitter la place"[1]. En effet Ibn Tammam lui accorde l'aman pour sa personne, ses biens et sa famille. Ibn Moqatil se rendit à Tripoli.

C'est alors qu'un nouveau personnage intervient: Ibrahim Ibn El Aghlab, gouverneur du Zab. "Il se met en marche -nous dit Mercier- à la tête de ses troupes pour combattre l'usurpateur. Grâce à son intervention, Ibn Moqatil a pu reprendre son autorité, tandis que Tammam est expédié comme prisonnier en Orient[2]. Mais le retour d'Ibn Moqatil ne change rien à la situation. Car il demeure toujours franchement impopulaire. C'est ainsi que Haroun Er Rachid fut convaincu de la nécessité de le remplacer en Ifriqiya.

Selon Fournel, le calife aimait demandé conseil auprès de Hartama à propos de la nomination d'Ibrahim Ibn El Aghlab, gouverneur de l'Ifriqiya. Celui-ci, selon les propos de Fournel lui: "conseille l'abandon, mot qui n'est prononcé dans aucun récit arabe, mais que l'histoire doit adopter résolument parce qu'il est l'expression vraie du parti auquel le calife s'arrête"[3]. Le 12 Djoumada II 184/Juillet 800, Ibrahim Ibn El Aghlab est investi de l'autorité qu'il transmit à ses descendants.

---

[1] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 263.

[2] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 264.

[3] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 415.

CHAPITRE V

L'AUTONOMIE CONQUISE.

A - CONSIDERATIONS GENERALES SUR LE PROBLEME DE LA FONDATION DES ETATS KHARIJITES.

L'exploitation des ouvrages français au XIX^{ème} siècle, présente un problème difficile. Un chercheur ne peut envisager de traiter tous les aspects de l'histoire du Maghreb au IX^{ème} siècle, et particulièrement celle des kharijites, uniquement, sur la base de la documentation française du XIX^{ème} siècle. Il ne peut connaître qu'une version de l'histoire, somme toute, arbitraire et superficielle.

Il est vrai que nous ne sommes pas en présence d'historiens professionnels. Nous avons affaire à une catégorie d'écrivains dont le passé du Maghreb ne sert qu'à prouver la légitimité de l'établissement français en Algérie. La préoccupation majeure des historiens du XIX^{ème} siècle, est de démontrer l'incapacité du Maghreb à prendre, tout au long de l'histoire, son destin en main,

et la faillite du gouvernement arabe. D'ailleurs, à lire nos auteurs, pouvons-nous parler d'une histoire du Maghreb? Puisque la plupart des études concernant ce pays, portent sur l'établissement des dominations étrangères sur son territoire. Ce qui conforte encore plus le pouvoir français en place.

Cela dit, il faut bien constater que les auteurs de cette période devaient faire face à plusieurs obstacles. L'obstacle de la langue est en soi important. Une autre difficulté réside dans le fait que les sources arabes elles mêmes favorisent plus l'histoire événementielle que l'analyse économique ou sociale, sans ignorer les problèmes dogmatiques et théologiques. De plus les historiens du XIX^{eme} siècle ont été plus enclins à traiter des sujets d'ordre général, par exemple concernant le monde arabo- musulman, ou plus précisément des problèmes liés aux questions coloniales. En tout cas, tous ces facteurs ont favorisé principalement des travaux très superficiels durant le XIX^{eme} siècle sur l'histoire du moyen âge au Maghreb.

La plupart des titres qu'arborent les travaux relatifs à l'histoire du Maghreb, ne correspondent pas aux contenus de ces ouvrages. En effet, ils laissent entendre une étude portant sur les différentes périodes historiques, partant de l'antiquité jusqu'à l'époque moderne. Mais la réalité est différente. Certains événements essentiels dans l'histoire du Maghreb ont été à peine esquissés. C'est le cas pour les principautés kharijites.

Les rares informations dont nous disposons, proviennent de "L'histoire du Maroc" de Léon Godard, "Les berbers" de Fournel, et "L'histoire de l'Afrique septentrionale" de Ernest Mercier. Cela dit nous ne pouvons les qualifier d'être exhaustives. En revanche nous remarquons que l'ensemble des auteurs est plus expressif quand il s'agit de la dynastie idrisside à Fès ou de

l'émirat aghlabide en Ifriqiya. A priori la formation de ces deux pouvoirs s'est chargée d'éclipser largement l'établissement des principautés kharijites.

1 - LES BENI MEDRAR A SIJILMASSA.

Les kharijites sofrites de la tribu des miknassa ont été les précurseurs dans la fondation d'un pouvoir autonome dans le Maghreb. En effet, la dynastie médrarite date de 140/757-758[1]. Dans "Origines et migrations des principales tribus de l'Algérie", Carette apporte des informations précieuses sur les miknassa: leur appartenance à la grande tribu des zenata, leur premier habitat dans l'Aurès, avant leur dispersion dans la région orientale du Maghreb, ou à son extrémité opposé où ils vont jouer un rôle important[2].

En revanche, l'auteur ne fournit pas d'informations importantes, et précieuses sur la formation de la dynastie médrarite. "Vers l'an 155 de l'hégire (771), la principauté de Siljimassa, fondée un demi siècle auparavant, passait entre les mains des miknacas, qui la gouvernèrent jusqu'en 347 de l'hégire, sous le nom de beni médrar"[3]. Il s'agit de la grande expédition de Jawhar qui reconquiert Fès et Sijilmassa pour le compte des fatimides en 958-960/347-349[4] .Neanmoins, les médrarites ont déjà succombé sous la menace des chi'ites, en 908-909/296.

En 1860, Léon Godard semble avoir une idée vague et incomplète sur la principauté de Sijilmassa. Il en revèle quelques traits sommairement. En réalité, il se

---

[1] El Bekri. Description de l'Afrique septentrionale. Alger 1913. p. 282.

[2] Antoine Carette. Origines et migrations des principales tribus de l'Afrique septentrionale et particulièrement de l'Algérie. Tome III. op. cit. p. 157.

[3] Antoine Carette. Origine et migrations des principales tribus de l'Algérie. op. cit. p. 158.

[4] Abd Allah Laroui. Histoire du Maghreb. op. cit. p. 129.

contente de dresser un tableau des différents "imams" qui se sont succédé à la tête de la principauté de Sijilmassa, en révélant certaines rivalités qui les ont opposés les uns aux autres." Les miknacas qui habitaient la région du Tafilet avaient embrassé le kharijisme, et s'étaient placés sous les ordres de l'émir Eiça. Ils fondèrent la ville de Sijilmassa vers l'an 757-758/140. Mécontents de Eiça, ils le mirent à mort et nommèrent à sa place Abou El Kacem Semgou, qui eut pour successeur son fils El Yas. Ce dernier, ayant été déposé, son frère Abou Mançoûr Eiça reçut le commandement. Il complèta l'oeuvre de ses devanciers en fortifiant Sijilmassa et en y construisant des édifices publics. Il soumit les oasis du sud et rendit le Draa tributaire. Enfin il maria son fils Médrar à Eroua fille du fondateur des rostémides à Tahert. Son règne dura de 790 à 823/174 à 208. Médrar qui a donné son nom à la dynastie, eut à souffrir des révoltes de ses enfants. Sous un de ses descendants, Eiça Ibn El Montacer, le fatimide Obeid Allah partisan de Obeid et qui avait renversé dans l'Est les émirs aghlabides, emporta d'assaut Sijilmassa et délivra le prisonnier. Obeid Allah laissa un gouverneur dans la ville et alla suivre ses destinées en Ifriqiya (908-909/296)[1]".

Cet extrait démontre combien l'histoire de la principauté de Sijilmassa est mal connue, et mal étudiée par nos historiens. Godard privilégie l'histoire politique, et événementielle, au détriment de l'histoire sociale et économique. De plus, il ne fournit aucune information sur les relations entre Sijilmassa et les autres régions: les idrissides, les rostémides, les aghlabides...

Fournel apporte de plus amples renseignements sur cette principauté, notamment sur Abou El Qasim Samku; fondateur de la dynastie des beni medrar, et membre de la tribu des miknassa. "Il possédait, écrit Fournel, de

[1] Léon Godard. Histoire du Maroc. op. cit. p. 284.

nombreux troupeaux qu'il conduisait au pâturage sur un terrain qui devint plus tard l'emplacement de Sijilmassa... terrain qui était, paraît il, un lieu de rendez-vous pour les gens des diverses tribus berbères du voisinage qui venaient y commercer"[1].

Abou El Qasim, a été instruit par un certain "Ikrimah", et "avait puisé dans le savoir de ce profond traditionaliste des connaissances qu'il s'était appropriées, et quand il menait paître ses troupeaux, il se plaisait à enseigner les doctrines sofrites aux berbers qui fréquentaient les mêmes pâturages et venaient planter leurs tentes autour de la sienne"[2]. Dés que ses adeptes ont atteint le nombre de quarante, ils répudièrent l'autorité du calife et choisirent un certain Ias ibn Yazid El Aswad chef de cette nouvelle communauté.

Quant à Mercier, il se contente d'écrire: "sous l'impulsion d'un de leurs contribules, nommé Bel Kacem Semgou, ils formèrent une communauté d'adeptes de la secte sofrite. Vers 758, ils se donnèrent comme chef un certain Aiça Ben Yazid le noir, et construisirent la ville de Sijilmassa, capitale de cette petite royauté indépendante"[3].

Ainsi, aucun des auteurs ne s'interroge sur le choix de Ias Ben Yazid El Aswad qui est selon toute vraisemblance, un kharijite étranger, alors que le véritable fondateur est Abou El Qasim Samku, qui est aussi à l'origine de la propagation du sofrisme dans cette partie reculée du Maghreb. En réalité ce choix n'est pas dû au hasard. Il démontre une application pratique des principes kharijites, et prend en considération l'importance de l'élément noir et sa supériorité numérique par rapport aux autres éléments sofrites à Tafilet.

---

[1] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 352.

[2] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 352.

[3] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 243.

Par ailleurs, à cette époque, la plupart des berbères miknassa n'a pas encore émigré en masse vers Tafilet. Il est certain que leur déplacement aura lieu après la fondation de Sijilmassa. Ibn Khaldoun le signifie, quand il écrit:" une quarantaine de leurs chefs qui venait d'embrasser le sofrisme s'accordèrent à répudier l'autorité du calife légitime, et se placèrent aux ordres de Ias Ben Yazid El Aswad..., et fondèrent la ville de Sijilmassa vers l'an 140/757-758...Tous les miknassa de cette contrée s'empressèrent d'adopter les croyances de leurs chefs"[1].

En tout cas, l'imamat de Sijilmassa est entre les mains de Ias Ben Yazid El Aswad. Selon Fournel, il a exercé le pouvoir pendant quinze ans. Mais pour des raisons obscures, les sofrites le mettent à mort. "Les sofrites mécontents de certains actes de leur chef Aiça Ibn Yazid, se saisirent de lui, l'attachèrent à un arbre sur le haut de la montagne, où ils l'abandonnèrent jusqu'à ce qu'il fut mort"[2]. De ce fait, l'imamat revient à Abou El Qasim Samku, véritable fondateur de la dynastie des médrarites.

D'après Mercier: "le royaume de Sijilmassa, continue à être le centre d'une secte kharijite, tenant de l'ibadisme et du sofrisme. Ces hérétiques prononçaient la prière au nom du calife abbasside, dont ils se déclaraient les vassaux"[3]. L'auteur, nous présente les abbassides comme suzerains des médrarites. Or, Abou El Qasim Samku, durant ses douze ans de règne selon les uns, ou treize ans, selon les autres, est demeuré à l'écart des dernières agitations des kharijites sofrites, qui sont devenues des actions sans aucune organisation ou coordination. C'est peut être ce comportement qui a induit Mercier en erreur.

---

[1] Ibn Khaldoun. Histoire des berbères. op. cit. p. 261.

[2] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 353.

[3] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 255.

En fait, les médrarites étaient surtout occupés à régler leurs problèmes intérieurs, et à organiser leur nouvel état. Il est probable aussi, que Abou El Qasim a choisi de faire la paix avec les gouverneurs abbassides en Ifriqiya, en leur promettant une obéissance nominale, garantissant de la sorte la sécurité de son état. Mais ce qui est certain, c'est que la principauté de Sijilmassa jouissait d'une totale indépendance politique vis à vis du pouvoir abbasside.

A lire Fournel, après la mort de Abou El Qasim, son fils "Abou El Ouizir El Ias"[1], lui succède au pouvoir. L'auteur se trompe sur l'identité exacte de ce dernier. Il se prénomme El Yas ibn Abi Qasim, surnommé le vizir[2]. Toujours selon Fournel: "Abou El Ouizir fut déposé par son frère Abou El Montas'ir El Iaça, appelé aussi Abou Mançoûr"[3]. Rien indique que Abou Mançoûr est l'instigateur de cette destitution. Car Ibn Khaldoun, se contente d'écrire: "il fut déposé et remplacé par son frère Abou Mançoûr Eliça, fils de Abou El Cacem"[4].

Or, Fournel s'est fondé sur la version d'El Bekri, selon laquelle: "Abou El Ouizir El Ias, fut déposé l'an 174/790-791 par son frère Abou El Moncer El Iaça, qui s'empara du trône"[5]. Suivant Fournel, celui-ci a reçu ce titre honorifique grâce à: "des succès qu'il obtint en combattant les berbers qui refusaient de se soumettre"[6]. Cependant l'auteur ne dit pas de quels berbères il s'agit.

Il est difficile de suivre l'historique de la dynastie médrarite à travers le récit de Fournel et de Mercier. Car les auteurs peuvent à tout moment le

---

[1] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 354.

[2] Ibn Khaldoun. Histoire des berbères. op. cit. 262.

[3] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 354.

[4] Ibn Khaldoun. Histoire des berbères. op. cit. p. 262.

[5] El Bekri. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 286.

[6] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 354.

suspendre pour relater d'autres événements relatifs à l'émirat aghlabide, ou la dynastie des idrissides, ou encore la principauté rostémide. En tout cas, l'histoire des médrarites telle que nos auteurs nous la rapporte est incomplète et décousue.

Le récit de Mercier prend fin avec l'élection de Abou El Qasim Samku. Tandis que Fournel l'interrompt au moment de l'élection de El Yas'. Alors que cette dynastie exercera le pouvoir pendant longtemps; plus de deux siècles nous dit Laroui[1].

2 - LA PRINCIPAUTÉ DE TAHART.

La principauté de Tahart a été la plus importante et la plus connue aussi. Son établissement est dû à un homme d'origine persane, Abd Er Rahman Ibn Rustum.

Nous savons qu'après l'assassinat de Abd Er Rahman Ibn Habib par un de ses frères en 755, une tribu sofrite du sud tunisien, les ouarfedjouma, s'est emparée de Kairouan et s'y est livrée à des actes de sauvageries. Les ibadhites du djébel Néfousa, sous la direction de Abou El Khattab, outrés par tant d'abominations, réussissent à déloger les ouarfedjouma de Kairouan. C'est ainsi que Abou El Khattab installe Abd Er Rahman Ibn Rustum, gouverneur de Kairouan en 758.

Mais Ibn Al Ach'at, nouveau gouverneur de l'Ifriqiya, réussit, après deux défaites de son armée arabe, à expulser les ibadhites de Kairouan. Ibn Rustum, arrive à s'échapper, et à se réfugier au Maghreb central, région où les tribus de confession ibadhite se trouvaient en grand nombre.

---

[1] Abd Allah Laroui. Histoire du Maghreb. op. cit. p. 109.

Selon Carette beaucoup de berbères se sont rangés sous le drapeau de Abd Er Rahman Ibn Rustum. La fondation de Tahart a contribué aussi à introduire dans la province de Oran une colonie de zenata et de houara[1].

D'après "l'Algérie dans l'univers": "les rostémides de même que les aghlabides tiraient leur origine d'Abd Er Rahman Ben Rustum envoyé comme gouverneur par les califes abbassides dans la province d'Afrique"[2]. Il est vrai que la principauté de Tahart est étroitement liée à son fondateur, Abd Er Rahman Ibn Rustum. Mais contrairement aux affabulations de l'auteur, il n'existe aucun lien de parenté entre rostémides et aghlabides.

Car, si les historiens arabes rapportent des versions diverses à propos des débuts de Abd Er Rahman, ils sont au moins unanimes sur son origine persane. Selon Abou Zakaria: "il est le fils de Rustum, fils de Buhran, fils de Chosroes, roi des Perses"[3]. Ibn Idhari confirme son origine non arabe, et ajoute qu'il était "Mawla" de Othman Ben 'afan[4]. En revanche, les Aghlabides sont issus de Al Aghlab Ibn Salim Al Tamimi, d'origine arabe, appartenant à la tribu Tamim, qui a joué un grand rôle dans l'effondrement des omeyyades et l'accession des abbassides au califat d'Orient.

De plus l'auteur se trompe en affirmant que Ibn Rustum et Ibn Al Aghlab ont été envoyé gouverneurs en Ifriqiya. Abd Er Rahman Ibn Rustum est arrivé au Maghreb, en compagnie de Abou El Khattab, nommé à la tête de l'imamat ibadhite à Tripoli, en 140 (25 Mai 753 /13 Mai

---

[1] Antoine Carette. Origine et migration des principales tribus de l'Algérie. op. cit. p. 178.

[2] P. Rozet et A. Carette. L'univers. op. cit. p. 194.

[3] La chronique d'Abou Zakaria. Traduction de R. Le Tourneau et R. Idris, in R. A.. Tome CIV. 1960. p. 110.

[4] Ibn Idhari. Kitab al Bayan al Maghrib. op. cit. p. 196.

758)[1], d'où il chasse le gouverneur abbasside et en prend le pouvoir. Abd Er Rahman Ibn Rustum est nommé gouverneur à Kairouan, après l'expulsion des ouarfedjouma[2].

En ce qui concerne Ibrahim Ibn Al Aghlab, il est envoyé avec l'armée de Ibn Al Ach'at, afin de rétablir l'ordre au Maghreb après la reprise de Kairouan, (Gumada 1 144/août 761), Ibn Al Ach'at nomme "à la tête du district le plus important pour la sécurité de l'Ifriqiya, celui du Zab, Al Aghlab, avec résidence à Tobna"[3]. En 148/765 Ibn Al Ach'at est chassé par ses propres troupes de Kairouan, c'est alors que Al Mançoûr investit Al Aghlab gouverneur de l'Ifriqiya (Gumada II 148/Juillet, août 765)[4].

Fournel et Mercier retracent brièvement les circonstances de la fondation de l'état de Tahart. Pour Fournel: "les ibadhites s'étant groupés autour de Abd Er Rahman Ibn Rostem, le reconnurent pour chef et résolurent de bâtir une ville qui leur servirait de point de réunion"[5].

Quant à Mercier, il ne fait que corroborer les renseignements déjà apportés par Fournel. Mais il ajoute: "cette race tendait à abandonner l'état démocratique pour grouper ses forces en formant de petites royautés autonomes"[6]. Les principautés kharijites sont loin de correspondre au système monarchique tel que l'auteur le conçoit. Certes Ibn Rustum est élevé à la dignité de Imam kharijite, et cette fonction restera dans sa famille jusqu'en 908/296, mais en principe l'imam était élu, et devait remplir les conditions canoniques de science, de

---

[1] La chronique d'Abou Zakaria. op. cit. p.113.

[2] La chronique d' Abou Zakaria. op. cit. p. 119.

[3] Mohamed Talbi. L'émirat aghlabide. op. cit. p. 73.

[4] Mohamed Talbi. L'émirat aghlabide. op. cit. p. 74.

[5] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 360.

[6] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 256.

courage, de piété. Son pouvoir était contrôlé étroitement par la communauté[1].

Comme nous pouvons le constater, les principautés kharijites n'ont pas suscité l'intérêt qu'elles méritent. Pourtant, malgré la rareté des renseignements sur ces deux dynasties, l'histoire des médrarites a été rapportée dans ses grandes lignes par Ibn Khaldoun, et nous possédons deux textes, sur les imams de Tahart: la chronique de Abou Zakaria, et celle de Ibn Saghir. Mais nos historiens semblent se désintéresser des états kharijites, qui ont joué un rôle prépondérant sur le plan politique et économique au IXème siècle, tout en préparant la voie à l'adoption de l'orthodoxie[2].

B- LA DYNASTIE IDRISSIDE.

L'histoire de la fondation de l'état idrisside est rapportée dans ses grandes lignes par quelques historiens du XIXème siècle. La plupart du temps, ils se contentent de mentionner l'établissement des idrissides. Leurs informations sont en grande partie sujettes à caution. Leur récit est hagiographique, surtout en ce qui concerne Idris I, et Idris II.

1 - ORIGINE DES IDRISSIDES.

Godard évoque les circonstances difficiles qui ont amené Idris Ibn Abd Allah au Maghreb. "Les abbassides, sous le califat de El Hadi (786/169) se divisèrent entre eux, et il se trouva dans le parti du vaincu un membre de leur famille, Edris Ibn Abd Allah qui réussit à s'enfuir dans le Maghreb"[3]. Les dissensions dont parle l'auteur,

---

[1] Abd Allah Laroui. Histoire du Maghreb. op. cit. p. 110.

[2] Abd Allah Laroui. Histoire du Maghreb. op. cit. p. 109.

[3] Léon Godard. Histoire du Maroc. op. cit. p. 288.

n'ont pas éclaté dans le clan des abbassides, mais entre abbassides et chi'ites. De plus, ces divisions remontent à une époque antérieure au calife El Hadi. Néanmoins, les persécutions contre les chi'ites s'amplifieront sous le règne de ce calife[1].

Fournel et Mercier proposent à leur tour un bref coup d'oeil sur les déboires des chi'ites depuis la mort de Ali, s'attardant sur les persécutions perpétrées par les abbassides contre les descendants de Ali. A ce propos, Fournel compare les chi'ites aux juifs: "si le plus solennel exemple de persévérance dans la négation d'un fait accompli et dans la foi à un événement attendu est offert par la nation juive, les arabes représentés par les sectateurs de Ali, ont incontestablement droit au second rang"[2].

Cette comparaison est aléatoire. Les persécutions des juifs ont été dictées par des préjuges raciaux et par une idéologie raciste. Ce qui n'est nullement le cas, en ce qui concerne les chi'ites.

Mercier, à l'instar de Godard et de Fournel, évoque les origines du mouvement chi'ite. "Une vaste société secrète s'était formée, après la mort de Ali, et qui s'appelait: chiaite, (co ayant droit)..., ils avaient continué à compter en secret le règne des descendants de Ali, seuls califes légitimes, et n'avaient cessé d'attendre le moment de reconquérir le pouvoir"[3].

Cette définition de la doctrine chi'ite est erronée. Le chi'isme regroupe les partisans de la famille de Ali, mais en restreignant celle-ci à la stricte descendance de Ali et de Fatima, la fille du prophète. Pour l'essentiel, le chi'isme oppose, à la réalité

---

[1] Robert Mantran. L'expansion musulmane. op. cit. p. 146.

[2] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 389.

[3] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 259.

historique du pouvoir califien assuré par les omeyyades et les abbassides, un ordre idéal de succession du prophète, celui de la légitimité dynastique des imams alides.

Mais le chi'isme se divise sur l'établissement de la liste des imams en plusieurs ramifications, dont les trois tendances principales sont: les zaydites, les duodécimains, et les ismaéliens. Selon eux, un des titulaires de l'imamat a disparu, soustrait au monde. c'est " l'imam caché ", dont le retour est attendu pour la fin des temps, où il viendra inaugurer le règne de Dieu sur la terre[1].

Donc, ce serait une erreur de croire qu'après la mort de Ali, les chi'ites ont formé une société secrète, d'autant plus que les descendant de Ali, vont ouvertement clamer leur droit au califat. Par ailleurs, Mercier se trompe lorsqu'il dit: "un alide du nom de Hoceine petit fils de Hacan II se mit en révolte contre El Mahdi..."[2], en réalité, cette révolte a été dirigé contre El Hadi et non El Mahdi. Elle a entraîné le massacre des chi'ites par les Abbassides, lors de la bataille de Fakh en 169/786[3], seuls Idris et son frère Yahya ont réussi à échapper à ce massacre.

2 - L'ARRIVÉE DE IDRIS I AU MAGHREB OCCIDENTAL ET LA CONSTITUTION DU ROYAUME IDRISSIDE.

Au cours du XIX^{ème} siècle, les historiens français ont tendance à concentrer leur attention sur le déroulement des événements au Maghrib El Awçat (l'Algérie), négligeant pour ainsi dire l'histoire des autres régions du Maghreb. De ce fait, l'étude de la

---

[1] André Miquel. L'Islam et sa civilisation: VII-XX siècle. Armand Colin 1968. p. 100 et 101.

[2] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 259

[3] El Bekri. L'Afrique septentrionale. op. cit. p. 232.

dynastie idrisside au XIXème siècle est très restreinte. De plus les rares historiens qui se sont penchés sur l'histoire du Maghrib El Akça au IXème siècle, se préoccupent exclusivement de l'oeuvre des idrissides: leurs expéditions, la fondation de la ville de Fès... Qu'en est il des conditions de vie de la population locale, du rôle économique du Maghrib au sein de la communauté musulmane...? Nos historiens n'apportent aucune réponse concrète à toutes nos interrogations.

L'arrivée de Idris I au Maghreb occidental a été très sinueuse. Fournel relate les différentes étapes du voyage d'Idris et son client Rachid, ainsi que les difficultés qu'ils ont rencontrées pour parvenir à Oualili. Après le désastre de Fakh, "il se tint caché pendant quelque temps, jusqu'à ce que Rachid, son client dévoué, réussit à le soustraire à la vengeance du Sultan, qui le faisait rechercher avec une persistance extrême"[1].

La première étape de Idris est l'Égypte, où: "un client des abbassides qui au fond était un chi'ite, mais secrètement, parce qu'il avait la direction des postes, se chargea de fournir au fugitif les moyens de se rendre dans le Maghreb, qu'il fallut traverser avec les plus grandes précautions"[2]. De l'Égypte, il gagne le Maghreb. "Pour mieux -écrit Mercier- tromper les agents du calife, Rached lui donnait des ordres comme un domestique, et il put, sous ce déguisement atteindre le fond du Maghreb"[3]. Selon l'auteur, Idris a fait un bref séjour à Tanger, avant de gagner Oualili.

Mais quelles sont les motifs qui ont amené Idris à choisir Oualili, pour y établir son pouvoir, et non pas une autre région? Nos historiens du XIXème siècle n'expliquent nullement ce choix. Ils se limitent à

---

[1] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 396.

[2] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 396.

[3] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 259.

reproduire le récit des chroniqueurs arabes. Pourtant le choix de Oualili n'est pas dû au hasard. Nous avons vu Idris s'arrêter d'abord à Kairouan, dont le gouvernement dépendait des abbassides. Ensuite, il fait une halte à Tlemcen, avant de se rendre à Tanger. Là aussi Idris ne peut compter sur le soutien des habitants, d'autant plus que Tanger est constamment menacé par les omeyyades d'Espagne. C'est ainsi qu'il quitte cette ville pour se rendre à Oualili. Nous pouvons penser avec Brignon que: "le fait d'être de la famille du prophète peut jouer en sa faveur, mais surtout les tribus berbères le prennent pour chef, afin de lutter contre les abbassides dont il est l'ennemi"[1].

En tout cas, voilà Idris installé à Oualili, et bien accueilli par le chef de la tribu des Auraba. Pour Fournel: "dés le jeudi 4 ramadan 172, les Aourabas proclamaient Edris leur chef et bientôt sur l'invitation de Ishak Ibn Mohamed, les zenata, les zouaghah, les lémaiah, les louata, les sadratah, les ghaiatah, les nafsah, les miknaca, les ghomarah, se rallièrent à la cause du descendant de Ali qui devenait souverain du Maghrib El Akça..."[2]. Cet événement pousse l'auteur à dire: "rien mieux que ce récit, ne saurait prouver à quel point était nulle l'influence arabe dans la région occidentale; cette influence était nulle, même dans le Maghrib El Akça"[3].

Nous constatons combien Fournel insiste sur l'absence de toute autorité ou influence arabe sur les régions reculées du Maghreb. Certes l'autonomie conquise du Maghreb occidental, et central est effective depuis le début du IX^{ème} siècle, puisque le califat d'Orient n'y exerce plus d'autorité politique.

---

[1] J. Brignon, A. Amine, B. Boutaleb. Histoire du Maroc. op. cit. p. 61.

[2] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 397.

[3] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 397.

Néanmoins l'influence arabo-musulmane est omniprésente au Maghreb, car comme le dit si bien Sigrid Hunke: "on parlera de l'arabe et de la civilisation arabe en dépit de ce que les créateurs de cette dernière n'aient pas tous été citoyens de cette nation que Hérodote désignait déjà sous le nom de arabio, mais également perses, indiens, syriens, égyptiens, berbères, wisigoths. Car tous les peuples auxquels les arabes avaient imposé leur domination étaient unis tant par une langue et une religion communes, la langue et la religion arabe, que par la même profonde empreinte dont le rigoureux génie arabe les avait marqués"[1]. Par conséquence, il s'agit là d'une influence de la synthèse culturelle qui s'opère sous l'égide arabe plutôt qu'une influence politique.

De son côté, Édouard Cat parle du ralliement des tribus berbères à la cause de Idris qui d'après l'auteur: "annonça ses prétentions au califat"[2]. Bien des historiens emploient le titre de calife comme équivalent de imam, comme c'est le cas de Cat, ou de Mercier. Imam est un titre chi'ite, et Idris est proclamé imam et non pas calife. D'autant plus qu'à l'époque, il n'existait encore qu'un seul calife, celui des abbassides.

3 - LES EXPÉDITIONS DE IDRIS I.

L'histoire des idrissides est assez mal connue. Nous disposons surtout de textes d'historiographes postérieurs, notamment de ceux du XIV^{ème} siècle, qui présentent une histoire dorée des idrissides. Les historiens du XIX^{ème} siècle ne font que répéter et amplifier, sans méfiance l'histoire légendaire de cette dynastie. C'est ainsi que les idrissides sont représentés

---

[1] Sigrid Hunke. Le soleil d'Allah brille sur l'Occident. Traduit de l'allemand par Solange et Georges de Lalène. Paris. Édition Albin Michel. 1963. Cité par Thierry Hentsch. L'Orient imaginaire. op. cit. p. 51. Note 8.

[2] Édouard Cat. Petite histoire de l'Algérie, Tunisie, Maroc. op. cit. p. 162.

comme les champions de l'islamisation et de l'arabisation du Maghrib.

Pour Godard: "Idris marcha contre les berbères de ce pays qui professaient soit le magisme (idolâtrie), soit le judaïsme, soit la religion chrétienne... Il obligea les habitants dont la majeure partie était juive ou chrétienne à embrasser l'islamisme bon gré mal gré"[1].

Suivant Fournel: "le premier acte de Édris, devenu puissant, fut de marcher, à la tête de ses berbers contre les populations encore rebelles à l'islamisme, il envahit la région de Tamesna, prit possession de Chala, de Tadla, fit disparaître jusqu'aux dernières traces de religion païenne (le magisme), juive et chrétienne"[2].

Mercier ajoute: "l'année suivante, il marcha vers l'est contre les beni ifren et maghroua hérétiques et par conséquent ennemis. Parvenu auprès de Tlemcen, il reçut la soumission du chef de ces zénètes, Mohamed Ben Khazer qui avait remplacé Abou Korra. Édris entra dans Tlemcen sans coup férir et séjourna un certain nombre de mois dans cette ville"[3].

Les historiens omettent de citer les dates exactes des expéditions de Idris. Certes, les dates avancées par les sources arabes sont quelquefois imprécises et contradictoires, mais il est possible de situer approximativement certaines expéditions, telle que la grande expédition contre Tlemcen, en 789-790.

Selon Godard: "Édris fonda, sur la nationalité berbère, bien qu'arabe lui même, une dynastie qui partage le Maghreb El Aousat, et le Maghreb El Akça avec les dynasties médrarites de Sijilmassa et rostémides de

---

[1] Léon Godard. Histoire du Maroc. op. cit. p. 288.

[2] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 398.

[3] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 260.

Tahart. L'émir aghlabide n'avait guère qu'une ombre d'autorité dans le sud"[1].

Il est difficile de fixer les limites exactes du territoire que Idris a pu soumettre, néanmoins il semble comprendre: "le Nord marocain sans les régions côtières, la région de Taza, les plaines atlantiques jusqu'au Bou Régreg, le pays au sud de Meknès jusqu'au Tadla, au Sud de Fès la région du haut Sebou, enfin une zone d'influence indirecte autour de Tlemcen"[2]. Mais Godard se trompe en laissant entendre que la fondation de la dynastie idrisside est concomitante à l'établissement de l'émirat aghlabide.

Idris I a fondé son royaume à Oualili en 172/788, tandis que Ibrahim Ibn El Aghlab est proclamé gouverneur autonome de Ifriqiya en l'an 184/800.

Haroun Er Rachid ne voyait pas d'un bon oeil l'ampleur et l'importance que cette dynastie naissante commençait à prendre. Il décide alors d'éliminer Idris I. Selon Godard: "Er Rachid donna l'ordre par un envoyé à son émir Ibrahim Ibn Al Aghlab de le débarrasser de Edris"[3].

Fournel à juste titre réfute le fait que Ibrahim est déjà à cette époque gouverneur de l'Ifriqiya. Pour l'auteur: "Ibrahim Ibn Al Aghlab ne pouvait être alors que gouverneur du Zab, car ce voyage dut s'accomplir en 175 ou 176, c'est à dire sous le gouvernement de Nasr Ibn Habib"[4]. Les arguments de Fournel ne sont pas tout à fait exacts. Car nous ignorons quand et dans quelles conditions Ibrahim Ibn El Aghlab a pris le chemin du Zab. Aucune source, considérée isolément ne nous permet de le savoir.

---

[1] Léon Godard. Histoire du Maroc. op. cit. p. 289.

[2] Henri Terrasse. Histoire du Maroc. op. cit. p. 115.

[3] Léon Godard. Histoire du Maroc. op. cit. p. 289.

[4] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 447. note 5.

Comme le dit Talbi: "chacune nous a conservé une bribe de vérité plus ou moins complète ou travestie par les inévitables confusions dues aux vicissitudes de la transmission orale, aux défaillances de la mémoire, et aux maladresses des ciseaux des compilateurs, sans compter les ravages plus ou moins conscients des copistes"[1].

Cependant nous savons que sous le gouvernement de Nasr Ibn Habib El Muhallab, (174-177/791-793), Ibrahim n'était pas encore gouverneur du Zab. Ce qui est sûr, c'est qu'il était depuis un certain temps au Zab, lorsque Hartama prit le pouvoir à Kairouan, le premier Rabbi II 179/24 juin 795[2].

D'après "l'Algérie dans l'univers": "impuissant à abattre son ennemi par les armes, Haroun fit partir secrètement pour l'Ouest un médecin juif avec mission de faire périr le descendant de Ali"[3]. Selon toute vraisemblance, l'auteur a puisé cette information dans une référence peu sûre. Les sources arabes parlent d'un émissaire nommé Solaiman Ibn Jarir, certains historiens ajoutent, Ibn Horeiz, de la tribu rabi'a[4]. Ce dernier, bien accueilli par Idris I réussit à le faire empoisonner.

Pour Fournel: "Idris succomba le lendemain 1er Rebi 1 (mardi 16 juillet 793) après avoir gouverné quatre ans et sept mois"[5]. Les sources arabes indiquent que Idris a trouvé la mort vers la fin de la journée, c'est à dire fin Rebi 1[6]. En ce qui concerne Mercier, il se contente d'écrire: "Édris fut enterré à Oualili en 793"[7].

---

[1] Mohamed Talbi. L'émirat aghlabide. op. cit. p. 94.

[2] Mohamed Talbi. L'émirat aghlabide. op. cit. p. 97.

[3] P. Rozet et A. Carette. L'univers. op. cit. p. 192.

[4] El Bekri. Description de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 236.

[5] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 448.

[6] El Bekri. Description de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 236.

[7] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 260.

Les abbassides, selon Fournel, ont accueilli la mort de Idris I avec joie. "Ils se flattaient d'avoir déraciné et abattu le parti que les descendants de Ali s'étaient formé dans le Maghrib"[1]. La concubine de Idris I met peu après au monde un enfant qui s'appellera Idris II et à qui l'on prête serment dans la mosquée de Oualili.

4 - IDRIS II : SA POLITIQUE ET LA FONDATION DE FÈS.

Rachid à qui les berbères ont confié le soin d'élever Idris II, et de gouverner jusqu'à ce que celui-ci soit en âge de prendre les reines du pouvoir, est décrit par Fournel en termes apologétiques: "le vertueux serviteur, celui qui ne négligeait rien pour entretenir, dans le coeur des aurabas, les espérances que ces hôtes dévoués avaient mises dans la race de Ali et, par son incessante application à répondre par des actes de justice à la loyale confiance des berbers..."[2].

En revanche Ibrahim Ibn El Aghlab est décrit comme "l'injuste", celui qui s'acharne à détruire la fragile dynastie idrisside, et surtout le responsable de l'assassinat de Rachid. Cela prouve, que Fournel, à l'instar de certaines sources arabes, propose une hagiographie des idrissides.

Suite à l'assassinat de Rachid, les berbères, selon Fournel, confient l'éducation de Idris II, et la direction de l'état idrisside à un berbère: Bahloul Ibn Abd El Walid El Matghari. "Ibrahim Ibn El Aghlab ne cessa de le circonvenir par des présents et par des lettres jusqu'à ce qu'il fut parvenu à le détacher du parti des idrissides pour le gagner aux abbassides"[3]. Mais, toujours

---

[1] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 449.

[2] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 456.

[3] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 456.

d'après Fournel, les berbères ont déjoué: "les lâches manoeuvres de Ibrahim, et ont nommé Abou Khaled Yézid Ibn Ias El Abdi"[1].

Une partie de cet extrait est contredite par certains documents arabes. D'une part Bahloul n'y figure pas comme étant le successeur de Rachid, les sources arabes parlent seulement de Abou Khaled[2], nouveau tuteur de Idris II. D'autre part, Idris II, qui a donné à la coalition berbère un maghzen arabe, a nommé deux vizirs: Moc'ab Ibn Issa El Azdi, et Bahloul Ibn Abd Allah El Walid El Matghari. Selon Ibn Khaldoun, celui-ci s'est laissé corrompre par Ibrahim Ibn El Aghlab[3].

Fournel réfute le fait que Idris II ait fait une démarche de réconciliation auprès de Ibrahim Ibn El Aghlab. "Je suspecte de grande inexactitude le fait de la suppliante prière que El Nowairi prête ici au jeune Idris ou plutôt à ses conseillers, quoique ce fait ait été admis par Ibn Khaldoun"[4]. Il semble que cette démarche de réconciliation n'a rien de suspect pour être mise en cause, d'autant plus que d'autres historiens tel que Ahmed Ibn Khaled En Nasiri la confirme[5]. En tout cas Idris II est proclamé à Oualili par les tribus berbères qui lui ont prêté serment en 187/803[6].

Godard se contente de survoler le règne de Idris II. "Edris El Asghar ou le jeune, parvenu à l'âge de la majorité, sut conserver l'attachement des berbères, tout en créant près de lui une garde de plusieurs centaines d'Arabes dévoués; il sut déjouer les complots formés

---

[1] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 457.

[2] Ibn Khaldoun. Tarikh Ibn Khaldoun. Tome IV. Édition 1408/1988. p. 18.

[3] Ibn Khaldoun. Tarikh Ibn Khaldoun. Tome IV. op. cit. p. 19.

[4] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 458.

[5] Abou El Abbas Ahmed Ben Khaled En Nasiri. El Isti'sa'. Tome I. Casablanca 1955. p. 164.

[6] J. Brignon, A. Amine, B. Boutaleb. Histoire du Maroc. p. 62.

contre lui par des sujets en intelligence avec les émirs aghlabides, et l'extension de sa puissance dans le Maghreb rendant Oualili insuffisante comme capitale, il jeta les fondements de Fez"[1]. L'auteur semble oublier que les rapports entre le jeune prince et les chefs berbères sont brouillés. Cette tension a eu pour conséquence l'assassinat de Ishak: chef des Aourabas.

Les historiens du XIXème siècle ont retenu du règne de Idris II, deux faits marquants: d'une part, la constitution d'un maghzen arabe et l'éviction des berbères, d'autre part la fondation de la ville de Fès.

La politique arabe de Idris II a révolté les historiens. Pour Fournel: "cet acte d'ingratitude envers Abou Khaled Ibn Yazid qui venait de le faire proclamer, cette préférence accordée à des étrangers qui leur étaient odieux, durent indisposer violemment les berbers"[2]. Mercier, à l'instar de Fournel s'indigne du comportement de Idris II[3].

Les auteurs s'éloignent peu à peu de leur fonction d'historiens pour devenir provisoirement des "juges" par procuration.

Les historiens, suivant la tradition admettent communément, et jusqu'à l'article de Lévi Provençal[4] en 1938: que la fondation de Fès est l'oeuvre de Idris II. Cette tradition est rapportée, dans ses grandes lignes par: Godard[5], Fournel[6] et Mercier[7]. La ville de Oualili

---

[1] Léon Godard. Histoire du Maroc. op. cit. p. 290.

[2] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 460.

[3] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 269.

[4] Lévi Provençal. La fondation de Fès. Annales de l'institut d'études orientales. Tome IV. Alger 1938. p. 23-25.

[5] Léon Godard. Histoire du Maroc. op. cit. p. 290.

[6] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 461-462.

[7] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 269.

devenue trop petite avec les nouvelles émigrations, Idris II se serait mis à chercher un endroit pour y construire une ville nouvelle. Après avoir fixé son emplacement, Idris fait élever le quartier, appelé plus tard quartier des andalous en 192/808. Un an plus tard, en 193/809, une seconde enceinte est construite, on lui donna le nom de quartier des kairouanais[1].

Cette tradition reprise par l'ensemble des historiens du XIXème siècle est actuellement caduque. Il existe d'autres textes dont on a négligé le témoignage: la numismatique et qui prouvent que les deux fondations ne sont pas, d'une part l'oeuvre du même souverain, et d'autre part faites à des dates aussi rapprochées.

Selon Abou Bakr Ahmed Ibn Mohamed Er Razi: "Idris fils de Abdallah (Idris I) pénétra au Maghreb dans l'année 172, au mois de Ramadan, après s'être enfui pour échapper aux poursuites de Abou Ja'ffar. Il s'arrêta dans une localité appelée Walila, près du Wadi Zitoun. Des tribus berbères s'assemblèrent autour de lui et le placèrent à leur tête. Il bâtit la ville de Fès (Madinat Fas) dont l'emplacement était un marécage couvert de broussailles. Quand on creusa les fondations on mit à jour une pioche (Fas), aussi l'appela-t-on Madinat Fas"[2].

D'après Henri Terrasse: "Idris I, dés 789, aurait établi sur l'emplacement de l'actuel quartier des andalous une petite ville à la berbère, qui se serait appelée Fès (Madinat Fas)"[3]. En plus des textes, il existe: "deux dirhams frappés à Fès avant la date habituellement donnée pour la fondation de la ville: l'un en 185/801, l'autre en 189/805"[4].

---

[1] J. Brignon, A. Amine, B. Boutaleb. Histoire du Maroc. op. cit. p. 63.

[2] Textes cités par J. Brignon. Histoire du Maroc. op. cit. p. 71.

[3] Henri Terrasse. Histoire du Maroc. op. cit. p. 117.

[4] J. Brignon, A. Amine, B. Boutaleb. Histoire du Maroc. op. cit. p. 64.

5 - LA POLITIQUE D'EXPANSION DE IDRIS II.

Fournel et Mercier font état de plusieurs expéditions dirigées par Idris II, pour renforcer son autorité sur de nouvelles régions. Le récit de Fournel est confus, il rapporte le témoignage de plusieurs sources arabes tels que: El Bekri, Ibn Abd El Halim, Ibn Khaldoun et bien d'autres, ce qui rend son récit, par moment incompréhensible.

De plus il avance des suppositions et des théories pour expliquer les motifs de l'expédition contre Tlemcen, qui ne sont, en réalité étayées par aucun document historique. "On peut supposer que les beni ifren, qui avaient vu avec un vif déplaisir leur ville (Tlemcen) livrée au souverain de Fès par Mohamed Ibn Khazer, s'empressèrent, à la mort de Edris I, de chasser Solaiman, et, si cette supposition est exacte, il arrive que les maghraouahs n'étant pas restés étrangers à la résolution d'affranchir cette ville de l'autorité des édrissites, avaient, d'accord avec les beni ifrens, conservé la prépondérance nécessaire pour rendre possible, par Mohamed Ibn Khazer en faveur de Edris II, le renouvellement de l'espèce de trahison que ce même Ibn Khazer n'avait pas reculé à consommer en faveur de Edris I"[1]. En réalité, il est bien difficile, dans la discordance et l'imprécision des textes de délimiter les territoires conquis par Idris II.

Idris II trouva la mort en 213/828-29[2]. Selon Mercier: "en 828, Edris II mourut subitement à Fès. Il s'étouffa, dit on en avalant un grain de raisin. Ce prince n'avait que trente-trois ans"[3]. L'auteur se contredit, puisqu'il nous apprend, quelques pages avant, que Idris II

---

[1] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 475-476.

[2] Henri Terrasse. Histoire du Maroc. op. cit. p. 122.

[3] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 276.

est né en 793[1]. D'après Fournel, Idris II est mort à l'âge de trente six ans[2].

Nous avons démontré, au cours de ce chapitre combien l'histoire des principautés kharijites, et des Idrissides est fort mal connue et surtout mal étudiée par les historiens du XIX^{ème} siècle. Nous devons faire face, non seulement aux préjugés, combien nombreux et tenaces chez nos auteurs, mais en plus rectifier les informations erronées qu'ils n'ont pas pris la peine de vérifier.

[1] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 265.

[2] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 497.

CHAPITRE VI

HISTOIRE DE L'IFRIQIYA SOUS LA DYNASTIE AGHLABIDE.

A - INTRODUCTION.

Quand Ibrahim I prit le pouvoir, l'Ifriqiya n'avait qu'un siècle d'existence arabo- musulmane. Dans le développement historique de l'Ifriqiya la phase aghlabide occupe une place privilégiée.

C'est en effet à partir de ce moment que celle-ci développe sa personnalité propre, tout en gardant des liens avec l'Orient, mais en affirmant progressivement son indépendance. Nowairi en prend conscience: "l'état (dawla) des aghlabides est le premier qui se dressa en Ifriqiya et

mérite vraiment, dans le plein sens du terme le nom d'état"[1].

Ainsi l'émirat aghlabide, mérite une attention particulière. Grâce à cette nouvelle dynastie l'Ifriqiya vivra une époque de prospérité, de paix et de calme, favorable à la renaissance économique du IXème siècle. L'émirat aghlabide a suscité l'intérêt de plusieurs historiens modernes.

Michel Amari, dans son ouvrage "La storia" s'est intéressé à ses prolongements siciliens, Vonderheyden a consacré son étude à: "La Berbérie orientale sous la dynastie de Benou Al Aghlab", et Mohamed Talbi a su renouveler le sujet dans sa thèse: "L'émirat aghlabide".

Mais qu'en est il au XIXème siècle? L'examen des documents dont nous disposons nous démontre que l'histoire des aghlabides n'a pas suscité auprès des historiens tout l'intérêt qu'elle mérite, ni poussé ceux-ci à plus d'investigations. Rares sont les auteurs qui ont traité ce sujet avec soin et profondeur.

Toutefois Henri Fournel et Ernest Mercier lui accordent une large place dans leurs études avec une priorité absolue à l'histoire politique et événementielle. D'autres auteurs comme (Galibert, Clausolles, Carette, Lebon) se contentent d'indiquer la prise du pouvoir par Ibrahim I.

Quels sont les différents éléments de l'histoire des aghlabides vus et interprétés par les historiens du XIXème siècle?

---

1 Al Nuwairi. Appendice du Tome 1 d'Histoires des Berbères d'Ibn Khaldoun. op. cit. p. 397.

B - IBRAHIM IBN AL AGHLAB: EMIR HEREDITAIRE DE L'IFRIQIYA.

Le IXème siècle a vu émerger ce que nous pouvons appeler le modèle aghlabide. Les abbassides, par crainte de perdre l'Ifriqiya, reconnaissent eux mêmes à Ibrahim Ibn Al Aghlab le titre d'émir et garantissent son pouvoir héréditaire. En contre partie, celui ci offre de renoncer à la subvention de cent mille dinars traditionnellement versée à l'Ifriqiya sur le kharag d'Egypte et à verser lui même au trésor de Bagdad un tribut annuel de quarante mille dinars[1].

Cette tractation entre Haroun Er Rachid et Ibrahim ibn Al Aghlab est reproduite par l'ensemble des auteurs. M. J. Marcel dans "L'univers. Histoire et description de tous les peuples" écrit: " Ibrahim Ben Al Aghlab avait été présenté au célèbre Haroun Er Rachid, calife de la dynastie des abbassides. Les bons témoignages qu'on rendit d'Ibrahim et les qualités éminentes que le prince crut reconnaître en lui, le déterminèrent à confier au fils d'Aghlab le gouvernement de l'Afrique, espérant de trouver à la fois en lui une administration habile et un sujet fidèle incapable de suivre les mauvais exemples par lesquels s'était signalé l'insoumission des précédents gouverneurs"[2].

Carette aussi relate les termes de l'investiture de Ibrahim[3], mais sans aucun commentaire. Alors que Gustave Lebon se contente de faire remarquer à juste titre: "jusqu'au commencement du IXème siècle de notre ère, l'Afrique fut gouvernée par des émirs nommés par les califes, mais à partir d'Haroun Er Rachid, la suprématie de ces derniers ne fut que nominale. L'Afrique fut

---

1 Ibn Al Athir. Al Kamil fi Tarikh. Tome V. op. cit. p. 105.

2 M. J. Marcel. Précis historique dans: L'univers, histoire et description de tous les peuples. op. cit. p. 160.

3 Antoine Carette. Recherches sur l'origine des tribus. op. cit. p. 186.

désormais gouvernée par de véritables souverains indépendants et résidant à Kairouan"[1].

Cet auteur résume l'histoire des aghlabides en quelques mots. " De 800 à 909, onze princes arabes de la famille des aghlabides se succédèrent dans cette capitale. L'Afrique jouit d'une grande tranquillité sous leurs règnes, et ils dirigèrent tous leurs efforts vers la fusion des arabes et des berbères"[2].

Pour Wahl: "le calife Haroun Er Rachid, fatigué du Maghreb, le donna comme une sorte de fief à Ibrahim Ben Aghlab. La famille des aghlabides de 800 à 908 se perpétua dans ce commandement"[3].

Pour ces auteurs, c'est ainsi que commence et s'achève l'histoire de la dynastie aghlabide. Quelques lignes, et ce sont les seules, ont suffi pour résumer toute une partie de l'histoire de l'Ifriqiya. Qu'en est il des conditions sociales ou économiques de l'Ifriqiya, de ses rapports avec les autres dynasties du reste du Maghreb...? Nous n'en saurons rien...

Fournel et Mercier, en revanche, conscients du caractère exceptionnel de cette première rupture qui crée un précédent dans la politique abbasside s'étendent davantage.

Fournel évoquant les causes qui ont conduit Haroun Er Rachid à prendre cette décision inhabituelle, écrit que le calife a accepté la proposition d'Ibrahim pour plusieurs raisons. D'une part la situation politique en Ifriqiya est devenue insoutenable à cause des révoltes fréquentes de l'armée (gûnd), d'autre part les deux

---

[1] Gustave Lebon. La civilisation des arabes. op. cit. p. 260.

[2] Gustave Lebon. La civilisation des arabes. op. cit. p. 260.

[3] Maurice Wahl. L'Algérie. op. cit. p. 88.

Maghreb ont déjà échappé au pouvoir abbasside, et l'Ifriqiya risque de suivre le même exemple[1].

Mercier aussi évoque l'instabilité politique de l'Ifriqiya qui a poussé le calife abbasside à prendre une telle décision. " Cette solution qui allait débarrasser le califat d'ennemis toujours renaissants et retarder de plus d'un siècle la chute de l'autorité arabe en Ifriqiya permettrait néanmoins de reprendre tout le terrain perdu dans le Maghreb... Ainsi cette brillante conquête qui avait coûté si cher aux arabes s'était détachée d'eux, province par province dans l'espace d'un siècle, et il ne restait au califat qu'une suzeraineté presque nominale sur l'Ifriqiya"[2].

Si on en croit les auteurs, l'anarchie politique qui régnait en Ifriqiya avant l'investiture d'Ibrahim, constitue à elle seule le facteur principal, déterminant qui a motivé la décision de Haroun Er Rachid. Par ailleurs, à les lire, les événements en Ifriqiya semblent isolés de ce qui se passe dans les autres provinces. Or, ce phénomène ne touche pas seulement le Maghreb, mais aussi le reste du monde arabo - musulman.

En fait, pour bien saisir ce qui se déroule en Occident à cette époque, il ne faut en aucun cas perdre de vue ce qui se passe en Orient. L'Ifriqiya ne pouvait faire exception et échapper au phénomène général de démembrement dans l'empire arabo- musulman.

Les années 184-185/800 furent marquées par des troubles nom seulement en Ifriqiya mais aussi en Arménie, en Azerbaïdjan, au Khorassan et au Yémen. Le remaniement gouvernemental dont fut l'objet l'Ifriqiya s'inscrit parfaitement, en 184/800, dans la politique générale de Haroun Er Rachid qui, ne l'oublions pas, supportait mal

---

[1] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 415.

[2] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 264.

les barmakides et leurs alliés, du fait que ceux - ci menaient une politique très souple et très conciliante vis à vis des alides[1], ennemis des abbassides.

Deux faits favorisent l'élection d' Ibrahim b. Al Aghlab. D'une part Mohamed Ibn Moqatil[2] Al 'Akhi était justement le protégé des barmakides, il leur devait son poste. D'autre part Ibrahim b. Al Aghlab est considéré comme le champion de la politique abbasside au Maghreb, puisqu'il était censé empêcher l'implantation des alides dans cette région ou du moins leur développement.

De plus, à ces deux facteurs, s'ajoutent des raisons économiques qui poussent Haroun Er Rachid à accepter le marché. Fournel et Mercier les négligent complètement. Les caisses de l'état, en raison des troubles qui secouaient le pays sont vides: "Al Rasid, - écrit Al Ya'coubi -, mit en demeure les percepteurs, les retardataires, les chefs des communautés religieuses, les bénéficiaires des concessions foncières et les fermiers, tous redevables de plusieurs arriérés de les solder. Il chargera Abd Allah Ibn Haytam Ibn Sàm de les poursuivre. Celui ci les soumit à diverses formes de tortures. Ceci eut lieu en 184"[3].

Or c'est durant cette période qu' Ibrahim fut investi émir de l'Ifriqiya. Sa double proposition, d'autonomie politique en contrepartie d'une massive aide pécuniaire ne pouvait pas tomber plus à propos. Car non seulement elle délivre le califat d'une charge financière, mais de plus, elle permettait de regarnir les caisses sérieusement à un moment où elles en avaient grand besoin. Pour cette raison le marché d'Ibrahim rencontre une opinion favorable à Bagdad. Ce qui échappe aux auteurs précédemment cités.

---

[1] Mohamed Talbi. L'émirat aghlabide. op. cit. p. 110.

[2] Robert Mantran. L'expansion musulmane. op. cit. p. 155.

[3] cité par Mohamed Talbi. L'émirat aghlabide. op. cit. p. 110.

Fournel et Mercier commettent une autre erreur qui consiste à voir dans l'investiture d'Ibrahim, un acte "d'abandon" de l'Ifriqiya. Selon Fournel, "l'opinion de Hartama fut sous tous rapports favorable à la proposition d'Ibrahim, et il conseilla l'abandon, mot qui n'est prononcé dans aucun des récits arabes, mais que l'histoire doit adopter résolument parce qu'il est l'expression vraie du parti auquel le calife s'arrêta"[1].

Le même terme fut reprit par Mercier: "dés lors le gouvernement central n'aurait plus à intervenir dans l'administration du pays qu'il consentait à abandonner moyennant fermage, à des vice- rois formant une dynastie vassale"[2].

Le moins que l'on puisse dire, c'est que Mercier emploie une terminologie qui ne convient ni au contexte, ni à l'époque. Le mot "fermage" désigne une exploitation agricole dans laquelle l'exploitant n'ayant pas la propriété du sol, verse un loyer au propriétaire. Cela ne s'applique nullement à l'Ifriqiya ni à l'émirat aghlabide.

Mais revenons au mot "abandon" employé par nos auteurs. Il est vrai que ce régime politique semble être un renoncement de la part du califat à la province d'Ifriqiya. Mais la réalité est plus complexe. Parler "d'abandon" à ce moment précis des événements parait être une anticipation de la part des auteurs. Car rien dans la politique de Haroun Er Rachid ne prouve qu'il cherche à abandonner ce pays aux aghlabides. Le Maghreb occidental et central, eux étaient perdus à jamais pour le califat, mais pas l'Ifriqiya.

Cette tractation ne pouvait être qu'avantageuse pour les deux parties. D'un côté Ibrahim b. Al Aghlab bénéficie d'une position plus solide lui permettant de

---

[1] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 415.

[2] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 264.

défendre un émirat qu'il ne risquait plus de perdre, et qu'il pouvait désormais léguer à ses héritiers. Cette position lui assurait une grande liberté de mouvement tout en le liant aussi assez profondément aux abbassides. D'un autre côté, le califat lui accordait l'appui moral et même matériel qui permit à Ibrahim et à ses successeurs de combattre les compétiteurs éventuels.

Par conséquent "abandon" n'est sûrement pas le terme adéquat aux rapports établis entre le califat de Bagdad et l'émirat de Kairouan. De plus, Fournel et Mercier ne s'interrogent pas sur les causes profondes des événements qu'ils décrivent et semblent peu soucieux dans le choix des termes qu'ils utilisent (abandon, fermage, vice- roi).

C - LES DIFFICULTÉS DU NOUVEAU RÉGIME ET SA CONSOLIDATION.

S'il est vrai que Mercier et surtout Fournel accordent une large place à l'histoire aghlabide, il n'est pas moins vrai que leur récit est quelque peu décevant. En effet, c'est une histoire atone, sans éclat, sans dynamisme et sans épaisseur humaine que Fournel et Mercier nous décrivent. Ils se contentent d'égrener les événements qui ont marqué le règne des aghlabides. Il serait illusoire de vouloir connaître l'histoire de l'Ifriqiya pendant le IX^{ème} siècle simplement à travers leurs récits.

En fait, les auteurs relatent des événements, établissent des chroniques de révoltes et de batailles sans pour autant nous révéler la véritable histoire économique, sociale et religieuse sous les beni Al Aghlab. Nous ne trouvons aucune dimension analytique, puisque les investigations de Fournel et de Mercier demeurent superficielles, faute de s'intéresser aux causes et aux effets. Dans ce tumulte d'événements, ils font rarement

preuve de sens critique, à travers leurs récits nous ne connaîtrons que des "histoires".

Et pourtant, la documentation sur la dynastie aghlabide ne manque pas comme nous le dit Laroui: "la dynastie aghlabide est la mieux connue de celles qui régnèrent au IX^{ème} siècle au Maghreb, essentiellement parce qu'elle était d'obédience abbasside. Tous les historiens arabes, orientaux en traitent longuement en parlant de l'empire, d'autant plus qu'il s'agit de la période la plus brillante de la civilisation de Baghdad"[1].

A la lecture de l'histoire de l'émirat aghlabide à la manière de Fournel et Mercier, deux niveaux sont possibles. Il y a d'abord des faits, c'est à dire des événements exposés, puis il y a, le discours idéologique latent, mais constamment présent. Il s'agit de la rengaine habituelle et chère aux historiens de l'époque coloniale: de tous temps en Ifriqiya et dans tout le Maghreb, l'échec des arabes.

Dans un commentaire de l'investiture de Ibn Al Aghlab, Fournel écrit: "ainsi ces mêmes arabes qui, dans la première ferveur de leur apostolat avaient, en moins d'un demi siècle, conquis l'Arabie entière, la Syrie, la Phénicie, l'Égypte, renversé la monarchie des perses et fait briller le croissant jusqu'en Inde, ces mêmes arabes n'avaient lutté en Afrique durant cent cinquante sept années musulmanes, que pour s'assurer la possession précaire de la partie orientale du Maghreb, possession si précaire, qu'à la première occasion qui se présente de repousser honorablement ce lourd fardeau qui les épuise, ils s'empressent, moyennant un faible tribut... d'abandonner une prétendue conquête qui avait dévoré tant de trésor et tant d'années... Les idées de l'islamisme avaient été semées, et non seulement c'était l'hérésie qui avait germé, mais en faisant des berbères des musulmans

---

[1] Abd Allah Laroui. Histoire du Maghreb. op. cit. p.111.

hérétiques, on avait ajouté chez eux l'ardeur du fanatisme à la passion d'indépendance... Quand on contemple ce grand mouvement qui entraînait l'Orient vers l'Occident, on arrive à se demander ce qu'il faut le plus admirer, ou de l'opiniâtre persévérance des arabes... qui viennent s'anéantir au sein même de leurs victoires, ou de l'énergique résistance des berbères, qui souvent abattus, se relèvent toujours pour protester contre l'envahissement de leur sol, et semblent ne se faire musulmans hérétiques que pour transformer tout leurs être, corps et âme en une barrière immuable contre laquelle leur infatigables ennemis devront éternellement se briser"[1].

Mercier, de son côté tire des conclusions semblables à celles de Fournel: la chute des arabes et leur impuissance à se maintenir en Ifriqiya. "La décision du califat ne fait que remettre à plus tard la chute définitive des arabes en Ifriqiya. D'autre part, elle nous permettait de mesurer tout le terrain perdu dans le Maghreb... Ainsi cette brillante conquête qui avait coûté si cher aux arabes s'était détachée d'eux province par province dans l'espace de moins d'un siècle et il ne restait au califat qu'une suzeraineté presque nominale"[2].

Nous remarquons dans ces deux extraits qu'il ne s'agit plus de relater les faits et de les analyser, mais de faire des commentaires anachroniques sans aucune valeur historique ou scientifique. L'histoire est devenue, entre leurs mains un instrument de propagande anti arabe. Les auteurs multiplient les arguments, les hypothèses pour démontrer d'une part l'échec des arabes au Maghreb, leur incapacité à gérer un si vaste empire, et d'autre part l'éternel antagonisme arabe berbère.

Comment ces mêmes auteurs rendent ils compte de l'histoire des aghlabides ?

---

1 Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 417.

2 Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 264.

Ibrahim b. Al Aghlab inaugure son investiture par deux faits marquants: la construction d'une nouvelle capitale et la constitution d'une garde noire. D'après Fournel: " Ibrahim s'empressa de donner par un acte expressif, la signification de sa propre pensée, de la révolution qui venait de se faire. Pour marquer le caractère particulier de sa position par rapport à celle de ses prédécesseurs, pour rompre d'une manière sensible aux yeux, sans cependant éveiller les susceptibilités du califat"[1].

Mercier ajoute: "pour s'assurer une retraite en cas de révolte, il fit construire à trois mille de Kairouan la place forte d' El Abbassiya ou il déposa ses trésors et une grande quantité d'armes"[2]. Il est vrai qu'à mesure que le temps passe, avec l'évolution de la situation en Ifriqiya et l'apparition des difficultés, Ibrahim I a découvert l'utilité de cette nouvelle ville, d'autant plus que Kairouan essuie quelques déboires. Ainsi pour garantir sa sécurité et consolider son pouvoir, il faut à l'émir une résidence inébranlable et fortifiée.

Mais cette prise de conscience de l'efficacité d'El Abbassiya - d'autant plus que sa construction prit du temps - n'avait pas eu lieu dés le début de son édification. Il faut donc envisager l'éventualité qu'il s'agit du geste habituel des fondateurs de dynastie, (les idrissides ont élevé Fès, les abbassides Bagdad, les fatimides mansouriya...), pour affirmer l'ordre nouveau et, en ce qui concerne Ibrahim, donner une preuve d'allégeance aux abbassides, et non pas une simple place forte. D'ailleurs durant la première rébellion du régime d'Ibrahim, El Abbassiya ne joua aucun rôle[3].

---

1 Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 450.

2 Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 267.

3 Voir l'analyse de Mohamed Talbi selon laquelle, en 184, il se hâte d'y frapper monnaie. Mais en réalité, la fondation d'El Abbassiya n'existait en

Le règne d'Ibrahim I (800-812) est ébranlé par plusieurs révoltes. Certaines furent plus dangereuses et plus menaçantes que d'autres. De plus elles n'avaient pas toutes la même origine. Mais les auteurs adoptent le schéma explicatif de la rébellion classique. A les croire toutes ces révoltes se ressemblent, c'est devenu une des caractéristiques du pays. A peine une rébellion est réprimée qu'une autre éclate. Pour Fournel et Mercier la révolte en Ifriqiya prend l'allure d'un "sport populaire". Aucun des deux auteurs n'a essayé d'expliquer le pourquoi de ces révoltes, se limitant à en détailler le déroulement: toujours le détail événementiel et l'absence d'analyse quant aux causalités.

Par exemple, la première révolte qui a éclaté en 186/802[1] par un certain Hamdis Ibn Abd A Rahman El Kindi. C'est un révolte sans conséquence pour l'émir Ibrahim I puisqu'elle fut très vite matée. Mais cette insurrection sort du cadre habituel des insurrections en général.

En effet El Kindi - écrit Fournel - "rassembla autour de lui une foule d'arabes et de berbers habitant la ville de Tunis et les appela à se soulever contre Ibrahim"[2]. " Amran ben Mokhalled - nous dit Mercier - général du gouverneur aghlabite ayant marché contre les rebelles leur livra une sanglante bataille dans laquelle leur chef fut tué et les mit en déroute"[3].

Mercier ne fournit pas plus amples renseignements sur cette rébellion. En revanche Fournel écrit que Hamdis a répudié les couleurs abbassides. Il ajoute qu'en fait il ignore les raisons de cet acte. "Voulut - il protester

---

pratique que sur les pièces de monnaie, destinées à répandre l'heureuse nouvelle. L'émirat aghlabide. op. cit. p. 139.

1 Ibn Al Athir. Al Kamil fi Tarikh. Tome V. op. cit. p. 104.

2 Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 454.

3 Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 268.

contre l'abandon que ceux ci avait fait de l'Afrique aux aghlabides"[1].

En vérité cette révolte est dirigée contre les abbassides, et par conséquent contre Ibrahim I leur représentant en Ifriqiya. Fournel n'a pas pris connaissance de la correspondance qui a eu lieu à ce sujet entre El Kindi et Ibrahim b. Al Aghlab. Cette correspondance a été conservé dans l'ouvrage de Ibn Al Abbar (Al Hulla Al Siraya)[2].

A la lumière de son contenu, nous pouvons dire que El Kindi ne reconnaissait pas l'autorité abbasside et invitait Ibrahim à s'en soustraire ou à quitter l'Ifriqiya. Il le dit clairement dans ces vers:

"Quittez donc le Maghreb, ou
bien rejetez le noir,

Si vous ne voulez prendre rendez- vous
avec la mort à notre rencontre.

Car vous saurez que la mort m'obéit,

Lorsque aux environs du Fahs
nos cavaleries s'affronteront.

Exemple d'une révolte ordinaire aux yeux de Fournel qui est en fait spécifiquement politique et particulièrement significative du contexte de l'époque et des interrogations sur la légitimité du pouvoir.

Mais à peine l'insurrection d' El Kindi est - elle écrasée que l'attention d'Ibrahim est sollicitée à l'extrême Est de l'Ifriqiya par les troubles de Tripoli.

---

1 Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 455.

2 Ibn Al Abbar. Al Hulla Al Siraya. Volume 1. Le Caire 1963.p. 237-239.

Mercier se trompe en plaçant cette révolte en 811[1]. La date exacte est 189/805[2]. D'ailleurs Fournel confirme cette date.

Mercier ne parle pas de cette révolte. Tandis que Fournel adopte la même conduite, en l'occurrence la chronique de l'insurrection: "Au milieu de 189 (en redjeb) une formidable insurrection éclate à Tripoli: Sofian Ibn El Medha qui commandait au nom d'Ibrahim fut chassé de son palais, obligé de chercher un asile dans la mosquée, pendant que ceux qui lui étaient restés fidèles étaient massacrés"[3].

Il serait vain de chercher dans les écrits de Fournel et de Mercier, les raisons de cette révolte ni qui sont ces protagonistes. La sélection entre les révoltes dignes d'être relatées et les autres ne se fait que sur des critères arbitraires et simplificateurs.

Nous pouvons remarquer qu'au cours de ces rébellions, l'armée (le gûnd) observe une passivité totale et peu coutumière. Ce qui n'a frappé aucun des deux auteurs. Ces deux révoltes n'ont pas été très menaçantes pour l'émirat aghlabide du fait de la neutralité du gûnd. Mais ce n'était que partie remise, car dés 194/810, la première alerte sérieuse et qui mettra réellement le régime en péril aura pour cause la rébellion d'une fraction importante de l'armée sous la direction de Imram Ibn Mukhallid[4] qui exerçait le commandement supérieur des troupes de l'armée.

Qu'en pensent nos deux auteurs? "Au milieu de 194, dit Fournel, une révolte plus redoutable que n'avait été celle de Tripoli en 189 était venu menacer le vassal

---

[1] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 269.

[2] Ibn Al Athir. Al Kamil fi Tarikh. op. cit. p. 121.

[3] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 459.

[4] Ibn Al Athir. Al Kamil fi Tarikh. op. cit. p. 104.

des abbassides. Imram Ibn Modjalid er Rabiai, qui habitait Tunis, s'unit à Koraich Ibn Er Tunusi pour aller attaquer Ibn Al Aghlab, et Ibrahim obligé de s'enfermer dans El Abbassiya y fut assiégé pendant une année entière"[1].

Mercier ajoute que grâce au secours en argent envoyé par l'Égypte, la milice qui n'avait pas touché de solde depuis qu'elle avait embrassé la cause de la révolte déserta la cause de Imram. Celui-ci dépourvu de ressources se réfugia dans le Zab[2].

Nos deux auteurs n'ont retenu de cette révolte que l'action de l'armée. En fait, ils ne relatent que la partie apparente de "l'iceberg". Car en réalité le gûnd n'était pas, contrairement à ce que les auteurs laissent croire, le seul acteur de cette insurrection. D'où son importance et sa menace. La majeure partie du pays s'est en effet ralliée à Imram[3]. Il s'agit donc d'une révolte populaire.

Mercier justifie la révolte d'Imram et donc du gûnd par le fait que: "lorsque Ibrahim se fut établi définitivement à El Abbassiya, sous la protection de sa garde noire, leur irritation ne connut plus de bornes"[4]. Il est vrai que cette garde noire constituait une humiliation pour l'armée qui attendait de plus, d'importants arriérés de solde, dépensés par l'émir pour la fortification de la nouvelle ville et pour le rachat d'esclaves noirs[5]. Mais c'est tenir pour négligeable le soulèvement populaire. Ainsi les historiens s'accommodent d'une explication facilement psychologique pour une situation nettement plus complexe.

---

1 Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 260.

2 Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 270.

3 Mohamed Talbi. L'émirat aghlabide. op. cit. p. 151.

4 Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 269.

5 Al Baladuri. Futuh Al Bulthan. Édition Bayrouth 1412-1991.p. 235.

Toutefois Fournel et Mercier fournissent quelques renseignements sur la dernière révolte qui éclate à Tripoli en 196/811-812. A lire les auteurs, la nomination de Abd Allah fils d'Ibrahim, premier gouverneur de Tripoli est accueillie par une révolte de ses troupes qui l'obligent à quitter la ville. Celui-ci, grâce aux largesses distribuées aux berbères reçut leur concours et réussit à reprendre la ville. Il est remplacé au gouvernement par Sofian b. Al Mada. Mais cette nomination provoque une nouvelle révolte à l'instigation des berbères (Houara). Encore une fois Tripoli est reprise et détruite de fond en comble. Ibrahim I envoya son fils avec treize mille hommes, défit les berbères et reprit Tripoli.

Sur ces entrefaits, l'émir de Tahert (et non pas le roi, comme l'appelle Mercier) Abd Al Wahhab b. Abd Er Rahman b. Rustum entre en lice. Selon Mercier, il rallia les Houara et les Nefousa et vint mettre le siège devant Tripoli[1]. Pourquoi l'émir de Tahert vient - il donner un coup de main aux berbères de l'Est? Les auteurs ne fournissent pas de réponse. Nous pouvons adopter l'opinion d'Ibn Khaldoun, selon laquelle Abd Er Rahman b. Rustum est poussé par la solidarité raciale de protéger les berbères et de leur porter secours[2]. Mais tandis que Abd Allah défendait comme il le pouvait Tripoli, il reçut la nouvelle de la mort de Ibrahim I qui survint en 196/812[3].

Fournel écrit: "dés lors le jeune aghlabide ne songea plus qu'à négocier un arrangement, et bien que dans les conditions du traité de paix qu'il réussit à conclure, la possession de Tripoli et la souveraineté de la mer lui restaient, il abandonna au prince Rostumite tout le reste du territoire tripolitain. C'était payer cher la satisfaction qu'il donnait à son impatience d'aller saisir

---

1 Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 269.

2 Ibn Khaldoun cité par Mohamed Talbi. L'émirat aghlabide. op. cit. p. 156.

3 Mohamed Talbi. L'émirat aghlabide. op. cit. p.158.

le sceptre de l'Ifriqiya dans la crainte mal fondée de voir s'en emparer pendant qu'il combattait les Houara"[1].

Mercier à son tour corrobore ces faits. Cependant cette version des événements que Fournel et Mercier nous soumettent parait quelques peu incertaine. Car si nous nous référons à la chronique d'Abou Zakaria, on ne parle nullement de victoire. Abou Zakaria laisse entendre que les troupes de l'émir de Tahert sont infestées d'espions. Celui ci chercha désespérément à constituer un plan d'attaque. Enfin de compte -nous dit il- il leur dit: "battez en retraite je n'assiégerai pas la ville avec un seul homme"[2]."Il s'en retourna au djébel Nefousa, désespérant de prendre la ville d'assaut"[3].

En outre,certaines sources arabes nous assurent que Abd Allah ne rentra à Kairouan qu'en safar 197/octobre, novembre 812, c'est à dire quatre mois après la mort d'Ibrahim. Ainsi Abd Allah loin de se débarrasser hativement de son ennemi ,comme le prétendent Fournel et Mercier prit le temps de ramener l'ordre dans la région. D'ailleurs l'arrangement entre les deux belligérants ne fut sans aucun doute pas un renoncement de la part des aghlabides, puisque c'était un retour au statu quo ante.

Suivant Fournel: "le fondateur de la dynastie aghlabide léguerait à son fils un empire entamé, affaibli par les révoltes et pressé à l'Est et à l'Ouest par les beni rostem"[4]. Contrairement aux dires de l'auteur, Ibrahim lègue à son fils un pays ou règne la stabilité. D'ailleurs les chroniqueurs arabes insistent sur le calme du règne de

---

[1] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 470.

[2] Abou Zakaria. Chronique, dans revue africaine nO 104 (1960) p. 157

[3] Mohamed Talbi. L'émirat aghlabide. op. cit. p. 158.

[4] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 471.

Abd Allah I: "son père lui ayant laissé un situation aplani"[1] écrit Ibn Khaldoun.

Mais sans se rendre compte Fournel se contredit plu loin à propos du règne d'Abd Allah: "rien ne troubla de son temps la paix qu'avait établi son père"[2]. Le père a donc bien laissé un pays pacifié à son fils et l'erreur de Fournel va dans sa tendance générale à ne voir dans l'histoire des aghlabides qu'une succession de guerres et de révoltes amenant l'affaiblissement du pouvoir arabe.

En 196/812 Abou l Abbas Abd Allah I succède donc à Ibrahim. Il n'intéresse guère Fournel et Mercier qui ne s'attardent nullement sur son règne. Selon Fournel: "la mort de ce second souverain aghlabide qui avait été confirmé dans son gouvernement par El Mançoûr, n'offre pas plus d'intérêt que son règne"[3]. Mercier le décrit comme: "violent et cruel même avec les membres de sa famille, sacrifiant tout à la milice, accablant le peuple de charges"[4].

Pourtant le fait marquant du règne de Abdallah I demeure sans aucun doute sa réforme fiscale. Selon les auteurs, la population convaincue de l'injustice de nouveaux impôts envoya des protestations et des réclamations au souverain. Fournel retient particulièrement l'initiative d'un certain Hafs Ibn Homaid El Djazairi qui essaya de persuader le prince d'abandonner ses projets. Ce fut en vain nous dit Fournel[5]. Quelques jours plus tard Abdallah trouva la mort suite à une affection charbonneuse. Son frère Ziadat Allah I fut investi émir le même jour, c'est à dire en juin 817/201.

---

[1] Ibn Khaldoun. 'Ibar,IV. p.422. Cité par M. Talbi: l'émirat aghlabide. op. cit. p.159.

[2] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 478.

[3] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 478.

[4] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 272.

[5] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 479.

Fournel et Mercier sont très critiques envers ce nouveau prince. Ils ont pris un vif plaisir à charger sa mémoire. Fournel, surtout, a essayé d'expliquer toute la conduite de Ziadat Allah essentiellement par l'ivrognerie. Il le décrit comme un homme "cruel, irascible, sanguinaire"[1].

Selon Mercier, "Abou Mohamed Ziadat Allah succéda à son frère et employant des procédés de gouvernements tout différents, s'attacha à réduire les prérogatives de la milice, à maltraiter, et à abuser de toutes les façons les miliciens"[2].

Cependant les auteurs ne nous éclairent pas sur les raisons du changement de Ziadat Allah. Car apparemment ce fut d'abord, si on en croit Ibn Al Athir, "un homme sans souci, tranquille, jouissant d'une vie paisible"[3]. Alors qu'est ce qui l'a poussé à modifier son comportement et principalement vis à vis de l'armée (gûnd) ?

En fait Fournel et Mercier ne se posent pas ce genre de questions. Ils se limitent à décrire le déroulement des révoltes qui ont éclaté sous le règne de Ziadat Allah. A les lire nous avons l'impression que les événements n'avaient aucun sens évident. Chaque émir doit subir cette fatalité qui est née de la turbulence du gûnd.

En ce qui concerne la cruauté dont parlent les auteurs, on se demande s'ils ne mélangent pas causes et effets. Car ils ne disent pas en quoi consiste cette cruauté, et ne donnent pas d'exemples pour l'illustrer. Nous pouvons nous demander si Fournel et Mercier ne projettent pas malgré eux le profil psychologique de l'arabe cruel, fourbe... tel qu'il est vu à l'époque par l'Occident colonialiste.

---

1 Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 481.

2 Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 272.

3 Ibn Al Athir. Al Kamil fi Tarikh. op. cit. p. 184.

En 207/822-823, Ziadat Allah doit faire face à une série de révoltes dont la dernière a failli aboutir à la fin de la dynastie aghlabide. Nos deux auteurs sont très loquaces lorsqu'il s'agit d'exposer la chronologie des rébellions. Dés cette année l'émir est confronté à une série de révoltes. Les deux premières ne sont pas faciles à mater, mais elles révèlent combien le gûnd représente un danger pour le pouvoir, tantôt latent, tantôt violent.

Parmi les révoltes menées par l'armée, l'insurrection de Mançoûr b.Nasr Al Tunbudi fut particulièrement violente[1]. Elle a eu pour détonateur l'assassinat par le prince de Ibn Moawiya et de ses deux enfants[2]. Ce massacre indigna Al Tunbudi qui se révolta et rallia l'ensemble de l'armée.

Nos auteurs retracent l'évolution et les étapes de cette révolte. Nous notons que Mercier se révèle encore une fois un piètre historien. D'une part, il n'établit aucune corrélation entre les événements historiques, en tenant pour acquises les conclusions de tel ou tel chroniqueur arabe, ou en utilisant les documents sans étude critique préalable, d'autre part, son récit comporte plusieurs interprétations erronées des sources arabes.

En voici un exemple, quand Mercier écrit à propos du désastre de Sbiba. "El Mansur avait gagné le Sud, il rallia ses partisans et infligea auprès de Sbiba une nouvelle défaite aux troupes du gouverneur"[3]. En réalité, ce ne fut pas Mansur Al Tunbudu qui était à l'origine de la victoire de l'armée rebelle contre Ziadat Allah Ier, mais Amir b. Nafi'[4], puisque après le succès de Ziadat

---

[1] Ibn Al Abbar. Al Hulla al Siyara. op. cit. p. 167.

[2] Ibn Idhari. Al Bayan. op. cit. p. 98.

[3] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p.275.

[4] Ibn Idhari. Al Bayan. op. cit. p. 101.

Allah à Kairouan en 209/824 Al Tunbudi s'est réfugié à Tunis.[1]"

Fournel aussi relate cette insurrection qui a mis en péril la dynastie aghlabide. Mais sans comprendre, ni mettre en lumière toute ses subtilités, le caractère des personnages, ni surtout le rôle de la "'assabiya" dans cette lutte qui opposa le gûnd à l'émir, puis des fractions de l'armée entre elles. Il n'a pas relevé non plus le mécontentement populaire qui s'est traduit par l'aide que le peuple a apporté aux insurgés.

En tout cas Ziadat Allah I réussit à reprendre le dessus grâce a la désunion et la mésentente entre les rebelles[2,3].

Au début de l'année 212/827[4] l'insurrection à l'intérieur étant en voie de résorption, l'attention de l'émir se tourna alors vers l'extérieur, et de décider de la conquête de la Sicile, afin de rehausser son prestige, très entamé, par l'auréole du djihad.

A la mort De Ziadat Allah -écrit Fournel- l'autorité passe dans les mains de son frère Abou Iqal Al Aghlab, en 223/838[5].

D - L'AGE DE LA MATURITÉ: LES RÈGNES PAISIBLES.

Avec ce prince, il est vrai, la dynastie aghlabide entame une nouvelle période de calme: le spectre des rébellions du gûnd est définitivement écarté. Les nouveaux souverains doivent préserver les acquis, mais

---

1 Ibn Idhari. Al Bayan. op. cit. p. 100.

2 Ibn Idhari. Al Bayan. op. cit. p. 101.

3 Ibn Al Athir. Al Kamil fi Tarikh. op. cit. 214.

4 Ibn Idhari. Al Bayan. op. cit. p. 102.

5 Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p.507.

surtout revenir à des rapports normaux et affectueux entre la dynastie et le peuple.

Nos auteurs ne perçoivent pas ce changement politique. Ils continuent à leur manière de relater les événements. Nous sommes en face d'une histoire monotone, réduite à une répétition indéfinie des mêmes formes de vie. Les auteurs procèdent à une sélection d'informations, en l'occurrence, seuls les événements politico - militaires, et rédigent de plates chronologies.

Pourtant, durant le règne de Mohamed I (226-242/ 841-856)[1], l'Ifriqiya a assisté à un débat théologique très important entre les fractions sunnites. Dés lors, l'Ifriqiya passe officiellement au sunnisme et opte pour l'une des formes les plus pures et les plus inflexibles du sunnisme: le malékisme.

Les auteurs ne soufflent mot non plus sur la série de catastrophes naturelles (séismes)[2,3] que l'Ifriqiya subit et qui explique probablement les travaux entrepris par Abou Ibrahim et dont parlent Fournel et Mercier[4,5].

C'est aussi une histoire moralisante, surtout du fait de Fournel. Un exemple: sous le gouvernement de Mohamed II: Abou l Garaniq (250-261/864-875), la région du Zab est le théâtre d'une agitation de la part des berbères. L'expédition punitive envoyée par Abou Al Garaniq est un échec qui n'a pas eu de répercussion à l'intérieure du pays. Fournel écrit: "sans doute, le jeune Aboul Garanik était plongé dans quelque orgie quand il apprit que son armée était anéantie, et l'orgie du

---

[1] Mohamed Talbi. L'émirat aghlabide. op. cit. p. 235.

[2] Ibn Idhari. Al Bayan. op. cit. p. 112.

[3] Ibn Al Athir. Al Kamil fi Tarikh. op. cit. p. 298-299.

[4] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 516.

[5] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 286.

lendemain lui fit oublier le désastre de la veille. Pauvres peuples, à qui l'on assure que l'hérédité du trône est la sauvegarde de leur félicité. C'est cependant pour avoir voulu établir, de fait, cette hérédité non sanctionnée par l'islamisme que les diverses dynasties arabes comptent un si grand nombre d'incapables, ou d'enfants appelés à gouverner leurs semblables avant d'avoir atteint l'âge où l'on sait se gouverner soi- même. C'est pour la cause de l'hérédité du pouvoir que leur histoire, nous présente tant de pages dégradantes pour la dignité humaine, tant de luttes sanglantes, tant de conquêtes stériles, comme si les peuples ne devaient pas réserver toute leur énergie pour combattre les fléaux que de loin en loin, Dieu déchaîne pour rappeler à l'homme qu'il n'à pas à user ses forces dans les conflits de petits intérêts dynastiques, mais que la production est sa destinée, que le travail est sa gloire"[1].

L'auteur essaie de nous faire croire que d'une part les guerres de successions et les querelles dynastiques sont propres aux arabes, et d'autre part qu'on ne rencontre des enfants à la tête d'un gouvernement que dans l'état arabe. Il semble que l'auteur oublie que ce genre de luttes politiques se rencontre à travers l'histoire européenne en général et française en particulier et que Louis XIV a accédé au pouvoir alors qu'il n'avait que cinq ans[2].

Fournel ne retiendra de l'émir Mohamed II que son goût prononcé pour la boisson, certes, un trait saillant de son caractère, mais les sources arabes lui reconnaissent aussi quelques vertues. D'ailleurs l'Ifriqiya a connu une ère de prospérité sous son règne. Aujourd'hui - écrit l'espagnol Ibn Al Hatib - au VIII^{ème}/XIV^{ème}, les gens disent chez nous, lorsqu'ils citent un proverbe à propos d'un règne paisible, et lorsqu'ils

---

[1] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 522.

[2] Petit Larousse. 1980. p. 1371.

veulent qualifier un état de juste et de prospérité: c'est le règne d' Abou l Garaniq"[1].

E - LE COMMENCEMENT DE LA FIN: LE RÈGNE DE IBRAHIM 261-289/875-902.

Ibrahim II succéde donc à son frère Mohamed II. Les chroniqueurs s'accordent à décrire le nouvel émir, au moins durant les premières années de son règne: juste, énergique, vigilant[2]. Et pourtant Fournel refuse d'admettre ces appréciations élogieuses, en ne distinguant pas entre le début du règne d'Ibrahim II, où il est célèbre par sa justice et pendant lequel le royaume connaît la paix et la sécurité: Ibrahim fut plébiscité par le peuple[3], et une seconde période, où l'émir devenu un déséquilibré mental s'avère un sanguinaire impitoyable.

L'Ifriqiya va connaître une série de troubles et d'émeutes dont Fournel et Mercier se font l'écho.

Tout d'abord, l'invasion d' El Abbas b. Touloun[4] qui fut repoussée, sans danger pour l'Ifriqiya quoique Fournel semble lui donner une importance outre mesure. Ensuite différentes agitations de la part des berbers : selon Fournel "sur plusieurs points de l'Ifriqiya"[5]. Pourquoi cette explosion?

Les auteurs se contentent de nous dire que les berbères refusaient de payer les impôts, sans fournir d'autres explications. Cependant Mercier ajoute plus loin: "Dans le cours de cette année 882, une affreuse disette désole l'Afrique. Le blé avait atteint des prix excessifs

---

1 Cité par Mohamed Talbi. L'émirat Aghlabide. op. cit. p. 266.

2 Ibn Idhari. Al Bayan. op. cit. p. 116.

3 Ibn Khaldoun. Ibar IV. p. 434.

4 L'invasion d'El Abbas b. Touloun a eu lieu en 267/ 880-881.

5 Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 566.

et les malheureuses populations s'étaient vues, en maintes endroits, réduites à manger la chair humaine"[1].

Nous avons aussi le témoignage de Ibn Idhari selon lequel le royaume fut éprouvé en 266/879-880 par une grande disette. " " et l'enchérissement excessif des prix " "[2].

Ainsi le pays a connu la famine par deux fois: celle dont parle Mercier et la précédente citée par Ibn Idhari. Ces famines étaient préjudiciables dans un pays principalement agricole. De plus Ibrahim II essaya de remédier aux difficultés du trésor par une aggravation de la fiscalité[3]. Tous ces facteurs réunis expliquent aisément l'explosion des berbères. Mais ni Fournel ni Mercier n'ont pu l'entrevoir, ou établir un lien entre ces deux événements. Ce qui prouve leur intérêt partiel pou l'aspect économique de l'Ifriqiya.

Fournel et Mercier relatent les différentes révoltes chronologiquement. D'après Mercier: "ce furent d'abord les ouzdadja de l'Aurès, les houara et les louata"[4]. Fournel place la révolte du Zab en dernier lieu[5]. En fait cette série d'agitations se manifeste d'abord au Zab, puis au nord de l'Ifriqiya. Elle débute en 268/881[6].

L'Ifriqiya fut le théâtre d'autres rébellions, dont la plus importante fut celle de Tunis. Or Fournel parle de cet événement non pas comme étant une révolte, mais comme une nouvelle manifestation de la répression d'Ibrahim II. "Ibrahim - nous dit l'auteur - s'est rendu à Tunis soit parce que Rakkada ne lui offrit plus la

---

1 Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 293.

2 Ibn Idhari. Al Bayan. op. cit. p. 117.

3 Mohamed Talbi. L'émirat aghlabide. op. cit. p. 287.

4 Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 292.

5 Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 567.

6 Mohamed Talbi. L'émirat aghlabide. op. cit. p. 287.

sécurité dont il a besoin, soit pour prévenir un éventuel retour à la révolte. Mais comme si chaque pas de ce tyran devait être marqué par une trace sanglante, avant de se rendre à Tunis, il envoya Maimoun El Hachimi avec ordre de massacrer et de mettre en croix aux portes de la ville une troupe de benou- temim et autres qui s'y trouvaient..."[1].

En revanche, les sources arabes parlent de la révolte d' Ibn Hamid. Brunshvig écrit à ce sujet: "c'était la route de Tunis que l'on essayait - mais en vain - de barrer devant les émirs de Kairouan"[2]. Après la défaite d'Ibn Hamid devant l'armée gouvernementale, il fut capturé et ramené à Kairouan où il fut crucifié. Cette victoire - écrit Talbi - fut déterminante[3]. Elle fut la cause du triomphe d'Ibrahim II[4].

Tunis, après avoir résisté devant les troupes de l'émir, finit par se livrer le 20 Du L Higga 280/894[5].

1 - LE CONFLIT AVEC LES NAFUSA.

La politique d'Ibrahim II n'est pas étrangère au conflit qui opposa accidentellement l'émir au Nafusa. En effet celui - ci décida d'aller envahir l'Égypte, afin de venger l'insulte que son royaume avait subi de la part d'Abou l Abbas b. Touloun en 267/880-881.

C'est à juste titre que Fournel s'interroge sur la véritable intention de l'émir. Car les véritables

---

1 Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 574-575.

2 Robert Brunshvig. A propos d'un toponyme tunisien du moyen âge: Nûba-Nûbiya, dans R. T. 1935. p. 154.

3 Mohamed Talbi. L'émirat aghlabide. op. cit. p. 295.

4 Mohamed Talbi. op. cit. p. 295..

5 Ibn Idhari. Al Bayan. op. cit. p. 124.

acteurs de cet événement avaient disparu de la scène. "La vengeance eut été bien tardive"[1].

En tout cas lorsque Ibrahim dépassa la ville de Gabès, il rencontra un obstacle de taille, les Nafusa lui barrèrent le passage. Ils furent battus et Ibrahim II, selon Fournel, "exerça sur eux d'horribles cruautés"[2]. En chemin, il s'arrêta à Tripoli dont le gouverneur était Mohamed b. Ziadat Allah, cousin de l'émir. Selon Mercier "sans aucun autre motif que la jalousie, Ibrahim le fit mettre en croix"[3]. D'après Fournel la vengeance de l'émir fut causée par une lettre du califat abbasside, où il reprochait à Ibrahim ses penchants sanguinaires, lui enjoignant de remettre le gouvernement aux mains de son cousin Abou l Abbas"[4].

Nous avons remarqué que Fournel et Mercier ne ratent aucune occasion pour évoquer les actes de folies sanguinaires d'Ibrahim II. En effet la liste des crimes que les sources arabes lui attribuent est très longue. Cependant, tous ces assassinats, et ces meurtres que l'on attribue à Ibrahim II semblent bien exagérés. Mais le plus étonnant est que les auteurs accordent un total crédit à tous ces récits, nous pourrions dire plutôt ces contes.

Mohamed Talbi fournit quelques preuves de l'invraisemblance de tout ce qui nous a été rapporté sur le compte d'Ibrahim II. "Ne nous a-t-on pas affirmé - écrit Talbi - qu'il avait tué son fils Abou Aghlab? Or nous retrouvons ce prince bien vivant en Sicile en 289/902, servant au siège de Taormine sous les ordres de son père auquel il survécut, et dont il refusa la succession à la tête de l'armée laissant le commandement

---

1 Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 575.

2 Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 575.

3 Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p.296.

4 Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 576.

au futur Ziadat Allah III"[1]. Mohamed Talbi ajoute: "cette littérature fut très probablement alimentée dans une large mesure par la propagande chi'ite".

2 - EFFACEMENT OU DESTITUTION DE IBRAHIM II DU POUVOIR?

"Vers safar 289 - écrit Fournel - un délégué de Mu'tadhid arriva à Tunis. Il avait pour mission de déposer Ibrahim auquel le calife enjoignait d'abandonner à son fils Abou l Abbas Abd Allah le gouvernement de l'Ifriqiya. Chose singulière, cet homme qui six ans auparavant avait osé répondre par un assassinat aux ordres du même calife relatif à Abou l Abbas Mohamed, cet homme obéit. Il rappela de Sicile son fils qui arriva à Tunis en rabi'l Aoul 289/mars 902, pour recevoir des mains de son père les rênes de l'état"[2].

Cette version des faits est corroborée par Mercier qui se trompe en plaçant cet événement en 901 au lieu de 902. L'auteur ajoute: "il (Ibrahim II) prétendit alors avoir été touché de la grâce divine, se revêtit de vêtements grossiers, fit mettre en liberté les malheureux qui remplissaient les prisons et se prépara à effectuer le pèlerinage imposé à tout musulman"[3].

Que peut-on penser de cette version? Certes elle est rapportée par El Nowairi et Ibn Khaldoun. Les autres sources arabes gardent soigneusement le silence à ce sujet. Encore une fois Fournel et Mercier ne font preuve d'aucun sens critique et ne mettent pas en doute l'invraisemblance de l'intervention du calife dans les affaires intérieures de l'Ifriqiya.

---

[1] Mohamed Talbi. L'émirat aghlabide. op. cit. p. 308.

[2] Henri Fournel. Les berbers. op. cit. p. 578.

[3] Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 297.

Quel moyen avait Mu'tadhid et que ses devanciers ne possédaient pas, de se faire obéir de cette manière? Ensuite est ce qu'Ibrahim II était homme à se laisser intimider ainsi? Mercier écrit que le calife a envoyé un émissaire suite à la plainte des victimes de la répression de Tunis. Or cette répression a eu lieu neuf ans plus tôt. Il parait invraisemblable que le calife ait mis tout ce temps à se mettre en colère.

Il semble que Fournel et Mercier, suivant aveuglément les chroniqueurs arabes, ont eu une appréciation hâtive sur le genre de mission que l'émissaire du calife portait à l'émir de Kairouan. D'autant plus que les sources arabes nous disent que celui-ci n'était porteur d'aucun message écrit. C'est à dire, aucun acte de destitution, ou de diplôme d'investiture.

En tout cas Abou l Abbas Abd Allah prit la direction de l'Ifriqia, dés que que son père lui remit le pouvoir.

Quel était cet homme que le destin a placé à la tête du pays au moment le plus difficile de son histoire?. Il semble être inconnu à Fournel et à Mercier. Le premier se contente de lui dresser un portrait hagiographique:"il se montrait juste envers les opprimés, secourable aux malheureux. Intelligent, lettré, doué d'un jugement sain..."[1]. Le second écrit à son sujet:"il gouverna avec modération, et l'on put croire qu'une ére de justice allait succéder à la terreur du règne précédent"[2].

Pourtant Abou l Abbas a déjà fait ses preuves et la démonstration de ses compétences bien avant son investiture. Rappelons l'ecrasement de la révolte des Luwata en 269/882-883, et celle des Nafusa en 283/896,ou

---

1 Henri Fournel. Les Berbers. op. cit. p.583.

2 Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p.304.

son combat victorieux en Sicile, avant d'être rappelé en Ifriqia pour reprendre les reines du pouvoir le 21 Rabi'1er 289/mars902.

Selon Ernest Mercier:" le prince Abou l-Abbas ne prit officiellement le titre de gouverneur qu'après la mort de son père"[1]. Or l'ensemble des sources arabes sont unanimes sur le fait qu'Ibrahim II a remit le pouvoir à son fils (aslama ilayh al-mulk)[2], qui dés lors est devenu gouverneur de l'Ifriqia.

3 - SOUS LE SIGNE DU PARRICIDE: 28 SA'BAN 290/903.

Fournel et Mercier relatent l'assassinat de Abd Allah II à l'instigation de son fils Ziadat Allah. Pour Mercier, celui-ci aspirait directement au trône. "Il fut jeté dans les fers, avec un grand nombre de ses partisans, pour prévenir un attentat qui ne devait que trop bien se réaliser plus tard"[3]. Selon Fournel:" Abou l-Abbas ne tarda pas à concevoir des inquiétudes sur les mauvais penchants de son fils, qu'il voyait adonné au jeu, et au vin, et disposé à semer le trouble et la révolte..."[4].

Pour bien comprendre les raisons de l'incarcération de Ziadat Allah, il faut prendre en considération chacune des deux explications apportés par nos historiens.

C'est ainsi que Ziadat Allah, durement traité chercha à se débarrasser de son père par l'assassinat."...du fond de sa prison -écrit Fournel- ce

---

1Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p.304.

2 Ibn Idhari. Al Bayan. op. cit. p.132.

3Ernest Mercier. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p.304.

4Henri Fournel. Les Berbers. op. cit. p.583-584.

fils dénaturé trouva moyen de soudoyer trois serviteurs slaves pour assassiner son père"[1].

Ce nouveau règne leva le rideau sur le théatre sanglant de nouveaux crimes, consèquence fatale du premier meurtre. Ziadat Allah baigna son royaume dans le sang, le mensonge, et la duplicité. Ainsi le redressement tenté par son père se solda par un échec. Ce redressement, qui était cependant possible grâce à sa politique de réarmement moral, seul moyen efficace pour faire face à la montée des chi'ites.

Pour Fournel:"La grande figure du Chîi suffit à elle seule pour expliquer comment la ruine de la dynastie aghlabide est tellement liée à l'avénement de la dynastie fatimite"[2].

En réalité, la chute de la dynastie aghlabide est la conséquence de cette faillite morale qui devint totale sous le règne de Ziadat Allah III. L'émirat disposait de sources materielles abondantes. Or:"en face du trône aghlabide riche,mais désormais irrémédiablement pourri, se dressa une montagne pauvre, mais animée d'une foi ardente, et tendue de toutes ses forces et de toutes ses frustrations vers l'espoir messianique de voir se concrétiser par elle, et pour elle, le mirage tenace du Royaume de Dieu"[3].

---

1 Henri Fournel. Les Berbers. op. cit. p. 584.

2 Henri Fournel. Les Berbers. op. cit. p. 588.

3 Mohamed Talbi. L'émirat aghlabide. op. cit. p. 555.

TROISIÈME PARTIE

LE XX SIÈCLE:

MONOPOLE UNIVERSITAIRE.

INTRODUCTION.

Etudier le système d'enseignement au Maghreb pendant la période coloniale, semble à priori en dehors de notre champ d'investigation. Pourtant, il y a manifestement une relation intrinsèque entre l'étude de l'histoire du Maghreb et le système éducatif qui l'a engendrée.

La France, en introduisant un système d'enseignement moderne en Afrique du nord, au détriment du système traditionnel, était confrontée à un dilemme. Comment servir les intérêts français au Maghreb, tout en maintenant l'autochtone dans un état de servilité et d'ignorance?

Pour cela, le système colonial mettra en oeuvre toute une procédure de dévalorisation du patrimoine culturel maghrébin et les historiens français ont participé largement à cette dévalorisation. L'examen de l'enseignement colonial au Maghreb, nous permet de savoir concrètement la place qu'occupait l'histoire de ce pays dans le programme scolaire et universitaire mais surtout de mieux comprendre, pourquoi l'histoire médiévale du Maghreb n'a pas bénéficiée de la part des chercheurs coloniaux d'un intérêt plus grand, et d'une investigation plus poussée et surtout plus profonde, au lieu du dénigrement et de la réprobation qu'ils ont affichés.

L'enseignement de l'histoire du Maghreb a été fait de manière à repousser le lecteur, ou l'étudiant musulman, de façon à ne pas susciter chez lui un intérêt ou une curiosité qui pourront l'amener à s'interroger sur son passé.

Par conséquent, le système d'enseignement, et par la même occasion les universitaires participent largement dans l'application et la réalisation de l'idéologie coloniale, et véhiculent ses idées aussi.

CHAPITRE PREMIER.

LE SYSTÈME D'ENSEIGNEMENT DANS LES PAYS DU MAGHREB. "LA CONQUÊTE MORALE PAR L'ÉCOLE".

A - INTRODUCTION.

Isoler l'institution scolaire du système colonial qui l'a engendrée et qu'elle a contribué à consolider, serait s'exposer à en méconnaître les traits essentiels. Lorsque nous étudions historiquement la manière dont s'est imposé le système éducatif dans les pays du Maghreb (en Algérie en premier), nous nous apercevons qu'il dépendait jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle de l'organisation politique coloniale, et des mesures draconiennes que celle-ci a prises pour asseoir sa domination et sa suprématie.

Le système d'enseignement moderne a été introduit dans le Maghreb pendant la période coloniale. L'imposition de ce système fut réalisée par la violence, -réelle- et ou

symbolique. En Algérie par exemple, l'enseignement français s'est implanté d'une manière progressive et a conduit lentement à la destruction du système traditionnel de 1830 à 1880[1].

L'école fait partie intégrante de la panoplie politique coloniale. Selon un rapport du duc de Aumale: "la raison et la raison morale sont ici d'accord pour nous faire entrer dans cette voie, la raison morale parce que tout bon gouvernement doit aux intelligences la satisfaction de l'initiative aux lumières, la raison politique parce que la direction de l'instruction publique est, dans tous les pays du monde, un puissant moyen de gouvernement. Cette seconde raison domine à nos yeux la première. C'est pourquoi j'ai voulu que l'autorité militaire fut chargée dès le début de cette branche intéressante de notre administration[2].

Ainsi, la politique est première et s'impose militairement à toutes les activités de l'homme, culturelles aussi bien qu'économiques. "Le phénomène intellectuel de la colonisation est pendant un court moment, la forme à travers laquelle la société moderne a exercé son influence sur une société traditionnelle, l'obligeant dés lors à participer à un mouvement qui lui était entièrement étranger"[3].

L'Algérie fut dés lors un terrain, où plusieurs projets et mesures quelquefois déconcertants ont été expérimentés avant d'arriver à la forme définitive que l'enseignement français revêtira au XX^{ème} siècle.

---

[1] Fanny Colonna. Le système de l'enseignement supérieur: archives européennes de sociologie. Tome XII. 1972 Tome I. p. 197.

[2] Yvonne Turin. Affrontements culturels dans l'Afrique coloniale. Paris 1979. p. 18.

[3] Yvonne Turin. Affrontements culturels dans l'Afrique coloniale. op. cit. p. 25.

Comment la société Maghrébine est elle passé d'un système traditionnel à un système scolaire moderne? Fanny Colonna, dans un article paru dans: "Les archives européennes de sociologie" nous explique ce passage.

Le système de l'enseignement français s'est imposé dans des pays du type de l'Algérie par l'extérieur. C'est à dire qu'il n'y a pas eu une évolution par l'intérieur de la société. Cette évolution normale de l'intérieur "se fait en général par glissements lents, complexes, par ajustements successifs qui noient le facteur décisif dans la masse des facteurs secondaires"[1].Le phénomène colonial au contraire, est une intrusion brutale dans un système qui se compose de groupes sociaux traditionnels.

L'imposition de l'enseignement français à la société maghrébine, jusqu'à ce qu'elle l'accepte et même qu'elle le revendique , n'est pas seulement une conséquence du rapport de force établi par la situation coloniale, mais le résultat de la réalisation des conditions sociales favorables à sa création et à sa légitimité. En outre continue Fanny Colonna: "l'école française a dû faire en sorte d'être perçue par la société dominée, mais aussi dans une large mesure par la société dominante comme neutre et autonome vis à vis du pouvoir politique pour être reconnue comme légitime"[2].

Durant la première période coloniale: de 1830 à 1880, la société algérienne a accueilli la politique scolaire française par un refus catégorique. Comme le dit Yvonne Turin: " le refus devient une arme de défense"[3]. L'enseignement traditionnel quoique détérioré résiste

---

[1] Fanny Colonna. Le système de l'enseignement supérieur. op. cit. p. 195.

[2] Fanny Colonna. Le système de l'enseignement supérieur. op. cit. p. 195.

[3] Yvonne Turin. Affrontements culturels dans l'Afrique coloniale. op. cit. p. 100.

encore. Il demeure la seule institution valable pour les musulmans.

Raymond Aynard dit à propos de la désertion des écoles françaises par les musulmans: "nos musulmans ne sont en effet nullement attirés par ces clartés que nous allumons prés d'eux. Quelquefois même ils s'en écartent comme font certains fauves. Du point de vue religieux, ils se méfient de nos leçons, et lors même qu'ils auraient un avantage pratique et certain à les rechercher; L'intérêt immédiat des parents, désireux de garder auprès d'eux les enfants qui les aident, l'emporterait presque toujours sur les vues d'avenir"[1].

De plus ajoute l'auteur, les moyens choisis pour instruire les musulmans ne sont pas judicieux: "on a voulu trop remplir les têtes, si réduits puissent paraître les programmes de cet enseignement, ils dépassent de beaucoup la capacité moyenne des jeunes patients. On sait ce qu'il faut de peine à un instituteur de France pour mener en sept années, une cinquantaine de bambins à lire et à compter correctement et à écrire tant bien que mal, quant au surplus de leurs acquis, on se doute de ce qui reste au plus grand nombre. On peut donc présumer de l'effet utile de l'enseignement de deux langues, de deux alphabets, de deux écritures, de deux grammaires absolument différentes, sans parler des notions assez étendues d'histoire, de géographie, de mathématique, de sciences usuelles qu'on prétend inculquer à ces êtres demi sauvages pendant le temps, généralement bien inférieur au septennat légal, qu'on peut arracher au mauvais vouloir et à l'avarice de leur parents"[2].

Mais ce refus de l'enseignement français ne fut que transitoire. Bientôt, en quelques dizaines d'années, nous assistons à un changement de situation: on passe en

---

[1] Raymond Aynard. L'oeuvre française en Algérie. Paris 1912. p. 184.

[2] Raymond Aynard. L'oeuvre française en Algérie. op. cit. p. 187.

Algérie de la défaveur à l'engouement pour le système éducatif français. Ce renversement de l'attitude des musulmans vis à vis du système scolaire est la conséquence de plusieurs facteurs sociaux, culturels et économiques. D'après Fanny Colonna " l'école réussit parce qu'elle a en face d'elle une société vaincue dont le système d'enseignement propre s'effondre. Clef de voûte de la politique d'assimilation, la nouvelle organisation scolaire est contemporaine de toute une série de mesures dont les effets vont dans le même sens"[1].

A partir de 1871, la politique coloniale s'organise sous l'égide des colons. Plusieurs mesures importantes pour l'avenir du pays, au profit des colons, ont été prises, aboutissant au morcellement de la propriété indigène, à l'aggravation de la fiscalité, à la confiscation de la justice traditionnelle, à la fermeture des zaouias et à leur remplacement par un (clergé officiel) contrôlé par le pouvoir. "C'est pourquoi, nous dit Ageron, la classe des ulémas (docteurs de la loi) cessa de se recruter normalement, et le nombre des dherrârs et mouderrès (instituteurs coraniques et professeurs) diminua. Dés lors la connaissance de la langue arabe littéraire à peine enseignée régresse..."[2].

Toutes ces mesures répressives conduisent à l'écrasement de la société traditionnelle musulmane et à la suprématie des colons et de leur système éducatif. "C'est à cette époque que se produit l'effondrement du système d'enseignement traditionnel"[3].

En 1883, Jules Ferry outré par cette " politique absurde de chauvinisme"[4], applique à l'Algérie la nouvelle

---

[1] Fanny Colonna. Le système de l'enseignement supérieur. op. cit. p. 200.

[2] Charles Robert Ageron. Histoire de l'Algérie contemporaine. Que sais je. Paris 1964. p. 63.

[3] Fanny Colonna. Le système de l'enseignement supérieur. op. cit. p. 201.

[4] Fanny Colonna. Le système de l'enseignement supérieur. op. cit. p. 205.

législation scolaire française. Cette nouvelle politique provoqua une indignation générale de la part des colons, qui aux dires de Colonna "prétendent que les écoles coûtent cher aux municipalités, qu'elles forment des déclassés et des mécontents lesquels abandonnent leurs douars, au mieux et au pire se révoltent contre la domination française"[1].

En fait les colons n'admettaient qu'un enseignement professionnel ou agricole pratique pour les musulmans. Un enseignement, tel que A. Sarraut le définira trente ans plus tard. "Il est un principe valable en tous lieux qui doit former la base commune et fondamentale de l'oeuvre scolaire aux colonies. C'est que l'enseignement indigène, généralisé en langue française, doit avoir avant tout un caractère pratique et réaliste, quels que puissent en être, par la suite, les développements dans le sens de la technique, et de la culture. Il importe d'envisager, de prime abord, l'intitulé économique de l'instruction de la masse"[2].

B - L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR DANS LES PAYS DU MAGHREB.

1 - L'ALGERIE.

Avant que l'Algérie ne soit dotée de sa propre université au même niveau que les autres universités de France, l'enseignement supérieur a connu une longue période d'hésitation et de tâtonnement qui se traduisent sur le terrain par une multitude de réformes et de projets.

A partir de 1860, l'enseignement secondaire était déjà fortement organisé en Algérie. Mais celui-ci ne

---

[1] Fanny Colonna. Le système de l'enseignement supérieur. op. cit. p. 205.

[2] A. Sarraut. La mise en valeur des colonies française. Paris 1923.

débouchait sur rien, puisqu'il fallait après le baccalauréat poursuivre ses études en France. "La plupart du temps les étudiants se déterminent à s'y fixer. Aussi la colonie est exposée à perdre des forces qu'elle avait préparées à son usage, du fait qu'elle n'avait à sa disposition les facilités désirables pour les fixer"[1]. L'Algérie perdait son élite. Par conséquent il était urgent de créer un enseignement supérieur afin de couronner sur place l'enseignement secondaire.

Paul Bert, universitaire et homme politique, décrit comme "le champion enthousiaste de l'enseignement" a exposé dans une proposition de loi du 17 décembre 1887, un enseignement supérieur en Algérie qui "soit à la fois théorique et général, pratique et spécial"[2]. C'est ainsi qu'il suggéra la création d'un institut d'enseignement supérieur composé de quatre écoles secondaires: (médecine et pharmacie, droit, sciences et lettres). Cet institut ne décernerait que des diplômes inférieurs et ne conduirait qu'a la préparation aux grades supérieurs qui ne pourront être accordés qu'en métropole.

Paul Bert refuse le projet qui consiste à créer en Algérie, une faculté de lettres et une faculté des sciences en tous points semblables à celle de la France. Pour Paul Bert: "il était impossible de satisfaire à la fois aux nécessités locales et à celles de véritables facultés"[3]. Enfin de compte c'est le projet de Paul Bert qui est ratifié au cours du mois de décembre 1879 avec quelques modifications apportées par le sénat.

Le sénateur de Rozière explique le rôle de ces nouvelles écoles: "en France, l'enseignement supérieur peut se maintenir dans un ordre exclusivement théorique. En Algérie, il doit être approprié aux conditions

---

[1] Communication de l'université d'Alger. Cinquantenaire 1909-1959. p. 24.

[2] Communication de l'université d'Alger. op. cit. p. 25.

[3] Communication de l'université d'Alger. op. cit. p. 27.

particulières du sol, du climat, de la religion, du langage et de la société. Le cadre de nos facultés se prêterait difficilement à une semblable destination; celui des écoles préparatoires que nous vous proposons de fonder, offre plus de souplesse et d'élasticité... C'est une création d'un nouveau genre que nous nous efforcerons de mettre en rapport avec les besoins nouveaux"[1].

Le 3 novembre 1887 eut lieu la première rentrée solennelle des quatre écoles sous la présidence du recteur Jeannaire qui allait diriger pendant vingt ans l'académie d'Alger.

Les difficultés furent grandes durant les premières années. La population des colons, préoccupée d'abord par les soucis de la production et des affaires, dénigré les travaux intellectuels. Certains lui manifestaient une franche hostilité, considérant: "toute dépense publique non assurée d'une rentabilité immédiate comme un gaspillage"[2]. Les écoles souffrent en plus d'un manque d'effectifs. Les étudiants tendaient à déserter les salles de cours. A l'école supérieur de lettres, seulement neuf élèves inscrits en 1884-1885 pour les études classiques[3].

Cependant au même moment, l'enseignement supérieur en France amorçait un tournant dans son évolution, et l'Algérie allait en tirer parti. Sous l'influence des universités allemandes, on envisageait de favoriser les travaux de recherches dans tous les domaines de la connaissance. Selon une circulaire du premier octobre 1880: "nous arrivons au moment où, la préparation des grades étant devenue une habitude facile et accessoire, nous songerons surtout à la science et aux

---

[1] Communication de l'université d'Alger. op. cit. p. 29.

[2] Communication de l'université d'Alger. op. cit. p. 36.

[3] Communication de l'université d'Alger. op. cit. p. 37.

hautes études qui sont le grand devoir que les facultés ont à l'égard du pays..."[1].

Cette nouvelle perspective correspondait à l'esprit des écoles algériennes: "promouvoir le domaine de la recherche". Mais ce qui aurait pu être un atout, est devenu un obstacle, car les écoles d'Alger étaient profondément liées au milieu social et économique local. Cette spécificité les empêchait de s'assimiler aux autres facultés de France, qu'une loi de 1896 venait d'ériger en université.

En fait les compétences et les capacités des écoles d'Algérie ne sont pas mises en doute. Il suffit d'examiner la liste du corps enseignant pour se rendre compte que chaque école avait ses titres de gloire. Prenons l'école des lettres, nous y retrouvons des noms comme Masqueray : (directeur de l'école), Gsell, René Basset, Fagnan, Cat, A. Bernard, E. F. Gautier, Doutté, Bel, Destaing, G. Marçais ... dont les travaux en histoire, géographie ... ont fait la notoriété de l'école des lettres.

Cependant deux obstacles entravent la route des écoles supérieures vers leur édification en université. D'une part le scepticisme de la métropole, et d'autre part la méfiance des milieux dirigeants d'Algérie, qui sont soumis à l'influence et à la pression des colons. Certains parlent même de supprimer les écoles supérieures. C'est ainsi que les délégations se succédèrent en Algérie afin de savoir s'il était nécessaire d'y garder le même enseignement, ou s'il fallait y apporter des modifications.

Malgré tout le 11 mai 1909, le gouvernement déposait devant la chambre des députés le projet de loi "constituant en université les écoles d'enseignement

---

[1] Communication de l'université d'Alger. op. cit. p. 39.

supérieur de l'Algérie"[1]. La commission de la chambre qui examina ce texte, apporta une nouvelle modification en stipulant formellement que "les écoles d'enseignement supérieur d'Alger reçoivent le titre de facultés et sont constituées en université"[2].

Elles ont dés lors le même statut que les universités françaises, mais tout en gardant leurs particularités qui les distinguent des autres. Les intérêts économiques de l'Algérie doivent être étroitement associés à la vie des facultés. Pour preuve, au conseil de l'université siégeront trois délégués financiers[3]. Mais celle-ci parviendra assez rapidement à compléter cette lacune en donnant, à côté de l'orientation régionaliste et des disciplines locales, l'enseignement des disciplines fondamentales.

2 - LE MAROC.

Avec l'action sur le plan de l'hygiène et de la santé publique, c'est l'oeuvre de l'enseignement qui est le plus souvent invoquée pour justifier l'action coloniale.

La direction de l'instruction publique constituée en 1920[4], organise trois sortes d'enseignement: un enseignement européen, un enseignement israélite et l'enseignement musulman.

Les enseignements européen et israélite sont calqués sur l'enseignement français: des écoles primaires, des collèges, des lycées... De même les programmes appliqués sont des programmes français, enseignés par des

---

[1] Communication de l'université d'Alger. op. cit. p. 40.

[2] Communication de l'université d'Alger. op. cit. p. 43.

[3] Communication de l'université d'Alger. op. cit. p. 50.

[4] Albert Ayache. Le Maroc: bilan d'une colonisation. Paris 1956. p. 312.

professeurs français. Le nombre des établissements et leurs dimensions sont en fonction de la progression de l'immigration[1].

Mais c'est avec la plus grande réserve que les autorités du protectorat abordent l'enseignement des musulmans. En 1912 la situation de celui ci était certes très appauvrie et en décadence. Mais tout n'avait pas encore sombré. "Les observateurs s'accordent à reconnaître qu'il existait dans les plus humbles quartiers, dans les plus lointains douars des nomades, comme les minuscules bourgades de la montagne, des écoles coraniques dont le maître ou le fqih était recruté et entretenu par la collectivité"[2].

Ainsi par l'apprentissage du Coran, l'enfant apprenait un peu de lecture, d'écriture, du calcul, voir quelques notions d'arabe classique. Parallèlement en ville, particulièrement à Rabat, Salé et Fès, des traditions de culture se maintenaient au sein de vieilles familles de lettrés qui fournissaient, nous dit Ayache, au maghzen son haut personnel administratif et ses représentants diplomatiques à l'étranger[3].

Par conséquent nous pouvons dire, avec Ayache, qu'il existait sur tout le territoire marocain, un réseau scolaire assez important qui aurait pu avec quelques retouches modernisantes fournir au peuple marocain, dans sa langue nationale, les connaissances et les méthodes qui lui avaient jusque là manqué.

Mais est ce que cela correspondait aux objectifs du protectorat ?

---

[1] Albert Ayache. Le Maroc:bilan d'une colonisation.op. cit. p. 312.

[2] Albert Ayache. Le Maroc:bilan d'une colonisation.op. cit. p. 314.

[3] Albert Ayache. Le Maroc:bilan d'une colonisation.op. cit. p. 314.

a - L'ORGANISATION DE L'ENSEIGNEMENT AU MAROC.

En fait l'enseignement traditionnel des écoles coraniques et des médersas fut maintenu tel quel. En revanche, l'enseignement moderne des musulmans entre 1912 et 1942[1] est organisé sur les bases établies par Lyautey. Celui ci exigea que: "l'enseignement tienne compte des catégories sociales afin que chacun reste dans son milieu. Autrement dit, de même qu'il existait des paysans, des artisans, des bourgeois et des grandes familles magzéniennes, il y aura, des écoles populaires rurales et urbaines, des écoles supérieures musulmanes, vite transformées en collèges musulmans pour l'élite sociale"[2].

Pour ce qui concerne l'enseignement populaire G. Hardy nous en trace les grandes lignes. Il se limite à une instruction rudimentaire du Coran, et, dans les centres urbains, de la langue arabe. Son activité est essentiellement axée sur une orientation professionnelle et l'apprentissage[3].

Lyautey attachait une grande importance à l'instruction des fils de notables et des grandes familles. Car selon lui, "au contact de l'européen, des algériens et des tunisiens... il se formerait très vite une jeunesse ambitieuse... s'éduquant elle même"[4]. C'est par les écoles, ajoutait il, que nous formerons une élite apte à s'associer à nous et à former la substance vivante du personnel du protectorat.

A côté de cet enseignement, les autorités françaises ont instauré un enseignement spécifique, purement français pour les populations marocaines parlant

---

[1] L'enseignement des musulmans en Afrique du nord. Notes et études documentaires n° 1986. Série France d'outre mer XI. 5 juillet 1946. p. 4.

[2] Cité par Albert Ayache. Le Maroc: bilan d'une colonisation. op. cit. p. 315.

[3] G. Hardy. Renaissance du Maroc, dix ans de protectorat. p. 462.

[4] G. Hardy. Renaissance du Maroc, dix ans de protectorat. p. 462.

des dialectes berbères. Enfin les marocains ne pourraient accéder aux établissements d'enseignement européen à moins de dérogation spéciale[1].

b - L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE.

Il n'existait au Maghreb qu'une université proprement dite: celle d'Alger organisée sur le type des universités françaises. Des classes préparatoires à l'enseignement supérieur sont crées au lycée Lyautey à Casablanca pour les mathématiques, au lycée Gouraud à Rabat pour les lettres[2].En fait seuls les européens (à quelques exceptions prés), fréquentent ces établissements.

Parallèlement, nous trouvons un embryon d'enseignement supérieur sous la forme de cours de droit qui permettent aux étudiants de passer la licence, des cours de P. C. B.[3] ,où l'on peut préparer l'examen d'admission aux facultés de médecine.

Un ébauche d'enseignement supérieur est constituée par l'institut des hautes études à Rabat qui succède en 1921 à l'école supérieure de langue arabe et berbère[4]. L'institut a pour objet d'encourager les recherches relatives à la connaissance du Maroc, de favoriser les travaux scientifiques d'ordre local et donner les connaissances indispensables dans ce pays: langue arabe et berbère, sociologie, ethnographie, histoire et géographie, le droit musulman et le droit coutumier berbère[5].

---

[1] Albert Ayache. Le Maroc:bilan d'une colonisation.op. cit. p. 316.

[2] L'enseignement des musulmans en Afrique du nord. op. cit. p. 13.

[3] L'enseignement des musulmans en Afrique du nord. op. cit. p. 13.

[4] L'enseignement des musulmans en Afrique du nord. op. cit. p. 7.

[5] L'enseignement des musulmans en Afrique du nord. op. cit. p. 7.

En réalité, son rôle est consacré essentiellement à initier aux "réalités" marocaines, les administrateurs et les fonctionnaires français, de former les interprètes civils de l'administration et de délivrer des certificats, brevets et diplômes d'arabe et de berbère qui entraînent l'allocation de prime spéciale[1].

Cet organisme coiffait l'enseignement supérieur des lettres, de l'administration et du droit. L'enseignement supérieur intéressait 1063 étudiants inscrits se décomposant comme suit[2].

Européens		Marocains	
Français	755	Musulmans	223
Etrangers	18	Israélites	67
Total	773	Total	290

Les titres universitaires supérieurs sont décernés aux étudiants au Maroc, par des universités étrangères au Maroc: Bordeaux, Paris, Montpellier, etc. En outre nombreux sont les étudiants qui fréquentent les universités métropolitaines (Paris, Bordeaux, Toulouse, Alger, etc.)[3].

A côté de l'institut des hautes études, se sont greffés d'autres organismes, tels que, la bibliothèque et archives du protectorat, services des antiquités, institut scientifique cherifien...

Nous ne pouvons nier que certains travaux et études entrepris dans le cadre des sciences de la nature, quoique dictés par les intérêts militaires et économiques demeurent d'une importance capitale (établissement de carte par le service géographique par exemple). De même dans le domaine des sciences humaines, notamment en

---

[1] Albert Ayache. Le Maroc: bilan d'une colonisation. op. cit. p. 322.

[2] Albert Ayache. Le Maroc:bilan d'une colonisation.op. cit. p. 323.

[3] L'enseignement des musulmans en Afrique du nord. op. cit. p. 7.

histoire, en sociologie et en linguistique, l'institut a conduit un travail intéressant de reconnaissance entre 1905 et 1930[1].

Les résultats de ce travail ont été publiés dans les archives marocaines , dans la revue du monde musulman, la revue des études islamiques, Hesperis..., sans oublier la publication des sources inédites de l'histoire du Maroc sous le patronage de Castries.

Cependant, ce travail de recherche ne fut ni développé, ni poussé: "on se contente trop souvent - écrit Ayache- d'utiliser les renseignements rassemblés pour justifier le régime du protectorat et la politique qu'il pratiquait... Les études historiques, sociologiques, géographiques, économiques étaient fortement orientées et destinées à prouver l'excellence de l'oeuvre coloniale au Maroc"[2].

3 - LA TUNISIE.

L'enseignement en Tunisie n'a pas suscité les mêmes vicissitudes que dans le pays voisin (Algérie). En effet les nombreuses formules expérimentales en Algérie ont ainsi évité les tâtonnements et les hésitations en Tunisie.

Il existait dans ce pays un enseignement traditionnel donné dans la grande mosquée Zitouna et dans les khoutabs, fondé sur l'étude des sciences religieuses. A côté de cet enseignement, les religieux catholiques ont ouvert une vingtaine d'écoles européennes à partir de 1845[3]. Il existait aussi le collège Sadiki, fondé par le

---

[1] Albert Ayache. Le Maroc:bilan d'une colonisation.op. cit. p. 323.

[2] Albert Ayache. Le Maroc:bilan d'une colonisation.op. cit. p. 323.

[3] Notes et études documentaires: série culturelle. Tome XVIII. 18 décembre 1953. N° 1818. Introduction. p. 3.

ministre Khérédine en 1876[1], premier collège musulman moderne. Cet établissement est réservé aux boursiers qui reçoivent un enseignement basé sur des "humanités franco - arabes".

L'administration coloniale, à partir de 1881[2], s'est bien gardée de toucher à l'enseignement traditionnel. Louis Machwel, directeur de l'instruction publique, organise l'enseignement en Tunisie sur le modèle de la métropole, tout en s'inspirant de l'expérience algérienne. Pour les européens, des écoles laïques, pour les musulmans, des écoles franco - arabes, où l'enseignement est donné dans les deux langues.

Mais il y a tout de même une certaine réserve à l'égard de l'enseignement en arabe. C'est une langue qui reste cantonner aux "études théologiques, à la civilisation et à la culture du monde arabe. Mais elle ne peut être adaptée aux sciences et aux techniques". C'est le rôle de la langue française qui elle est capable "de mettre les tunisiens en contact avec le monde moderne", c'est elle qui ouvre l'accès aux techniques occidentales. En réalité tout est mis en oeuvre pour dévaloriser la langue et la culture arabe, et prouver l'excellence de l'oeuvre coloniale en Tunisie. "Les écoles franco - musulmanes devraient donc être, des foyers de rayonnement intellectuel français"[3].

Comme le Maroc, la Tunisie ne fut pas dotée d'une université à l'image de l'université d'Alger. L'enseignement supérieur en Tunisie préparait surtout un certain nombre de certificats de licences de lettres ou de sciences.

---

[1] Notes et études documentaires. op. cit. p. 3.

[2] Jean Ganiage. Histoire contemporaine du Maghreb de 1830 à nos jours. Édition Fayard. 1994. p. 301.

[3] Notes et études documentaires. op. cit. p. 4.

En outre, plusieurs établissements ont été groupés à partir de 1945[1], en un institut de hautes études qui comprenait quatre sections: une section d'études juridiques, économiques et administratives, une section d'études scientifiques, une section d'études philosophiques et linguistiques et enfin une section d'études sociologiques et historiques. Les étudiants désireux de poursuivre leurs études vont surtout dans les universités métropolitaines, d'Aix, Montpellier, Grenoble et Paris.

A côté de l'enseignement, on assistait au développement d'un certain nombre d'associations culturelles[2], l'alliance française dont Paul Cambon avait été l'un des fondateurs, l'institut de Carthage qui assurait la publication de la revue tunisienne, orientée surtout vers la recherche historique en particulier l'archéologie.

C - L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE: UN TERRAIN DELICAT POUR LES AUTORITES FRANÇAISES.

Selon les déclarations des responsables français, l'assimilisation des populations "indigènes" passe nécessairement par l'école. "Le moyen le plus efficace de concilier l'intérêt de la grandeur française avec les devoirs que la victoire nous a créés à l'égard des indigènes était de compléter la conquête matérielle par la conquête des esprits"[3].

Ce n'est pas une mission philanthropique comme on pourrait le croire mais une nécessité pour la réussite du

---

[1] Notes et études documentaires. op. cit. p. 11.

[2] Jean Ganiage. Histoire contemporaine du Maghreb. op. cit. p. 301.

[3] Lettre citée dans le bulletin de l'enseignement des indigènes de l'académie d'Alger. année 1895. p. 54.

colonialisme. En fait "un geste politique adapté aux buts de la France"[1].

Mais quel genre d'enseignement doit- on apporter aux écoles musulmanes? Selon Jeannaire, tout n'est pas bon à dire dans une école indigène: "ni le but, ni la méthode, ne doivent être les mêmes"[2]. Ainsi l'enseignement pour les musulmans est donc un enseignement adapté aux pays du Maghreb. L'histoire peut nous donner une idée de ces adaptations et par la même nous en faire comprendre la signification.

Les programmes d'histoire ne passent pas sous silence l'histoire musulmane. Les élèves reçoivent des leçons sur la conquête romaine en Berbérie, les Arabes, Mohamed et sa religion, la conquête de la Berbèrie et de l'Espagne par les arabes (leçon suivie, il est vrai de "Charles Martel": la bataille de Poitiers), les califats: civilisation arabe, décadence, les turcs, la piraterie, la conquête et la colonisation par la France[3].

Cependant un article publié par le bulletin de l'enseignement des indigènes de 1895[4], nous éclaire sur les intentions de cette histoire enseignée aux musulmans. D'une part cet enseignement prouve, "l'impartialité" du gouvernement français, dans la mesure où l'histoire du pays est enseignée aux musulmans, d'autre part, elle démontre que l'Algérie et par la même le Maghreb, ne forme pas un peuple uni, c'est à dire une nation, et dans ce cas, cet enseignement sert les intérêts de la France.

---

[1] H. Desvages. L'enseignement des musulmans en Algérie sous le rectorat de Jeannaire. Revue: le mouvement social. Janvier, mars 1970. N° 70. p. 123.

[2] Lettre citée dans le bulletin de l'enseignement des indigènes de l'académie d'Alger. année 1894. p. 150.

[3] H. Desvages. L'enseignement des musulmans. op. cit. p. 124.

[4] Bulletin de l'enseignement des indigènes. Année 1895.op. cit. p.177.

L'auteur de cet article ajoute, qu'il convient de ne pas trop insister sur le passé des pays du Maghreb. Car même en déformant leur histoire, on pourrait exciter la curiosité des élèves pour leur passé. "En exaltant les indigènes outre mesure, on pourrait leur suggérer des pensées, les amener à tirer des conclusions nuisibles à notre oeuvre de civilisation"[1].

Mais dans ce cas quel genre d'histoire doit - on enseigner aux musulmans?

Encore une fois cet ancien élève de la section spéciale nous éclaire par son commentaire du programme d'histoire que doivent recevoir les musulmans. Tout d'abord, une description des origines de l'Algérie, avec l'évocation des numides et des berbères, vivant "dans de misérables cabanes au sein d'immenses forêts, peuplés d'animaux féroces".

De Carthage, il faut se contenter de rappeler son rôle commerçant. Puis vient Rome et la colonisation romaine. L'auteur écrit: "un fait important sur lequel je m'étendrai". Un tableau apologétique nous est brossé des romains: constructeurs, civilisateurs... La Mauritanie devient le grenier de Rome, "les indigènes acceptent le christianisme et la civilisation romaine".

L'Algérie vit son premier âge d'or, sa première splendeur. "Puis tout rentre dans le néant pour XII siècles", suite de conquêtes, d'invasions aussi éphémères et funestes les unes que les autres. D'ailleurs, il serait plus propice de ne pas trop insister sur cette longue période, sauf pour montrer "en passant, le mauvais côté de l'invasion arabe qui a ruiné le pays".

Avec les turcs, s'ouvre la période de piraterie, les guerres intestines entre indigènes "divisés en tribus

---

[1] Bulletin de l'enseignement des indigènes. Année 1895. op. cit. p. 180.

ennemis les unes des autres, se livrent entre eux des combats acharnés. Il n'y a nul commerce et point d'industrie en Algérie. Le meurtre et le vol sont passés dans les coutumes du pays".

Alors, vient la conquête française: " en 1830 , à vingt siècles de distance, les français fils de civilisation romaine, débarquent en Afrique pour y reprendre l'oeuvre autrefois commencée par les romains".

L'enseignement peut alors insister sur les bienfaits de la colonisation et le rôle de la France, reprenant l'oeuvre interrompue des romains.

Certains peuvent nous objecter que cet article serait un article isolé d'un modeste instituteur anonyme. Certes, mais dans ce cas pourquoi l'académie ne l'avait -elle pas désavoué, condamné, au moins sa conclusion? "Il nous semble que l'histoire de l'Algérie enseignée de cette façon répondait parfaitement au but que l'on s'est proposé en introduisant les cours d'histoires dans les programmes des écoles musulmanes".

Ainsi l'enseignement colonial de l'histoire a tenté de faire table rase d'une partie de l'histoire du Maghreb, ou du moins de ne pas proposer une étude "impartiale", "objective" de ce passé. Certes les connaissances en histoire à cette époque n'étaient pas bien avancées, mais il faut dire que cette interprétation de l'histoire s'accordait avec les buts politiques de l'enseignement français.

L'enseignement supérieur ne pouvait pas trop s'écarter de cette ligne de conduite. On se contente la plupart du temps d'utiliser les renseignements rassemblés pour justifier le régime colonial et la politique qu'il pratiquait. "Rien de plus frappant -écrit Ayache- que l'impuissance des spécialistes à éclairer les grands aspects de l'histoire marocaine à partir du XIV^{ème} siècle,

ou à dégager les causes objectives du déclin de l'occident musulman dans les siècles qui suivent"[1].

Les études qui auraient pu être intéressantes, concernant des groupes tribaux ou des phénomènes sociaux n'ont fait l'objet que de mémoires de fin de stages confiés à des "contrôleurs civils" et ces travaux furent utilisés dans des publications officielles. Les chercheurs indépendants furent aidés et assistés dans leurs enquêtes par les contrôleurs civils et les officiers des affaires indigènes et bon gré mal gré influencés par eux[2].

Il faut noter aussi, que les services culturels et scientifiques fonctionnent exclusivement avec des universitaires et des techniciens français, il n'y a pas de place pour les musulmans[3].

D - L'HISTOIRE QUE L'ON FAIT: "FOLKLORISATION ET PROMENADES METROPOLITAINES".

Au commencement du XX^{ème} siècle, l'étude de la société maghrébine est de plus en plus le fait d'universitaires, mais pas encore de spécialistes. Matériellement, c'est à dire au point de vue techniques, productions, échanges, la société algérienne est vaincue, ou plutôt sous développée, devant une domination coloniale puissante, évoluée et développée.

Il s'agit alors de montrer la faillite de la société, aussi sur le plan culturel. " La dominante est favorable à la théorie des écarts socio- économiques, et l'anthropologie se limite encore à une ethnologie des

---

[1] Albert Ayache. Le Maroc:bilan d'une colonisation.op. cit. p. 324.

[2] Albert Ayache. Le Maroc:bilan d'une colonisation.op. cit. p. 324.

[3] Albert Ayache. Le Maroc:bilan d'une colonisation.op. cit. p. 325.

domaines freins, des institutions inadaptées et des méthodes inopérantes"[1].

Les universitaires analysent par thèmes les causes supposées de ces retards et développent leurs accusations. C'est une période abondante de polygraphes. "Société dépourvue progressivement de son moi collectif, devenue devanture pour promeneurs métropolitains"[2].

Premier facteur de retard, le monde féminin et à travers lui le système social dans son entier. Le thème est exploité largement par les universitaires. Ernest Mercier bien qu'historien publie "La femme musulmane dans l'Afrique septentrionale"[3]. Ferdinand Duchêne, "La femme musulmane dans l'Afrique du nord"[4]. Louis Milliot, "La femme musulmane du Maghreb"[5]... Tous ou presque sont unanimes pour affirmer l'infériorité de la femme par rapport à l'homme, et sa condition de demi - servage.

Mais il existe d'autres facteurs de retard: le nomadisme, commenté par Augustin Bernard[6], secteur d'adaptation lente et difficile, la religion qui constitue un obstacle majeur et au développement, les études sur les confréries, le maraboutisme et l'islam mystique se multiplient. René Basset, Doutté, Bel, Cour et bien d'autres ont en fait leur cheval de bataille. Leurs recherches sont axées sur les pratiques magiques, rites

---

[1] Philippe Lucas, Jean Claude Vatin. L'Algérie des anthropologues. Maspéro 1975. p. 30.

[2] Philippe Lucas, Jean Claude Vatin. L'Algérie des anthropologues. op. cit. p. 30.

[3] Ernest Mercier. La condition de la femme musulmane dans l'Afrique septentrionale. Jourdan. Alger 1895. L'Algérie des anthropologues. p. 31.

[4] Ferdinand Duchêne. La femme musulmane dans l'Afrique du nord. Juin 1903. p. 470, 478.

[5] Louis Milliot. La femme musulmane du Maghreb. Rousset. Paris 1905.

[6] Augustin Bernard. Évolution du nomadisme en Algérie. Édition Challamel. Paris 1906.

païens et formes de sorcellerie encore en vigueur au Maghreb.

D'autres universitaires découvrent et recensent croyances animistes, pratiques magiques chez les ruraux et les survivances populaires. Doutté démontre qu'en Afrique du nord magie et religion se trouvaient liées jusqu'à devenir indiscernables dans la plupart des régions islamisées.

En fait, si on en croit Georges Hardy, directeur général de l'instruction publique au Maroc: "le sentiment religieux n'imprègne pas intimement l'individu et se manifeste par une sorte de vanité pharisaïque"[1]. Il ajoute: "La religion se propose avant tout d'arrêter l'action des forces extérieures, des forces mauvaises qui menacent l'homme..., elle est essentiellement une précaution contre les dangers, un remède contre la peur"[2]. D'où les résistances diverses qu'ils (les algériens) opposent à l'autorité" française. Cette résistance est liée à leur vie religieuse[3].

Donc, nous comprenons, qu'il est devenu urgent de la discréditer et de la "diaboliser" au maximum. Il en résulte -écrit Ageron- que "les lecteurs ont une tendance à comprendre que l'islam maghrébin n'était qu'un paganisme mal revêtu du vêtement coranique. L'opinion coloniale moyenne fut dés lors que le culte des santons, des marabouts était la véritable religion des paysans algériens"[4].

Ainsi une perspective anthropologique basée sur l'étude comparative entre cultures différentes aboutit à

---

[1] Georges Hardy. Les éléments de l'histoire coloniale. Paris 1920. p. 81.

[2] Georges Hardy. Les éléments de l'histoire coloniale.op. cit.p. 82.

[3] Georges Hardy. Les éléments de l'histoire coloniale.op. cit.p. 83.

[4] Charles André Ageron. Les Algériens musulman de la France. op. cit. p. 907.

une réduction idéologique au lieu d'un élargissement scientifique.

Mais la recherche a aussi portée son regard sur des zones d'intérêt plutôt secondaire, sur des fractures, des détails, une société morcelée, non pas sur des groupes constitués, ou sur l'ensemble de la société homogène. "Les exposés circonstanciés des faits minimes, les compilations précises, les notations infinitésimales se sont accumulés, en quelques trente années. Mais au détriment de synthèses, évitées autant que faire se pourrait"[1].

Doutté enquête sur l'habitation rurale des indigènes en Algérie (annales de géographie, 1917) après avoir écrit sur l'oasis de Figuig (la géographie, 1903). René Basset retrace en compagnie de trois autres auteurs: "L'histoire de l'Algérie par ses monuments" (1900), traduit des contes populaires d'Afrique (1903) et rédige une monographie de Nédromah (1901).

D'autres vont tenter des essais sur la démographie algérienne, tel que Victor Démontés, ou traitent de l'enfance (Desparmet). Certains comme Alfred Bel évoque la "djazya" (chanson arabe, précédé d'observations sur quelques légendes arabes), (journal asiatique 1903).

Nous pouvons multiplier les exemples de parcellisation de la société musulmane. Les nombreux articles sur les tatouages au Maghreb, parus dans : (archives d'anthropologie criminelle de 1904 à 1912), (extraits des mémoires de la société d'anthropologie de Bruxelles en 1909), (revue tunisienne en 1911)... Non pas que nous remettons en question l'importance de tel signes dans la société maghrébine, mais c'est le sens que les auteurs lui donnent.

---

[1] Philippe Lucas, Jean Claude Vatin. L'Algérie des anthropologues. op. cit. p. 34.

Les universitaires sont venus encore une fois au secours des politiciens, quand s'est posé le problème de l'immigration. Il s'agissait de démontrer l'urgence de la relance de l' immigration sans laquelle "l'essor" de l'Algérie risquait d'être compromis. Certes nous notons un développement du peuplement européen au Maghreb, mais les affrontements de la fin du XIXème siècle témoignent du manque d'unité au sein du milieu européen[1]. Ce qui risque de compromettre stratégies et tactiques.

Alors pour réconcilier ces groupes d'origines différentes, il fallait avant tout privilégier une fusion entre les éléments issus de la Méditerranée occidentale: français, espagnols, italiens... "La résurrection d'une culture latine venait à propos renouer par delà "les siècles obscurs de l'islam" avec les conquérants romains, promus colonisateurs exemplaires"[2].

Dés lors, tout un travail de recherche, et de mise en valeur fut relancé: relever les plans des monuments antiques, relancer l'épigraphie latine et ouvrir des campagnes de fouilles. Il était temps de relier l'Afrique du nord avec sa latinité.

Ce rêve a été déjà caressé pendant la période précédente, il suffit de citer, Louis Bertrand, Berbrugger, pour s'en rendre compte. Le flambeau est désormais passé à des mains expertes d'académiciens et d'universitaires: Paul Manceau (1900), René Cagnat (1890-1910), Diehl professeur à la faculté des lettres de Paris, sans oublier Ernest Mercier.

Ainsi ils fournissaient à l'Afrique du nord un ancêtre mythique qui se substitue aux ancêtres réels des

---

[1] Philippe Lucas, Jean Claude Vatin. L'Algérie des anthropologues. op. cit. p. 39.

[2] Philippe Lucas, Jean Claude Vatin. L'Algérie des anthropologues. op. cit. p. 39.

nationalités différentes. De plus les colons ont gagné le droit de revendiquer les privilèges attachés à leur situation. Et plus encore "le droit d'analyse de leur propre pays"[1].

Comme le fait remarquer à juste titre Lucas, "l'investigation et l'explication de la réalité sociale algérienne devrait appartenir aux originaires européens du pays. Nationalisme sans nation, impérialisme scientifique que l'école supérieure des lettres d'Alger aidait ou acceptait, et que l'école de droit de la même ville accréditait, plus encore à en juger par ses enseignants et ses publications"[2].

Le Maghreb offrait certes un terrain de choix pour la recherche et les études historiques. Mais l'intérêt qu'on lui portait, était d'une valeur inégale. Il est évident qu'il existait une nette orientation vers l'archéologie préhistorique, punique et romaine, ou à l'autre extrémité de l'histoire, vers le siècle de présence française.

De toute façon, l'histoire du Maghreb médiéval ou moderne n'a tenue qu'une petite place au sein des anciennes écoles et des universités nouvellement créées.

Dés lors, nous disposons d'une bibliographie bien réduite et contrairement à ce que nous pouvons croire, à peine supérieure en quantité et en valeur à la production de la période précédente. Certes, nous trouvons quelques publications de grande qualité, mais en nombre réduit.

Donc, en ce qui concerne l'analyse et l'interprétation de l'histoire musulmane, la vision des

---

[1] Philippe Lucas, Jean Claude Vatin. L'Algérie des anthropologues. op. cit. p. 39.

[2] Philippe Lucas, Jean Claude Vatin. L'Algérie des anthropologues. op. cit. p. 40.

universitaires et des amateurs de l'histoire n'a pas beaucoup évolué par rapport à la première période. D'ailleurs la plupart du temps, les historiens de cette époque (1900-1930) ne lui consacrent pas une étude à part entière. L'histoire musulmane est réduite à quelques pages, coincées entre la période romaine et la période coloniale.

CHAPITRE SECOND

HISTOIRE MÉDIÉVALE DU MAGHREB: DE LA CONQUÊTE ARABE À LA RÉVOLTE KHARIJITE, VUE ET INTERPRÉTÉE PAR LES HISTORIENS FRANÇAIS DE 1900 À 1930.

A - INTRODUCTION.

Plusieurs décennies sont passées depuis que les troupes françaises ont débarqué à Sidi Ferruch. La Tunisie fait désormais partie de l'empire colonial de la France, qui se prépare à annexer le Maroc.

Le siècle des Carette, Duprat, Wahl, Galibert, Fournel, Mercier, et bien d'autres, est encore tout proche

par sa vision, son idéologie, mais en même temps loin par le chemin qui sépare les premiers: militaires, profanes, découvreurs des particularités du Maghreb; des seconds, universitaires, détenteurs du savoir, visionnaires prétendant à une connaissance scientifique. Le Maghreb passé et présent est désormais intégré.

Nous avons vu combien la période précédante a été caractérisé par unes certaine négligence, voir un mépris à l'égard de l'histoire islamique du Maghreb, accentuée par une méconnaissance de ce pays. L'histoire du Maghreb au moyen âge a constitué à leurs yeux une parenthèse qu'ils se sont dépêchés de fermer, pour se consacrer à ce qui est selon eux plus important. Sans doute cette perspective de l'histoire a-t-elle subi des modifications au cours du XX^{ème} siècle. Or les historiens du XX^{ème} siècle demeurent, malgré tout les "enfants du XIX^{ème} siècle".

Mais n'anticipons pas. Il faut d'abord voir "l'accueil" que les historiens du début du XX^{ème} siècle (jusqu'à 1930) font à l'histoire islamique du Maghreb, si c'est un accueil analogue à leur propre histoire. Nous voulons connaître l'interprétation du XX^{ème} siècle sur le passé du Maghreb et en quoi elle est différente ou similaire à celle du XIX^{ème} siècle. Là deux phrases de Jacques Berques, que nous citons délibérément hors contexte, résument ce que nous pourrions appeler une méthode des rapports entre cultures.

> "Respecter l'autre dans sa différence ne suffit plus. Il faut l'accueillir analogiquement en soi même, seule façon légitime de se projeter soi même en lui"[1].

[1] Jacques Berques. L'Islam au défi. Paris 1980. Édition Gallimard. p. 246.

B - LES ÉTAPES HISTORIQUES DE LA CONSTITUTION DU MAGHREB: REPRODUCTION DES MÊMES STÉRÉOTYPES DU XIX SIÈCLE.

Quelles qu'aient été les idées personnelles des universitaires que nous nous proposons d'étudier, il est certain qu'il est difficile de se défendre contre l'influence du milieu colonial devenu le leur, c'est ce que Gsell avouait dans l'introduction à: "Histoire et historiens de l'Algérie"[1].

Les historiens de ce début du XX^{ème} siècle conscients ou inconscients défendirent avec opiniâtreté le régime colonial et s'appliquèrent à donner une image négative, désespérée de cette période de l'histoire du Maghreb. De cette façon, nous retrouvons les mêmes stéréotypes et les mêmes jugements de valeur que nous avons déjà rencontrés chez les historiens du XIX^{ème} siècle.

1 - UNE MÉTHODE HORS DE TOUTE CHRONOLOGIE.

Si les informations que nous obtenons des chroniqueurs arabes sont fragmentaires, incomplètes et la plupart du temps entourées de légendes, peu importe, les historiens du XX^{ème} siècle les compléteront en transposant dans le passé des remarques et des observations faites de nos jours. A leurs yeux, les populations du Maghreb n'ont pas évolué depuis les temps reculés jusqu'à nos jours.

2 - GLORIFICATION DE LA PÉRIODE ROMAINE OPPOSÉE À LA PÉRIODE MUSULMANE.

S'il y a un thème qui fait l'unanimité parmi nos historiens, jusqu'à devenir un leitmotiv lassant, c'est bien la paix et la prospérité romaine. "L'Afrique romaine, écrit Lorin, a connu cinq siècles de paix qui l'ont peu à

---

[1] Histoire et historiens de l'Algérie. Collection du centenaire. Année 1930.

peu transformée; elle s'est couverte de villes, les défrichements se sont étendus, les pentes ont été plantées d'arbres, et ces provinces furent alors le "grenier de Rome", des routes assuraient des communications faciles aux commerçants comme aux soldats, la richesse générale s'accrut, par le travail de populations pacifiées, ainsi qu'en témoignent les restes encore debout de cette civilisation solide et parfois brillante"[1].

Cette admiration et ces éloges de la prospérité romaine se manifestent aussi dans, "les civilisations de l'Afrique du Nord". "La belle époque de la domination romaine s'étend sur les trois premiers siècles de l'ère chrétienne. Il est superflu d'insister une fois de plus sur l'état de prospérité difficile à imaginer auquel atteignit la province romaine d'Afrique, et dont témoignent les ruines innombrables et grandioses qui couvrent la Tunisie et le Tell algérien"[2].

De son côté A. G. P. Martin écrit: "tout le pays y compris les royaumes numides vassaux de Rome, jouit alors d'une grande prospérité, et l'on sait que la province d'Afrique seule (Tunisie) compte alors une quinzaine de millions d'habitants... Elle fait non seulement la conquête de leur sol (indigène) mais aussi de leurs âmes. Elle fut leur éducatrice"[3].

Stéphane Gsell écrit dans "Histoire de l'Algérie": "l'Afrique fournissait la moitié, peut être même les deux tiers de blé nécessaires à la capitale du

---

[1] Henri Lorin. L'Afrique du nord: Tunisie, Algérie, Maroc. Paris 1908. p. 26.

[2] Victor Piquet. Les civilisations de l'Afrique du nord. Paris 1909. Édition Colin. p. 23.

[3] A. G. P. Martin. Précis de sociologie nord africaine. Paris 1913. Édition Leroux. p. 51.

monde... Rome ne fut plus nourrie que par les provinces africaines"[1].

A cette paix et prospérité naguère possible grâce à la civilisation romaine, se substituent le chaos et la désolation apportés par "l'invasion arabe". Pour les auteurs, il n'existe aucun doute, l'arrivée des arabes sonne le glas en Afrique du nord. Les historiens unanimes décrivent avec violence cette conquête. "L'histoire de l'Afrique du nord est dés lors extrêmement confuse, le pays est divisé en infinité de groupes, c'est partout la guerre... Jamais le Maghreb ne retrouvera l'unité politique et morale réalisée par l'administration romaine"[2]. Quant à Georges Hardy, il intitule son chapitre: "un accident: la conquête Arabe"[3].

Dans un ouvrage publié sous la direction de Louis Querouil, nous lisons: "au début du VIII^{ème} siècle, l'Afrique du Nord est aux musulmans, mais dépeuplée et ruinée à cause de la résistance énergique des indigènes et de la cruauté des envahisseurs. Les villes sont vides, les campagnes abandonnées, les établissements agricoles détruits, les travaux d'art renversés: aujourd'hui encore, dans les cités mortes de la Tunisie, on retrouve à chaque pas des traces de ces terribles ravages"[4].

---

[1] Stéphane Gsell, Georges Marçais, Georges Yver. Histoire de l'Algérie. Paris 1927. Édition Bovin. p. 50.

[2] Henri Lorin. L'Afrique du nord. op. cit. p. 34.

[3] Georges Hardy. Le Maroc: choix de textes précédé d'une étude. Paris 1930. Édition Laurens. p. 41.

[4] L'autre France: (Tunisie, Algérie, Maroc). Publiée sous la direction de L. Querouil, avec la collaboration de H. Lorin, M. Nasi, et J. Garoby. Bordeaux 1914. Édition Féret. p. 110.

3 - LES BERBÈRES: UN PEUPLE INSTABLE, INCAPABLE DE S'UNIR.

Selon Caudel: "nous pouvons caractériser le Maure d'un mot: il est instable, dans sa vie physique et morale, dans sa religion, dans sa politique, en tout et partout, il est éminemment, irrémédiablement instable... Le Maure est instable avec opiniâtreté, avec délices, il se plaît au mouvement perpétuel..., ce mouvement stérile le ramène au même point, de sorte que la fatalité semble vouloir que tout en agissant sans cesse, il ne progresse pas, et que ce perpétuel déplacement de force se résolve en une immobilité sociale parfaite. L'agitation physique réduit chez lui la fonction mentale à sa plus simple expression"[1].

Cette instabilité, d'après Caudel, s'exprime dans le gouvernement et dans la politique. Et pour conclure l'auteur ajoute, que le berbère est: "nomade invétéré, pillard incorrigible, sauvagement indépendant, et semble-t-il au moins par les résultats inassimilable"[2].

Ce jugement hostile et sévère de Caudel est partagé par d'autres historiens français, qui rallongent encore et encore, la liste des "tares" attribuées au berbère. "Si puissant, écrit le commandant Rinn, qu'il ait été et qu'il soit encore, cet islam n'a cependant pas pu avoir raison du particularisme berbère avec lequel a dû toujours compter la Khartage punique, romaine, vandale ou byzantine... Ce particularisme berbère perpétué par l'atavisme, maintenu par la tradition, renforcé par le Soff, est resté irréductible à travers les âges"[3].

---

[1] Maurice Caudel. Les premières invasions arabes dans l'Afrique du nord. Paris 1900. Édition Leroux. p. 15.

[2] Maurice Caudel. Les premières invasions arabes dans l'Afrique du nord. op. cit. p. 17.

[3] Commandant Louis Rinn. Les grands tournants de l'histoire. Bulletin de la société de géographie d'Alger et de l'Afrique du nord. 8eme année 1903. 1er semestre. p. 3.

Ainsi, aux yeux de l'auteur, le particularisme berbère est à l'origine de tous les maux du Maghreb. Plus encore, il est responsable de la difficulté à rédiger une histoire générale de l'Algérie. "La mentalité des indigènes n'est la même, ni dans le Sahara, ni dans les hautes steppes, ni dans le Tell, ni sur le littoral. Chacun de leurs petits pays a son passé, ses repères, ses légendes, ses héros, son entité, et enfin son état social qui diffère de celui du voisin et qui de plus est toujours en retard sur le nôtre d'un nombre de siècles"[1].

Rinn essaie de prouver que le particularisme berbère est tellement puissant, qu'il n'existe pas depuis le passé une unité entre les tribus berbères. En clair, nous ne pouvons parler ni de groupes homogènes, ni entité berbère. De cette façon, il est impossible d'écrire une histoire générale de l'Algérie, et par conséquent, il est aussi impossible de parler de peuple algérien, ni de nation algérienne.

René Basset insiste de son côté sur ce particularisme berbère. Il écrit: "Les populations luttèrent avec énergie... et elles auraient probablement triomphé, si l'esprit de particularisme si puissant en Afrique, n'avait contribué tantôt à armer les uns contre les autres les deux grandes familles berbères"[2]. Plus loin, l'auteur ajoute au sujet de la défaite des berbères devant les troupes de Hassan Ibn No'man: "il est plus vraisemblable d'admettre que les dissensions naturelles et fatales à la société berbère, jointe à la trahison des arabes restés dans le pays facilita la tâche de Hassan"[3].

De même A. Bernard dénonce l'incapacité du berbère à constituer des états organisés. "Jamais les groupements n'ont été agrégés en un état véritable: à

---

[1] Commandant.L. Rinn. Les grands tournants de l'histoire. op. cit. p. 3.

[2] René Basset. Mélanges africains et orientaux. Paris 1915. p. 2 et 3.

[3] René Basset. Mélanges africains et orientaux. op. cit. p. 6.

certaines époques, une organisation superficielle et éphémère leur a été imposée du dehors, mais à chaque défaillance du pouvoir central, ils sont revenus à leur anarchie traditionnelle... C'est une histoire monotone et vide de sens"[1]. L'auteur insiste aussi sur le peu de cohésion du berbère, et ses éternelles querelles intestines qui l'empêchent de résister à l'envahisseur.

4 - UNE INTERPRETATION ERRONEE DE L'HISTOIRE.

Henri Garrot, dans: "Histoire générale de l'Algérie", écrit au sujet de l'expédition de Okba au Maghreb occidental: "l'émir, qui depuis quelques jours se sentait suivi par les berbères avec lesquels son prisonnier Koceila avait pu conserver des intelligences, se voit entouré par les contingents des tribus du pays et les troupes chrétiennes, réunis sous les ordres d'une femme, Dihya Ben Tabet plus connu sous le nom de la Kahéna"[2].

L'auteur nous donne la preuve que les informations qu'il apporte doivent être considérées avec défiance. D'ailleurs nous ne contredirons pas Charles André Julien, quand il écrit: "l'épaisse compilation chronologique de Henri Garrot, ne présente aucun intérêt scientifique"[3].

Néanmoins, il faut préciser que, d'une part la Kahéna n'était pas contemporaine de Koceila; les sources arabes ne parlent pas d'une coalition entre les deux chefs berbères, d'autre part, la Kahéna n'a pris la direction des berbères qu'après la mort de Koceila. Mais l'ignorance de Garrot, ou sa mauvaise compilation des sources se révèlent à plusieurs reprises. "Ses troupes (Kahéna)

---

[1] A. Bernard. L'Algérie jusqu'à la conquête française. Paris 1929. p. 127.

[2] Henri Garrot. Histoire générale de l'Algérie. Alger 1910. p. 139.

[3] Charles André Julien. Histoire de l'Afrique du Nord. op. cit. p. 328.

défaites en plusieurs rencontres, la reine désireuse de tirer vengeance des berbères et des grecs qui l'ont abandonnée, fait faire des ouvertures à l'émir (Hassan) lui offrant de passer les forces qui lui restent, au service de l'islam"[1].

Est-il nécessaire de démontrer que cette thèse est fantaisiste, d'autant plus que la Kahéna est morte sur le champ de bataille, et que, si on en croit les chroniqueurs arabes, sa tête fut envoyée au calife d'Orient.

C - UNE EXPLICATION DE LA CONQUÊTE ARABE ET L'ISLAMISATION DES BERBÈRES.

Nous remarquons chez les historiens du XX^{ème} siècle une certaine minimisation de l'importance de la conquête arabe; non pas qu'ils condamnent cette intrusion dans le territoire d'autrui, mais c'est une entreprise qui ne mérite pas que l'on s'y attarde. Car sa réalisation a été facile à cause de l'anarchie politique et sociale qui sévissait au Maghreb, la veille de cette conquête. En outre, les arabes n'étaient attirés que par la richesse de ce pays. L'appât du gain est un facteur déterminant de la conquête arabe. D'autant plus que les arabes viennent d'un pays pauvre et stérile. "La connaissance du pays et ses habitants, du conquérant et sa tactique, nous permettra de saisir l'aspect particulier de ces opérations de guerre et de les ramener à leur réelle importance qui me semble être moindre que celle dont on les gratifie d'ordinaire"[2].

Pour Georges Marçais: "l'histoire de la Berbérie au moyen âge n'excitera jamais chez le lecteur français l'intérêt qu'il trouve en celle des pays européens. Il aborde vraiment ici une terre étrangère où le charme de

---

[1] Henri Garrot. Histoire générale de l'Algérie. op. cit. p. 143.

[2] Maurice Caudel. Les premières invasions arabes. op. cit. p. 24.

l'exotisme ne suffit point à le retenir, alors que tant de choses concourent à le repousser... Prise dans son ensemble, cette histoire manque presqu'absolument d'unité. Nous ne découvrons ici rien de comparable à l'effort inconscient et laborieux qui semble entraîner les peuples européens vers la réalisation d'un idéal social ou la constitution d'un plus grand état"[1].

Donc l'histoire du Maghreb, depuis la conquête arabe, ne peut que rebuter le lecteur. C'est un événement anodin qui ne mérite pas autant d'intérêt, en tout cas comparé à l'oeuvre civilisatrice romaine, et son héritière la civilisation française, dont le rôle est de rallumer le flambeau éteint par la conquête arabe.

L'opinion des historiens français au XX^{ème} siècle est très critique vis à vis de la conversion des berbères à l'islam. Les historiens ont multiplié les arguments pour prouver à quel point les berbères ne sont pas et ne seront jamais des musulmans convaincus.

Si l'islamisation des berbères a été aussi rapide et a effacé en quelques temps toute trace du christianisme, c'est que: "ces deux esprits (arabe et berbère) également primitifs, que ces deux natures, pliées dés longtemps à la même existence, que ces deux individus, soumis à des institutions assez semblables et de valeur à peu près identique, trouveront sans le chercher, des points de contact... Les caractères, les institutions, les aspirations des deux races sont assez semblables pour se saisir et se pénétrer mutuellement"[2]. D'ailleurs, pour Caudel: "la foi islamique est facile à saisir et à

---

[1] Georges Marçais. Les arabes en Berbérie du IX au XIV siècle. Thèse pour le doctorat Es. Lettres présentée à la faculté de lettres de l'université de Paris. Édition Leroux 1913. p. 2. (introduction).

[2] Maurice Caudel. Les premières invasions arabes. op. cit. p. 36.

pratiquer, le gouvernement du khalife est d'une simplicité qui doit plaire aux rustiques habitants de l'Afrique"[1].

L'islam des berbères est éphémère, la preuve: "dans l'espace de soixante-dix ans, ils apostasièrent plus de douze fois"[2]. Cette phrase, tellement célèbre parmi nos historiens, constitue l'argument qui prouve l'inauthenticité de leur conversion. De plus, même quand les berbères adoptent cette religion, elle est imprégnée de leurs croyances antérieures à l'islam. "Ainsi, écrit A. G. P. Martin, l'islamisme primitif et simpliste devait subir des complications pour s'adapter au caractère des nord africains. Il leur a fallu un cortège d'intermédiaires avec Dieu, ou des puissances surnaturelles auxquelles on s'adressait pour les besoins fréquents de la vie, démarche qui n'admet pas le Dieu trop haut placé et impassible de Mahomet, alors se créa un culte des saints"[3].

Pour Victor Piquet: "les berbères à la vérité, ne paraissent pas avoir eu jamais de religion bien déterminée: idolâtres, païens, ou convertis au judaïsme, nous les avons vus, aux premiers siècles accepter le christianisme qu'ils avaient oublié en recouvrant leur indépendance. Ils ont accepté de même l'islamisme qui grâce à la simplicité de son dogme, séduit l'esprit et s'implante fortement chez les peuples où il apparaît"[4].

Louis Mercier, ne croit pas non plus à la sincérité de cette conversion. "Leurs goût religieux, est aussi vif que changeant... Passant de la religion romaine, au christianisme, pour venir au donatisme et à l'arianisme

---

[1] Maurice Caudel. Les premières invasions arabes. op. cit. p. 36.

[2] Stéphane Gsell, Georges Marçais, Georges Yver. Histoire de l'Algérie. op. cit. p. 94.

[3] A. G. P. Martin. Précis de sociologie nord africaine. op. cit. p.61.

[4] Victor Piquet. Le Maroc: géographie, histoire et mise en valeur. Paris 1917. p. 132.

et retourner à l'orthodoxie catholique... Elle semblait montrer qu'elle se souciait surtout de conserver ses cultes locaux, ses arbres sacrés, ses pierres, ses fontaines, ses magiciennes et ses sorcières et qu'elle suivrait volontiers toute religion qui respectueuse de ses croyances, lui donnerait l'occasion de manifester son esprit d'indépendance"[1].

L'islam des berbères est devenu, sous la plume de nos historiens, un islam déformé, abâtardi, axé sur des pratiques magiques, des rites païens, et d'autres formes de sorcellerie.

Les historiens du XX^{ème} siècle évoquent d'autres motifs pour expliquer l'islamisation des berbères. Selon Stéphane Gsell: "les berbères firent cause commune avec les arabes, surtout dans l'espoir de partager le butin"[2].

L'appât du gain: une explication qui convient tout à fait à nos auteurs, qui n'hésitent pas à la brandir, faute de preuves tangibles. "Le progrès de la nouvelle religion, écrit Pechot, s'explique aisément: la nouvelle profession de foi était facile à faire, la participation au butin était un point que comprenaient vite les nouveaux convertis"[3].

De son côté Halphen écrit: "mais déjà les regards des conquérants et ceux des berbères que l'appât du butin avait amenés en masse sous les drapeaux de l'islam, se portaient avec convoitise sur les riches plaines d'Espagne"[4].

---

[1] Louis Mercier, Gaudefroy Demombynes. Manuel d'arabe marocain avec introduction historique et géographique. Paris 1914. Édition Guilmoto. p. 22.

[2] Stéphane Gsell, Georges Marçais, Georges Yver. Histoire de l'Algérie. op. cit. p. 94.

[3] Pechot. Histoire de l'Afrique du nord avant 1830. Alger 1909. p. 15.

[4] Louis Halphen. Peuples et civilisations: Histoire générale. Paris 1926. p. 140.

L'analyse de cette période de l'histoire du Maghreb par les historiens du XX^{ème} siècle demeure très controversée. Quelle valeur peut on accorder à leurs études, et à leurs témoignages? Nous pouvons multiplier ce genre de jugement de valeur et d'a priori sans fondement.

D - LE KHARIJISME: UN MOYEN DE SE DEBARRASSER DE LA DOMINATION ARABE. "LA FORME PROPRE D'UN ISLAM BERBERE".

A l'instar des historiens du XIX^{ème} siècle, les universitaires tentent d'expliquer le triomphe du kharijisme au Maghreb, comme l'expression d'une opposition nationale contre les arabes considérés comme des occupants. Selon Piquet: "sans doute ne faut- il voir là qu'une manifestation de leur amour de l'indépendance et de leur esprit de résistance à des envahisseurs qui représentaient l'orthodoxie musulmane"[1].

A. Bernard voit aussi dans le kharijisme berbère un moyen de combattre les arabes avec leurs propres armes. "C'est comme musulman qu'ils combattirent ceux là mêmes qui leur avaient apporté la bonne parole du Coran"[2]. Quant à Stéphane Gsell, il écrit: "cette doctrine tomba chez les berbères comme dans le terrain le mieux préparé. Elle donna un sens à leurs revendications"[3].

Pour E. F. Gautier le kharijisme berbère exprime: "le soulèvement politique du berbère contre le maître étranger, il ne s'agit plus du maître latin, disparu, mais de son successeur le maître levantin, le gouvernement des

---

[1] Victor Piquet. Les civilisations de l'Afrique du nord. op. cit. p. 70.

[2] A. Bernard. L'Algérie. op. cit. p. 130.

[3] Stéphane Gsell, Georges Marçais, Georges Yver. Histoire de l'Algérie. op. cit. p. 97.

califes"[1]. Et pour finir, G. Hardy écrit: "l'islam même, lui servait à s'affranchir du joug des arabes"[2].

Les historiens rapprochent souvent le kharijisme du donatisme, et des circoncellions, au nom "de la permanence berbère". "Ils embrassèrent, écrit Basset, avec ardeur ces doctrines qui rappelaient celles des circoncellions"[3]. De même, nous lisons dans, "Manuel d'arabe marocain": "passant de la religion romaine au christianisme pour venir au donatisme et à l'arianisme et retourner à l'orthodoxie catholique"[4].

Pour A. Bernard: "comme jadis, ils avaient dressé l'église donatiste contre l'église catholique, ils opposèrent au dogme orthodoxe, le dogme kharijite"[5]. Victor Piquet ne fait que réaffirmer l'opinion soutenue par ses prédécesseurs. "Les berbères en prennent à leur aise avec l'islamisme, de même qu'ils se sont faits les soutiens ardents de toutes les hérésies du christianisme qui se répandaient en Afrique, ils vont se montrer disposés à adopter les hérésies musulmanes"[6].

Pour Gautier, toute explosion maghrébine a derrière elle une effervescence religieuse. "Le kharijisme s'apparente étroitement à cette hérésie chrétienne qui fut le donatisme"[7]. Gautier consacre tout un exposé à expliquer l'origine de ces deux schismes et le rapport entre eux. "La sincérité du fanatisme religieux s'atteste chez les donatistes par des détails d'une absurdité incroyable, le

---

[1] E. F. Gautier. L'islamisation de l'Afrique du nord. Les siècles obscurs du Maghreb. 1927. Réédition 1937, sous le titre: Le passé de l'Afrique du nord. Les siècles obscurs. 1937. p. 289.

[2] Georges Hardy. Le Maroc. op. cit. p. 42.

[3] René Basset. Mélanges africains et orientaux. op. cit. p. 82.

[4] M. Gaudefroy Demombynes. Manuel d'arabe marocain. op. cit. p. 22.

[5] A. Bernard. L'Algérie. op. cit. p. 130.

[6] Victor Piquet. Les civilisations de l'Afrique du nord. op. cit. p. 133.

[7] E. F. Gautier. Le passé de l'Afrique du nord. op. cit. p. 286.

suicide collectif par exemple, chez le kharijite, la soif du martyre, qui est aussi vive ne va jamais jusqu'au suicide. Elle trouve ample matière à se satisfaire dans les innombrables combats pour la foi. Mais le mépris de la vie humaine est absolue. On verra à quels excès effroyables il aboutit chez les kharijites extrémistes (sofrites, etc.)"[1]. En fait, à en croire Gautier, le kharijisme, n'est que le donatisme transporté du cadre chrétien dans un cadre musulman. Car: "sous des formes et des noms successifs et variés, se retrouve la même façon profonde de sentir Dieu, instinctive dans la même race"[2].

Les historiens français, quittent le domaine des faits, et des arguments rationnels pour des théories extravagantes. En réalité le succès de cette doctrine au Maghreb peut s'expliquer par le fait que le kharijisme incarnait à l'époque les principes révolutionnaires de l'islam, répondant aux aspirations profondes des nomades et des paysans victimes de la colonisation précédente, et de ce fait, victimes aussi du despotisme de certains gouverneurs arabes qui avaient tendance à prolonger l'ancien ordre social. Le kharijisme symbolise ainsi l'intransigeance de la foi et la volonté d'en appliquer les principes aux structures de la communauté islamique.

De plus, il est difficile de trouver autre chose qu'une vague et lointaine ressemblance entre donatisme et kharijisme; l'attachement à la "pureté de la foi". Nous savons que le donatisme se refusait à servir deux maître: le Christ et César, et combattait l'église catholique devenue le soutien de l'empire romain à partir de la conversion de Constantin[3].

Il est vrai aussi que le donatisme est un phénomène exclusivement africain, ses rares adeptes à Rome

---

[1] E. F. Gautier. Le passé de l'Afrique du nord. op. cit. p. 288.

[2] E. F. Gautier. Le passé de l'Afrique du nord. op. cit. p. 288.

[3] Mohamed Sahli. Décoloniser l'histoire. op. cit. p. 71.

ou dans le Sud de la Gaule étant eux mêmes des africains émigrés. C'est pour cette raison que nous pouvons le considérer comme l'expression d'une opposition nationale à l'impérialisme romain[1].

En revanche le kharijisme, né en Orient, devait recruter des adeptes partout dans les territoires du monde musulman au cours du VIIIème et IXème siècle. Mais s'il est vrai que le kharijisme, en privilégiant la foi religieuse en étouffant toute réaction d'ordre racial, ou national, il n'est pas moins vrai qu'une fois organisés en communautés et en états dont le plus important est Tahart; les kharijites ont fait preuve d'une grande tolérance, un désir de multiplier les échanges intellectuels et commerciaux avec le reste du monde musulman et le continent africain[2]. Le plus grand exemple est donné par la ville de Tahart, devenu le centre spirituel du kharijisme, où affluaient les visiteurs venus de tous les coins de la terre d'Islam.

L'intense activité intellectuelle et commerciale des kharijites aux VIIIème et IXème siècle est vraisemblablement un facteur important dans la diffusion de la foi islamique et de la langue arabe.

E - HISTOIRE DU MAGHREB: IX ET X SIECLE: "UN POUVOIR CHASSE L'AUTRE.

L'étude de l'histoire du Maghreb au IXème et Xème siècle vue et interprétée par cette pléiade d'auteurs qui ne comptent pas que d'authentiques historiens (Louis Pechot: capitaine breveté d'état major en retraite), nous permet de constater que beaucoup d'historiens du XXème siècle, décrivent une "caricature" de l'histoire, d'un caractère apocryphe, où les invraisemblances, les

[1] Mohamed Sahli. Décoloniser l'histoire. op. cit. p. 72.

[2] Mohamed Sahli. Décoloniser l'histoire. op. cit. p. 72.

contresens, et les inexactitudes se multiplient dans leurs récits.

D'une façon générale, l'histoire de cette période, c'est à dire: l'étude de la dynastie idrisside, des principautés kharijites, de l'émirat aghlabide, et du califat fatimide, n'a pas d'une part suscité l'intérêt escompté; les historiens se contentent d'une approche superficielle, d'autre part, un grand nombre d'ouvrages brille par l'absence de références. Dés lors, il est difficile de vérifier la véracité de leurs informations, ou de leurs accorder un quelconque crédit. Nous pouvons citer pour exemple: "Histoire de l'Afrique du nord avant 1830", de Louis Pechot, "Mélanges africains et orientaux", de René Basset, "Manuel d'arabe marocain", de Louis Mercier, "Histoire d'Algérie", de Henri Garrot...

Nous sommes en présence d'une histoire confuse, où les historiens évoquent, sans méthodologie précise, et en même temps, l'histoire du Maghreb occidental, de l'Espagne, du Maghreb central, de l'Ifriqiya sous les aghlabides, et leurs successeurs les fatimides. Il en ressort que les historiens de ce début du XX^{ème} siècle ne maîtrisaient pas tout à fait l'histoire qu'ils se proposent d'écrire, d'autant plus que certains ne sont pas des arabisants. Et nous savons qu'à cette époque, toutes les sources arabes ne sont pas encore traduites.

Henri Lorin, ancien professeur du lycée Carnot de Tunis, et professeur de géographie coloniale à Bordeaux, écrit: "En 1049, arrive d'Egypte une invasion terrible, celle des pasteurs hilaliens. Les aghlabides ont voulu s'affranchir, et leurs suzerains ont déchaîné sur eux des hordes nomades arabes..."[1]. Cette information est inexacte, puisque l'invasion hilalienne sur l'Ifriqiya a eu lieu sous la dynastie ziride et non pas sous les aghlabides.

---

[1] Henri Lorin. L'Afrique du nord. op. cit. p. 34.

A. G. P. Martin, propose un résumé de l'histoire du Maghreb au IX siècle. Il prétend que la principauté de Sijilmassa est demeurée fidèle aux califes abbassides de Bagdad, et que les fatimides ont soumis: "les trois quart du Maghreb, de Gabès à Tiaret, mais ils ne purent entamer le Maghreb extrême, où se maintinrent les Idrissides"[1].

Comme nous l'avons précisé auparavant, les informations sur les Medrarites de Sijilmassa sont très rares, et nous ne possédons aucune preuve concrète affirmant une vassalité de cette principauté aux abbassides.

En ce qui concerne les fatimides, il mettent fin, en un premier temps, à la principauté de Tahart le 26 août 909[2], ensuite, en 922, sous le commandement du chef des miknassa, Maçala Ibn Habbous, ils réduisent à la vassalité l'idrisside Yahya IV[3]. Mais les fatimides n'ont jamais poussé à fond leurs entreprises au Maghreb occidental, préoccupés avant tout par leurs ambitions orientales. Dés lors ils laissent surtout agir leurs alliés les Miknassa d'abord, puis surtout les Sanhaja[4].

Le résumé proposé par Louis Querouil comporte aussi des renseignements erronés. "Fatigué de la Berbérie, l'illustre Haroun Er Rachid la donna en fief (800) à Ibrahim Ben Al Aghlab, chef des ibadhites"[5]. Est il nécessaire de préciser que Ibrahim b. El Aghlab n'était pas kharijite, mais sunnite?

De même, Gaudefroy Demombynes colporte plusieurs informations dont il est nécessaire de vérifier l'exactitude. "si l'on peut dire que le kharijisme

---

[1] A. G. P. Martin. Précis de sociologie nord africaine. op. cit. p. 59.

[2] Charles André Julien. Histoire de l'Afrique du nord. op. cit. p. 56.

[3] Charles André Julien. Histoire de l'Afrique du nord. op. cit. p. 59.

[4] Henri Terrasse. Histoire du Maroc. op. cit. p. 75.

[5] Louis Querouil. L'autre France. op. cit. p. 109.

répondait aux habitudes démocratiques des berbères, le fatimisme qui se répandait parmi eux à la même époque, flattait leurs goût pour les sorciers, pour les hommes investis de pouvoir surnaturels... Les descendants de Ali avaient groupé autour d'eux en Orient des éléments non arabes, surtout persans... Un chef inconnu, l'imam caché, était parmi eux l'objet d'un véritable culte où le respect fétichiste pour la famille du prophète se superposait à l'ancienne adoration des souverains sassanides"[1]. L'auteur ajoute que durant le IX et X siècle le Maroc: "cessera de compter dans l'histoire maghrébine, c'est à partir de l'invasion des soleims et des hilals que des états importants vont naître par une sorte de réaction à l'invasion"[2].

Que pouvons nous répondre à ce tissu de mensonges? Il semblerait que l'auteur a consulté des documents peu sûrs, et n'a pas cherché à vérifier leurs informations erronées.

Basset de son côté, nous apprend que l'imamat de Tahert était déchiré par des guerres intestines et devait faire front aux dissidents nokkarites. "cette décadence était complète, lorsqu'il se produit un événement qui mit fin à la domination kharijite en Algérie et dans le Nord de l'Afrique. Les alides dont l'un d'eux Idris Ben Abd Allah, accueilli et reconnu pour chef par la tribu des auraba... Dés que son pouvoir fut affermi, il attaqua les kharijites de l'ouest, les sofrites et mit fin à leur domination"[3].

Les textes historiques ne révèlent pas ces troubles dont parlent l'auteur. En outre la disparition

---

[1] Gaudefroy Demombynes et Louis Mercier. Manuel d'arabe marocain. op. cit. p. 23.

[2] Gaudefroy Demombynes et Louis Mercier. Manuel d'arabe marocain. op. cit. p. 24.

[3] René Basset. Mélanges africains et orientaux. op. cit. p. 10.

des kharijites au Maghreb n'est pas la conséquence des conquêtes idrissides, mais plutôt de l'expédition fatimide.

Nous constatons chez les historiens du XX^{ème} siècle une confusion entre d'une part, les pouvoirs en place au Maghreb, d'autre part entre les différentes doctrines en usage à l'époque. Selon Victor Piquet: "les Edrissites (sunnites) et les princes fatimides (chi'ites) de Kairouan combattent d'un commun accord les kharijites; ils sont ensuite aux prises les uns avec les autres, ils unissent en dernier lieu leurs efforts contre les omeyyades d'Espagne. Le pouvoir des Edrissites sombre enfin quand les puissantes tribus berbères interviennent dans la lutte"[1].

C'est une manière simpliste de présenter les événements tellement complexes de cette période de l'histoire qui s'étend du milieu du IV^{ème} siècle (X^{ème} siècle) jusqu'au moment où les almoravides entreprennent l'unification du Maghreb, et qui voit s'affronter plusieurs tendances politiques.

De plus, les idrissides n'ont pas déclaré une guerre acharnée contre les kharijites. Les sources arabes nous les présentent répandant l'islam parmi les chrétiens, païens et juifs. Piquet se trompe aussi, en affirmant que les idrissides étaient des sunnites. Quand Idris s'échappe de Fakh, il est aidé dans sa fuite par des chi'ites. Certes les sources ne disent pas si Idris arrivant au Maghreb occidental professait les idées chi'ites.

Ce qui est sûr, c'est que les idrissides se réclament avec éclat de leur appartenance à la descendance de Ali[2]. Le nom "Ali" figure sur toutes leurs monnaies, et leur capitale se réclame de lui "Al Aliya". Il existe une

---

[1] Victor Piquet. Les civilisations de l'Afrique du nord. op. cit. p. 78.

[2] J. Brignon, A. Amine, B. Boutaleb. Histoire du Maroc. op. cit. p. 68.

monnaie de Idris II, où il est écrit: "Mohamed est le prophète de Dieu et le Mahdi Idris Ibn Idris Ali"[1], ce qui est déjà une présomption plus sérieuse de chi'isme.

Pechot est aussi dans l'erreur, en affirmant que Idris II a consacré son règne à combattre les kharijites[2]. Les expéditions conduites par Idris II, ont pour but de renforcer son autorité, notamment à Tlemcen, afin de garder une liaison avec cette région où se trouvent d'autres membres de la famille idrisside. Idris II, avait surtout à lutter contre les abbassides et leurs vassaux les aghlabides.

Certains historiens, tels que Pechot et Hardy soutiennent qu'à la mort de Idris II, l'autorité idrisside s'étendait sur tout le Maghreb. C'est inexact, car leur pouvoir ne s'étend qu'à une partie du Maroc actuel. Les plaines atlantiques où se trouvent les Berghouata leur échappaient, l'Atlas et le sud présaharien également. Nous ne saurons affirmer si le Rif leur obéit entièrement[3].

E. F. Gautier, à défaut d'arguments solides, substitue les jugements de valeur, et les hypothèses hasardeuses. A propos de Idris I, il écrit: "l'Idris qu'ils dépeignent n'est pas un héros militaire, il n'a pas à accomplir de grands exploits, on ne voit pas qu'il ait livré une seule grande bataille"[4]. L'auteur ajoute: "Idris I meurt sans postérité, mais il laisse une femme enceinte, ou du moins il est supposé la laisser, car naturellement, le contrôle, déjà impossible aux contemporains, l'est encore bien davantage après un millénaire écoulé. On décide d'attendre la naissance de l'enfant qui se trouve être un mâle, et après tout, s'il ne l'eût pas été, on

---

[1] J. Brignon, A. Amine, B. Boutaleb. Histoire du Maroc. op. cit. p. 68.

[2] Louis Pechot. Histoire de l'Afrique du nord. op. cit. p. 61.

[3] J. Brignon, A. Amine, B. Boutaleb. Histoire du Maroc. op. cit. p. 62.

[4] E. F. Gautier. Le passé de l'Afrique du nord. op. cit. p. 299.

peut supposer qu'il le fut devenu par substitution"[1]. Gautier ne croit pas non plus à la thèse de l'empoisonnement de Idris I, car pour lui, les musulmans n'attaqueraient jamais un descendant du prophète.

Les fabulations de Gautier ne s'arrêtent pas là. Pour lui , les Auraba, qui ont accueilli Idris I, et grâce auxquels il a pu fonder son pouvoir sont: "les descendants les plus authentiques des anciens numides, un peuple façonné par des siècles de domination romaine... Ce sont les vieux civilisés de la Tingitaine: les citadins"[2]. L'auteur poursuit son exposé sur les Auraba en disant : "ces vieux civilisés, ces citadins cultivés avaient besoin d'un gouvernement régulier muni de tous ses organes militaires et administratifs, les émirs du calife leur apportaient tout cela"[3]. C'est ce qui explique, selon Gautier, que la Tingitaine n'ait pas eu la moindre difficulté avec le conquérant arabe. Ainsi, lorsque le kharijisme posa le problème de la sécurité: "il fallait trouver l'abri, le gouvernement indispensable: ce fut les idrissides".

Cette interprétation, en plus d'être saugrenue, n'est étayée par aucun argument solide. Certes la situation politique semble peu claire, à la fin du VIII siècle. Néanmoins, ce n'était pas non plus l'anarchie, comme Gautier le croit. Il existait des principautés: celle de Nokour dans le Rif, celle de Sijilmassa, qui depuis 757, éclipse largement la ville de Fès jusqu'au XI siècle grâce à son rôle dans le commerce avec l'Afrique noire, le royaume des berghouata qui est important, et enfin d'autres unités plus ou moins importantes existent encore.

---

[1] E. F. Gautier. Le passé de l'Afrique du nord. op. cit. p. 300.

[2] E. F. Gautier. Histoire de l'Afrique du nord. op. cit. p. 304.

[3] E. F. Gautier. Histoire de l'Afrique du nord. op. cit. p. 307.

Toutes ces principautés, et ces tendances religieuses, sofrites et ibadhites ont un dénominateur commun, l'hostilité au centralisme arabo-persan des abbassides. Dés lors, si les auraba prennent Idris pour leur chef, c'est avant tout pour lutter contre les abbassides dont il est ennemi.

Gautier considère les berbères kharijites (ibadhites ou sofrites) comme des sahariens, des nomades dont le kharijisme correspond à leur mentalité. "La grande masse des hommes qui reconnaissent l'autorité des rostemides ne parlaient que le berbère, cela suffisait pour les rendre assez inaptes à suivre des controverses théologiques en langue arabe. Ils acceptaient les yeux fermés des formules pourvu qu'ils puissent abriter derrière leurs intérêts et leurs passions. Le contenu de ces formules ne nous importe pas: sous leur dédale ce qu'on s'efforcera de retrouver, c'est l'âme de l'éternel berbère et surtout l'éternel nomade"[1]. C'est pour cela que l'état de Tahert, aux dires de l'auteur, ne possédait, ni armée régulière, ni administration centralisée, ni de police. Car: "dans les limites de son royaume de steppes, à population rare et misérable, le rostemide n'a jamais pu avoir de budget"[2].

Cette équation entre zénète et nomade est contestable. Gautier admet lui même que le résultat de la révolte kharijite a été la fondation de royaumes organisés (Tahart, Fès, Sijilmassa), et la mise en valeur des oasis de la frange saharienne. En outre, les éléments constructifs du kharijisme rostemide, ne sont pas uniquement ces nomades zénètes du Maghreb central. Ils comptent aussi les aurasiens, petits transhumants et agriculteurs, et les villageois de la montagne Tripolitaine. Ces populations fournissaient non seulement

---

[1] E. F. Gautier. Histoire de l'Afrique du nord. op. cit. p. 329.

[2] E. F. Gautier. Histoire de l'Afrique du nord. op. cit. p. 329.

des soldats fidèles, mais emplissaient de produits des dîmes les greniers publics[1].

A travers cette analyse des études faites au début du XX^{ème} siècle, nous nous sommes rendus compte que l'étude de l'histoire du Maghreb n'a pas tellement évolué par rapport au XIX^{ème} siècle. Nous retrouvons les mêmes erreurs, les mêmes jugements de valeur et les mêmes stéréotypes. Il faudra attendre, encore quelques années, pour reprendre à la source, des événements, et la trace d'un peuple annihilé par des décennies de colonisation.

Mais plus important encore, l'édification d'un système universitaire n'a ni modifiée, ou améliorée l'approche des historiens Français de l'histoire médièvale du Maghreb, ni favorisée une étude plus sérieuse et plus scientifique de cette époque là. Ainsi la plupart des travaux publiés pendant cette période de 1900 à 1930 n'ont pas eu pour principal but une étude spécifique du moyen âge maghrebin, ils nous en proposent un simple coup d'oeil au début de leurs ouvrages.

[1] Charles André Julien. Histoire de l'Afrique du nord. op. cit. p. 34.

CHAPITRE III

LE MYTHE DE:

L'INVASION HILALIENNE.

A - INTRODUCTION.

A lire nombre d'historiens du XX^{ème} siècle, l'invasion hilalienne est à l'origine de la crise qui a mis un terme au développement économique et social du Maghreb. L'ensemble des historiens reprennent les fameuses accusations portées par Ibn Khaldoun au XIV^{ème} siècle contre les bédouins lancés sur l'Ifriqiya ziride par le calife du Caire, trois siècles auparavant.

Cette "invasion hilalienne" qui selon Charles André Julien, le plus célèbre spécialiste de l'histoire nord africaine, marque le plus grave événement du moyen âge maghrébin ayant débuté au XI^{ème} siècle. Elle fut la ruée d'un peuple nomade destructeur qui mit fin sans la remplacer par quoi que ce fut à une tentative

d'organisation berbère dont rien ne prouve qu'elle n'eut pu normalement se développer et aboutir[1].

H. R. Idris, consacre une thèse à la Berbérie orientale sous les zirides, où cette conception catastrophique de ce fait historique est largement exprimée tout au long de son ouvrage. "L'invasion hilalienne marque sans conteste le début d'une ère nouvelle. On ne saurait trop insister, à propos de cette catastrophe exceptionnelle, sur l'importance de l'emploi des adverbes, avant et après"[2].

Xavier de Planhol, parle de "bédouinisation" d'une grande partie du pays, conséquence directe ou indirecte de l'invasion hilalienne"[3]. Pour l'auteur, celle-ci a provoqué: "la rupture de l'équilibre antique qui s'était maintenu dans l'ensemble jusqu'au cours des premiers siècles islamiques"[4].

Si les historiens modernes incriminent l'arrivée des arabes du XI^{ème} siècle pour expliquer la décadence du Maghreb, qu'en est-il des historiens du début du siècle? C'est ce que nous tenterons de savoir.

Hormis, de rares historiens, tels que Georges Marçais ou Émile Félix Gautier, qui s'attardent sur l'Ifriqiya et le Maghreb central avant l'arrivée des arabes hilaliens, les autres historiens résument cette période marquée par les règnes des zirides et des hammadides. Ainsi, ils nous propulsent au coeur du

---

[1] Charles André Julien. Histoire de l'Afrique du nord. op. cit. p. 74.

[2] Hady Roger Idris. La Berbérie orientale sous les zirides: X-XIII siècles. 2 volumes.chez Adrien Maisonneuve 1962. Thése de doctorat.T.II conclusion. p. 828.

[3] Xavier de Planhol. Les fondements géographiques de l'histoire de l'islam. Flammarion. 1968. p. 141.

[4] Xavier de Planhol. Les fondements géographiques de l'histoire de l'islam. op. cit. p. 126.

problème sans avoir compris et analysé la situation de ce pays au point de vue économique, politique et social. De ce fait le lecteur ne peut que regarder cette "invasion" responsable de tous les maux que subit le Maghreb durant cette période.

Victor Piquet décrit un pays ravagé, dévasté, où: "l'anarchie est partout, la famine et la peste désolent le pays. L'ère de confusion et de misère qui s'ouvre alors ne prendra fin qu'au XIVème siècle, au temps des sultans hafsides, c'est à dire quand l'Ifriqiya retrouvera ses souverains propres et sera gouvernée par une dynastie nouvelle"[1]. Les arabes, à lire l'auteur, sont non seulement responsables de la destruction de l'Ifriqiya des zirides, mais aussi de la Kal'a des hammadides.

De même Piquet reprend à son compte les nombreuses citations d'Ibn Khaldoun: "semblables à une nuée de sauterelles, ils s'avançaient détruisant tout sur leur passage, et ravageant la Tripolitaine et le sud de l'Ifriqiya... Les arabes marchèrent sur Kairouan, et mirent la ville à sac, détruisant les palais édifiés par les gouverneurs arabes et berbères et crevant les réservoirs construits à grands frais"[2].

L'arrivée des tribus arabes a entraîné l'immigration de nombreuses tribus, repoussées, d'après Piquet vers les montagnes. "Les Houara, les Louata et les Nefzaoua habitants de la Tripolitaine et du sud tunisien ont cherché asile dans les montagnes"[3]. L'auteur ajoute, qu'il ne faut surtout pas voir dans ces nouveaux arrivants, "des conquérants". "Ils forment des hordes misérables chassés jusque là de désert en désert, aussi sont-ils toujours prêts à occuper les terres disponibles"[4].

---

[1] Victor Piquet. Les civilisations de l'Afrique du nord. op. cit. p. 120.

[2] Victor Piquet. Les civilisations de l'Afrique du nord. op. cit. p. 124.

[3] Victor Piquet. Les civilisations de l'Afrique du nord. op. cit. p. 125.

[4] Victor Piquet. Les civilisations de l'Afrique du nord. op. cit. p. 125.

Louis Pechot adopte la même opinion à l'égard des arabes hilaliens, tout en utilisant les mêmes termes pour les décrire: "hordes", "torrent", "affamés", "pillards"... Ils sont à l'origine du pillage de Kairouan, et quand ils ne livrent pas une guerre contre les souverains en place, les différentes tribus arabes se font une guerre acharnée, se poursuivant furieusement les uns et les autres, tout en s'avançant toujours vers les régions du Maghreb occidental[1]. Leur présence a entraîné: "l'émiettement des royaumes zirides et hammadides qui ne possèdent même plus pour subsister des ressources régulières"[2]. A cette anarchie s'ajoute la famine et la peste qui font d'affreux ravages en Ifriqiya.

Pour Henri Garrot, la conséquence de la rupture entre ziride et fatimide est le déferlement des tribus arabes sur l'Ifriqiya. "Les arabes hilaliens, dont la migration finit par s'élever, avec le temps, à plus d'un million de personnes, occupèrent les plaines de l'Ifriqiya, du Maghreb central, et les plateaux propices au pâturage de leurs nombreux troupeaux"[3]. Le résultat de cette invasion: "Les berbères repoussés de la plaine, chassés des terres à pâture, se cantonnèrent dans les régions montagneuses, ou allèrent peupler les oasis"[4].

Pour l'auteur, l'arrivée des hilaliens marque la date véritable de l'invasion arabe en Afrique. Car : "ces nomades dans leur recherche de pâturages, dévastaient les cultures, coupaient les arbres, incendiaient les forêts, détruisaient les barrages. Les eaux n'étant plus retenues, les terres se dénudaient, et le Maghreb central de même que l'Ifriqiya, autrefois si prospères demeuraient infertiles"[5].

---

[1] Louis Pechot. Histoire de l'Afrique du Nord. op. cit. p. 104.

[2] Louis Pechot. Histoire de l'Afrique du Nord. op. cit. p. 106.

[3] Henri Garrot. Histoire générale de l'Algérie. op. cit. p. 215.

[4] Henri Garrot. Histoire générale de l'Algérie. op. cit. p. 215.

[5] Henri Garrot. Histoire générale de l'Algérie. op. cit. p. 215.

A. G. P. Martin, place inexactement cette "invasion" au IX siècle, et compte les hilaliens au nombre de cinq cent mille personnes[1].

Quant à Louis Mercier, il ne fait que reproduire et rallonger la liste des maux que l'on attribue habituellement aux Banu hilal. "Les envahisseurs qui balayant, pillant, dévastant tout sur leur passage, remanièrent profondément sans y songer la carte politique et ethnographique du Maghreb"[2].

Dans "l'autre France", l'auteur, après avoir exposé les circonstances de l'arrivée des arabes en Ifriqiya, répète à satiété comment ces nomades ont détruit le pays, "ruinant le commerce, l'industrie, apportant le désert avec eux... Les Arabes qui se sont plantés dans le pays, soufflent partout la peur et la discorde et portent la dévastation sur tous les points où ils peuvent accéder. Ils conservent leurs mépris du travail, leur vie contemplative alimentée par le fanatisme religieux, continuent leurs brigandages et tombent dans un avilissement où ils végètent encore aujourd'hui"[3].

En revanche, les berbères: "retranchés dans les montagnes et réfugiés au désert gardaient leur langue, leur organisation sociale, leurs habitudes laborieuses, leur passion d'indépendance: entre ces deux peuples, il n'y avait de commun que l'islam"[4].

Cette hostilité que les historiens manifestent vis à vis des tribus arabes, fait l'unanimité parmi les intellectuels du début du XXème siècle. Même "l'Encyclopédie de l'Islam", oeuvre mondialement connue,

---

[1] A. G. P. Martin. Précis de sociologie nord africaine. op. cit. p. 65.

[2] Louis Mercier, Gaudefroy Demombynes. Manuel d'arabe marocain. op. cit. p. 25.

[3] Louis Querouil. L'autre France. op. cit. p. 111.

[4] Louis Querouil. L'autre France. op. cit. p. 111.

et réputée pour son travail sérieux et rigoureux, ne fait que reproduire les stéréotypes déjà avancés par d'autres historiens. L'article se réfère à Ibn Khaldoun, devenu pour la circonstance incontournable, et parle aussi d'un fléau dont El Moizz b. Badis n'a pas mesuré le danger. Les Beni hilal, ravagèrent d'abord la province de Barca. La tentative du ziride d'arrêter les nomades à Hayderan s'avère inutile (443/1051-1052). Selon l'auteur: "Les campagnes, les bourgades, et bientôt les villes tombèrent aux mains des chefs nomades. L'anarchie et l'insécurité s'étendirent"[1]. Cette invasion est "une promotion du nomadisme".

Nous retrouvons les mêmes faits, et les mêmes commentaires dans "l'Histoire du Maghreb", écrite par Ismael Hamet. Pour l'auteur, contrairement à la première conquête, où les arabes, en nombre limité, ne se sont pas mêlés à la masse berbère, les Bani hilal s'implantent au milieu des populations berbères. C'est ainsi qu'ils ont exercé une influence de leur langue, de leur religion et de leurs moeurs sur les masses berbères. Seuls les berbères de l'Atlas, et du Sahara ont pu conserver leur autonomie, leur langue, et leurs vieilles coutumes[2]. En outre, ajoute Hamet: "ces derniers, n'apportèrent avec eux ni sens politique, ni esprit national; leurs tribus sans cohésion, étaient toujours animées de cette passion pour l'intrigue et le pillage"[3].

Louis Halphen, dans un chapitre intitulé: "l'anarchie dans l'empire des califes fatimides", décrit un Maghreb, délaissé par les fatimides au profit de l'Egypte. Ainsi, écrit il: "le morcellement est précipité avec la complicité même du calife"[4]. Conséquence, le Maghreb occidental, le Maghreb central, comme l'Ifriqiya

---

[1] Encyclopédie de l'Islam. Édition Leiden. 1908-1937. p. 399.

[2] Ismael Hamet. Histoire du Maghreb. 1913. p. 65.

[3] Ismael Hamet. Histoire du Maghreb. op. cit. p. 66.

[4] Louis Halphen et Philippe Sagnac. Peuples et civilisations. op. cit. p. 374.

se fractionnent en petites principautés berbères, tantôt rivales, tantôt alliées. Même la Sicile est atteinte par ce morcellement. Mais, à lire l'auteur, l'événement le plus grave de cette période est: "l'invasion hilalienne". "Des bandes sauvages et assoiffées de butin, vont en quelques années réduire à néant les richesses de l'Afrique du Nord"[1].

A. Bernard juge l'arrivée des arabes au XIème siècle: "des plus capitale pour les destinées de la Berbérie entière"[2]. A l'instar des autres historiens, les citations d' Ibn Khaldoun à propos des arabes hilaliens, sont servies à chaque détour d'une phrase. "Les hilaliens sont comme des loups affamés, des sauterelles dévorantes... Tout pays conquis par les arabes est un pays ruiné... Ils renversèrent les villes, coupèrent les arbres, brûlèrent les récoltes... Les jardins, les vergers, les champs cultivés se changèrent en terre de parcours... Ils apportèrent le désert avec eux, ils empêchèrent le commerce, ruinèrent l'industrie, firent enfin de la majeure partie de l'Afrique du nord, la terre pauvre et nue que nous avons découverte avec une sorte d'horreur"[3].

L'auteur ajoute pour finir: "l'invasion du XIème siècle n'a pas eu cette influence, religieuse, ou linguistique qu'on pourrait croire. Les arabes hilaliens ont toujours été sceptiques et très indifférents en matière religieuse. En ce qui concerne la langue, les berbères ont toujours gardé leur langue, à cause de leur supériorité numérique"[4].

---

[1] Louis Halphen et Philippe Sagnac. Peuples et civilisations. op. cit. p. 374.

[2] A. Bernard. L'Algérie jusqu'à la conquête française. op. cit. p. 137.

[3] A. Bernard. L'Algérie jusqu'à la conquête française. op. cit. p. 139.

[4] A. Bernard. L'Algérie jusqu'à la conquête française. op. cit. p. 140.

Les historiens ont vite franchis le pas, il ne s'agit plus du nomade hilalien, mais tout simplement de l'arabe. Les barrières entre les deux ont été abolies.

Dans "Histoire de l'Algérie", l'auteur divise l'histoire de ce pays en deux parties: avant et après "l'invasion arabe". " L'événement qui se produisit vers le milieu du XI^{ème} siècle, modifie profondément les conditions de la plupart des populations berbères et il imprime une tournure nouvelle à la conduite des empires"[1].

D'après l'auteur, l'Algérie d'avant l'invasion conservait encore la prospérité qu'y avait fait naître la paix romaine. Le témoignage du géographe Ibn Hakwal, qui a visité le Maghreb central au X^{ème} siècle confirme cette richesse et cette prospérité. Tandis qu' El Bekri présent au Maghreb au XI^{ème} siècle décrit un pays en plein déconfiture. Le fléau des Beni hilal, a anéanti non seulement le royaume des zirides, mais des Beni hammade aussi. De plus, si les tribus arabes n'ont pas introduit le nomadisme au Maghreb, elles ont élargi ses horizons, et le champ agricole a diminué de façon substantielle.

L'auteur se trompe en affirmant qu' El Bekri était présent au Maghreb au XI^{ème} siècle. Car bien que ce géographe nous a laissé une somme d'informations utile pour la connaissance du Maghreb à cette époque, il n'a nullement visité les pays qu'il décrit dans son ouvrage. Il s'est appuyé sur toutes une serie d' études faites avant lui, et sur le temoignage de ses contemporains.

"L'installation des pasteurs nouveaux dans les bonnes terres, où ils venaient passer l'été, fut l'occasion d'extorsions brutales aux dépens des sédentaires... La vie des agriculteurs devint précaire, beaucoup désertèrent leurs champs qui retournèrent à la

---

[1] Stéphane Gsell, Georges Marçais, Georges Yver. Histoire de l'Algérie. op. cit. p. 120.

steppe. L'industrie pastorale annexait des territoires jadis producteurs de céréales. Les jardins se rétrécissaient autour des villes, l'insécurité rendait impraticables les routes qui les unissaient"[1].

A la différence des autre historiens, le général Faure - Biguet, ne rentre pas dans cette polémique très controversée de la ruine du Maghreb suite à l'arrivée des arabes au XI^{ème} siècle, bien qu'il utilise les mêmes expressions pour les qualifier: "indisciplinés et pillards"[2]. En fait, il accorde à cet événement quelques lignes sans plus d'explications.

L'étude qui a le plus marqué son époque, et qui demeure, même de nos jours une référence de poids est: "Les arabes en Berbérie du XI au XIV siècle", écrite par Georges Marçais. C'est l'histoire des tribus arabes, depuis leur arrivée en Ifriqiya au XI^{ème} siècle, jusqu'au moment où elles vont fixer, vers le XIV^{ème} siècle, d'une façon presque définitive leur habitat, et constituer leur rôle politique. G. Marçais a fait un travail considérable, exigeant le dépouillement d'ouvrages arabes traduits sans négliger les textes eux mêmes. Les documents ainsi recueillis forment un répertoire des petits faits épars dont l'abondance touffue supprime toute perspective et dont l'importance relative ne se distingue guère à première vue.

L'historien a renoncé à l'exposé des faits, ne conservant parmi les événements que ceux qui seront des preuves et des étapes de ses idées. Ce qui donne à l'ouvrage un équilibre instable. Il relate les faits, par période et par région puis il en dégage les traits

---

[1] Stéphane Gsell, Georges Marçais, Georges Yver. Histoire de l'Algérie. op. cit. p. 129.

[2] Général Faure-Biguet. Histoire de l'Afrique septentrionale sous la domination musulmane. 1905. p. 105.

essentiels. Mais le récit est souvent interrompu, ce qui rend très souvent l'exposé final incompréhensible.

Si les historiens, précédemment cités, se contentent de présenter les tribus arabes comme un fléau dévastateur qui passe et disparaît, après avoir tout détruit sur son passage; les méfaits immédiats de "l'invasion arabe" le lendemain de cette invasion demeure obscur. G. Marçais révèle les conséquences politiques, économiques et sociales, immédiates et lointaines de cette incursion dans le territoire du Maghreb.

Pour l'auteur, l'invasion hilalienne a eu pour première conséquence, l'anarchie politique en Ifriqiya d'abord puis au Maghreb central ensuite. "La dynastie des zirides qui venait de vivre de si belles années, allait assister impuissante à la désagrégation de son domaine"[1]. Cette situation conduit, d'une part à: "l'ébauche d'une évolution féodale", et d'autre part, l'Ifriqiya voit s'élever: "de purs aventuriers, des chefs de bandes"[2] .Les Beni hammade, profiteront momentanément de la ruine des zirides.

"Le sauve qui peut, qui vide Kairouan et les villes zirides fit refluer des citadins riches, des marchands et des artisans vers leur capitale"[3]. Celle-ci connut dés lors une prospérité économique. Mais cette prospérité a été de courte durée, bientôt les athbejs, (branche des Benou hilal) devenus alliés du royaume hammadide, s'installent autour de la Qual'a et y rendent la circulation sur les routes, l'exploitation des jardins et des champs tout à fait impossible[4]. "En 1104, écrit G.

---

[1] Georges Marçais. Les arabes en Berbérie du XI au XIV siècle. op. cit. p. 196.

[2] Georges Marçais. Les arabes en Berbérie du XI au XIV siècle. op. cit. p.197.

[3] Georges Marçais. Les arabes en Berbérie du XI au XIV siècle. op. cit. p.198.

[4] Georges Marçais. Les arabes en Berbérie du XI au XIV siècle. op. cit. p. 200.

Marçais, La Qual'a était définitivement déchue de sa résidence royale" , El Mançoûr la quitte pour En Naciriya (Bougie).

Sur le plan économique, si les arabes n'initient pas la Berbérie au nomadisme, du moins, ils en augmentent les possibilités. L'élément nomade berbère était principalement représenté par les zénètes. D'après Marçais: "entre eux et les nomades arabes, la lutte éclata sans doute dés le premier contact"[1]. Car l'industrie pastorale exige de vastes terrains de parcours. Force fut aux pasteurs autochtones de faire place aux étrangers. Dés lors, les zénètes se sont retrouvés refoulés vers l'ouest, et n'eurent plus d'accès aux plateaux Constantinois et au Zab.

De même l'antagonisme entre les nomades berbères et les nomades arabes a eu de graves répercussions sur les agriculteurs sédentaires. C'est là, d'après Marçais, que: "le fléau arabe se manifeste avec le plus de brutalité"[2]. Car: "Les arabes pareils à un vol dévastateur de sauterelles, lâchant leurs troupeaux au milieu des récoltes. Les jardins saccagés, les ruraux dépouillés et maltraités, les hameaux mis au pillage"[3].

Sous le titre: "Le passé de l'Afrique du nord: les siècles obscurs", E. F. Gautier a écrit l'ouvrage qui a eu, passé et présent, le plus de retentissement et d'impact, par ses idées et ses thèses, sur le lecteur de l'histoire du Maghreb, malgré son regard partial et simpliste.

---

[1] Georges Marçais. Les arabes en Berbérie du XI au XIV siècle. op. cit. p. 208.

[2] Georges Marçais. Les arabes en Berbérie du XI au XIV siècle. op. cit. p.209.

[3] Georges Marçais. Les arabes en Berbérie du XI au XIV siècle. op. cit. p. 209.

A lire Gautier, quand les premiers arabes du VII^{ème} siècle sont arrivés au Maghreb, ils ont surtout occupé les villes dont ils avaient besoin pour asseoir leur domination. Par conséquent les plaines furent épargnées. De plus, "l'invasion" du VII^{ème} siècle a été gouvernementale, se limitant à l'installation des garnisons et des bureaux[1]. Ces arabes là, étaient pratiquement célibataires. Leur langue: l'arabe, demeura confinée dans les milieux bourgeois jusqu'aux portes des villes. C'est pour cela que les berbères ont pu préserver leur "patois", "la seule langue populaire"[2].

L'émigration du XI^{ème} siècle n'a pas continué l'oeuvre de la première: "elle en a arrêté net le développement... Elle n'a apporté que des germes de mort, de toxines d'une nocivité extraordinaire"[3]. Ainsi, selon l'auteur, entre les deux "invasions", il n'y a de commun que le nom: arabe. Car, même la langue que les arabes du XI siècle ont introduit est une langue "corrompue", et "vulgaire".

Il s'agit cette fois "d'un peuplement, d'une colonisation". A la différence des premiers arabes, les seconds sont arrivés, avec femmes, enfants et bêtes. Mais, ajoute Gautier, ce n'est pas: "la colonisation rurale, à la romaine, voire à la carthaginoise, à la française, auxiliaire de l'action gouvernementale, propagatrice d'une civilisation". Ce sont des nomades purs, "ennemis de tout gouvernement... De purs agents de pillage et de destruction"[4]. A partir du XI^{ème} siècle sans discontinuer,

---

[1] E. F. Gautier. Le passé de l'Afrique du nord: les siècles obscurs. op. cit. p. 410.

[2] E. F. Gautier. Le passé de l'Afrique du nord: les siècles obscurs. op. cit. p. 410.

[3] E. F. Gautier. Le passé de l'Afrique du nord: les siècles obscurs. op. cit. p. 411.

[4] E. F. Gautier. Le passé de l'Afrique du nord: les siècles obscurs. op. cit. p. 412.

jusqu'au XIV^{ème} siècle et au delà, "l'immigration bédouine a été l'immense catastrophe, la fin d'un monde, un incendie comparable à celui du kharijisme, mais bien plus terrible, sans rémission et sans issue"[1].

Les Banu hilal ont détruit l'oeuvre des sédentaires sanhaja, et permis: "la renaissance des zénètes". Dés lors, une coalition entre zénètes et Beni hilal, voit le jour, à cause de la similitude des genres de vie. "Les bédouins ont bien l'air d'avoir été l'allumette dans le tonneau de poudre"[2].

Quelle que soit l'opinion des historiens de la période qui nous intéresse, aucun n'a attribué autant de méfaits aux Beni hilal, comme Gautier.

Sans vouloir entreprendre, on ne sait quelle "réhabilitation" des nomades hilaliens, ni vouloir réfuter le "témoignage" portant sur des événements qui se sont déroulés tout de même trois siècles auparavant, et émanant d'un historien comme Ibn Khaldoun, grand esprit du XIV^{ème} siècle, mais vivant et agissant dans un milieu et dans des conditions historiques déterminées, il convient de considérer l'écart qui sépare ce témoin des faits qu'il prétend rapporter et expliquer.

Il est aussi nécessaire de signaler, que quels que soient les effets à plus ou moins long terme de l'apparition des hilaliens dans l'Ifriqiya ziride au milieu du XI^{ème} siècle, aucun contemporain ne leur a attribué la même importance. Les voyageurs comme les chroniqueurs de la fin du XI^{ème} siècle, ne confirment nullement un pareil tableau. Les historiens du Maghreb ont cru pouvoir parler surtout de "poussées lentes", d'une

---

[1] E. F. Gautier. Le passé de l'Afrique du nord: les siècles obscurs. op. cit. p. 412.

[2] E. F. Gautier. Le passé de l'Afrique du nord: les siècles obscurs. op. cit. p.414.

évolution pour laquelle, l'arrivée des hilaliens ne constituerait qu'un "terminus a quo".

C'est pourquoi nous allons, d'une part, revenir sur nos pas et réexaminer de nouveau la situation de l'Ifriqiya et du Maghreb central, la veille de l'arrivée des arabes, afin de corriger en partie seulement cette vision catastrophique que l'ensemble des historiens du XXème siècle s'acharne à décrire. D'autre part, nous réexaminerons brièvement quelques extraits de l'oeuvre d'Ibn Khaldoun, pour savoir si celle ci fournit -comme ils le prétendent- une explication complète de la crise qui, soi- disant, a mis un terme au développement social et économique du Maghreb.

B - LES ORIGINES DU PROBLÈME.

La rupture des zirides avec les fatimides et la proclamation de la suzeraineté abbasside vers 1041[1], probablement sous pression populaire, et la propagande des juristes malékites, (déjà des massacres de chi'ites ont eu lieu vers 1015 et 1016[2]), n'est qu'une consécration d'un état de choses graduellement crée depuis le départ des fatimides pour l'Égypte (971-972).

Avec le départ d' El Moizz, l'Ifriqiya s'est vu vider de ses meilleurs partisans, les fidèles troupes kétama, de nombreux cadres administratifs, la force navale qui avec Mahdya a assuré aux fatimides la suprématie sur la mer, d'immenses trésors, accumulés par la conquête et le gouvernement du Maghreb. Cette ponction fut ressentie durement par les classes commerçantes, les citadins et les bourgeois de l'Ifriqiya, qui ont vu leur pays réduit à une simple province dépendante.

---

[1] d'après Ibn Idhari, la rupture a eu lieu en 1041/433. Ibn El Athir et Ibn Khalikan la placent en 1043/435 et Ibn Khaldoun en 1045/437.

[2] Hady Roger Idris. La Berbérie sous les zirides. op. cit. p. 153.

En outre, les zirides n'ont pas les mains tout à fait libres dans leur propre gouvernement. El Moizz a laissé les impôts et les finances de l'Ifriqiya à un vice roi: ancien prince aghlabide, ambitieux et orgueilleux qui, bien qu'il ne s'oppose pas immédiatement et ouvertement aux émirs sanhajiens, s'enrichit à force d'exactions. Une bonne partie des impôts qu'il récolte prend la route du Caire[1]. Il se fait haïr et avec lui toute l'aristocratie des hauts fonctionnaires chi'ites, obaidites qui devient de plus en plus étrangère et odieuse aux yeux des habitants de l'Ifriqiya[2].

El Mançoûr b. Bullugin (984-996) est confronté à la montée de nouvelles puissances politiques au Maghreb central, et occidental, d'où les multiples expéditions contre les zénèta, Sijilmassa, Fès...[3], "reprenant à son compte la lutte pour la maîtrise des grands trafics caravaniers, des marchés provinciaux"[4]. De plus, il impose sa suzeraineté, d'une part en distribuant des cadeaux, des tributs et d'autre part, en éliminant toute velléité d'opposition à l'intérieure du royaume: (la double exécution d'Abd Allah Allah b. Mohamed El Hatib et de son fils Yussouf)[5].

Avec Badis (386-406/996-1016), les zirides concentrent encore plus leur puissance sur l'Ifriqiya, dont la richesse suffisait à assurer le prestige de la dynastie. En 997, Hammad est nommé gouverneur d' Ashir. Ainsi, écrit Poncet: "ils s'efforcent de dresser entre la riche Ifriqiya et la menace omeyyade - maghraoua- zeneta,

---

[1] J. Poncet. Le mythe de la "catastrophe" hilalienne. Annales économiques, sociétés, civilisations. 1967. N° 5. p. 1101.

[2] J. Poncet. Le mythe de la "catastrophe" hilalienne. op. cit. p. 1101.

[3] Hady Roger Idris. La Berbérie orientale sous les zirides. op. cit. p. 64.

[4] J. Poncet. Le mythe de la "catastrophe" hilalienne. op. cit. p. 1101.

[5] Hady Roger Idris. La Berbérie orientale sous les zirides. op. cit. p. 69.

la barrière d'une marche militaire confiée à leur dangereux oncle Hammad"[1].

L'émir Badis se voit octroyer par le calife du Caire, Barca et ses dépendances[2]. Pourtant, en dehors de l'Ifriqiya, le reste du Maghreb n'intéresse pas Badis. A partir de 1005-1010, il confie la défense de toutes les provinces excentriques soit en fief à Hammad, soit à des seigneuries militaires plus ou moins importantes: seigneurie zeneta de Tripoli, concession des oasis de Nefzaoua, du Djérid, du Zab.

Les zirides pratiquent une politique dont périra l'empire kairouanais. Ce n'est plus une politique de puissance assurée sur des bases solides, mais de division et de bascule entre ses principaux adversaires. Les charges de plus en plus lourdes imposées à une société stagnante par l'entretien des princes et des forces armées. Pour donner un exemple: durant la guerre entre Hammad et Badis, l'émir distribua de fortes sommes d'argent à ses troupes, "à raison de 500, 1000 ou 2000 dinars par soldat"[3]. Rien que la construction du palais d' Al Mançoûr à Sabra en (985-86) aurait coûté 800.000 dinars d'or[4] . Chaque année le cadeau destiné au calife représente l'équivalent d'un million de dinars[5].

Selon Charles André Julien: "les émirs ne tardèrent pas, en effet, à s'adapter à leur rôle de délégués du calife, qu'ils tinrent même avec un faste oriental. L'un d'eux se mettait à distribuer des milliers de dinars...La dot de la fille de El Moizz chargeait dix

---

[1] J. Poncet. Le mythe de la "catastrophe" hilalienne. op. cit. p. 1102.

[2] Hady Roger Idris. La Berbérie orientale sous les zirides. op. cit. p. 89.

[3] Hady Roger Idris. La Berbérie orientale sous les zirides. op. cit. p. 118.

[4] J. Poncet. Le mythe de la "catastrophe" hilalienne. op. cit. p. 1103.

[5] Charles André Julien. Histoire de l'Afrique du nord. op. cit. p. 70.

mulets et valait un million de dinars. Les somptuosités des souverains zirides coûtèrent cher au pays"[1].

Pour l'instant Badis doit faire face à un très grand danger, celui des hammadides, véritable état organisé, indépendant et qui compte le rester. 1014-1015, signale le massacre des chi'ites et le rejet de l'obédience fatimide. Les zirides mobilisent leurs forces militaires, et en même temps, obligent, marchands et artisans kairouanais à fermer boutiques, souks et fondouks, et à venir s'installer dans l'enceinte de Mansouriya[2].

Cette mesure est la première cause de la ruine de "la citadelle du sunnisme"[3]. Elle est dictée, écrit Poncet: "par la crainte d'un soulèvement bourgeois et populaire qui mûrissait à cette date à travers toute l'Ifriqiya et avait déjà éclaté à Béja, dés que le ziride Hammad s'était déclaré l'ennemi des fatimides et rallié habilement au sunnisme"[4]. La mort prématurée de Badis, il avait moins de trente ans, sauva Hammad. D'ailleurs El Moizz signera une paix accordant au rebelle tout le Maghreb central[5].

L'avènement de El Moizz, âgé de moins de neuf ans, ouvre une période "semi révolutionnaire". L'explosion populaire, et le massacre des chi'ites ne traduit pas uniquement une revanche du malékisme sur le chi 'isme. Cette crise politico - religieuse se double d'une crise économique. "C'est la revanche prise par les bourgeois et les citadins pressurés contre les très riches, les notables, les hauts fonctionnaires, profiteurs du fisc et de l'administration (héritée des fatimides), contre ces castes privilégiées, proliférant à l'abri du sabre

---

[1] Charles André Julien. Histoire de l'Afrique du nord. op. cit. p. 70.

[2] J. Poncet. Le mythe de la "catastrophe" hilalienne. op. cit. p. 1103.

[3] Hady Roger Idris. La Berbérie orientale sous les zirides. op. cit. p. 119.

[4] J. Poncet. Le mythe de la "catastrophe" hilalienne. op. cit. p. 1104.

[5] Hady Roger Idris. La Berbérie orientale sous les zirides. op. cit. p. 127.

sanhajien, d'autant plus impunément qu'elles n'endossent ni la responsabilité, ni les frais, ni les périls des campagnes militaires ou répressives menées par l'émir"[1].

D'ailleurs les faits parlent d'eux mêmes. Ils dépassent le cadre d'un simple antagonisme religieux. Car ils ne se contentent pas de massacrer les chi'ites par familles entières, c'est le pillage systématique des quartiers riches à Kairouan, à Mahdiya, à Mansouriya, et dans les palais princiers eux mêmes. Ce désordre social ne se limitait pas aux villes, H. R. Idris, note qu'en 1018, l'Ifriqiya souffrait d'une grande disette et de nombreux combats. Les routes du Sahel sont si peu sûres, qu'un groupe de "voyageurs" chi'ites (200 personnes, avec femmes et enfants) est massacré par la population paysanne des environs de Mahdiya[2].

Les difficultés à l'intérieur comme à l'extérieur ne cessent d'augmenter, alors que la puissance des zirides ne cesse de décliner. La paix établie entre hammadides et zirides, est encore une fois rompue (vers 1016)[3], et les deux familles s'affrontent de nouveau en (1017). D'autres révoltes éclatent dans le sud est du pays (Les zenata), à Tripoli et à Djerba[4]. Mais le plus frappant, est l'incapacité du souverain ziride à refréner les ambitions et à mater les révoltes. Tout échappe graduellement à l'autorité ziride. L'existence de tensions sociales et politiques à l'intérieur de l'état kairouanais est attestée par divers épisodes de politique intérieure.

A propos de la désignation du cadi de la ville, nous voyons s'affronter les tenants de la désignation traditionnelle qui, au reste, demeure dans la même famille. Ils se comptent parmi les grandes notabilités

---

[1] J. Poncet. Le mythe de la "catastrophe" hilalienne. op. cit. p. 1104.

[2] Hady Roger Idris. La Berbérie orientale sous les Zirides. op. cit. p. 149.

[3] Hady Roger Idris. La Berbérie orientale sous les zirides. op. cit. p. 153.

[4] Hady Roger Idris. La Berbérie orientale sous les zirides. op. cit. p. 160.

bourgeoises kairouanaises, puis ceux de l'autorité souveraine qui veulent imposer leur propre cadi et freiner les prétentions croissantes des kairouanais. Devant l'insistance de la "populace", qui s'en prend avec une telle animosité aux docteurs favorables au cadi désigné par le souverain, El Moizz est contraint de céder aux exigences de la "populace"[1].

Même impuissance du souverain à propos d' El Tunisi, coupable d'avoir distingué entre deux catégories de chi'ites: ceux qui étaient des impies, qui méritaient la mort, et ceux qui se contentaient d'affirmer que Ali b. Abi Talib était supérieur aux autres compagnons du prophète; ces derniers ne méritaient pas la mort, et les mariages conclus avec eux étaient valables[2]. Là encore El Moizz se révèle incapable de concilier les oppositions qui ébranlent tout l'empire fatimide et non seulement l'Ifriqiya.

Sur le plan extérieur, les zirides s'épuisent à reconstituer une puissance maritime et sicilienne. Effort sans lendemain, car malgré quelques succès, ils ne récoltent que désastres exploités par les normands[3]. La Sicile est en réalité perdue pour les zirides. El Moizz tente de sauver celle-ci en armant une flotte considérable, qui est emportée par la tempête[4].

Tous ces faits éclairent la vraie nature de la société de l'Ifriqiya, qui ne ressemble pas au tableau optimiste d'un "apogée" à la veille de l'arrivée des tribus hilaliennes, elle en est même l'opposé.

Cette crise, sans précédent, que traverse l'état ziride devient encore plus manifeste et plus évidente à la

---

[1] Hady Roger Idris. La Berbérie orientale sous les zirides. op. cit. p. 184.

[2] Hady Roger Idris. La Berbérie orientale sous les zirides. op. cit. p. 185.

[3] Hady Roger Idris. La Berbérie orientale sous les zirides. op. cit. p. 167.

[4] J. Poncet. Le mythe de la "catastrophe" hilalienne. op. cit. p. 1110.

lumière de la crise financière de 1050. Cette crise, J. Poncet en a analysé les caractéristiques.

En effet, la répudiation des fatimides est chose faite à partir de 1049-1050. C'est l'occasion de supprimer les eulogies alides et le nom du souverain fatimide de l'effigie monétaire. Mais c'est l'occasion aussi pour le souverain kairouanais de s'assurer les avantages et les privilèges de l'émission de la monnaie à son seul profit et de tirer parti au maximum des réserves d'or existant en Ifriqiya.

El Moizz commence par faire fondre la masse énorme de tous les dinars qu'il détenait portant les noms des califes obaidites[1]. Puis, il fait publier que la monnaie fatimide n'avait plus cours et que dans ses états, dinars ou dirhams ne devaient plus porter gravé aucun de ces noms.

L'application de cette mesure n'alla pas sans difficulté, la preuve en est que deux mois plus tard, en sawwâl 441/26 Février, 26 Mars 1050, le sultan Abu Tamim, fit proclamer que quiconque utiliserait de la monnaie portant un nom de calife obaidite serait sévèrement puni[2].

En fait, écrit Poncet: "la rupture de 1049-1050, après des années de manoeuvres et de tergiversations, de la part d' El Moizz b. Badis et de bon nombre des courtisans et des aristocrates placés à la tête de l'état, n'est pas dictée par une quelconque conviction religieuse, mais par d'impérieuses nécessités. Elle a le caractère d'une opération, financière et politique, de sauvetage, s'appuyant sur tous les moyens dont dispose encore l'état: confiscation de fortunes créées aux dépens du trésor public zirido fatimide, énorme et profitable reconversion

---

[1] Hady Roger Idris. La Berbérie orientale sous les zirides. op. cit. p. 196.

[2] Hady Roger Idris. La Berbérie orientale sous les zirides. op. cit. p. 196.

monétaire"[1]. D'autant plus que le flux d'or soudanais se tarit à cette époque. La route de l'or qui unissait le Soudan producteur aux pays orientaux méditerranéens, en passant par le sud et le centre de l'Ifriqiya est maintenant dominée soit par la reconquête omeyyade, soit par le développement des nouvelles puissances djéridienne[2].

Nous assistons en Ifriqiya à d'énormes rafle de réserves d'or locales, en substituant à la monnaie obaidite une nouvelle monnaie d'or, "de même poids et de même titre, mais recevant une valeur libératoire plus de quatre fois moindre auprès des changeurs commerciaux et des agents du fisc. Le nouveau dinar dévalué de plus de 3/4 aurait cependant encore valu 35 dirhams kairouanais, alors que le dinar fatimide à l'origine en valait seulement de 8 à 15"[3].

Donc, l'effondrement de l'état ziride est la conséquence prévisible de l'épuisement de ses ressources économiques et financières. La poussée hilalienne s'ajoute à toutes ces pressions intérieures et extérieures. Dés lors il serait ahurissant, à la lumière de tous ces facteurs de parler d'une "catastrophe" hilalienne.

C - IBN KHALDOUN ET LE MYTHE DE L'INVASION HILALIENNE.

Selon les historiens du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècle, l'intérêt particulier de l'oeuvre d' Ibn Khaldoun serait de nous fournir directement une explication de la crise qui a arrêté net le développement économique et social de l'Ifriqiya en particulier et du Maghreb en général. Cette crise résulterait de "l'invasion" progressive de l'Afrique

---

[1] J. Poncet. Le mythe de la "catastrophe" hilalienne. op. cit. p. 1111.

[2] J. Poncet. Le mythe de la "catastrophe" hilalienne. op. cit. p. 1111.

[3] J. Poncet. Le mythe de la "catastrophe" hilalienne. op. cit. p. 1112.

du nord par des tribus d'arabes nomades venues d'Orient: les Bani hilal suivi ensuite par les Beni Solaym.

Avant tout, il faut souligner que ni "Les prolégomènes", ni "L'histoire des berbères" ne contiennent une étude systématique de la crise dont Ibn Khaldoun a pu observer les effets au XIVème siècle. Pour Yves Lacoste: "L'oeuvre d'Ibn Khaldoun ne contient pas l'exposé méthodique des causes profondes de ce phénomène destructeur. "L'histoire des berbères" décrit une succession de troubles, de désordres, l'essor et l'échec de plusieurs tentatives de centralisation monarchiques"[1].

Ibn Khaldoun n'oppose pas les caractères du Maghreb avant et après l'arrivée des arabes au XIème siècle. Les abondants développements que les historiens modernes ont consacré à cet événement, et le rôle décisif qu'ils lui accordent dans l'histoire du Maghreb, ne procèdent pas directement de l'oeuvre d'Ibn Khaldoun, ni dans la forme ni dans le fond. Ils résultent d'une thèse construite à partir d'éléments fournis par les "prolégomènes", et par "L'histoire des berbères".

Certes Ibn Khaldoun a parlé dans certains paragraphes des destructions commises par les arabes nomades, mais dans d'autres paragraphes, il a vanté les mérites, les qualités morales et les vertus politiques de ces mêmes arabes. Car Ibn Khaldoun n'a pas négligé, d'une part, que ceux ci ont fondé de très grands et solides empires en Orient comme en Occident, d'autre part, il démontre que les organisations politiques valables, ainsi que les royaumes maghrébins ont été fondés par des populations nomades "arabes" ou des tribus qui présentent des caractéristiques sociales et politiques voisines. Ibn Khaldoun, cite parmi ces fondateurs d'empires, les fatimides qui sont pour l'essentiel des paysans de la

---

[1] Yves Lacoste. Ibn Khaldoun: naissance de l'histoire, passé du tiers monde. Paris. Maspéro. 1978. p. 87.

Kabylie, les almoravides, des nomades sahariens, les almohades, des montagnards du haut Atlas marocain.

En fait Ibn Khaldoun distingue entre deux groupes qu'il désigne sous les noms de sédentaires, d'arabes, de bédouins, l'autre groupe formé par les ruraux, les gens du "bled", qu'ils soient nomades ou cultivateurs sédentaires, et autre groupe formé par les citadins et les cultivateurs suburbains[1]. Ainsi, si Ibn Khaldoun critique les arabes pillards, destructeurs, c'est en opposition avec les arabes constructeurs et fondateurs d'empires.

La pensée d'Ibn Khaldoun est extrêmement complexe. Il est fondamental de saisir le sens véritable de plusieurs passages, qui isolés les uns des autres paraissent contradictoires.

Les historiens n'ont pris en considération qu'une partie seulement des informations fournies par Ibn Khaldoun. Ils ont envisagé sommairement ses textes et ont souscrit à la thèse des invasions du XI^{ème} siècle qui aurait ruiné l'oeuvre des sédentaires. "La thèse, écrit Lacoste, de la responsabilité historique du nomade, la théorie de l'opposition éternelle des nomades et des sédentaires sont en contradiction avec un grand nombre de faits qui relèvent de l'observation la plus élémentaire"[2].

Mais en fait y a-t-il eu véritablement une "invasion"?

Quand les tribus hilaliennes pénètrent en Ifriqiya en 1051-1052, elles sont encore peu agressives et peu nombreuses, environ cinquante mille hommes, d'après les estimations les plus légitimes. Elles sont loin de s'être comportées comme des conquérants dévastateurs comme ils se plaisent à décrire. D'ailleurs, l'émir ziride ne

---

[1] Yves Lacoste. Ibn Khaldoun. op. cit. p. 90.

[2] Yves Lacoste. Ibn Khaldoun. op. cit. p. 91.

s'en émeut pas outre mesure. Au contraire, il croit trouver en eux les alliés qui lui manquent. Surtout pour contenir les rebellions méridionales sans cesse renaissantes.

Le désastre de Hayderan demeure confus. L'armée rassemblée difficilement par l'émir contenait des contingents peu sûrs. De plus le souverain se méfiait à juste titre de ses propres lieutenants, et de ses bons alliés. C'est ainsi qu'on assiste à de nombreuses défections, et des trahisons motivées surtout par l'appât du gain[1]

Après le désastre de Hayderan, le ziride regagne piteusement El Mançoûriya, sans troupes. "Le bel appareil militaire sur lequel s'appuyaient autrefois les émirs zirides et qui au début du règne d'El Moizz encore, frappait d'admiration et de terreur leurs adversaires, s'était disloqué graduellement, il s'était usé en vain combats. Les cadres berbères ou ifriqyens avaient perdu confiance dans un chef qui ne s'appuyait plus sur eux et réservait aux noirs sa prodigalité et ses faveurs"[2].

Nombres d'officiers et de soldats professionnels contribueront à former, à diriger ces bandes de "gens sans aveu"[3], qui vont apparaître un peu partout. Le souverain ziride est incapable de résister. "Ses réserves financières, son armée, son administration ne peuvent retrouver corps"[4].

Comment les hilaliens peuvent-ils être responsables de cette situation sans précédent? D'autant plus que les zirides ont depuis toujours engagé des batailles, subi des défaites, sans que pour cela leur état

---

[1] J. Poncet. Le mythe de "la catastrophe" hilalienne. op. cit. p.1114.
[2] J. Poncet. Le mythe de "la catastrophe" hilalienne. op. cit. p.1114.
[3] J. Poncet. Le mythe de la "catastrophe" hilalienne. op. cit. p.1114.
[4] J. Poncet. Le mythe de la "catastrophe" hilalienne. op. cit. p.1115.

s'effondre. Les déplacements des hilaliens ne ressemblent en rien à une conquête. Ils n'essaient pas de se substituer à un état.

Ce que les historiens du XX^{ème} siècle, ont imputé à ces tribus arabes: villages incendiés, destructions des cultures, des puits, des vergers, destructions des agglomérations urbaines et villageoises etc., sont, la plupart du temps le fait de bandes de pillards, qui rançonnent, coupent les routes, cherchant à terroriser les citadins, les ruraux pour en extorquer des rançons immédiates. Toute une masse de petits et de grands pillards profiteurs habituels de tels troubles. Ce n'est pas l'oeuvre de tribus nomades, cherchant surtout des terres de pâturages où se fixer[1].

Cette situation est la conséquence aussi de l'effondrement de l'ordre politique, économique et social.

[1] J. Poncet. Le mythe de "la catastrophe" hilalienne. op. cit. p.1117.

CHAPITRE IV

L'ÉPOPÉE ALMORAVIDE D'APRÈS LES HISTORIENS DU DÉBUT DU XX SIÈCLE.

L'histoire des Almoravides a très peu intéressé les historiens du Maghreb du début du XX^{ème} siècle. Ils lui ont consacré une part relativement faible dans leurs récits, se limitant à un aperçu des grandes lignes de la vie politique du mouvement.

Les historiens ont insisté sur les débuts du mouvement almoravide, mais sans pour autant montrer son caractère religieux. Le Maghrib al-Aqsa a été superficiellement islamisé entre le VIII^{ème} et le XI^{ème} siècle, aussi le mouvement almoravide constituera-t-il le premier effort d'organisation militaire, politique et économique permettant d'assurer la diffusion d'un islam orthodoxe moins sommaire.

Au moment où l'est du Maghreb se fragmente: l'état ziride se divise en principautés sans force, l'ouest maghrébin connaît une certaine cohésion et une relative homogénéité. Ce qui favorisera la naissance de grands empires tels que ceux des Almoravides et des Almohades.

En effet le XIème siècle, avec l'arrivée des almoravides, marque une étape importante dans l'histoire de tout le Maghreb. L'histoire de ce pays, depuis la rupture d'El Moizz avec les fatimides, s'est déroulée en dehors de l'influence orientale. Et c'est du Maghreb que naîtront les dynasties nouvelles.

Notre étude n'est pas, à proprement parler l'histoire de cette dynastie, les causes de son édification et ses aboutissements. D'autres se sont chargés de l'étudier. Notre objectif est d'analyser quelques travaux qui portent sur la dynastie Almoravide. En fait, une réflexion critique, une lecture globale, de ce que les historiens ont mis derrière le titre: l'histoire Almoravide.

A - ORIGINE ET DÉBUTS DES ALMORAVIDES.

Les historiens français au début de ce siècle s'intéressent d'une façon superficielle à l'épopée almoravide. En général, nous retrouvons les mêmes renseignements reproduits avec quelques variantes près dans l'ensemble de leurs études. Ils semblent évasifs et manquent d'informations exhaustives à ce sujet. Leurs récits comportent de nombreuses lacunes qui prouvent que les connaissances en histoire marocaine, au début du XXème siècle n'étaient pas aussi développées, ni aussi approfondies qu'on pourrait le croire.

Voyons quelles sont d'après les historiens, les conditions d'apparition de ces nomades venus du désert,

quelles sont selon eux les causes profondes qui ont permis l'ascension de ce groupe guerrier, sa transformation en un état solide puis la constitution d'un empire de cette envergure.

Henri Garrot dans son rappel des origines des almoravides écrit: "des fractions de berbères sanhaja fuyant l'invasion arabe, arrivées dans le sud, avaient formé avec les habitants de ces contrées arides, déjà catéchisées par les missionnaires de la doctrine sunnite, conduits dans leurs désert dés 734, par Ismael, fils d' Obeid Allah Ben El Habhab, gouverneur de l'Afrique pour les omeyyades d'Orient, les tribus désignées sous le nom d' El Molettemin, ou lemtouna, à cause du litham, sorte de voile préservant la figure de la poussière et de l'ardente réverbération des sables, qu'elles avaient adopté; voile qui porte encore les couleurs de désert. Elles occupaient l'immense espace désertique, compris de l'oued Guir au Niger et de l'océan Atlantique à la Tripolitaine"[1].

Dans cet extrait de l'"Histoire générale de l'Algérie", il semble que l'auteur ignore la situation et la localisation des tribus Sanhaja, avant leur transformation en communauté religieuse, et leur expansion au delà de leur territoire. Les sanhaja ne se sont pas réfugiés dans le désert suite à la conquête arabe. "Des berbères, en majorité de race sanhajienne, en marche vers l'ouest dés avant le III siècle, commencèrent par le nord la conquête du Sahara. Aux III et IV siècles de notre ère, leur pénétration fut favorisée par l'introduction et la diffusion du chameau. Ils atteignirent la lisière sud du Sahara où ils se heurtèrent aux populations noires qu'ils refoulèrent, ils occupèrent l'Adrar mauritanien et l'Adrar des Iforas, s'avançant ainsi jusqu'à la limite de la zone tropicale"[2].

---

[1] Henri Garrot. Histoire générale de l'Algérie. Alger 1910. p. 227.

[2] Henri Terrasse. Histoire du Maroc. op. cit. p. 212.

Henri Garrot ne précise pas non plus de quels arabes il s'agit. Est ce la première conquête du VII^{ème} siècle, ou l'arrivée des arabes hilaliens du XI^{ème} siècle. En tout cas, l'établissement des sanhaja au désert n'à pas de rapport avec l'arrivée des arabes, que ce soit la première ou la seconde. Enfin "El Molattamin" n'est nullement synonyme de lemtouna. Les sanhaja du désert sont appelés ainsi à cause du voile qu'ils portaient, tandis que lemtouna est le nom véritable d'une tribu sanhajienne du Sahara occidental, tribu puissante, et qui constitue "la cellule originaire"[1] de l'empire almoravide. Un texte extrait de "Description de l'Afrique septentrionale", nous permet de situer les Lamtuna:"situé entre les terres de l'islam et le pays des noirs, les Lamtuna occupent un terrain de parcours s'étendant sur deux mois de marche en largeur et autant en longueur. Ils estivent entre les terres d'islam, situées au voisinage de Sigilmassa, entre Amatlus et Talwin. Le Sus al-Aqsa constitue la limite de leur zone d'influence vers le Nord"[2]

Les almoravides, écrit Victor Piquet, sont des descendants des anciens gétules. Les historiens arabes les désignent sous le nom de zénètes. On compte en particulier parmi eux "les sanhaja au litham qui nomadisaient au Sahara"[3]. Information erronée puisque Ibn Khaldoun a divisé les grandes familles de tribus berbères en trois catégories: Masmouda, Sanhaja, et Zenata.

Ismael Hamet, à l'instar des autres historiens se contente d'indiquer le lieu géographique où "les sanhaja au litham" nomadisaient: "aux extrémités du Sahara, dans le pays qui avoisine les grands fleuves Niger et Sénégal"[4].

---

[1] Charles André Julien. Histoire de l'Afrique du nord. op. cit. p. 76.

[2] El Bekri. Description de l'Afrique septentrionale, cité par V. Lagardère. Les Almoravides. op. cit. p.19.

[3] Victor Piquet. Les civilisations de l'Afrique du nord. op. cit. p.139.

[4] Ismael Hamet. Histoire du Maghreb. op. cit. p. 79.

De même A. Bernard écrit "des tribus berbères de la souche des sanhaja vivaient dans le désert qui s'étend entre l'Atlas, le Sénégal et l'Atlantique"[1]. Enfin dans "Histoire de l'Algérie" nous lisons: "les lemtouna, parents des touaregs, sont membres de la grande famille sanhajienne. Leur territoire d'origine va du pays des noirs aux oasis du sud marocain, et de l'Atlantique aux confins occidentaux de la Tripolitaine"[2].

Nous remarquons à travers ces quelques exemples que les historiens français ne nous éclairent pas réellement sur les origines des almoravides. Ils désignent vaguement les limites géographiques de leurs parcours. Qu'en est il de leurs richesses, de leur moyens de vivre...? Les auteurs apparemment l'ignorent.

B - NAISSANCE D'UN GROUPE RELIGIEUX.

L'opinion généralement répandue parmi les historiens français est que l'émergence des almoravides et la formation de leur empire sont liées étroitement à un seul facteur, le facteur religieux. "C'est essentiellement une histoire religieuse, écrit A. Bernard, car seule l'idée religieuse est capable de les arracher à leurs querelles locales et de leur inspirer des mouvements d'ensemble"[3].

Les historiens du début du XX^{ème} siècle s'accordent à dire aussi que l'Islam des sanhaja du désert, était sommaire et médiocre. "Ils n'étaient guère musulmans que de nom"[4], écrit Victor Piquet. "Ignorants et farouches"[5], ajoute le général Faure Biguet. "Ces farouches

---

[1] A. Bernard. Histoire de l'Algérie. op. cit. p.141.

[2] Stéphane Gsell et Georges Yver. Histoire de l'Algérie. op. cit.p.136.

[3] A. Bernard. Histoire de l'Algérie. op. cit. p. 127.

[4] Victor Piquet. Les civilisations de l'Afrique du nord. op. cit.p.129.

[5] Général Faure Biguet. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 113.

habitants du désert avaient accepté l'Islam depuis deux siècles, mais ignoraient presque tout de leurs obligations religieuses", d'après Ismael Hamet[1]. "Ils en savaient d'ailleurs très peu de chose, écrit A. Bernard, et le seul enseignement qu'ils en avaient retenu, c'était le devoir de la guerre sainte contre les nègres du Soudan, païens, haïssables"[2].

En effet, les tribus sanhaja du Sahara occidental, semblent converties à l'islamisme dés le IXème siècle[3]. Mais leur Islam est demeuré pauvre et sommaire (peut être à cause d'un manque de contact avec le nord). D'où la nécessité d'une reconversion symbolisée par le pèlerinage de Yahya b. Ibrahim, chef des Guddala au XIème siècle.

A ce sujet, nos historiens retracent sommairement l'histoire classique des débuts de la confédération sanhajienne. "Un notable de la tribu Godala, écrit Victor Piquet, étant allé à la Mecque rencontra à Kairouan un savant docteur qui prêchait l'orthodoxie, c'était l'époque où Kairouan... revenait au rite sunnite. Le sanhajien adopta les doctrines nouvelles et vint les répandre dans son pays. Il fonda avec ses premiers adeptes un couvent (Ribat) dans un îlot du "bas du Nil" , "du bas Niger"[4].

L'histoire rapportée par l'auteur est complètement dénaturée, car celui-ci nous laisse croire que c'est Yahya b. Ibrahim qui s'est chargé lui même d'enseigner la science islamique aux sanhaja, et que c'est lui qui a fondé le ribat. Or le chef des Guddala est revenu de son voyage accompagné par Abd Allah b. Yasin, un sanhajien de la tribu des Gazzula, un des disciples de Waggag b. Zalwi, qui est lui même disciple d'abou Imram al

---

[1] Ismael Hamet. Histoire du Maghreb. op. cit. p. 79.

[2] A. Bernard. Histoire de l'Algérie. op. cit. p. 141.

[3] Jean Brignon. Histoire du Maroc. op. cit. p. 87.

[4] Victor Piquet. Les civilisations de l'Afrique du nord. op. cit.p.129.

Fasi. Grâce au soutien de Yahya b. Ibrahim, Abd Allah b. Yasin est devenu un chef politique et militaire. Il soumet ses disciples de la tribu Guddala à un régime dur et excessif. Mais, les maitres du desert n'étaient pas disposés à accepter tel régime, d'autant plus que Abd Allah b. Yasin avait un penchant marqué pour les biens de ce monde, et pour les femmes. Après la mort de son protecteur Yahya b. Ibrahim, Abd Allah b. Yasin est chassé par les Guddala de leur territoire[1].

De telles informations inexactes se trouvent malheureusement dans de nombreux récits. Ainsi dans "L'autre France" où l'auteur propose un bref aperçu de l'histoire almoravide, nous lisons "les plus puissantes tribus du Sahara occidental, les louata, furent prises au Xème siècle d'un zèle de croisade islamique... Un de leur chef, Aboubekher Ibn Tachoufin, l'apôtre des noirs. Un autre, Youssof Ibn Tchoufin évangélisa tout l'ouest, fonda Marrakech en 1062 pour tenir en respect les montagnards du grand Atlas, conquit Fez, le Rif, Oujda, massacra les garnisons de Tlemcen, Tenés, Oran, Ceuta et passa en Andalousie, prit le titre de commandeur des croyants. Ainsi des deux côtés à la fois, l'Ifriqiya devenait musulmane"[2].

Il est vrai que cet ouvrage ne prétend pas étudier l'histoire du Maghreb au moyen âge. C'est surtout à "l'oeuvre civilisatrice" de la France en Afrique du nord que les auteurs consacrent cette étude. D'ailleurs toute la partie concernant l'histoire du Maghreb médiéval, intitulée "l'ère des invasions" est insérée entre l'histoire des vandales et la conquête turque. Ce qui ne laisse vraiment pas de place à une étude consciencieuse, ni de l'histoire du Maghreb en général, ni celle des almoravides en particulier.

---

[1] V. Lagardère. Les Almoravides. op. cit. p.49-50.

[2] Louis Querouil. L'autre France. op. cit. p. 111.

Mais cela n'empêche pas une certaine probité quant aux informations livrées aux lecteurs. Balayer l'histoire d'un empire de cette envergure, qui a marqué particulièrement la destinée du Maghreb et sans avoir préalablement vérifier l'authenticité des faits, l'écrire avec autant de dédain, n'est pas digne d'un historien, surtout lorsque nous lisons, en tête d'affiche, des collaborateurs tels que Henri Lorin, Marcel Nasi ou Jean Garody.

Outre les informations erronées, ,bien des auteurs manquent de précision et de renseignements utiles pour cerner les débuts des almoravides.

Henri Garrot écrit: " relevant d'une confrérie religieuse du rite malékite, fondée par Abd Allah Ben Meggou, dit Ibn Yasin, originaire de Siljimassa, qui avait son couvent (ribat) dans un îlot du haut Niger. De Ribat, on les appelait merabet, lié, attaché au couvent"[1].

Dans "Histoire de l'Afrique du nord avant 1830", Pechot écrit: "Yahya Ben Ibrahim, dont le zèle avait dû s'exalter au cours de son pieux voyage, rentra dans son pays accompagné d'un marabout malékite, rencontré à Siljimassa. Il chargea ce saint personnage de ramener les gens de sa tribu à une observation exacte des prescriptions coraniques"[2].

Mais selon le général Faure - Biguet, "bien qu'il trouvât des adhérents, la majorité des lemtouna le trouvait gênant et ennuyeux. Abd Allah se disposait à aller chercher chez les nègres des auditeurs mieux disposés, quand on lui conseilla de se retirer dans une petite île située au milieu d'un fleuve et d'y fonder avec ses fidèles une sorte de monastère (ribat)"[3].

---

[1] Henri Garrot. Histoire générale de l'Algérie. op. cit. p. 228.

[2] Louis Pechot. Histoire de l'Afrique du nord. op. cit. p.115.

[3] Général Faure Biguet. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p.115.

Ici l'auteur, à l'instar des autres historiens parle de la tribu des lamtuna comme étant la première qui a accueilli le reformateur ibn Yasin. Ce qui n'était pas le cas. Celui-ci émigra chez les Lamtuna," cousins et rivaux des Guddala"[1] aprés avoir été expulsé de la tribu des Guddala.

D'après Ismael Hamet " Ibn Yasin se mit à prêcher les lemtouna, mais se heurta à une telle résistance qu'il se retira dans un îlot du Sénégal, où il fonda, avec quelques adhérents un ribat, c'est à dire une forteresse occupée par des guerriers qui se donnent pour mission de la défendre et la propagation de la foi"[2].

Nous apprenons aussi dans "Mélanges Africains et Orientaux" que: "les fondateurs d'empire seraient de simples marabout, prétendant réformés les moeurs et la doctrine, mais faisant prévaloir le mérite individuel sur la noblesse de race"[3].

Pou Gaudefroy Demombynes, la formation de la communauté almoravide est identique à la formation des états kharijite et fatimide. "Des éléments ethniques apparentés s'unissent par une initiation secrète autour d'un réformateur qui leur apporte une formule religieuse nouvelle"[4].

C'est une méprise de croire que les conditions d'apparition des almoravides rappellent celles des kharijites et des fatimides. Car les almoravides appartenant à l'école malékite n'usent pas à l'instar des fatimides chi'ites des da'is (agitateurs professionnels) mais des 'Abid-s (ascètes) qui par leur exemple font une

---

[1] Y. Lagardère. Les Almoravides. op. cit. p.50.

[2] Ismael Hamet. Histoire du Maghreb. op. cit. p.79.

[3] René Basset. Mélanges Africains et Orientaux. op. cit. p.19.

[4] Louis Mercier et Gaudefroy Demombynes. Manuel d'arabe marocain. op. cit. p.25.

sorte de propagande[1]. En outre, autour de Abd Allah b. Yasin, il n'y a pas eu une "initiation secrète" comme l'auteur semble le croire. Il n'est qu'un réformateur religieux et un guide spirituel.

De cette façon, les historiens ne livrent que quelques bribes d'informations, la plupart du temps confuses et nécessitant une vérification minutieuse. Un autre trait saillant de leurs récits est que la question religieuse semble dominer toutes les autres. "Almoravides et almohades sont des sectes avant d'être des empires. Leur raison d'être est une action religieuse, c'est un effort de l'Islam, et d'un Islam proprement berbère, pour résister à la menace de l'Espagne chrétienne. La guerre sainte est la cause initiale de leur activité et le principe de leur grandeur"[2].

A. Bernard parle aussi de mission religieuse et de guerre sainte. Mais d'après l'auteur "le prosélytisme, était la prétexte et l'amour du pillage le mobile le plus puissant"[3]. "Il s'agit seulement, ajoute Hardy, de transformer les razzias en guerre sainte"[4].

Certes le facteur religieux a permi la formation du "noyau de l'état futur", la base de départ. Seulement d'autres facteurs, non cités par les auteurs précédents, expliquent la montée almoravide.

---

[1] Abd Allah Laroui. Histoire du Maghreb. op. cit. p. 150.

[2] Stéphane Gsell, Georges Marçais, Georges Yver. Histoire de l'Algérie. op. cit. p. 136.

[3] A. Bernard. L'Algérie jusqu'à la conquête française. op. cit.p. 141.

[4] Georges Hardy. Le Maroc: choix de textes. op. cit. p. 44.

C - LES CONQUETES ALMORAVIDES.

Bien que le motif religieux joue un rôle prépondérant dans la formation des gens du "ribat" et dans leur motivation à porter au delà de ce "ribat" le renouveau religieux, il ne peut à lui seul expliquer l'ascension des almoravides et leur expansion. Les historiens français aveuglés par le but spirituel que beaucoup de sources arabes mettent en avant, négligent les autres facteurs économique, militaire et politique qui justifient aisément la conquête almoravide et son succès. De ce fait, ils ne nous permettent guère d'accéder aux causes profondes de l'évolution des almoravides au XIème siècle.

Aprés l'émigration de Abd Allah b. Yasin chez les Lamtuna, le commandement des almoravides semble appartenir maintenant à deux chefs. Le chef de la grande confédération sanhajienne, Yahya b. Omar, qui détient le pouvoir militaire, alors que Abd Allah b. Yasin, garde un rôle religieux[1], quoique son autorité apparaisse comme prépondérante.

Ce partage du pouvoir, important dans l'organisation du gouvernement almoravide, échappe à l'attention des historiens qui décrivent Abd Allah Ibn Yasin détenant le pouvoir spirituel et temporel. Certains historiens semblent ignorer les premiers commandements almoravides, antérieurs à Youssef b. Tachfin, pourtant Yahya b. Ibrahim, Yahya b. Omar, Abou Bekr b. Omar, tous ces personnages ont posé les fondements de l'empire, et ont joué un rôle essentiel dans l'encadrement des almoravides et dans le succès des premières expéditions.

Ce mouvement politico - religieux s'est transformé en une grande confédération qui bientôt allait déborder les limites de la simple quête spirituelle. En

---

[1] J. Brignon, A. Amine, B. Boutaleb. Histoire du Maroc. op. cit. p.88.

effet, selon Lagardère:" jusqu'à cette époque, les deux grands groupes Sanhaga du Maghrib al-Aqsa: celui du Sud, composé des tribus Lamtuna,Guddala,Massufa,Banu Warit, Lamta et leurs alliés, et celui du nord, appelé groupe Masmuda, vivaient opprimés entre les Zanata dominant dans le nord et les Soudanais au sud. Abd Allah b. Yasin entreprit de briser cet encerclement et d'ouvrir les chemins de l'expansion aux Murabitun"[1]. la coalition almoravide va avoir bientôt l'occasion d'exercer sa force, de faire ses preuves et en même temps d'élargir son terrain d'influence.

Cette occasion se présente dés 445/1053: Une expédition contre les Maghraoua de Siljimassa. "des mécontents de Siljimassa-écrit le général Faure-Biguet- appelèrent les almoravides. On se plaignait de l'excès de taxes imposées par les beni khazroun... Yahya accourut pour y mettre bon ordre, la ville fut prise et les mor'roua qui s'y trouvaient, passés au fil de l'épée"[2].

Louis Pechot se contente d'écrire: "ce fut dans la vallée de l'ouest du Draa que les almoravides, sous la conduite de Yahya Ibn Omar tentèrent leur première expédition, leur activité se tournèrent ensuite vers le sud"[3].

De la même manière que les autres auteurs, Garrot relate brièvement cet événement. Ismael Hamet explique l'intervention des almoravides à Sijilmassa, pour délivrer ses habitants des exactions des Maghraoua. A. Bernard se trompe quant à la date de l'expédition qu'il situe vers 1033[4]. Enfin Georges Hardy ,comme Victor Piquet, ne s'attarde guère sur cette première étape de la constitution de l'empire almoravide. D'ailleurs, seul Abd

---

[1] V. Lagardère. Les Almoravides. op. cit. p. 61.

[2] Général Faure Biguet. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p.116.

[3] Louis Pechot. Histoire de l'Afrique du nord. op. cit. p. 115.

[4] A. Bernard. L'Algérie jusqu'à la conquête française. op. cit.p. 141.

Allah b. Yasin trouve une place dans son récit des débuts des almoravides. L'histoire réelle de cette dynastie commence à partir de Youssef b. Tachfin.

Les almoravides interviennent à Siljimassa poussés par leur zèle religieux, c'est ce que les historiens français retiennent de cette expédition. "Ils prêchent un puritanisme austère et détruisent tout ce que, d'après eux, peut entraîner les hommes à une vie frivole, ils brisent jusqu'aux instruments de musique"[1], écrit Victor Piquet.

Mais n'y a-t-il pas d'autres raisons en plus du zèle religieux qui expliquent cette intervention? Selon Jean Brignon "le désert devenait trop petit pour les soldats trop nombreux et trop pauvres, pauvreté encore aggravée par la sécheresse qui aurait régné à ce moment sur la Mauritanie"[2].

Henry Terrasse ajoute que "les zénètes tenaient les ports marocains du désert où aboutissaient les lignes caravanières d'où ils tiraient leur richesse et leur puissance"[3].

Par conséquent, nous pouvons dire que les almoravides se devaient de posséder Siljimassa, point de rencontre des grandes lignes caravanières. Mais là encore, nos historiens font preuve d'une certaine myopie à l'égard des faits historiques. Ils ne retiennent des causes qui motivent cette expédition que ce qui correspond à leur vision du sanhajien, nomade totalement fanatisé, partant en "croisade".

Après ce coup d'éclat, les almoravides retournent au désert et reprennent la lutte contre les noirs.

---

[1] Victor Piquet. Le Maroc. op. cit. p. 140.

[2] J. Brignon, A. Amine, B. Boutaleb. Histoire du Maroc. op. cit. p.89.

[3] Henry Terrasse. Histoire du Maroc. op. cit. p. 217.

Aoudaghost est prise et pillée[1]. Nos auteurs ne parlent ni de cet événement, ni du massacre de la garnison almoravide de Siljimassa. A les lire, les almoravides continuent sur leur lancée la conquête du reste du Maroc.

La seconde étape de l'expansion almoravide est la conquête du Maroc. Yahya b. Omar, tué en 448/1056, fut remplacé par son frère Abou Bekr.

L'histoire de cette conquête est étudiée d'une manière sporadique. C'est une histoire vidée de tout sens logique, creuse et muette. A lire les historiens du début du XX^{ème} siècle, il nous semble être dans une galerie de "figure de cire". L'histoire est réduite à un défilé militaire de grands personnages. Bref, c'est l'histoire officielle telle que les historiens prisonniers de leur époque voudraient la faire croire. Ainsi nous ne pouvons que nous résigner au temps présent (colonisation).

Donc, les almoravides sont à nouveau sur le départ (1056-1057). "Le nouveau émir reprit la marche vers le nord. Les lemtouna vainquirent et soumirent successivement les habitants du Sous et la grande tribu Masmouda, puis vint le tour des Maghraoua qui occupaient Ar'mat (1057), puis celui des beni ifren de Tadla. Les gens qui résistaient étaient exterminés, les autres se ralliaient à la pure doctrine de la sunna et grossissaient le nombre des conquérants"[2].

Henri Garrot, comme beaucoup d'historiens s'intéresse plus au rôle joué par les almoravides en Andalousie, dans la lutte contre les Castillans, et ne propose qu'un coup d'oeil sur leur histoire au Maghreb. "Abou Bekr Ibn Omar, entreprend en 1060 la conquête du Maghreb extrême qu'il évacue en 1062 pour aller constituer un empire au Soudan. Son cousin Youssef Ibn Tachfin revenu

---

[1] Henri Terrasse. Histoire du Maroc. op. cit. p. 220.

[2] Général Faure Biguet. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 117.

peu après, fonda la ville de Marrackech (Maroc) pour remplacer Aghmat, alors la ville principale du sud du Maghreb...s'empare de Meknez et de Fez sur les princes zirides (1068). Six ans après, les almoravides étaient maîtres de tout le Maghreb extrême, à l'exception des places de Tanger et de Ceuta, restées aux mains des Edrissides Hammoudites d'Espagne. Ces villes tombèrent avec le reste du Maghreb, au pouvoir des almoravides en 1084, époque où disparut du Maghreb El Aksa, l'autorité des Edrissides Hammoudites déjà disparue en Espagne[1].

Ce résumé loin d'éclaircir les grandes lignes de la conquête almoravide au Maroc, rend cette histoire confuse et difficile à comprendre. Comment peut il en être autrement, alors que l'auteur traite d'une période qui s'étend de 1056 jusqu'au moins 1086, date à laquelle les almoravides passent en Espagne, condensée en une douzaine de lignes. En outre Henri Garrot, commet des inexactitudes quant à la date des événements eux mêmes. D'après l'auteur, Abou Bekr entreprend la conquête du Maghreb extrême en 1060, or nous savons que l'expansion almoravide a débuté depuis 1056-1057. De plus Abou Bekr n'a pas évacué le Maghreb pour aller se constituer un empire au Soudan. "Les sanhaja du désert se battaient entre eux et Abou Bekr dût aller sur place mettre fin aux dissensions"[2]. En fait assurer les bases mêmes du mouvement almoravide.

De son côté Victor Piquet propose un résumé de cette épopée almoravide. "Après avoir converti les nègres du Sénégal, ils se portent au nord, atteignent le Tafilet, puis le Sous, et pénètrent au Tadla, suivant le chemin traditionnel des invasions venues du désert, celui que suivra au XX^{ème} siècle un de leurs modernes descendants El Hiba. Bientôt, ils dominèrent tout le sud et fondent la ville de Maroc (Marrakech) en 1063. Puis à la tête d'une

---

[1] Henri Garrot. Histoire générale de l'Algérie. op. cit. 228.

[2] Charles André Julien. Histoire de l'Afrique du nord. op. cit. p. 80.

troupe nombreuse et bien organisée, ils marchent sur Fez, où ils entrent massacrant les habitants"[1].

Ainsi donc, le mouvement almoravide est analogue à celui d' El Hiba. Nous remarquons combien le présent de l'historien détermine le poids relatif aux événements passés. La distance qui sépare ces deux faits n'est pas un obstacle pour l'auteur, même s'il est vrai que l'historien doit se servir du présent pour la compréhension du passé, car "nous sommes le sens de ce passé là".

Mais dans ce contexte précis, il semble que Victor Piquet ne tient pas compte des conditions politique et sociale de chacun de ces deux mouvements. Si le mouvement almoravide, au XI^{ème} siècle est issu d'une évolution socio- économique qui a permis la naissance de grands empires, le mouvement d' El Hila au XX^{ème} siècle est l'expression de la résistance du sud marocain, dés la signature du protectorat. Ce n'est certainement pas comme l'écrit l'auteur "une invasion venue du désert".

La route suivie par les almoravides pour atteindre le nord, n'est pas choisie au hasard. Elle est déterminée par les routes commerciales. De plus, il semble que Victor Piquet oublie que les almoravides sont des nomades, et donc ont besoin de pâturages, c'est ce qui explique l'expédition du Sous et la prise de Taroudant sa capitale[2].

Huart, de son côté, expose les faits relatifs à cette conquête. Mais il se révèle un piètre historien qui ne prend pas la peine de vérifier l'authenticité de ses propos. "Abd Allah Ibn Yasin restait toujours le chef spirituel de ces moines guerriers, mais il laissa la conduite des expéditions aux fils d' Omar, Yahya et Abou Bekr. C'est auprès du second que se forma Youssef Ibn

---

[1] Victor Piquet. Le Maroc. op. cit. p. 140.

[2] J. Brignon, A. Amine, B. Boutaleb. Histoire du Maroc. op. cit.p. 89.

Tachfin, leur futur commandant. Enfin depuis 450/1058, c'était une femme Zeineb, épouse de Abou Bekr qui commandait les troupes. Le fondateur des marabouts du Sénégal mourut en 450/1058 et fut remplacé au point de vue spirituel par un de ses disciples, mais le pouvoir effectif resta dorénavant entre les mains des chefs lemtouna. Zeineb divorça d' Abou Bekr qui partit pour le Sénégal combattre les dissidents, puis elle épousa Youssef Ibn Tachfin qui alors commandait au nord de leurs possessions et prit le titre d'émir en 453/1063. Une année plus tard, il fonda la ville de Marrakech (Maroc)[1].

Encore une fois, les connaissances des historiens sont insuffisantes à propos de l'histoire de cette dynastie. Huart a concentré son étude, principalement sur le rôle des almoravides en Andalousie négligeant ainsi leurs actions à l'intérieur du Maghreb. De plus, plusieurs informations citées dans ce texte méritent un éclaircissement. D'une part Yahya et Abou Bekr ne sont pas les fils d' Omar. D'autre part, Zeineb n'a nullement commandé les troupes almoravides et enfin Youssef b. Tachfin n'a pris le titre d'émir Al Muslimin qu'après sa victoire en Espagne sur les chrétiens (Zallaca, 1086).

Nous pouvons nous attendre de la part de Ismael Hamet, directeur de l'institut des hautes études marocaines à davantage d'investigations et plus d'interrogations, d'autant plus qu'il dresse au début de son ouvrage une liste exhaustive de sources arabes dont il s'est servi pour élaborer son travail. Mais il n'en est rien, à l'image de ses prédécesseurs seule l'histoire politique événementielle l'intéresse, écrite sous forme d'annales, sa consultation demeure fastidieuse.

Dans "Histoire de l'Algérie", l'auteur propose aussi un bref aperçu de l'histoire almoravide au Maroc. Il compare les nomades beni hilal aux nomades sanhajiens.

---

[1] Charles Huart. Histoire des arabes. 2 volumes. 1912-1913. p. 176.

"Les uns et les autres sont dans un état voisin de la sauvagerie, cependant, il y a entre eux des différences profondes. Les almoravides ont le mérite de représenter un idéal religieux et ils feront de louables efforts pour se hausser à une forme de civilisation supérieure. Entre les purs arabes hilaliens et les sahariens berbères, la comparaison est toute à l'avantage de ces derniers"[1].

L'examen de cet extrait montre encore une fois l'éternelle opposition arabe berbère et les ressentiments inassouvis contre l'arabe hilalien. Bien que l'auteur traite les nomades sanhajiens de "sauvages", ils demeurent à ses yeux nettement supérieur aux "arabes purs".

Certains historiens font de Youssef b. Tachfin, le personnage le plus important de l'histoire almoravide. Sans lui l'histoire de cette dynastie ne pouvait être accomplie. C'est lui le moteur de cette histoire, sa gloire et sa renommée y sont attachées. "Le véritable fondateur de l'empire almoravide est Youssef Ibn Tachfin" écrit A. Bernard[2].

Georges Hardy, de son côté vante ses qualités: "profondément religieux, d'une austérité farouche, il semble bien qu'il soit réellement distingué par toutes sortes de nobles qualités, courage, générosité, esprit de justice"[3].

En fait, ce que les historiens semblent oublier, c'est que l'influence d'Ibn Tachfin est déterminée avant tout par l'organisation de la société maghrébine et par le rapport entre les forces sociales en présence. L'histoire ne peut se résoudre à n'être qu'une pure chronologie.

---

[1] Stéphane Gsell, Georges Marçais, Georges Yver. Histoire d'Algérie. op. cit. p. 137.

[2] A. Bernard. L'Algérie jusqu'à la conquête française. op. cit.p. 142.

[3] Georges Hardy. Le Maroc. op. cit. p. 45.

D'un simple subordonné d' Abou Bekr, Ibn Tachfin (1061-1107) va petit à petit conquérir pour lui seul le Maghreb. Mais de cette conquête, nous n'en connaîtrons que quelques bribes, relatées d'une manière incohérente et embrouillée par les historiens de la période coloniale. Nous distinguons mal les étapes de l'épopée almoravide, expéditions vers le sud, offensive vers le nord, ou investissement du Maghreb central, rien ne parait clair dans leurs récits.

La conquête du Maghreb par les almoravides est devenue une simple promenade, sans opposition, sans obstacles. Certes, les auteurs mentionnent quelques résistances sporadiques et éphémères ici et là, mais ils sont incapables, dans le cadre de cette rapide revue de l'épopée almoravide d'aborder le problème complexe et essentiel des causes profondes de leur succès, c'est à dire, l'instabilité politique au Maghreb, l'orientation de la route de l'or vers Marrakech et l'idéal religieux qu'ils représentaient à l'époque.

A la fin du XI^{ème} siècle, le Maghreb occidental du Sahara à la Méditerranée est unifié sous une même autorité politique. Mais une fois cette phase d'édification achevée, qu'en est il de l'organisation de l'état almoravide, de la composition de l'armée, de l'autorité religieuse, de l'organisation sociale? Les historiens demeurent muets devant toutes ces questions. L'oeuvre almoravide, aux yeux des auteurs, se limite à une expansion géographique.

D - LA POLITIQUE ANDALOUSE.

L'intervention almoravide en Espagne fait partie de la politique religieuse d'Ibn Tachfin. Tout permet de croire que la conquête de l'Andalousie ne figurait nullement au programme des almoravides à cette époque.

Seulement, celle-ci traversait une crise sociale et politique.

Les historiens français se contentent de parler uniquement de cette crise politique, ignorant pour ainsi dire tous les problèmes sociaux dus essentiellement à une fiscalité de plus en plus lourde. Encore une fois nous sommes confrontés à une histoire chronologique, une simple compilation des faits, inapte à rechercher les causes réelles du problème.

Pour Faure - Biguet: "à la chute du califat omeyyade, l'Espagne musulmane s'était divisée en une multitude de petites principautés: chaque coq avait voulu chanter sur sa branche. Alphonse VI de Castille en avait profité pour s'agrandir... La ruine de tous ces princes était imminente... En 1074 Mo'tamid Ben Abbad fit appel aux Almoravides"[1].

Henri Garrot, n'explique pas non plus cette crise que traverse l'Espagne musulmane. "Youssef Ibn Tachfin, se rendant à l'appel des musulmans d'Espagne, proclama la guerre sainte"[2].

Pour Louis Pechot: "L'Espagne musulmane s'était morcelée en un certain nombre de petits états, portant le nom de royaumes et gouvernés par des princes plus enclins à satisfaire leur goût pour la débauche et l'intempérance qu'à observer les prescriptions du Coran. Cette licence avait soulevé le mécontentement des musulmans restés fidèles à leur foi et provoqué des remontrances souvent violentes des Fakihs"[3].

L'ensemble des historiens insistent, d'une part sur le morcellement de l'Espagne musulmane en petites

---

[1] Faure Biguet. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p.121.

[2] Henri Garrot. Histoire générale de l'Algérie. op. cit. p. 228.

[3] Louis Pechot. Histoire de l'Afrique du nord. op. cit. p. 120.

principautés, (moulouk at tawaif) sans grande envergure, entraînant leur effondrement politique, d'autre part, sur l'influence et le rôle des "fuqahas" (les lettrés de l'islam), séduits par l'intransigeance religieuse des almoravides, les appellent à l'aide. "Youssef Ibn Tachfin, écrit Huart, se sentait appelé en Espagne par le peuple musulman, mené par les fakihs (jurisconsultes), consternés de voir l'impuissance de ses princes à défendre le sol de l'empire contre les entreprises d'infidèles"[1].

Les almoravides interviennent quatre fois en Andalousie. Rappelons, la victoire de Zallaca remportée par les almoravides en 1086/479[2], contre les chrétiens. L'opposition aux différents princes était si forte que les musulmans d'Espagne préféraient l'autorité almoravide. "Des fétouas, écrit Louis Pechot, furent publiées, déclarant les princes musulmans espagnols déchus de leurs droits, par suite de leur impiété, et suppliant Youssef Ibn Tachfin de mettre fin à ce déplorable état de chose"[3]. D'où la déposition de tous les princes d'Andalousie, hormis celui de Saragosse.

C'est alors que, l'empire almoravide eut désormais deux parties très différentes, l'une européenne, l'autre maghrébine, et deux capitales, Marrakech et Séville.

E - L'AFFAIBLISSEMENT DE LA DYNASTIE ALMORAVIDE.

A la mort de Youssef b. Tachfin en 1106, son fils Ali b. Youssef hérite d'un empire d'apparence imposante, mais qui n'était pas tout à fait consolidé. La stabilisation de la conquête et l'organisation de l'empire à la fois européen et africain restaient à faire. "Ni le

---

[1] Charles Huart. L'histoire des arabes. 2 volumes, 1912-1913. p. 181.

[2] Henri Terrasse. Histoire du Maroc. op. cit. p. 231.

[3] Louis Pechot. Histoire de l'Afrique du nord. op. cit. p. 120.

problème militaire -écrit Laroui- ni celui de l'organisation de l'état, ni celui de trouver une idéologie unificatrice ne furent résolus"[1]. Dés cette époque nous entrevoyons les fissures qui conduiront à l'effondrement de la dynastie almoravide.

Encore une fois, nos recherches et nos investigations ne visent pas, à proprement parler, la connaissance des causes réelles, directes ou indirectes de l'affaiblissement puis de la chute des almoravides, mais concernent plutôt l'interprétation des historiens français de la période coloniale. Comment s'expriment ils à ce sujet? Quelles explications apportent ils à cet effondrement?

Nous sommes en présence de deux sortes d'opinions: la première, explique l'affaiblissement de cette dynastie par l'amollissement de ses souverains, anciens sahariens, guerriers, au contact du raffinement de la cour d'Espagne. Faure Biguet l'exprime implicitement, dans son portrait de Ali Ben Youssef: "juste et modéré, mais il n'avait pas hérité du génie politique de son père. Tout absorbé dans ses pratiques religieuses, il laissa se développer la nouvelle secte qui devait être fatale à sa dynastie et que Youssef n'eut pas manqué d'écraser dés le début sans le moindre scrupule"[2].

De son côté, Georges Hardy écrit: "c'était un empire trop vaste, une charge trop lourde pour les successeurs de ce prestigieux conquérant. D'abord hostiles aux raffinements de la civilisation arabe, les almoravides avaient été vite séduits par le charme des villes marocaines et de l'Andalousie, et les rudes vertus sahariennes, le fanatisme étroit, les goûts belliqueux, qui avaient fait leur force, s'amollissaient en eux"[3].

---

[1] Abd Allah Laroui. Histoire du Maghreb. op. cit. p. 158.

[2] Faure Biguet. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 130.

[3] Georges Hardy. Le Maroc. op. cit. p. 45.

Pour A. Bernard: "Les almoravides incultes et austères furent vite gagnés par les charmes de la civilisation andalouse. Le fils de Youssef Ibn Tachfin, Ali, n'était déjà plus un saharien..."[1].

Stéphane Gsell reproduit les mêmes conclusions. "Incultes, attachés sans quelque orgueil à leur austérité et à leur rudesse de nomades, les almoravides l'étaient sans doute la première fois qu'ils passèrent le détroit, mais ils ne le demeurèrent pas toujours. Ils ne devaient pas tarder à se laisser gagner par la douceur andalouse et par les charmes de la vie de cour"[2].

René Basset convient aussi qu' "après Youssef Ibn Tachfin, la dynastie décrut rapidement. Ce n'était pas impunément que les grossiers lemtouna, les sanhaja au litham, voilés comme les touaregs d'aujourd'hui avaient été mis au contact avec une civilisation supérieure. Comme les vandales, ils se laissèrent promptement amollir et une nouvelle race, les masmouda de l'Atlas ne tardèrent pas à les supplanter"[3].

Le même récit se retrouve dans le Manuel d'arabe marocain. "l'Espagne policée, élégante, alanguie est une dangereuse conquête pour ces bédouins grossiers et ardents, à des jouissances toutes nouvelles: elle enlève aux chefs leurs qualités de chefs de razzias, sans rien leur apprendre de l'art de gouverner les peuples"[4].

Huart explique autrement l'affaiblissement de cette dynastie: "Ali qui lui succéda, non pas un souverain, mais un véritable marabout, devenu une

---

[1] A. Bernard. L'Algérie jusqu'à la conquête française. op. cit.p. 143.

[2] Stéphane Gsell, Georges Marçais, Georges Yver. Histoire de l'Algérie. op. cit. p. 138.

[3] René Basset. Mélanges africains et orientaux. op. cit. p. 21.

[4] Louis Mercier, Gaudefroy Demombynes. Manuel d'arabe marocain. op. cit. p. 27.

girouette entre les mains de ses conseillers spirituels: et ce fut pour l'Espagne un régime de misère, de suspicion et de terreur. Le soupçon de libre pensée, qui s'attachait à quiconque s'occupait de science, eut vite fait de ruiner toute culture. La soldatesque berbérie exigeait de l'or et se rendit vite insupportable. Les almoravides ne durent de se maintenir qu'à leur succès contre les chrétiens"[1].

Il est vrai que sous le règne de Ali, l'influence des docteurs et juristes devient prépondérante. Ce rigorisme religieux aura pour conséquence, "l'intolérance religieuse et le dessèchement de la science".

La seconde explication consisterait à ne voir dans le déclin almoravide que le résultat direct de la montée des almohades. "Trop absorbé par les affaires d'Espagne et par ses expéditions contre les normands de Sicile, Ali Ben Youssef néglige un soulèvement, tout d'abord contenu en 1128, provoqué au Maroc par le chi'ite berbère Ibn Toumert, prise d'armes qui devait amener la ruine de sa dynastie"[2].

De son côté Victor Piquet écrit: "une révolution nouvelle va s'accomplir au sein de la race berbère; un nouveau peuple va grandir, tandis que se disperseront les anciennes tribus: les masmouda du grand Atlas vont établir leur domination sur tout le pays"[3].

Dans "Histoire de l'Afrique septentrionale", nous lisons: "au moment où il semblait le maître des destinées de l'Afrique, il fut brusquement attaqué par la nouvelle secte des almohades qui se formaient depuis vingt ans"[4].

---

[1] Charles Huart. L'histoire des arabes. op. cit. p. 181.
[2] Henri Garrot. Histoire générale de l'Algérie. op. cit.p.233.
[3] Victor Piquet. Les civilisations de l'Afrique du nord. op. cit.p.132.
[4] Général Faure Biguet. Histoire de l'Afrique septentrionale. op. cit. p. 131.

Il se dégage de ce que nous venons de voir, que les historiens expliquent généralement le déclin des almoravides, par trois facteurs: un certain relâchement dû au contact des cours d'Espagne, la montée des almohades, et enfin, le rigorisme religieux, sous Ali b. Youssef.

En fait, les auteurs observent les effets de l'affaiblissement des almoravides et non pas ses causes profondes. Ceci démontre combien ils privilégient le résultat visible, et ne s'attaquent nullement aux problèmes essentiels. D'ailleurs, c'est l'attitude adoptée par nos historiens depuis le début de cette étude.

La décadence des almoravides est la conséquence de plusieurs problèmes combinés, qui entraîneront la chute de cette dynastie. Le problème idéologique s'est posé avec acuité sous le régime almoravide. Ils n'ont pas réussi à transformer l'idéal religieux qu'ils représentaient en une idéologie communautaire et unificatrice. Le problème de l'organisation militaire, dans la mesure où les almoravides emploient les milices chrétiennes, déjà utilisées par les reyes de Taifas, dont ils avaient condamné la conduite. Le problème financier, les guerres d'Espagne ne sont plus aussi fructueuses. Ce sont surtout des guerres défensives et non pas offensives. D'où les besoins d'argent. Dés lors, on revient à imposer des impôts non coraniques qu' on venait d'abolir. Tous ces facteurs réunis favoriseront la réaction almohade.

CONCLUSION

L'histoire médiévale du Maghreb, telle que les historiens de la période coloniale nous l'ont léguée est lourde d'interrogations, de critiques, et de doutes dont les manifestations ne cessent d'éclater.

Si nous avons tenu, au cours de cette étude consacrée surtout au XIX^{ème} et au XX^{ème} siècle, à jeter un regard interrogateur sur le XVIII^{ème} siècle, ce n'est pas pour retrouver dans un passé toujours plus reculé les prodromes d'une vision, ou d'une idéologie soutenue à un moment précis de l'histoire coloniale, mais c'est pour, d'une part, savoir le degré de connaissance de ce siècle des lumières à propos du passé maghrébin, d'autre part, sonder l'opinion que les intellectuels de cette époque ont adopté à son égard. De cette façon, nous pouvons déterminer l'apport du XVIII^{ème} siècle au XIX^{ème} siècle.

A travers ce que nous avons vu au cours de la première partie, deux conclusions s'imposent à nous. Tout d'abord le regard du XVIII^{ème} siècle, n'a pas été aussi fraternel que nous pourrions le croire. Le témoignage que Louis Chénier nous a laissé suffit à le prouver. Ensuite, dans cette production pléthorique du XVIII^{ème} siècle, l'intérêt pour le moyen âge maghrébin est très aléatoire.

D'un côté, nous assistons à la diversité des relations de voyages, et l'apparition d'un goût prononcé pour la littérature "arabe", et pour les aventures et les mises en scènes orientales, surtout après la publication,

dés 1704 des Contes des mille et une nuits, traduits et présentés par Antoine Galland. D'un autre côté, les observateurs bien informés sur l'islam, et son histoire, les arabes et leur expansion, méconnaissent le Maghreb, ses particularités, sa culture et même ses habitants.

Il est vrai que Herbelot a élaboré un travail gigantesque et formidable, "La bibliothèque orientale" contient une foule d'informations sur le moyen âge du Maghreb, ses dynasties, ses villes, ses habitants. L'auteur a aussi exhumé certaines sources arabes, méconnues à l'époque. Néanmoins, la bibliothèque orientale demeure surtout une traduction sans analyse, ni commentaire. L'examen de ces articles sur les dynasties régnantes au Maghreb, a démontré combien il est nécessaire de procéder à la vérification des faits et des dates contenus dans la bibliothèque de Herbelot. Mais malgré tout, elle demeure unique dans son genre, c'est la première tentative d'une encyclopédie de l'islam.

En 1765, Denis Cardonne publie son ouvrage sur "l'histoire de l'Afrique du nord et de l'Espagne". Hélas, l'auteur n'a pas su exploiter, ni la bibliothèque orientale, ni les sources arabes qu'il avait à sa disposition. Conséquence, un ouvrage qualifié par la plupart des historiens, de médiocre, sans grande valeur, à consulter avec défiance. Bref, une mauvaise compilation.

Tandis que Louis Chénier, qui a séjourné longtemps au Maroc rédige à son tour un ouvrage intitulé: "Recherches historiques sur les maures et histoire de l'empire du Maroc", publié en 1787. Il semble que l'auteur, aveuglé par une aversion totale envers ce peuple et son gouvernement, n'a pas réussi à écrire l'histoire de ce pays avec discernement et objectivité. Quant aux faits eux mêmes, Chénier nous a laissé quelques informations, somme toute très faibles et qui nécessitent aussi une vérification minutieuse.

En ce qui concerne le XIXème siècle, de 1830 à 1900, nous avons essayé, par l'étude des auteurs et leurs ouvrages, de dégager les aspects essentiels de l'histoire coloniale et sa vision du moyen âge maghrébin. Quelles conclusions pouvons nous en tirer?

Il convient de préciser, avant tout, que l'histoire du Maghreb n'a pas suscité l'intérêt et la curiosité escomptés. La France au XIXème siècle est surtout occupé à l'exploitation physique de l'Algérie, et à l'affirmation de son pouvoir et sa propre identité. Les intellectuels se monopolisent essentiellement pour étudier: l'antiquité, la civilisation grecque et romaine; passé prestigieux que l'Europe entière revendique en héritage et jugent les arabes responsables de cette rupture.

De ce fait, en dehors de Henri Fournel, et Ernest Mercier, qui consacrent toute une étude à l'histoire médiévale du Maghreb, les autres se contentent d'une esquisse, ou d'un résumé où il est surtout question de la conquête arabe, et de la résistance berbère. Ils répugnent à s'occuper de cette partie de l'histoire du Maghreb et tendent à en minimiser le legs.

L'ensemble des historiens français du XIXème siècle parait conscient de la fragilité de leurs récits. En guise de justification, ils accusent les sources arabes: une documentation insuffisante, des chroniqueurs arabes très postérieurs aux événements, des récits, où la légende se mélange à la vérité.

Bien qu'il soit vrai que certaines périodes de l'histoire du Maghreb demeurent dans l'obscurité, notamment les années de résistances de Koceila et de la Kahéna, ou la période de l'autonomie du Maghreb vis à vis de l'Orient, cela ne justifie pas les doléances des historiens. Car pouvons nous dire que ce qui existe comme documentation a été l'objet au XIXème siècle et même au

début du XX^{ème} siècle, d'une recherche et d'une exploitation suffisante?

De plus les historiens sont très attachés à l'histoire basée sur le document écrit. C'est précisément à ce genre d'historiens que Lucien Fèbrre a adressé ses recommandations: "l'histoire se fait avec des documents écrits, sans doute. Quand il y en a. Mais elle peut se faire, elle doit se faire avec tout ce que l'ingéniosité de l'historien peut lui permettre d'utiliser. Donc avec des mots. Des signes. Des paysages et des tuiles. Des formes de champs et de mauvaises herbes. Des éclipses de lune et des colliers d'attelage. Des expertises de pierres par des géologues et des analyses d'épées en métal par les chimistes"[1]. Nous savons combien les historiens du XIX^{ème} siècle sont loin de cette conception scientifique de l'histoire. Eux qui ont privilégié l'histoire événementielle et politique au détriment de la vie sociale et économique des hommes.

Les historiens demeurent attachés à leur milieu, c'est à dire au contexte colonial et à la mentalité qui l'accompagne. De ce fait, tout en étudiant le moyen âge du Maghreb, ils ne peuvent s'empêcher de mépriser ce passé et de le dévaloriser. De plus les événements de leur époque; les tensions, les révoltes, embrument en quelque sorte leur vision et se répercutent sur leurs écrits. Alors, ils manquent d'objectivité.

Les premières décennies du XX^{ème} siècle, période du colonialisme triomphant, voient se dessiner en histoire, deux tendances: l'amateurisme et le monopole universitaire, soutenu par la création de l'université d'Alger en 1909. "L'indigène ayant été soumis ne présente plus le moindre danger, n'importe qui écrit et disserte

---

[1] Cité par H. I. Marrou. L'histoire et ses méthodes. Encyclopédie de la Pléiade. Paris 1961. p. 1512.

sur lui"[1]. Le fait a été suffisamment établi, non seulement en histoire, mais en ethnographie et en linguistique berbère.

S'il est vrai que le XX^{ème} siècle a produit une masse énorme de documents et de données précises dans plusieurs domaines, il n'est pas moins vrai qu'il a produit aussi un inépuisable sottisier sur le Maghreb médiéval. En cela le XX siècle représente une continuité du XIX^{ème} siècle. Nous retrouvons les mêmes jugements de valeur, les mêmes stéréotypes et les mêmes clichés, dés qu'il s'agit de la religion musulmane, du berbère ou de l'arabe.

Nous pouvons ne pas accorder de crédit ou de l'importance à ce genre de préjugés courants à cette époque, quoique leurs influences demeurent néfastes sur la pensée scientifique. Mais ce qui semble plus important, ce sont les faits et leurs analyses. Et là encore le XX^{ème} siècle fait piètre figure. L'analyse de certains documents écrits au cours des trois premières décennies de ce siècle, démontre combien l'étude de la Berbérie médiévale a été bâclée.

Nos historiens se réfugient derrière le mutisme de l'histoire elle même, jusqu'à Charles André Julien, qui est pourtant postérieur à la période qui nous occupe, écrit: "le Maghreb a été "perfide" envers les historiens comme envers les conquérants"[2]. Ou encore évoquer comme l'a déjà fait Georges Marçais, lors du discours d'ouverture de la séance solennelle de célébration du centenaire de la société historique algérienne: "avec l'histoire de la Berbérie médiévale, nous entrons dans ces siècles que

---

[1] Salem Chakir. Textes en linguistique Berbère. op. cit. p. 55.

[2] Cité par Mohamed Sahli. Décoloniser l'histoire. op. cit. p. 137.

Émile Gautier, qui venait d'en découvrir l'intérêt, déclarait obscurs"[1].

Dés lors ils peuvent tout se permettre, se tromper de dates, consulter des documents peu sûrs, apporter des informations erronées, ne pas citer leurs références. Car la France qui regarde le Maghreb, n'est regardée par personne d'autre qu'elle même. C'est en toute sécurité qu'elle balaie l'histoire de ses lumières. Consciente de sa supériorité, elle a foi dans sa science.

Mais devons- nous pour autant invalider ce genre d'étude et faire table rase du travail gigantesque que les chercheurs du XX^{ème} siècle ont accompli et songer à une histoire médiévale du Maghreb construite sur des bases nouvelles? Ce serait impossible. D'une part, il existe des travaux sur le moyen âge qui demeurent des références de poids et qui ont participé largement à la connaissance du passé du Maghreb. Il suffit de citer: "Les Arabes en Berbérie du XI au XIV siècle" de Georges Marçais pour s'en rendre compte. D'autre part, ces travaux viciés par leurs postulats plus ou moins pro colonialistes et leurs méthodes, constituent des constructions contestables, mais dans lesquelles nous pouvons trouver des éléments valables. Désormais, ils font parti intégrante de l'histoire du Maghreb.

Nous pouvons penser que le mouvement de décolonisation a libéré les peuples, mais aussi les consciences. Ainsi les travaux futurs, du côté français comme du côté maghrébin témoigneront d'une plus grande objectivité. Ce mouvement de mise en cause de l'histoire interprétée par des historiens français de la période coloniale n'a pas attendu l'indépendance pour se manifester.

---

[1] Célébration du centenaire, dans revue africaine. 1856-1956. Alger 1956. p. 10.

Si les études historiques arabes sont quasi nulles durant les cinquante années qui en gros correspondent à la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, elles renaissent en même temps, ainsi que dans les autres pays arabes, avec le début du XX^{ème} siècle[1]. Quant aux études en langue française par des écrivains maghrébins, c'est à partir des années 1880 environ, que nous voyons paraître quelques brochures d'algériens écrivant en Français, pour la Tunisie, à partir de 1900 et pour le Maroc, à partir de 1920 jusqu'en 1962 inclus[2].

Mais revenons aux études historiques en langue arabe, car elles sont non seulement moins connues du public que celles en langue française, mais de plus elles figurent rarement dans les bibliographies ou les références. Pourtant ce sont des études non négligeables. "Qu'il s'agisse d'éditions de textes anciens ou d'oeuvres modernes, de mémoires ou biographies, les égyptiens, les libanais, les syriens, les irakiens rivalisent de zèle historique. Les Maghrébins ne demeurent pas à l'écart de ce mouvement, eux aussi participent à la recherche du temps passé par la publication de vénérables chroniques et des travaux originaux et Alger, comme Fès ou Tunis renoue et fortifie la tradition historique par l'édition de vieux textes"[3].

En Algérie, cette renaissance commence par la publication, entre 1900 et 1910 de plusieurs ouvrages littéraires entre autres: "Nihlat al-lahib bi-akhbar al-rihla ilà al Habib" de Ibn Ammar (1902), ou "Al Bustàn" de Ibn Marwân. Mais en plus de ce penchant littéraire, certains maghrébins ont éprouvé un vif intérêt pour leur passé. Ainsi, en 1907 a paru le "Ta'rif al-khalaf bi rijal

---

[1] Saadine Ben Cheneb. Quelques historiens arabes modernes de l'Algérie. Revue africaine. année 1956. p. 475.

[2] Jean Dejeux. Dictionnaire des auteurs maghrébins de langue française. 1984. p. 9.

[3] Saadine Ben Cheneb. Quelques historiens arabes. op. cit. p. 476.

al salaf" de son auteur Abu Al Kassim Al Hafnawi. C'est plus un recueil de biographies qu'un ouvrage historique. Nous constatons aussi que l'auteur à une conception primitive de l'histoire, dans le sens où son oeuvre est semblable à celles des historiens médiévaux[1].

En 1929, Al Mubarak Al Mila publie: "Histoire de l'Algérie dans le passé et le présent". L'auteur ne se contente pas de développer l'histoire arabe de ce pays jusqu'à la dynastie zénète (XVI siècle), mais il s'intéresse aussi à la préhistoire. Le plus révélateur dans l'oeuvre de Al Mila, est: "outre le désir de rétablir la vérité des faits et en donner une image fidèle par réaction contre une école historique qui à son avis a sciemment déformé les données de l'histoire, mais aussi agir ensuite et du même coup sur le peuple en réveillant sa conscience nationale"[2].

Avec Ahmed Tawfik Al Madani, les études historiques arabes font un grand pas en avant. En effet Al Madani est issu d'un milieu imprégné de culture moderne. Son activité sociale et journalistique a amené l'auteur à se pencher avec un intérêt particulier sur les problèmes historiques. Il a laissé plusieurs études, notamment: "Tarikh chamal Ifrikyya wa Kartajanna fi arba'a 'usur", (Tunis 1927). Il s'agit de l'histoire de l'Afrique du Nord à travers quatre siècles de domination carthaginoise.

Pour cette période de l'histoire, les auteurs arabes ne fournissent guère de renseignements, et l'auteur déclare dés le début qu'il a eu recours aux historiens français. "L'idée générale développée d'un bout à l'autre de l'ouvrage est la permanence du nationalisme berbère réfractaire à toute domination sauf celle des arabes. La conclusion à laquelle s'arrête l'auteur, est la fusion complète des deux peuples, fusion facilitée par une

---

1 Saadine Ben Cheneb. Quelques historiens arabes. op. cit. p. 477.

2 Saadine Ben Cheneb. Quelques historiens arabes. op. cit. p. 481.

origine sémite commune, une religion spiritualiste, un esprit égalitaire, un mode de vie identique. Le succès des arabes s'explique par l'absence de colonialisme"[1].

Al Madani a publié un autre ouvrage: "Kitab al Jaza'ir" (Alger 1932). Cet ouvrage est une: "réaction contre la littérature dithyrambique provoquée par le centenaire de l'Algérie"[2]. En effet, en contraste avec la description lyrique d'une Algérie heureuse, il met en relief la misère de la grande majorité de la population. A l'affirmation solennelle que l'Algérie est une province française, il oppose la réalité du colonialisme.

En 1954, Abd Al Rahman Ibn Muhammed Al Jilali, publie son ouvrage: "Tarikh al Jaza'ir al 'am", (histoire générale de l'Algérie). Par cette étude l'auteur a voulu accorder une plus grande place à la période arabe.

Par cette rapide revue de quelques études faites par des historiens maghrébins, nous avons la preuve, qu'il existait bien un mouvement intellectuel ignoré et étouffé par les études françaises de la période coloniale. Bien que leurs travaux méritent aussi d'être critiqués, il n'en demeure pas moins que grâce à eux une nouvelle méthode historique est introduite dans l'histoire. "L'histoire n'est plus le récit des guerres et des exploits des rois et des seigneurs. Elle prétend montrer la vie et l'évolution du peuple"[3].

---

[1] Saadine Ben Cheneb. Quelques historiens arabes. op. cit. p. 490.
[2] Saadine Ben Cheneb. Quelques historiens arabes. op. cit. p. 491.
[3] Saadine Ben Cheneb. Quelques historiens arabes. op. cit. p. 499.

BIBLIOGRAPHIE

A - HISTORIOGRAPHIE DU XVIII SIÈCLE.

Denis Dominique Cardonne : Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination arabe. Trois Volumes. Paris Saillant 1765 .

Louis Chénier : Recherches historiques sur les Maures. III volumes. Paris 1787 .

Barthélémy d'Herbelot : La Bibliothèque Orientale. Paris 1697.

B - HISTORIOGRAPHIE DU XIX SIÈCLE.

Henri Aucapitaine : Étude sur le passé et l'avenir des Kabyles et la colonisation de l'Algérie. Paris 1860.

Antoine Carette : Recherches sur les origines et les migrations des principales tribus de l'Afrique septentrionale et particulièrement de l'Algérie, in exploration scientifique de l'Algérie. T. III . Paris 1848.

E. Cat : Petite histoire de l'Algérie, Tunisie, Maroc. 2 volumes. Alger 1889.

P. Clausolles : L'Algérie pittoresque, ou histoire de la régence d'Alger. 1845.

Pascal Duprat : Essai sur les races anciennes et modernes de l'Afrique septentrionale: leurs origines, leurs mouvements, et leurs transformations depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours. Paris 1845.

Charles Faraud : Histoire des villes de la province de Constantine. Paris 1872.

Henri Fournel : Les Berbers: étude sur la conquête de l'Afrique par les arabes, d'après les textes arabes imprimés. 2 volumes 1875-1881.

Léon Galibert : l'Algérie ancienne et moderne. Paris 1844.

Léon Godard : Description et histoire du Maroc. 2 volumes. Paris 1860.

Gustave Lebon : La civilisation des arabes. Paris 1884.

M. J. Marcel : Tunis dans l'Univers. Histoire et description de tous les peuples. Algérie, états tripolitains . Paris 1856.

Emile Masqueray : Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie (Kabyles du Djurdjura, Chaouia de L'Aurés, Béni Mzab) . Paris 1886.

Emile Masqueray : Les révolutions de l'Afrique du Nord jusque vers la fin du XVI siècle. in, Histoire générale du IV siècle à nos jours. T. IV Paris 1893.

Ernest Mercier : Histoire de l'Afrique septentrionale depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête française. 3 volumes. Paris 1888-1890.

Ernest Mercier : Ethnographie de l'Afrique septentrionale. Notes sur l'origine des peuples Berbers. in revue africaine. Année 1871.

Capitaines du génie Rozet et Carette : Algérie. dans l'univers: histoire et description de tous les peuples. Paris 1856.

Commandant Rinn : Origines Berbères: étude de linguistique: dans association française pour l'avancement des sciences. compte rendu de la 10ème session. Alger 1881.

Just Jean Etienne Roy : Histoire de l'Algérie depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Tours 1859.

Maurice Wahl : L'Algérie. Paris 1897.

Maurice Wahl : Les Berbères. dans revue bleue (revue des cours littéraires de la France et de l'étranger) . année 1873-1939.

C. HISTORIOGRAPHIE DU XX SIÈCLE.

René Basset : Mélanges africains et orientaux. Paris 1915.

Augustin Bernard : Evolution du nomadisme en Algérie. Paris 1906.

Augustin Bernard : L'Algérie jusqu'à la conquête française. Paris 1929.

Maurice Caudel: Les premières invasions arabes dans l'Afrique du Nord. Paris 1900.

Général Faure-Biguet: Histoire de l'Afrique septentrionale sous la domination musulmane. Paris 1905.

Henri Garrot : Histoire générale de l'Algérie. Alger 1910.

Emile Félix Gautier : L'islamisation de l'Afrique du Nord. Les siècles obscurs du Maghreb. Paris 1927. Réédition 1937, sous le titre: le passé de l'Afrique du Nord. Les siècles obscurs. 1937.

Louis Halphen et Philippe Sagnac : Peuples et civilisations: Histoire générale. Tome V Paris 1926.

Ismael Hamet : Histoire du Maghreb. 1913.

Georges Hardy : Les éléments de l'histoire coloniale. Rabat 1920.

Georges Hardy : Le Maroc: choix de textes précédé d'une étude. Paris 1930.

Charles Huart : Histoire des Arabes. 2 volumes. 1912-1913.

Henri Lorin : L'Afrique du Nord: Tunisie, Algérie, Maroc. Paris 1908.

Georges Marçais : Les arabes en Berbérie du XI au XIV siècle. Thèse pour le doctorat Es. Lettres présentée à la faculté de lettres de l'université de Paris. Édition Leroux 1913.

A. G. P. Martin : Précis de sociologie Nord africaine. Paris Leroux 1913.

Louis Mercier, Gaudefroy Demombynes : Manuel d'arabe marocain, avec introduction historique et géographique. Paris Guilmoto 1914.

Victor Piquet : Les civilisations de l'Afrique du Nord. Paris Colin 1909.

Victor Piquet : Le Maroc: géographie, histoire et mise en valeur. Paris 1917.

Louis Querouil : avec la collaboration de H. Lorin, M. Nasi, J. Garoby : L'autre France: Tunisie, Algérie, Maroc. Bordeaux Féret 1914.

Louis Pechot : Histoire de l'Afrique du Nord avant 1830. Alger 1909.

Commandant Rinn : Les grands tournants de l'histoire. Bulletin de la société de géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord. 8eme année, 1er semestre 1903.

Stéphane Gsell, Georges Marçais, Georges Yver : Histoire d'Algérie. Paris 1927.

D - BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE.

Charles Robert Ageron : Histoire de l'Algérie contemporaine. Edition que sais-je. Paris 1964.

Charles Robert Ageron : Les algériens musulmans et la France (1871-1919) . 2 volumes. Paris 1968.

Albert Ayache : Le Maroc: bilan d'une colonisation. Paris 1956.

Raymond Aynard : L'oeuvre française en Algérie. Paris 1912.

Jacques Berques : L'Islam au défi. Paris Gallimard 1980.

Faustino Borbon : Cartas para ilustrar la historia de la Espana arabe. Date inconnue.

Denise Brahimi : Les voyageurs français du XVIII siècle en Barbarie. Thèse présentée devant l'université de Paris III, le 24 Janvier 1976.

Le bulletin de l'enseignement des indigènes de l'académie d'Alger : année 1895.

Robert Brunschvig : Ibn Abd El Hakam et la conquête de l'Afrique du Nord par les Arabes: dans Annales de l'institut d'Etudes Orientales, T. VI (1924-1947).

Robert Brunschvig : A propos d'un toponyme tunisien du moyen âge: Nûba-Nûbiya, dans Revue Tunisienne 1935.

Gabriel Camps : Berbères aux marges de l'histoire. Hespérides. Paris 1980.

Salem Chaker : Textes en linguistique Berbère. Edition du C.N.R.S. Paris 1984.

Saadine Ben Cheneb : Quelques historiens arabes modernes de l'Algérie dans revue Africaine. Année 1956.

Fanny Colonna : Le système de l'enseignement supérieur, dans archives européennes de sociologie. T. XII 1972.

Communication de l'université d'Alger. Cinquantenaire 1909-1959.

Don José Antonio Condé : Historia de la dominacion de los arabes en Espana. 1840.

De Guignes : Essai historique sur l'origine des caractères orientaux de l'imprimerie royale, in notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du Roi. 1787.

Jean Dejeux : Dictionnaire des auteurs maghrébins de langue française. 1984.

H. Desvages : L'enseignement des musulmans en Algérie sous le rectorat de Jeannaire. Revue: le mouvement social. Janvier, Mars 1970. N° 70.

Hicham Djait : L'Europe et l'Islam. Seuil. Paris 1978.

Paul Dimoff : La vie et l'oeuvre d'André Chénier jusqu'à la révolution française: 1762-1790. Volume I. Paris 1936.

Ferdinand Duchêne : La femme musulmane dans l'Afrique du Nord. 1903.

Jean Gaulmier : A la découverte du Proche - Orient: Barthélémy d'Herbelot et sa Bibliothèque Orientale: Bulletin de la faculté de Lettres de Strasbourg. Octobre 1969.

Robert Gauthier : Naissance et mort du mythe Kabyle de 1830 à 1914. Le monde du 9 Octobre 1963.

Jean Ganiage : Histoire contemporaine du Maghreb de 1830 à nos jours. Fayard 1994.

M. de Gayangos : The histoire of Mohamed dynastie in Spain. T. I. London 1840.

G. Hanoteau et Letourneux : La Kabylie et les coutumes Kabyles. 2 volumes. Paris 1872-1873.

G. Hanoteau et A. Martineau : Histoire des colonies françaises et de l'expansion de la France dans le monde. Paris 1929.

Georges Hardy : Plans d'études et programmes de l'enseignement musulman, dans bulletin de l'enseignement public au Maroc. N.º 24. 1924.

Paul Hazard : La crise de la conscience européenne 1680-1715. Paris 1935.

Thierry Hentsch : L'Orient imaginaire. Paris 1988.

Histoire et historiens de l'Algérie. Collection du centenaire. Année 1930.

Sigrid Hunke : Le soleil d'Allah brille sur l'Occident. Traduit de l'Allemand par Solange et Georges de Lalène. Paris Albin Michel 1963.

Hady Roger Idris : La Berbérie Orientale sous les Zirides X-XIII siècle. Thèse de doctorat. 2 volumes. Adrien Maisonneuve 1962.

Mahmoud Ismael : Exposés sur l'histoire de l'Occident musulmans. Fès 1979.

Mahmoud Ismael : 'adaya fi A Tarikh Al islami: manhaj wa tathbi'. Casablanca 1981.

Charles André Julien : Histoire de l'Afrique du Nord. Paris 1952.

Yves Lacoste : Ibn Khaldûn: naissance de l'histoire, passé du tiers monde. Paris Maspéro. 1978.

Yves Lacoste, A. Prenant, André Noushi : L'Algérie passé et présent. Édition sociales. Paris 1960.

Vincent Lagardère : Les Almoravides jusqu'au règne de Yusuf b. Tasfin (1039-1106). Édition L'Harmattan Paris 1989.

Abd Allah Laroui : L'histoire du Maghreb. Paris Maspéro 1975.

Henri Laurens : Aux sources de l'Orientalisme: la Bibliothèque Orientale de Barthélémy d'Herbelot. Paris 1978.

Philippe Lucas, Jean Claude Vatin : L'Algérie des anthropologues. Paris Maspéro 1975.

Bernard Lugan : Histoire du Maroc. Paris 1992.

Robert Mantran : L'expansion musulmane du VII-XI siècle. Presses universitaires 1991.

H. I. Marrou : L'histoire et ses méthodes: encyclopédie de la pléiade. Paris 1961.

Louis Milliot : La femme musulmane du Maghreb. Paris Rousset 1905.

André Miquel : L'Islam et sa civilisation: VII-XX siècle. Armand Colin 1968.

Charles Penz : Journal du Consulat général de France au Maroc: 1767-1785. Casablanca 1943.

J. A. Peyssonnel : Voyage dans les régences de Tunis et d'Alger. Réédition 1986.

Xavier de Planhol : Les fondements géographiques de l'histoire de l'Islam. Flammarion 1968.

J. Poncet : Le mythe de la "catastrophe" hilalienne, dans Annales économiques, sociétés, civilisations. 1967.

Lévi Provinçal : La fondation de Fès dans Annales de l'institut d'études Orientales. T. IV. Alger 1938.

J. M. Quérard : La France littéraire ou dictionnaire bibliographique. Février 1964.

Saint Martin : Histoire du bas empire. T. XI. Paris 1830.

Ministère de la guerre : L'Afrique française du Nord: bibliographie militaire. 5 volumes. Paris 1930, une bibliographie détaillée.

Notes et études documentaires : série culturelle. Tome XVIII. 18 décembre 1953. N°. 1818.

Maxime Rodinson : La fascination de l'Islam. Paris Maspéro 1980.

Mohamed Chérif Sahli : Décoloniser l'histoire, Introduction à l'histoire du Maghreb. Paris, Maspéro 1965.

A. Sarraut : La mise en valeur des colonies françaises. Paris 1923.

Série France d'Outre mer : L'enseignement des musulmans en Afrique du Nord. Notes et études documentaires n°. 1986. Juillet 1946.

Charles Tailliart : L'Algérie dans la littérature française: essai de bibliographie méthodique et raisonnée. Paris Champion 1925.

Mohamed Talbi : L'émirat Aghlabide 184-296/800-909. Thèse pour le doctorat Es lettres, présentée à la faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Paris. Paris 1966.

Henri Terrasse : Histoire du Maroc des origines à l'établissement du protectorat Français. 2 volumes. Casablanca 1949.

Yvonne Turin : Affrontements culturels dans l'Afrique coloniale. Paris 1979.

Lucette Valensi : Le Maghreb avant la prise d'Alger: 1790-1830. Paris 1969.

E. LES SOURCES ARABES.

Ibn El Abbar : Al Hulla Al Siyara' : Edition critiquée par Hussain Mo'nés. Volume I. Le Caire 1963.

Abu El 'Abbas Ahmed b. Khaled En Nasiri : El Isti'sa' : Volume I. Casablanca 1955.

El Baladuri : Kitab Futuh Al Buldan. Edition Bayrouth 1412-1991.

Ibn El Athir : Al Kamil Fi Tarikh. Volume V. Le Caire 1938-1939.

El Bekri : Description de l'Afrique septentrionale : traduit par Mac Guckin De Slane. Alger 1913.

Ibn Idhari El Marrakushi : Kitab Al Bayan Al Maghrib . Edition Leiden 1948.

Ibn Khaldoun : Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale . traduit par le Baron De Slane . Nouvelle édition publiée sous la direction de Paul Casanova. Quatre volumes. Paris 1925 à 1956.

Ibn Khaldoun : Tarikh Ibn Khaldoun . Volume IV. Edition 1408-1988.

Ibn Abd El Jalil El Tenessi : Histoire des Banou Ziyan . Préface de l'Abbé Bargés . Paris 1852.

En Nowairi : Appendice du tome I de l'histoire d'Ibn Khaldoun, traduit par le Baron de Slane. Édition publiée par Paul Casanova. Paris 1925.

Abu Zakaria Al Wargalâni : La chronique (m. 471 H.= 1078 J. C.) . Traduit par R. Le Tourneau et H. R. Idris. in Revue Africaine, tome CIV. 1e et 2eme trimestre 1960.

F - DICTIONNAIRES ET ENCYCLOPÉDIES.

Biographie universelle ancienne et moderne. Nouvelle édition. Tome VI. Paris 1843.

Dictionnaire biographique des auteurs : Édition Robert Laffont. Paris 1952.

Pierre Larousse : Grand dictionnaire universel du XIX^{ème} siècle. Nîmes 1990.

Pierre Larousse : Dictionnaire universel du XIX siècle. Tome IV. Paris 1982.

Pierre Larousse : Dictionnaire encyclopédique illustré. Paris 1991.

Petit Larousse : Paris 1980.

J. M. Quérard : La France littéraire ou dictionnaire bibliographique. Février 1964. Tomme II. C.D.

Paul Robert : Le petit Robert : Paris 1988.

Dictionnaire encyclopédique Quillet : Paris 1977.

La grande encyclopédie : Inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts. Paris. Tome XII.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION GÉNÉRALE

A - DÉCOUVERTES..... 2

B - UNE NOUVELLE VISION DU BERBÈRE: LE KABYLE..... 7

C - TRIOMPHE DU COLONIALISME..... 11

PREMIÈRE PARTIE

RÉTROSPECTIVE SUR L'HISTOIRE MÉDIÉVALE AU MAGHREB AVANT 1830.

INTRODUCTION..... 15

A - L'HÉRITAGE DU XVIII^{ème} SIÈCLE..... 15

B - LE MAGHREB MÉDIÉVALE VU DE LA FRANCE AU XVIII^{ème} SIÈCLE..... 16

C - UN CHOIX..... 19

CHAPITRE PREMIER: A LA DÉCOUVERTE DE LA BERBÉRIE A TRAVERS LA BIBLIOTHÈQUE DE BARTHÉLÉMY D'HERBELOT..... 22

A - LES CONDITIONS DE L'APPARITION DE CET OUVRAGE: REDÉPLOIEMENT DES ÉTUDES ANTIQUES ET ORIENTALES..... 22

B - BARTHÉLÉMY D'HERBELOT: L'HOMME..... 24

C - BARTHÉLÉMY D'HERBELOT: SON OEUVRE..... 26

D - LES TEXTES DE LA BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE RELATIFS À L'HISTOIRE DU MAGHREB AU MOYEN ÂGE..... 28

CHAPITRE SECOND: DENIS CARDONNE: HISTOIRE DE L'AFRIQUE ET DE L'ESPAGNE SOUS LA DOMINATION ARABE..... 36

A - INTRODUCTION..... 36

B - ACCUEIL EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER DE: "HISTOIRE DE L'AFRIQUE ET DE L'ESPAGNE SOUS LA DOMINATION ARABE"..... 38

C - LES SOURCES DE "L'HISTOIRE DE L'AFRIQUE ET DE L'ESPAGNE"..... 40

D - COMPOSITION DE "L'HISTOIRE DE L'AFRIQUE ET L'ESPAGNE"..... 43

1 - CARDONNE ET LA CONQUÊTE ARABE..... 44

2 - CARDONNE ET LES BERBÈRES..... 47

3 - CONVERSION ET ISLAMISATION DES BERBÈRES..... 49

4 - LA RÉVOLTE DES BERBÈRES AU NOM DU KHARIJISME..... 49

CHAPITRE III: LOUIS CHÉNIER: RECHERCHES HISTORIQUES SUR LES MAURES ET HISTOIRE DE L'EMPIRE DU MAROC. PARIS 1787..... 52

A - GENÈSE DE "RECHERCHES HISTORIQUES SUR LES MAURES"..... 52

B - HISTOIRE DU MAROC REVUE PAR LOUIS CHÉNIER.. 58

1 - VISION ANACHRONIQUE À PARTIR D'OBSERVATIONS INSTANTANÉES..... 60

2 - LES MAURES: UN PEUPLE IMMUABLE QUI APPARTIENT AU PASSÉ..... 61

3 - LES ORIGINES DES MAURES..... 62

4 - ÉTYMOLOGIE DU MOT "BERBÈRE" OU "BREBE" SELON L'ÉCRITURE DE CHÉNIER..... 63

5 - LA RELIGION DES MAURES..... 64

6 - CONQUÊTE DE L'AFRIQUE DU NORD PAR LES ARABES..... 66

7 - LES ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES RELATIFS AU MAGHREB EL AKÇA À PARTIR DU VIII^{ème} SIÈCLE..... 68

DEUXIÈME PARTIE

LE XIX SIÈCLE UNE CERTAINE VISION DU MAGHREB AU MOYEN ÂGE MARQUÉE PAR LE SCEAU DES MILITAIRES.

CHAPITRE PREMIER: ÉTYMOLOGIE DU MOT "BERBÈRE" ET ORIGINES DES BERBÈRES..... 74

A - BERBÈRES OU BARBARES 74

1 - LE MOT "BERBÈRE EST UN MOT ETHNIQUE TRÈS ANCIEN 75

2 - LE MOT "BERBÈRE EST UN DÉRIVÉ DU MOT LATIN "BARBARUS"..... 78

3 - LE MOT "BERBÈRE" EST UN MOT D'ORIGINE ARABE..... 80

B - ORIGINES DES BERBÈRES..... 81

1 - ORIGINE DES BERBÈRES LÉGENDE OU VÉRITÉ 82

2 - LA LÉGENDE DES ORIGINES PERSES MÈDES OU ARMÉNIENNES..... 83

3 - LA LÉGENDES DES ORIGINES CANANÉENNES.. 84

4 - AUTRES ORIGINES LÉGENDAIRES DE L'ANTIQUITÉ..... 85

5 - LÉGENDES SUR LES ORIGINES DES BERBÈRES AU MAGHREB..... 85

6 - LÉGENDES MODERNES SUR LES ORIGINES BERBÈRES..... 86

C - CONCLUSION..... 97

CHAPITRE SECOND: L'EXPANSION ARABE AU MAGHREB..... 100

A - CONQUÊTE OU INVASION?..... 100

1 - CONQUÊTE..... 101

2 - INVASION..... 105

B - LES ARABES ATTIRÉS PAR LE BUTIN..... 112

C - LES RAIDS DE RECONNAISSANCE AU MAGHREB: UN RÉCIT ÉVÉNEMENTIEL..... 115

CHAPITRE III: MOUÇA IBN NOÇAIR: PARACHEVEMENT DE LA CONQUÊTE ARABE..... 135

A - INTRODUCTION..... 135

B - RAPPEL DES RAPPORTS MAGHREB ORIENT À LA FIN DU VII^{ème} SIÈCLE..... 136

C - L'AUTONOMIE DU MAGHREB VIS À VIS DE L'ÉGYPTE..... 138

D - MOUÇA IBN NOÇAIR : PACIFICATION DU MAGHREB. 140

E - LA POLITIQUE DE CONVERSION..... 144

1 - LA DISPARITION DU CHRISTIANISME..... 144

2 - L'ISLAMISATION DES BERBÈRES..... 146

CHAPITRE IV: RÉVOLTE DES BERBÈRES AU NOM DU KHARIJISME.. 151

A - INTRODUCTION..... 151

B - LE MOUVEMENT KHARIJITE..... 152

C - LES ÉTAPES DE LA RÉVOLTE BERBÈRE..... 158

D - UNE TENDANCE À L'INDÉPENDANCE: ABD ER RAHMAN IBN HABIB (745-755) (127- 137)..... 168

E - LES MUHALLABIDES: CONSTITUTION ILLUSOIRE D'UNE DYNASTIE..... 175

F - NOUVELLE PÉRIODE D'ANARCHIE..... 177

CHAPITRE V: L'AUTONOMIE CONQUISE..... 184

A - CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LE PROBLÈME DE LA FONDATION DES ÉTATS KHARIJITES..... 184

1 - LES BÉNI MÉDRAR À SILJIMASSA..... 186

2 - LA PRINCIPAUTÉ DE TAHART..... 191

B - LA DYNASTIE IDRISSIDE..... 194

1 - ORIGINES DES IDRISSIDES..... 194

2 - ARRIVÉE DE IDRIS I AU MAGHREB OCCIDENTAL ET LA CONSTITUTION DU ROYAUME IDRISSIDE..... 196

3 - LES EXPÉDITIONS DE IDRIS I..... 199

4 - IDRIS II: SA POLITIQUE ET LA FONDATION DE FÈS..... 203

5 - LA POLITIQUE D'EXPANSION DE IDRIS II.. 207

CHAPITRE VI: HISTOIRE DE L'IFRIQIYA SOUS LA DYNASTIE AGHLABIDE..... 209

A - INTRODUCTION..... 209

B - IBRAHIM IBN AL AGHLAB: ÉMIR HÉRÉDITAIRE DE L'IFRIQIYA.....;..... 211

C - LES DIFFICULTÉS DU NOUVEAU RÉGIME ET SA CONSOLIDATION..... 216

D - L'AGE DE LA MATURITÉ: LES RÈGNES PAISIBLES. 229

E - LE COMMENCEMENT DE LA FIN: LE RÈGNE DE IBRAHIM 261-289/875-902..... 232

1 - LE CONFLIT AVEC LES NAFUSA..... 234

2 - EFFACEMENT OU DESTITUTION DE IBRAHIM II DU POUVOIR..... 236

3 - SOUS LE SIGNE DU PARRICIDE 28 SA'BAN 290/903..... 238

TROISIÈME PARTIE

LE XX SIÈCLE: MONOPOLE UNIVERSITAIRE.

INTRODUCTION..... 241

CHAPITRE PREMIER: LE SYSTÈME D'ENSEIGNEMENT DANS LES PAYS DU MAGHREB: LA CONQUÊTE MORALE PAR L'ÉCOLE..... 243

A - INTRODUCTION..... 243

B - L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR DANS LES PAYS DU MAGHREB..... 248

1 - L'ALGÉRIE..... 248

2 - LE MAROC..... 252

a - L'ORGANISATION DE L'ENSEIGNEMENT AU MAROC.... 254

b - L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE.. 255

3 - LA TUNISIE..... 257

C - L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE: UN TERRAIN DÉLICAT POUR LES AUTORITÉS FRANÇAISES..... 259

D - L'HISTOIRE QUE L'ON FAIT: FOLKLORISATION ET PROMENADES MÉTROPOLITAINES..... 263

CHAPITRE SECOND: HISTOIRE MÉDIÉVALE DU MAGHREB: DE LA CONQUÊTE ARABE À LA RÉVOLTE KHARIJITE VUE ET INTERPRÉTÉE PAR LES HISTORIENS FRANÇAIS DE 1900 À 1930..... 270

A - INTRODUCTION..... 270

B - LES ÉTAPES HISTORIQUES DE LA CONSTITUTION DU MAGHREB: REPRODUCTION DES MÊMES STÉRÉOTYPES DU XIX SIÈCLE..... 272

1 - UNE MÉTHODE HORS DE TOUTE CHRONOLOGIE. 272

2 - GLORIFICATION DE LA PÉRIODE ROMAINE OPPOSÉE À LA PÉRIODE MUSULMANE..... 272

3 - LES BERBÈRES UN PEUPLE INSTABLE, INCAPABLE DE S'UNIR..... 275

4 - UNE INTERPRÉTATION ERRONÉE DE L'HISTOIRE..... 277

C - UNE EXPLICATION DE LA CONQUÊTE ARABE ET L'ISLAMISATION DES BERBÈRES 278

D - LE KHARIJISME: UN MOYEN DE SE DÉBARRASSER DE LA DOMINATION ARABE. "LA FORME PROPRE D'UN ISLAM BERBÈRE"..... 282

E - HISTOIRE DU MAGHREB AU IX ET X SIÈCLE. "UN POUVOIR CHASSE L'AUTRE"..... 285